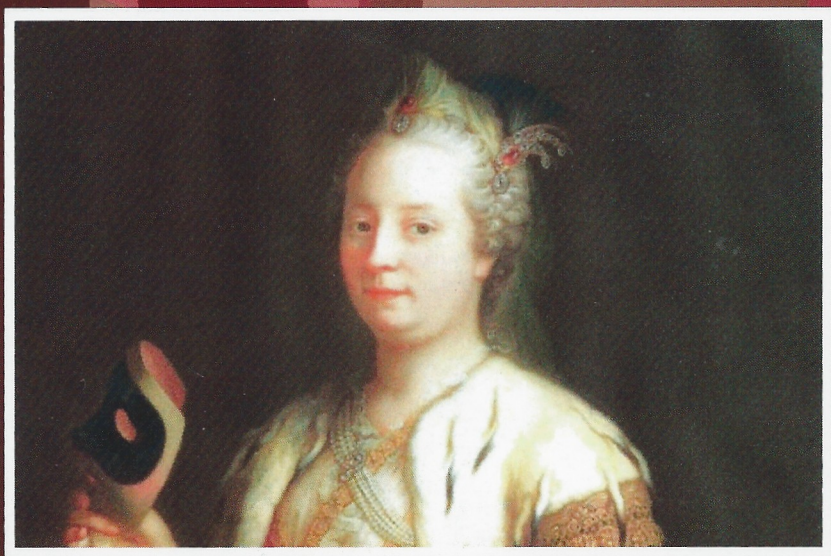


Dictionnaire des
batailles franco-anglaises
de la Guerre
de Succession d'Autriche



JEAN-CLAUDE CASTEX

Les Éditions du Phare-Ouest

**Dictionnaire
des
Batailles franco-anglaises

de la

Guerre
de
Succession d'Autriche**



Jean-Claude Castex

Collection Les dessous de l'Histoire
Les Éditions du Phare-Ouest, Vancouver

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
Canada**

Castex, Jean-Claude, 1941-

Dictionnaire des batailles franco-anglaises de la Guerre de
Succession d'Autriche / Jean-Claude Castex.

— White Rock, C.B.: Éditions du Phare-Ouest, 2011.

(Collection Les dessous de l'Histoire)

Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 978-2-921668-06-4

1. Guerre de Succession d'Autriche, 1740-1748—Campagnes et
batailles—Dictionnaires. 2. France—Histoire militaire—18^e
siècle—Dictionnaires. 3. Grande-Bretagne—Histoire militaire—
18^e siècle—Dictionnaires. I. Titre. II. Collection Les dessous de
l'Histoire.

D292.C37 2011

940.2'532

C2011-904045-X

Couverture : Marie-Thérèse de Habsbourg, *reine* de Bohême, *reine* de Hongrie, *reine* de Dalmatie (province actuelle de Croatie), *reine* de Croatie, *reine* de Slavonie (province actuelle de Croatie), *archiduchesse* d'Autriche, *grande princesse* de Transylvanie, *princesse* de Souabe, *duchesse* de Bourgogne, *duchesse* de Lothier (Lothier ou Lotharingie ou Lorraine ancienne), *duchesse* de Brabant, *duchesse* de Limbourg, *duchesse* de Luxembourg, *duchesse* de Gueldre, *duchesse* de Haute-Silésie, *duchesse* de Basse-Silésie, *duchesse* de Milan, *duchesse* de Mantoue, *duchesse* de Parme, *duchesse* de Plaisance, *duchesse* de Guastalla, *margravine* (marquise) de Moravie, *margravine* du Saint-Empire romain germanique, *margravine* de Burgau, *margravine* de Haute-Lusace, *margravine* de Basse-Lusace, *comtesse* de Habsbourg, *comtesse* de Flandre, *comtesse* de Tyrol, *comtesse* de Hainaut, *comtesse* de Kybourg (région aujourd'hui située en Suisse), *comtesse* de Gorice (région située aujourd'hui en Italie du Nord), *comtesse* de Gradisca (Italie du Nord), *comtesse* de Namur, *dame* de Malines, *dame* de la Marche windique (région actuelle de Slovénie).

Marie-France Hautberg, Directrice.

Les Éditions du Phare-Ouest, Vancouver
White Rock (British Columbia), Canada, V4B 1J2
mfphareouest@gmail.com

Consultez le site : [Les Éditions du Phare-Ouest](#)

Distribution : Lulu.com

© *Les Éditions du Phare-Ouest*, 2011.

Tous droits réservés pour tous pays, Canada 2011.

Dépôt légal : 1^e trimestre 2011

Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal.

Bibliothèque Nationale, Ottawa.

TABLE-INDEX CHRONOLOGIQUE

Prolégomènes	5
Bataille de Dettingen, 27 juin 1743 (Allemagne)	86
Bataille navale de Toulon, 11 février 1744.	234
Siège de Tournai, 19 avril-19 juin 1745 (Pays-Bas autr.)	238
Siège de Louisbourg, 30 avril-17 juin 1745 (Acadie)	146
Bataille de Fontenoy, 11 mai 1745 (Pays-Bas autrichiens)	99
Siège et Bataille de Gand, 9 juin 1745 (Pays-Bas autr.)	115
Siège de Bruges, 14-18 juillet 1745 (Pays-Bas autrichiens)	49
Siège de Oudenarde, 1745 (Pays-Bas autrichiens)	184
Siège de Termonde, 5-13 août 1745 (Pays-Bas autrichiens)	230
Siège d'Ostende, 10-23 août 1745 (Pays-Bas autrichiens)	182
Siège de Nieuport, 30 août - 5 sept. 1745 (Pays-Bas autr.)	180
Siège d'Ath, 27 sept. - 8 oct. 1745 (Pays-Bas autrichiens)	29
Bataille de Falkirk, 17 janvier 1746 (Grande-Bretagne)	91
Bataille de Grand-Pré, 10 - 12 février 1746 (Acadie)	122
Coup de main d'Athole, 10-31 mars 1746 (Grande-Bretagne)	33
Bataille de Keith, 20 mars 1746 (Grande-Bretagne)	134
Bataille de Culloden Moor, 16 avril 1746 (Grande-Bretagne)	67
Siège de Mons, 24 juin - 10 juillet 1746 (Pays-Bas autr.)	165
Bataille navale de Negapatam, 6-7 juillet 1746	174
Siège de Namur, 6-30 septembre 1746 (Pays-Bas autr.)	169
Siège de Madras, 15 - 21 septembre 1746 (Indes)	152
Siège de Charleroi, 14 juillet - 2 août 1746 (Pays-Bas autr.)	57
Bataille de L'Orient, 22-30 septembre 1746 (France)	143
Attaque de la Baie de Quiberon, 2 octobre 1746 (France)	213
Bataille de Rocoux, 11 octobre 1746 (Pays-Bas autrichiens)	215
Attaque des Îles de Lérins, 15 déc. 1746 - 26 mai 1747 (Fr.)	131
Bataille de la Panar, 20 décembre 1746 (Indes)	189
Siège de Fort St-David, 13-14 mars 1747 (Indes)	113
Bataille navale du Cap Finisterre, 3 mai 1747	52
Bataille de Lawfeldt, 2 juillet 1747 (Pays-Bas autrichiens)	136
Siège de Bergen-op-Zoom, 22 juillet - 16 sept 1747 (Pays-B)	43
Bataille navale du Cap Finisterre, 14 octobre 1747	54
Siège de Maëstricht, 15 avril - 4 mai 1748 (Pays-Bas autr.)	157
Attaque de Gondelour, 27 juin 1748 (Indes)	120
Raid contre Port-Louis de l'Île de France, 4-7 juillet 1748	209
Siège de Pondichery, 17 août - 17 octobre 1748 (Indes)	198
Bataille de Valdaour, 3 avril 1749 (Indes)	257
Bataille d'Ambour, 3 août 1749 (Indes)	23
Siège de Tanjore, 7 novembre - 31 décembre 1749 (Indes)	228
Bataille de la Panar, 30 juillet 1750 (Indes)	193
Siège de Gingi, 11 septembre 1750 (Indes)	117
Bataille de Beaubassin, 15 septembre 1750 (Acadie)	38
Bataille de la Mézagouèche, 17 septembre 1750 (Acadie)	161
Bataille de la rivière Sainte-Marguerite, 15 oct. 1750 (Ac)	221
Attaque sur la Mézagouèche, 1er novembre 1750 (Acadie)	163
Combat du Cap Enragé, 15 novembre 1750 (Acadie)	50
Attaque de Vescac, 15 février 1751 (Acadie)	260

Bataille de Pont-à-Buot, février 1751 (Acadie)	205
Attaque de Fort-Lawrence, mars 1751 (Acadie)	111
Bataille de Pont-à-Buot, 11 juin 1751 (Acadie)	207
Attaque de Vescac, 2 juillet 1751 (Acadie)	261
Bataille de Volkondah, 8 juillet 1751 (Indes)	268
Bataille d'Outatour, 10 puis 13 juillet 1751 (Indes)	186
Siège de Conjeveram, 1751 (Indes)	62
Siège de Trichinopoly, 21 juillet 1751 - 13 juin 1752 (Indes)	240
Bataille de Vicravandi, 6 août 1752 (Indes)	263
Bataille de Villenour, 6 septembre 1752 (Indes)	267
Bataille de Bahour, 6 septembre 1752 (Indes)	36
Prise du fort de Covelong, mi-septembre 1752 (Indes)	64
Attaque de Srirangam, 3 janvier 1753 (Indes)	223
Opérations du siège de Trichinopoly, 1753-1754 (Indes)	249
Combat de la Panar, du 13 avril 1753 (Indes)	195
Bataille d'Arcate 21 avril 1753 (Indes)	27
Siège de Coiladdy, 2 mai 1753 (Indes)	61
Siège de Tiravidi, 3 mai 1753 (Indes)	233
Attaque de l'île de Srirangam, 21 mai 1753 (Indes)	226
Bibliographie supplémentaire	272



Prolégomènes

Au milieu du XVIII^e siècle, la plupart des pays d'expression germanique constituaient encore un empire virtuel, le Saint-Empire romain germanique. Il était issu de l'Empire franc créé par Charlemagne dans le but de ramener vers l'Occident le centre névralgique de l'Empire romain et du christianisme, qui s'était déplacé vers Byzance à la chute de Rome et de son Empire d'Occident. En 1740, son empereur était encore élu par les divers princes et évêques *Électeurs*, mais il n'avait conservé qu'un pouvoir théorique, surtout depuis que la Réforme protestante avait divisé l'Europe en deux zones d'affinités religieuses et fragilisé la fibre même de cet ensemble.

Ce Saint-Empire romain germanique avait jadis présenté pour la France de François I^{er}, une menace constante, et les divers monarques français s'étaient, depuis lors, donné pour tâche de surveiller de très près l'évolution de cet ensemble disparate, afin d'éviter qu'il ne se reforme en un seul empire centralisé et menaçant.

Déjà, au début de ce XVIII^e siècle, Louis XIV avait dû faire la Guerre de Succession d'Espagne (1701-1714) pour éviter que le vaste Empire espagnol, *sur lequel le soleil ne se couchait pas*, se retrouve sous la même couronne impériale que le Saint-Empire romain germanique. Une telle union aurait reconstitué l'Empire de Charles Quint qui encerclait dangereusement la France, et avait forcé François I^{er} à faire alliance avec l'Empire Ottoman pour menacer ses ennemis à revers dans le but stratégique d'apporter quelque soulagement à la France. Mais il est toujours dangereux de solliciter l'aide d'un envahisseur potentiel. Les Turcs en avaient profité pour s'incruster dans une partie de l'Europe¹.

La Guerre de Succession d'Espagne s'était terminée par l'intronisation d'un Français à la tête de ce pays, un Bourbon. Mais pour atteindre ses buts, la France épuisée avait dû soudoyer l'Angleterre afin que ce pays abandonne ses alliés en pleine guerre dans le but de recevoir des Français le pot de vin promis². Le danger d'une restauration de l'Empire de Charles Quint était donc définitivement écarté. Toutefois, les alliances entre les nombreux pays indépendants qui formaient le Saint-Empire romain germanique devaient être surveillées de près pour éviter toute cristallisation de puissance potentiellement dangereuse. L'une de ces zones de cristallisation était l'Autriche. La famille régnante des Habsbourg, dont l'Empereur du Saint-Empire était traditionnellement issu, avait réussi à se constituer un empire européen, surtout grâce à la Hongrie qu'elle avait arrachée à l'Empire ottoman³.

¹Première moitié du XVI^e siècle.

²Pour retrouver tous les détails de cette curieuse affaire d'espionnage, on lira avec profit l'ouvrage intitulé *Histoire des Relations diplomatiques franco-anglaises de la Guerre de Succession d'Espagne*, même auteur, Les Éditions du Phare-Ouest, White Rock (CB), 2010.

³Officiellement, ce n'était pas une annexion. Le souverain d'Autriche portait la couronne de roi ou de reine de Hongrie, mais partout dans ces États héréditaires des Habsbourg, le pouvoir central tâchait d'établir des zones de colonisation de langue allemande (*Schwabenzug*), dans le Banat, le Sathmar, la Batschka et ailleurs, dans l'espoir qu'un jour l'ensemble de ces États héréditaires serait linguistiquement unifié. Ce fut sur ces zones de colonisation [par exemple les *Sudètes* en Slovaquie, le *Siebenbürgen* de Transylvanie, les minorités de Pologne, de Roumanie et d'ailleurs] que s'appuya Hitler pour annexer momentanément la plus grande

Les guerres politico-religieuses du XVII^e siècle¹ avaient été très favorables à la stratégie française en divisant le Saint-Empire romain germanique en deux factions ennemies. Le nord protestant s'opposait au sud catholique, lequel s'appuyait sur l'Empire d'Autriche dont le monarque était, jusqu'à la guerre de Succession d'Autriche, l'empereur du Saint-Empire. L'Autriche était certes catholique, mais sa puissance même pouvait à la limite menacer la sécurité de la France en Europe. Aussi, lorsque les Hohenzollern de Prusse, nouvelle dynastie du Saint-Empire, marquèrent leur résolution de se constituer en une puissance importante, la France accepta aussitôt leur alliance, surtout pour diviser de façon durable les forces germaniques. Tous les monarques d'Europe pressentaient donc que, unis, les états germaniques formeraient une puissance redoutable, presque invulnérable. Et d'ailleurs il est intéressant et remarquable de constater que, à partir de 1870, lorsque par la violence Bismarck réussit à forcer presque tous les états germaniques à se regrouper sous le casque à pointe de l'Empire Hohenzollern afin de créer le II^e Reich, l'Angleterre elle-même, effrayée, vint se ranger aux côtés de son ennemie traditionnelle, la France, pour que cette dernière lui serve de glacis et de bastion.



En 1741, année de l'ouverture officielle de la Guerre de Succession d'Autriche, l'Angleterre venait de perdre contre les Espagnols la *Guerra del Asiento des Negros*², laquelle fut précisément appelée par les Anglais du nom fantaisiste de *The War of Jenkins' Ear*³ afin d'en minimiser non seulement l'importance historique et l'impact économique, mais aussi l'intensité de l'humiliation sur le patriotisme fort susceptible des masses anglaises habituées à se faire dissimuler les revers de leurs armées, comme on le verra encore en 1743 lors de la Bataille de Dettingen. La Guerre de l'Oreille à Jenkins, exigée par les lobbies marchands britanniques⁴, fut essentiellement provoquée par le fait que la clause du Traité d'Utrecht, qui accordait à l'Angleterre le monopole de la traite des esclaves vers l'Amérique espagnole, ne devait durer que 30 ans à partir de 1714. Ce monopole était donc sur le point de prendre fin (en

partie de l'Europe du XX^e siècle.

¹La Guerre de Trente Ans et la Guerre de la Ligue d'Augsbourg.

²Guerre du Contrat des Nègres. Charles Quint, empereur du Saint-Empire romain germanique et roi d'Espagne, autorisa officiellement la Traite des Esclaves africains à destination des colonies d'Amérique en 1518. Il créa ainsi un monopole d'État sur la Traite et des contrats (*Asiento*) aux particuliers ou à des pays étrangers.

³La Guerre de l'Oreille à Jenkins.

⁴Les lobbies marchands de Londres étaient organisés en véritable Administration royale qui portait le nom de *Conseil du Commerce et des Plantations étrangères*. Cette organisation fut créée par la Couronne d'Angleterre en 1696 sous le nom de *Council of Trade and Foreign Plantations*. Elle était composée de Commissaires *ex-officio* non salariés qui n'étaient pas tenus d'assister aux réunions régulières et de 8 Commissaires payés qui dirigeaient la stratégie commerciale du Gouvernement anglais au profit des lobbies marchands. Le plus ancien (senior) Commissaire payé était appelé le *Premier Lord* et présidait l'ensemble du Conseil. Les Commissaires *ex-officio* se composaient d'un aristocrate qui pouvait ainsi influencer la Chambre des Lords. Il pouvait être le lord Chancelier (lord signifie seigneur) ou le Lord Keeper, le lord Président du Conseil, le lord du Sceau Privé, le lord Trésorier ou Premier Lord du Trésor, lord Amiral ou Premier Lord de l'Amirauté, Secrétaire d'État et Chancelier de l'Échiquier. À eux se joignirent l'Évêque de Londres en 1702 et le Surveyor et l'Auditeur Général des Plantations en 1721.

1744). De ce fait, le Gouvernement anglais espérait forcer l'Espagne à renouveler ce monopole de l'esclavage et même à l'élargir aux marchandises générales. Aveuglés par tous ces fantasmes qui avaient déjà engendré une crise économique¹ à Londres en 1720, les lobbies marchands londoniens étaient prêts à tous les sacrifices humains pour arracher ces avantages économiques à l'Espagne. Le prétexte à cette guerre fut généré par la contrebande des négriers britanniques qui violaient les règles de l'Asiento. Ils étaient tenus de payer une taxe à l'Espagne sur chaque esclave importé en Amérique du Sud, mais les calculs étaient systématiquement falsifiés. La compagnie négrière qui détenait le monopole de ce commerce avec l'Empire colonial espagnol, la *South Sea Co.*, fraudait aussi en ce qui concernait le seul et unique vaisseau annuel dit "*de permission*" [*navio de permiso*], chargé de marchandises diverses, qu'elle avait le droit d'écouler sur le marché colonial espagnol. Ce vaisseau annuel était réapprovisionné en permanence par toute une flotte de navires contrebandiers de la *South Sea Co.*

Pour compliquer les relations économiques entre l'Espagne et l'Angleterre, certains marchands anglais venaient charger indûment du bois précieux à Campeche et ailleurs dans le Golfe du Mexique, sans payer aucune taxe à l'Espagne. Afin de faire face à ces abus, Madrid consacra alors un certain nombre de vaisseaux de guerre à la surveillance côtière et à la lutte contre la contrebande anglaise. Cette réaction espagnole tout à fait légitime amena la *Guerre de l'Oreille à Jenkins*, car le Gouvernement anglais noyauté par les lobbies commerciaux voulait protéger ses commerçants sans tenir compte de leurs actes, comme ce fut le cas en 1840 et 1860 lors des Guerres de l'Opium avec la Chine.

L'historien anglais Coxe présente dans son œuvre les indécidables des marchands comme des gamineries à traiter avec indulgence, en se gardant bien de préciser qu'il s'agissait de traite d'esclaves. «À la longue, les marchands britanniques commencèrent à considérer ce commerce comme un droit indéniable, et non pas une faveur. Ils n'acceptaient plus de renoncer à une branche commerciale si profitable, dont beaucoup d'entre eux tiraient parti ouvertement et avec audace. Leurs vaisseaux pénétraient continuellement dans les ports espagnols sous le prétexte de réparations ou de ravitaillement, et dans beaucoup de cas échangeaient presque publiquement leurs marchandises²...»

À la Chambre des Communes de Londres, les lobbies marchands, préconisèrent la guerre dès le 3 février 1738. Un prétexte fut promptement... imaginé. D'ores et déjà, appelons-le "*prétexte*" puisque l'historien anglais William Coxe lui-même le qualifiait³ de «mensonge

¹La *Compagnie des mers du Sud* (en anglais *South Sea Company*), était une société négrière fondée à la fin de la Guerre de Succession d'Espagne, en Angleterre, par le britannique Robert Harley, chef du parti Tory. Le gouvernement anglais lui confia le monopole de la Traite avec les colonies espagnoles. Cette compagnie sera l'objet d'une folie spéculative qui s'achèvera par une bulle boursière (The South Sea Bubble) qui se dégonfla lors du Krach de 1720, entraînant des milliers de faillites.

²Coxe, William, *Memoirs of the Life and Administration of Sir Robert Walpole*, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, Londres, 1816. p.13 et suiv.

³Dans son ouvrage intitulé : *Memoirs of the Life and Administration of Sir Robert Walpole*, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, Londres, 1816.

monté de toutes pièces.» Le 3 mars 1738, l'Opposition parlementaire commença son offensive afin de trouver un *casus belli* qui ne paraisse pas trop un prétexte inventé pour les besoins de la cause. Écoutons l'historien anglais William Coxe nous décrire comment des marchands forgèrent un prétexte vraisemblable, au moins aux yeux de la populace facilement influençable. On ne peut s'empêcher de penser au président George Walker Bush qui, pour s'emparer du pétrole, déclencha la guerre contre l'Irak en 2003 en accusant injustement ce pays de préparer des armes de destruction massive contre Israël. À Londres, «une pétition préparée avec grand art et agressivité, par divers marchands, planteurs et autres, engagés dans le commerce avec les plantations britanniques d'Amérique et intéressés à cette activité, fut présentée à la Chambre par l'élus Perry; il récapitula tous les événements qui étaient arrivés en conséquence des applications précédentes, et déclara que les Espagnols persistaient dans leurs déprédations, à un point jamais atteint jusque-là¹.» Ainsi le premier pas était fait. Au cours du débat dans les deux Chambres anglaises, «de nombreux faits furent évoqués par les membres de ce parti [de l'Opposition tory], qui auraient dû être réservés au Cabinet des ministres. Le ministère, ayant rapidement découvert par quels moyens ils étaient entrés en possession de ces faits [par les lobbies marchands], se plaignit de son imprudence².»

Malgré cela, la campagne pro-guerre se développa rapidement. Les députés et les sénateurs étaient quotidiennement harcelés de pétitions et de récits «relatant les inhumanités commises sur des prisonniers anglais capturés à bord de vaisseaux marchands. [Tous ces écrits] présentaient ces prisonniers non seulement comme des personnes insultées et volées, mais forcées de travailler dans les chantiers maritimes espagnols et sur les ouvrages de fortification, chargées de fers, subsistant d'infecte nourriture, envahies par la vermine, fréquemment torturées et emprisonnées dans des cul-de-basse-fosse³.» Plusieurs capitaines et matelots furent interrogés à la barre de la Chambre, et si une parfaite crédibilité avait pu être accordée à de tels témoins, les faits auraient été prouvés sans contestation possible. Mais Robert Coxe nous affirme que «les preuves apportées par ces témoins doivent être considérées comme sujettes à caution. *Elle ne furent pas racontées sous serment, ni confrontées à des témoignages en faveur des Espagnols*⁴.» Au contraire,

¹Sir Robert Walpole, par Coxe, William. chap.51, p.32 et suiv. «On the 3rd of March [1738], the minority commenced their attack. A petition prepared with great art and asperity, from divers merchants, planters and others, trading to and interested in the British plantations in America, was presented to the house by Alderman Perry, recapitulating all that had passed in consequence of former applications, and declaring that the Spaniards still continued their depredations, and carried them to a greater height than ever.»

²Sir Robert Walpole, par Coxe, William. chap.51, p.40 et suiv. «In the course of the debates in both houses, many facts were disclosed by the members of that party, which ought to have been confined to the cabinets. The ministry, having soon discovered by whose means they obtained possession of those facts complained of his [celle de Perry] imprudence...»

³Sir Robert Walpole, par Coxe, William. chap.51, p.41. Ce texte fut déclamé par Tindal à la Chambre des Communes anglaise. «They represented these prisoners as not only insulted and pillaged, but compelled to work in the Spanish dock yards and fortifications, loaded with irons, subsisting upon loathsome provisions, and overrun with vermin, frequently tortured and imprisoned in dungeons.»

⁴Segment non mis en évidence dans le texte original. «But their evidence must be received with great caution. *They were not examined upon oath, and were not confronted with any*

selon cet historien, tous ces témoins non-assermentés et non soumis à la moindre contradiction investigatrice «furent amenés à exagérer leurs blessures, pour leur propre bénéfice et dans l'espoir d'obtenir réparation. Ils se rendirent compte qu'il était très prisé de déblatérer contre les Espagnols, et ils furent encouragés à rendre leurs histoires d'horreur encore plus horribles. On les incita à croire que s'ils parvenaient à étayer leurs allégations, le Ministre qui avait lâchement accepté de souffrir une telle oppression serait limogé, et que son successeur agirait avec une telle vigueur qu'il forcerait le roi d'Espagne à les indemniser pour leurs pertes et leurs souffrances¹.»

Au cours de l'Enquête parlementaire qui se tint à la Chambre des Communes, officiellement pour élucider les causes du mécontentement anglais, en réalité pour inventer un *casus belli*, «les capitaines et les marins qui se présentèrent à la barre de la Chambre, donnèrent les témoignages les plus exagérés des insultes qui leur avaient été infligées par les Espagnols. Beaucoup rapportèrent les contes d'horreur les plus incroyables, qui furent totalement crus, presque en proportion de leur absurdité. Parmi ceux qui furent examinés et dont le récit sembla laisser la plus profonde impression, fut un certain Robert Jenkins. Cet homme était le skipper du vaisseau marchand, Le REBECCA. Il avait quitté la Jamaïque au commencement de 1731 [donc 7 ans plus tôt]. Il fut arraisonné au large de La Havane par un petit sloop de la Garde-Côtière espagnole² et traité avec beaucoup d'insultes et d'indignité. Dans le récit qui fut publié à cette époque par les journaux périodiques et les pamphlets de l'Opposition [pro-guerre], il est dit que le capitaine espagnol mit l'équipage à la torture, pendit à trois reprises Jenkins, dont une fois avec le garçon de cabine à ses pieds, et ensuite coupa l'une de ses oreilles, et l'invita à la porter à son roi. À son arrivée en Angleterre, on dit que Jenkins présenta son cas devant le roi. Comme compensation pour le traitement qu'il avait subi –ou pour calmer sa colère–, il fut nommé capitaine d'un East Indiaman³.»

testimony on the side of the Spaniards.» Sir Robert Walpole, par Coxe, William. chap.51, p.42.

¹Sir Robert Walpole, par Coxe, William. chap.51, p.43. «They were induced, by their own interests, and by the hopes of obtaining reparation, to exaggerate their injuries. They saw that it was popular to inveigh against the Spaniards, and were encouraged to render a disastrous tale more disastrous ; they were taught to believe, that if they made good their allegations, the minister who had tamely suffered such oppressions would remove, and that his successors would act with such vigour as to force the king of Spain to indemnify them for their losses and sufferings.»

²Nommé Le SAN-ANTONIO et commandé par le capitaine Juan Francisco de Leon Fandino.

³Ces derniers renseignements, cités par Coxe, ont été tirés de Gentleman's Magazine de l'année 1731. Craftsman. «The captains and seamen who appeared at the bar of the House, gave the most exaggerated accounts of the insults permitted and exercised by the Spaniards ; and many related the most incredible tales of horror, which were implicitly believed, almost in proportion to their absurdity. Among those who were examined, and whose story seemed to make the deepest impression, was one Jenkins. This man was captain of the Rebecca, a trading vessel; he sailed from Jamaica in the beginning of 1731, and was boarded by a Guarda Costa, and treated with much insult and indignity. In the account which was given at the time by the periodical papers and the pamphlets of opposition, the Spanish captain is reported to have put the men to the torture, to have hanged up Jenkins three times, once with the cabin boy at his feet, and then to have cut off one of his ears, and bid him carry it to his king. On his arrival in England, Jenkins is said to have laid his case before the king, and as some compensation for his treatment, or to pacify him, was appointed captain of an East Indiaman.»

Ces dépositions, si bien orchestrées par les pro-guerre, furent jugées totalement intolérables et firent déborder le vase de la patience des lobbies et de l'ensemble des zélateurs, partisans de la guerre avec l'Espagne. De ce fait, le Comité préconisa d'ouvrir les hostilités. Le Gouvernement anglais considéra qu'il y avait bien là un *casus belli* évident, et décida, en octobre 1739, de déclarer sans délai la guerre à l'Espagne.

Ce commentaire du Ministre français des Affaires étrangères, le marquis d'Argenson, en novembre 1738, montre à quel point le comportement et les motivations étaient révélateurs des buts recherchés par cette guerre : «Les Anglais voient leur concession du *vaisseau de permission* à la mer du Sud prête à expirer dans cinq ans, et alors il arriverait un grand vide dans leur commerce et dans leurs dettes nationales, dont plusieurs [éléments] ont été placés sur la Compagnie [des Mers] du Sud. Si les Walpole obtiennent le *renouvellement de ce lucratif privilège pour trente années nouvelles*, moyennant l'aide que l'Angleterre donnera à l'Espagne pour reconquérir les morceaux d'Italie dont je parle, pendant l'absence des forces impériales, que de louanges aux Walpole, que de satisfaction pour tous ces avides Anglais! Et comment expliquer autrement ces *énormes dépenses de l'Angleterre* pour ses flottes, pour accommoder assez médiocrement les affaires d'Amérique, dépensant *dix fois davantage à obtenir indemnité que ne vaudra l'indemnité même*¹?»

Les dépositions des témoins devant le Parlement anglais provoquèrent l'effet escompté. «Ces mots et la présentation de son oreille, laquelle, enveloppée dans du coton, était toujours avec lui, soulevèrent l'indignation de la Chambre².» Les guerres, simples jeux commerciaux pour les financiers, restent le désespoir des peuples car on y trouve deux sortes de participants : ceux qui meurent, et ceux qui s'enrichissent. Et dans ce cas précis, il y avait aussi les esclaves qui en étaient les premières victimes.

La stratégie des lobbies londoniens en 1730 peut être rapprochée de celle de ces mêmes lobbies qui, deux siècles plus tard, entre 1914 et 1922, provoqua l'écroulement de l'Empire ottoman pour s'emparer de ses régions pétrolifères. La Traite des Esclaves avait, au XVIII^e siècle, une importance économique similaire à celle du pétrole au début du XX^e siècle. L'Empire espagnol incarnait, au XVIII^e siècle, un état de décomposition comparable à celui de l'Empire ottoman au début du XX^e. Mais la comparaison doit s'arrêter là : l'Empire espagnol était encore suffisamment vigoureux pour mettre l'Angleterre hors de combat.

La *Guerre de l'Esclavage* commença donc. Le gouverneur de la colonie anglaise de Géorgie, James Edward Oglethorpe, voulut

Les East Indiamen étaient de gros vaisseaux de la British East India Co. destinés non seulement à transporter des marchandises et des passagers mais aussi à se défendre.

¹*Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson, Ministre des affaires étrangères sous Louis XV*, publiés et annotés par M. le marquis d'Argenson, Tome II, Chez P.Jannet, Libraire, Paris, 1858. p.33, novembre 1738. Les segments mis en évidence (italique) ne l'étaient pas dans le texte original.

²Sir Robert Walpole, par Cox, William. chap.51, p.41 et suiv. Ce texte fut trouvé dans *Gentleman's Magazine* pour l'année 1731. Craftsman. «These words, and the display of his ear, which, wrapt up in cotton, he always carried about, filled the House with indignation.» Le segment, mis en évidence, l'était dans le texte original.

profiter des désordres engendrés par la guerre pour étendre les frontières de son état au détriment de la colonie espagnole de Floride. Il lança une campagne de recrutement de volontaires en Géorgie et en Caroline du Sud pour se constituer une armée d'invasion. L'incursion fut lancée, mais les Espagnols l'interceptèrent rapidement et la repoussèrent. Et, à la grande stupeur des colons anglais de ces régions, une escadre espagnole vint perpétrer quelques raids destructeurs contre les villages côtiers de Géorgie et des Carolines. En état de choc devant tant d'arrogance de la part d'un empire qu'ils croyaient agonisant, les colons et les lobbies marchands réclamèrent à grands cris des représailles à ces représailles. Mais Oglethorpe se montra cette fois plus prudent.

Dans les Caraïbes, les attaques entre vaisseaux espagnols et anglais s'intensifièrent rapidement. La seule expédition navale de quelque envergure fut organisée par le gouverneur de la Jamaïque qui alla "insulter" Cuba et Panama, puis lança une attaque en règle contre Carthagène¹ avec débarquement d'infanterie et bataille rangée. Les Treize Colonies américaines fournirent des soldats qui se joignirent aux quelques troupes métropolitaines. Les chefs venaient bien entendu d'Angleterre, car dans les monarchies, il faut être courtisan pour obtenir les faveurs du pouvoir. La Bataille de Carthagène², livrée durant le siège de cette ville³, fut une victoire décisive de l'armée espagnole sur l'armée britannique. Elle permit à l'empire espagnol de faire définitivement avorter l'agression contre ses colonies d'Amérique du sud. La Royal Navy battit précipitamment en retraite vers la Jamaïque après avoir déposé ses rares fantassins survivants en Géorgie et dans les Carolines.

Cette guerre fut pour l'Angleterre un désastre complet : 600 seulement des 3000 soldats anglais levés dans les Treize Colonies survécurent aux assauts mal préparés et mal organisés, aux maladies tropicales, et aux chicanes entre chefs britanniques qui souhaitaient tous briller et prédominer dans l'échelle de commandement. Les conflits de personnalités entre chefs de guerre sont souvent plus meurtriers que les projectiles de l'ennemi.

L'honneur de l'Angleterre fut même doublement affecté car ses chefs de guerre avaient eu la mauvaise idée d'annoncer prématurément plusieurs victoires qui s'étaient révélées des défaites, de sorte que, à Londres, des médailles avaient été frappées par le roi qui avait aussi à grands frais organisé des célébrations triomphales. Mais, incorrigibles jusqu'au bout lorsqu'il s'agissait de profits, les lobbies marchands ne se découragèrent pas. La mort de Charles VI de Habsbourg ouvrit, en 1740, une nouvelle perspective de guerre qui leur permettrait, cette fois peut-être, d'arracher l'*Asiento des Negros* à l'Espagne pour 30 ans de plus.

Ainsi donc, par chance pour l'Angleterre, la branche masculine de la Maison d'Autriche s'éteignit en octobre 1740 par la mort de l'empereur du Saint-Empire romain germanique, Charles VI de Habsbourg. Avant de mourir, Charles VI avait essayé de faire accepter par tous les monarques d'Europe sa *Pragmatic Sanction*, nommant sa fille Marie-Thérèse comme son successeur à la tête du Saint-Empire et

¹Capitale de la colonie espagnole de Nouvelle-Grenade.

²En Colombie.

³Le siège dura de mars à mai 1741.

des pays héréditaires qui formeront ultérieurement l'Empire d'Autriche¹.

Mais les pertes de cette fameuse guerre de l'Asiento avaient été lourdes, et les Anglais qui subventionnaient en sous-main les hostilités contre la France par des subsides à l'Autriche et à ses alliés, traînèrent longuement des pieds pour apporter à la coalition sa contribution militaire en matériel humain. Les Autrichiens, unis à l'Angleterre par des Traités d'Alliance militaires, durent faire pression pour que le roi d'Angleterre se décidât à débarquer avec une armée. La première bataille livrée par l'armée anglaise sur le continent européen fut la bataille de Dettingen, en juin 1743, c'est à dire 3½ ans après l'ouverture des hostilités. De la même façon, au début de la Guerre de Sept Ans, Londres se fit de nouveau longuement prier pour venir en aide autrement qu'en subventionnant son alliée continentale, la Prusse², alors que les Anglais concentraient leurs efforts contre les colonies françaises. Le premier combat livré par l'armée anglaise sur le continent européen fut la bataille de Lutterberg en octobre 1758, presque 3 ans après le début des combats en Europe³.

La France, la Prusse, les Provinces Unies, l'Espagne, la Saxe, la Pologne, la Russie, la Sardaigne, la plupart des États allemands du Saint-Empire et même l'Angleterre avaient accepté officiellement le principe de la Pragmatique Sanction, quelquefois à grand renfort de cadeaux: ainsi, pour son approbation, l'Espagne avait reçu les Deux-Siciles⁴ et la France la Lorraine⁵. Seul Charles-Albert, l'Électeur de

¹Ce fut Napoléon I^{er} qui mit fin en 1804 au *Saint-Empire romain germanique* en créant la *Confédération du Rhin*. En compensation, les États héréditaires appartenant personnellement à la famille régnante des Habsbourg-Lorraine, furent érigés en *Empire d'Autriche*. Quant au dernier empereur du Saint-Empire romain germanique, François II de Habsbourg-Lorraine, il devint selon la volonté de Napoléon, le premier empereur de l'Empire d'Autriche, sous le nom de François I^{er} d'Autriche. En 1867, l'empereur d'Autriche François-Joseph I^{er} fut couronné roi de Hongrie. L'Empire d'Autriche devint donc l'*Empire d'Autriche-Hongrie* qui perdura jusqu'à 1918, fin de la Première Guerre mondiale ou Guerre des Six Empires. Quatre empires s'écroulèrent alors : L'Empire russe des Romanov, l'Empire allemand des Hohenzollern, l'Empire austro-hongrois des Habsbourg-Lorraine et l'Empire ottoman. À l'issue de cette Première Guerre mondiale, seuls subsistèrent l'Empire français et l'Empire anglais.

²En fait, l'Angleterre subventionnait TOUS ses alliés, pour faire taire les critiques de sa non intervention directe.

³Plus encore, les hostilités avaient commencé dans l'Ohio deux ans avant l'ouverture des hostilités en Europe, soit 5 ans avant Lutterberg. On peut faire le rapprochement avec le comportement des États-Unis qui n'intervinrent que tardivement pour venir en aide à l'Europe durant les deux guerres mondiales. Les premières unités de l'Armée américaine ne combattirent sur les champs de bataille qu'au printemps de 1918. Durant la Deuxième Guerre mondiale, si l'on fait exception des interventions périphériques [par exemple en Afrique du Nord] sur les théâtres d'opération secondaires, les Américains eurent tendance à laisser les troupes soviétiques libérer l'Europe en dépit des demandes russes d'ouvrir un deuxième front. Finalement, ce ne fut que lorsque l'Europe occidentale fut en danger d'être soviétisée par l'Armée Rouge que les Américains se décidèrent à débarquer directement en Normandie, en 1944, soit quelques mois avant la fin de la guerre. On sent une certaine concordance des schémas stratégiques entre l'Angleterre du passé et les États-Unis contemporains.

⁴Les Deux-Siciles comprenaient la Sicile proprement-dite et l'Italie méridionale.

⁵En fait, Louis XIV avait occupé la Lorraine en 1670. Elle avait retrouvé son indépendance par le Traité de Ryswick en 1697, et avait ainsi été rendue au duc Léopold. Son fils François III de Lorraine céda ses droits sur le duché de Lorraine au Polonais Stanislas Leszczyński, qui devint en 1766 le beau-père de Louis XV. Stanislas s'installa donc à Lunéville après avoir été chassé de Pologne. François III de Lorraine, quant à lui, épousa Marie-Thérèse d'Autriche de Habsbourg en 1736, et fut ainsi le fondateur de la maison des Habsbourg-Lorraine. À la mort de Stanislas Leszczyński, en 1766, la Lorraine redevint française par le mariage de la fille de Stanislas avec Louis XV. L'ancien duc de Lorraine, François III, en avait été compensé en

Bavière, avait rejeté tout compromis avec la Pragmatique Sanction. Il considérait que par sa femme, fille de Joseph I^{er}, et par le fait qu'il était le plus proche descendant masculin de Ferdinand I^{er}, il avait lui-même le droit de coiffer la couronne du Saint-Empire romain germanique.

Mais il était dit que les efforts de Charles VI seraient vains. À sa mort, au lieu du calme qui aurait dû régner sur l'Europe, tout le monde se rua aux armes pour des raisons très variées : Charles-Albert de Bavière désirait s'emparer de la couronne destinée à Marie-Thérèse d'Autriche. Frédéric II de Prusse, quant à lui, gardait depuis longtemps un œil envieux sur une riche province autrichienne (la Silésie). Il voulut mettre à profit le marasme politique créé par la disparition de l'Empereur et l'avènement contesté d'une femme, pour s'emparer de la Silésie, province extrêmement riche avec laquelle il projetait de faire de son pays une puissance industrielle. Il l'envahit en décembre 1740.

Marie-Thérèse d'Autriche rassembla aussitôt ses armées pour défendre sa province silésienne menacée. La France, selon la politique traditionnelle des pays puissants qui consiste à se mêler de tout conflit, directement ou indirectement, vit l'occasion de neutraliser ou du moins de limiter la force de son ennemi, l'Autriche-Hongrie, en renforçant la Prusse, puissance germanique naissante. Par la même occasion, les diplomates français souhaitaient installer sur le trône du Saint-Empire romain germanique, traditionnellement tenu par un Habsbourg, un Bavarois francophile : Charles Albert de Wittelsbach, né bruxellois. L'intérêt de la France n'était pas d'écraser l'un des deux, mais de maintenir la balance. Elle se mit donc du côté de la Prusse réputée moins puissante. On ne savait pas encore que Frédéric était un stratège de génie de la trempe d'Alexandre, de César ou même de Napoléon.

Georges II d'Angleterre pour sa part n'avait aucun pouvoir face au Parlement anglais entièrement soumis à la bourgeoisie commerciale et à la haute finance. Comme au XXI^e siècle en Angleterre et surtout aux États-Unis, la démocratie était ainsi confisquée au peuple par le simple noyautage du Parlement au profit des lobbies marchands et financiers (politique *entriste*). Le Premier ministre lui-même¹ était un bourgeois fortement enrichi, et, de ce fait anobli. Il était très lié aux lobbies marchands. La politique anglaise était donc dictée par le pragmatisme et l'efficacité. La stratégie de l'Angleterre au cours de cette Guerre de Succession d'Autriche comme tout au long de son histoire, allait être d'essayer d'utiliser toute la force terrestre de son alliée pour tâcher de faire basculer du côté de l'Angleterre, puissance terrestre moyenne en Europe continentale, l'équilibre des forces militaires; politique que les

recevant le Grand Duché de Toscane. Ce n'était donc pas directement un cadeau mais une conquête.

¹Thomas Pelham-Holles, 1^{er} duc de Newcastle (1693-1763) fut Premier ministre de Grande Bretagne de 1754 à 1756 puis de 1757 à 1762. Il était l'un des plus riches propriétaires terriens [du parti Whig] d'Angleterre. Il avait aidé à mettre en place la succession du roi Georges I^{er}, et, en remerciements, Georges II lui accorda le titre de duc de Newcastle-upon-Tyne. Il était le frère de Henry Pelham qui devint Premier ministre en 1743. À la mort de ce dernier en 1754, Thomas devint Premier ministre. Mais les échecs militaires anglais au début de la Guerre de Sept Ans amenèrent sa démission en octobre 1756. Il fut alors créé duc de Newcastle-under-Lyme [ont sent l'ironie], puis, l'année suivante, redevint Premier ministre. En 1762, Newcastle perdit son poste au profit de John Stuart, 3^e comte de Bute, qui avait le mérite d'être le favori du jeune roi Georges III, lequel avait deux ans de règne.

Anglais nomment, la “*balance of power*”. Selon le plan de l’Angleterre, la guerre en Europe n’était qu’une diversion, au sens militaire, c’est à dire une opération secondaire destinée à attirer l’attention de l’ennemi ailleurs. Les armées de Marie-Thérèse devaient tenir les forces françaises occupées en Europe, tandis que les forces britanniques s’emploieraient à récupérer la traite des Esclaves, et ultérieurement les colonies françaises. Or il se trouva que le début de la guerre fut une révélation pour toutes les cours d’Europe: Frédéric II de la Maison de Hohenzollern¹ était un génie militaire.

Venons-en, à grands traits, aux principaux événements de cette guerre de Succession d’Autriche [1740-1748]. En décembre 1740, les troupes prussiennes occupèrent la Silésie autrichienne dans une sorte de *blitzkrieg* avant l’heure. L’armée autrichienne plus lourde à se préparer fut finalement battue par les Prussiens à la bataille de Mollwitz le 10 avril 1741, et de nouveau le 17 mai 1742 à la bataille de Chotusitz [ou Chotusice, en Moravie]. En 1741, les Franco-Bavarois franchirent le Rhin, envahirent une partie de l’Autriche puis la Bohême. À Prague, les Français firent couronner leur fidèle allié, *Charles-Albert de Bavière*, roi de Bohême, puis en janvier 1742, ce dernier fut élu *Empereur du Saint-Empire sous le nom de Charles VII*. Dans un suprême effort, l’Autriche réussit alors à repousser les envahisseurs franco-bavarois et envahit même la Bavière.

Les Anglais, qui, par leurs subventions, étaient les alliés *de facto* de l’Autriche, même s’ils ne se pressaient pas pour déclarer la guerre à la France² et à la Prusse, non seulement n’intervinrent pas matériellement pour soulager leurs alliés, mais en voyant la force remarquable de la Prusse, ils prirent secrètement contact avec les ennemis prussiens, et négocièrent avec les Autrichiens pour inciter Marie-Thérèse d’Autriche à leur abandonner sa province de Silésie afin d’*acheter* la paix à Frédéric II (Traité de Berlin le 28 juillet 1742). Cela permettait en outre à l’Autriche de ne faire face qu’à un seul ennemi important, la France, de telle sorte que les Anglais ne ressentaient pas un besoin immédiat d’intervenir sur les champs de batailles autrement qu’en offrant des régiments mercenaires allemands à leurs alliés. Les “*bons offices*” anglais eurent l’effet suivant: découragée par ses défaites et par l’attitude de son alliée, Marie-Thérèse d’Autriche signa une paix séparée avec Frédéric II de Prusse [juin 1742], lui cédant la Silésie et le comté bohémien de Glatz. Abandonnés par leurs alliés prussiens, les Français se retrouvaient à guerroyer seuls face aux troupes impériales autrichiennes et hongroises, et ils durent abandonner Prague. Situation étrange, sinon irrationnelle, pour les Français qui faisaient inutilement la guerre.

Effrayées par la tournure que prenaient les événements, les Provinces-Unies [Hollande] votèrent dès le début de la guerre des crédits pour augmenter les effectifs de leur armée, mais se sachant directement exposées aux forces françaises, elles restèrent en attente comme le

¹Les Hohenzollern étaient devenus princes héréditaires de Nuremberg en 1208, puis électeurs de Brandebourg en 1417, rois de Prusse en 1701, et empereurs allemands en 1871. À l’issue de la Première Guerre mondiale, la famille impériale abdiqua et se réfugia aux Pays-Bas.

²En dépit de leurs actes de guerre, les Anglais s’obstinaient à ne pas déclarer la guerre à la France. Il fallut que ce soient les Français qui la leur déclarent, le 15 mars 1744.

faisaient d'ailleurs les Anglais¹ en dépit de leur soutien officiel à Marie-Thérèse sous forme de subsides.

Au début de 1742, enfin, le roi d'Angleterre qui commençait à craindre pour ses possessions hanovriennes dont il tirait ses meilleurs soldats, tenta d'engager les Hollandais à déclarer la guerre à la France conformément à un traité d'entre-aide défensif entre les deux nations maritimes. Les Hollandais qui n'ignoraient pas que leur pays allait servir de champ de bataille aux Français, hésitèrent, refusant de provoquer ces derniers. Le traité d'entre-aide défensif impliquait que l'Angleterre devait être attaquée; or elle ne l'était pas. Alors, pour les entraîner de force dans la guerre, les Anglais débarquèrent à Ostende en mai 1742 leur propre contingent national de 16 000 hommes², sans demander aucune permission à la Hollande, et sans aucune déclaration de guerre à la France³. Ces troupes allèrent renforcer les garnisons des forteresses de Ceinture, qui constituaient *la Barrière*⁴, dans les Flandres, afin d'y attirer les Français et de les détourner du Hanovre, possession personnelle du roi d'Angleterre.

En janvier 1745, l'Angleterre, l'Autriche, la Saxe, le Hanovre et les Provinces Unies (Hollande) confirmèrent leur alliance qui existait déjà dans les faits. Alors, en mars 1745, la France déclara la guerre aux Provinces Unies. Le mois suivant, l'armée française commença à envahir les Pays-Bas autrichiens [la Belgique actuelle] et à assiéger les forteresses qui furent prises les unes après les autres. Pour aggraver la situation déjà fort confuse, le nouvel empereur francophile du Saint-Empire, Charles VII⁵, mourut prématurément le 20 janvier 1745. Son successeur sur le trône de la Bavière, Maximilien-Joseph de Wittelsbach fit la paix avec Marie-Thérèse, retira les troupes bavaoises du conflit et renonça à la succession sur le trône du Saint-Empire romain germanique, laissant le champ libre à l'époux de Marie-Thérèse d'Autriche, François de Lorraine.

*L'Armée Pragmatique*⁶ de 90 000 hommes qui incluait toute l'armée anglo-austro-néerlandaise sous le commandement du duc de Cumberland, s'employait sans succès à faire lever le siège aux Français. Les Hollandais, entraînés malgré eux dans la guerre, retrouvaient leur pays en fâcheuse posture. C'était l'indignation générale aux Pays-Bas contre l'Angleterre. La situation de l'armée anglo-alliée devint rapidement catastrophique. Les Français les battirent d'abord à la bataille de Dettingen, le 27 juin 1743. Là, le roi d'Angleterre se laissa surprendre

¹C'était le gouvernement Walpole.

²L'armée anglaise était composée de 3500 soldats anglais et gallois, 5000 Écossais, 5000 Irlandais et le reste en mercenaires allemands stationnés en Grande-Bretagne. Ce dernier nombre restait toujours faible car les Anglais se méfiaient des Allemands. Par contre, les trois premiers rois Georges, d'origine allemande, se sentaient peut-être plus en sûreté; en cas.

³En fait cette guerre sans déclaration de guerre dura jusqu'au printemps 1744, quand Louis XV, fatigué de voir cette armée anglaise menacer le nord de la France, déclara la guerre à l'Angleterre.

⁴*La Barrière* était le nom de la ligne de défense des Provinces-Unies. Cette barrière était constituée de forteresses situées dans le territoire actuel de la Belgique, qui s'appelaient au XVII^e siècle les *Pays-Bas autrichiens*. Les doubles garnisons en étaient autrichiennes et hollandaises.

⁵Charles de Wittelsbach était né à Bruxelles le 6 août 1697. Il mourut à Munich le 20 janvier 1745.

⁶Appelée ainsi parce qu'elle soutenait la Pragmatique Sanction.

avec son armée dans une souricière formée par le fleuve Main et une zone marécageuse. Il crut qu'il allait subir l'humiliation d'une capture. Heureusement, la nuit tomba et l'armée anglaise put s'enfuir à la faveur de l'obscurité, avec tant de précipitation, toutefois, qu'elle abandonna sur le champ de bataille deux de ses pièces d'artillerie et surtout 600 blessés. Le roi Georges recommanda au général en chef français de prendre soin de ces derniers¹. Les Français les soignèrent dans leurs hôpitaux de campagne. Mais l'alerte avait été chaude. Le roi d'Angleterre renonça donc à suivre son armée en campagne², et rentra en Angleterre, abandonnant ses soldats à son fils, le duc de Cumberland. Toutefois, il revendiqua officiellement la victoire afin de dissimuler cette humiliation. Il avait en effet réussi à se sauver.

Sur mer, aussi, la guerre se déroula mal pour la Royal Navy qui se vit infliger une cuisante défaite à la bataille de Toulon, le 27 juin 1743. L'amiral Matthews fut passé en Cour martiale et mis à la retraite. Le dieu têtue de la Victoire s'obstina à rester du côté des Français à la bataille navale de Négapatam dans les Indes orientales, les 6 et 7 juillet 1746. Quant aux deux batailles du Cap Finistère [les 3 mai et 14 octobre de l'année 1747], dans les deux cas, l'escorte française fut sacrifiée mais les convois qu'elles escortaient réussirent à passer. De ce fait, les deux marines clamèrent victoire.

Sur terre, la situation s'aggravait dans les Flandres. Les Anglais subissaient de graves défaites successives. Après Dettingen, ce fut la bataille de Fontenoy³, puis la bataille de Rocoux⁴, et enfin celle de Lawfeldt⁵. Georges II d'Angleterre ne put même plus feindre la victoire devant son peuple, car il y avait dans l'armée française des contingents écossais et irlandais qui pouvaient témoigner de la vérité en Grande-Bretagne. En Acadie, à la bataille de Grand-Pré, du 10 au 12 février 1747, 300 "commandos" canadiens⁶, acadiens et amérindiens attaquèrent et capturèrent l'importante garnison anglaise de Grand-Pré qui totalisait 700 soldats de métier.

Partout ce n'était que revers pour l'Angleterre, excepté dans l'île du Cap Breton, où la forteresse de Louisbourg, mal défendue par un bataillon de mercenaires suisses qui n'avaient pas reçu leur solde, refusa avec quelque raison de résister⁷. Mais c'est dans de tels moments tragiques que le génie anglais s'éveille. Vaincue sur les champs de bataille, la Grande-Bretagne des lobbies marchands allait littéralement inventer une solution qui sauverait non seulement la face mais surtout l'essentiel des avantages.

À Londres, les lobbies, habituellement prêts à se battre jusqu'au dernier soldat, s'étaient rendus compte qu'ils avaient misé sur le mauvais cheval en s'alliant à l'Autriche, et ils voyaient enfin la nécessité

¹Dans une lettre laissée entre les mains d'un officier blessé.

²Comme le faisait Louis XV.

³Le 11 mai 1745.

⁴Le 11 octobre 1746.

⁵Le 2 juillet 1747.

⁶Que les puristes me pardonnent cet anachronisme. Le terme de commando traduit mieux que *raider* la réalité.

⁷Le siège dura tout de même du 30 avril au 7 juin 1745. La forteresse fut échangée à la fin de la guerre contre la place-forte de Madras que les Français avaient prise en septembre 1746 dans les Indes.

et l'urgence de réaliser l'impossible pour sauvegarder ce qui pouvait l'être. Ne voulant pas se retrouver du côté des vaincus, de peur de se faire soustraire quelques colonies à l'issue d'une guerre perdue, l'Angleterre commença donc à négocier secrètement un arrangement avec la France, à l'insu de ses alliés, comme elle l'avait fait durant la guerre précédente de Succession d'Espagne afin de trouver une sortie honorable. Ces négociations amenèrent la signature des Préliminaires¹ de Paix paraphés à Aix-la-Chapelle le 30 avril 1748. Ainsi, en se désolidarisant de son alliée autrichienne, l'Angleterre se tirait indemne de cette guerre qu'elle avait perdue militairement.

Par un singulier contraste, la classe marchande qui gouvernait l'Angleterre s'enrichissait considérablement de la guerre, mais refusait systématiquement d'augmenter les impôts afin de combler le gouffre financier dans lequel le Trésor anglais était plongé². On ne peut manquer de faire le rapprochement avec les États-Unis du président Bush dont la guerre en Iraq enrichit de façon spectaculaire le président et le vice-président Cheney, mais qui dans un même temps endetta lourdement le budget fédéral. Et ce furent les contribuables qui durent rembourser la dette abyssale. Ainsi le peuple payait de son sang et de son argent.

Traumatisée par la puissance insoupçonnée de la Prusse et par le rôle ambigu de l'Angleterre qui lui avait fait sacrifier sa chère Silésie, Marie-Thérèse d'Autriche chercha alors à se réconcilier avec la France par l'intermédiaire de madame de Pompadour qu'elle sut flatter, tandis que Frédéric de Prusse méprisait ouvertement la maîtresse du roi Louis XV.

Aix-la-Chapelle qui se trouvait dans un territoire neutre fut choisi comme point de rencontre officielle des plénipotentiaires de tous les pays belligérants. La Prusse, qui avait réglé ses affaires diplomatiques séparément avec l'Autriche, par l'entremise de l'Angleterre, n'y participa aucunement. En fait, le Congrès officiel d'Aix-la-Chapelle ne fut qu'une simple façade et ne servit qu'à faciliter les pourparlers secrets de l'Angleterre qui approcha discrètement le plénipotentiaire français. Marie-Thérèse d'Autriche se rendit vite compte que, en dépit des négociations secrètes qu'elle menait, elle-aussi, avec la France, elle n'était pas à la hauteur du plénipotentiaire anglais; de ce fait elle se trouvait mystifiée par son alliée.

Le résultat fut que, de l'avis même du duc de Broglie³, la publication du Traité Préliminaire de paix fut "*une journée de dupes*", le rôle des dupes étant involontairement joué par les Autrichiens et les Sardes. L'Angleterre tint avec génie le rôle du dupeur, fonction qu'avait jouée la Prusse quelques mois plus tôt avec la France en abandonnant cette dernière sur les champs de bataille. L'Angleterre tenait absolument à sortir de cette guerre sans issue qui la ruinait et ne lui apportait que défaites. De ce fait, elle ne sollicita de la France que deux points mineurs: le bannissement du prétendant catholique de la dynastie des

¹Le texte complet des Préliminaires, de même que celui du Traité final d'Aix-la-Chapelle sont en annexe, en conclusion de cet ouvrage.

²Par l'entretien des troupes et les subventions à ses alliés.

³Jacques-Victor-Albert, 4^e duc de Broglie, *La Paix d'Aix-la-Chapelle*, Calmann Lévy, Editeur, Paris, 1895.

Stuart qui vivait en France¹, et la destruction de quelques fortifications de Dunkerque, côté maritime seulement, tout en précisant que cette deuxième demande était accessoire.

En dépit de la victoire de la France qui avait gagné cette Guerre de Succession d'Autriche, madame de Pompadour et Louis XV non seulement forcèrent l'alliée espagnole, dans un absurde souci d'apaisement, à prolonger cet humiliant *Asiento* au profit de l'Angleterre (l'Espagne put ultérieurement racheter ce droit pour 100 000£), mais encore refusèrent de tirer pour la France le moindre avantage. Les milliers de soldats français et canadiens étaient morts inutilement, car cette guerre, gagnée par les Français au profit du roi de Prusse, ne rapporta rien à la France, sinon son implication dans la guerre suivante, celle de Sept Ans qui fut désastreuse pour les Canadiens. Et l'Angleterre qui avait su louvoyer pour ne pas payer le prix de sa défaite à la fin de cette guerre de Succession d'Autriche, allait sans le moindre ménagement exiger le maximum de la France à l'issue de la Guerre de Sept Ans, lorsque, ayant cette fois misé sur le bon cheval allié (la Prusse), elle serait en position de force. On a longtemps épilogué sur les motivations de madame de Pompadour et de son royal amant Louis XV dans leur hâte de mettre un terme à cette guerre que les Français avaient gagnée, et de renoncer aux avantages qu'ils pouvaient tirer de leur victoire. L'empressement de Louis XV à "bâcler" la guerre surprenait tout le monde. «Il est étonnant au suprême degré de voir l'impatience de la France²... pour sortir de la guerre présente, pendant un temps où elle se trouve dans une situation qui ne laisse pas de lui promettre beaucoup de succès favorable par la continuation de cette même guerre. Il me semble qu'elle pourrait fort bien se tranquilliser plus qu'elle ne le fait sur l'état actuel de ses affaires, évitant surtout de marquer du faible... et si elle se conduisait ainsi, son rôle n'en serait que plus brillant, et elle ne manquerait pas de faire la paix à son gré en voyant accomplir ses volontés.»

Comme dans le camp anglo-allié les chicanes faisaient rage du côté français. Les invectives et les insultes ne manquèrent pas de laisser entrevoir que les alliances allaient se rompre dès la fin de cette guerre : «*Ce sont donc des idiots et des ignorants qui gouvernent la France pour savoir si mal tirer parti de leurs avantages,*» commenta³ devant témoins le roi de Prusse, Frédéric le Grand, en parlant de son allié Louis XV. Ce dernier l'apprit, bien sûr, s'en formalisa et répondit que Frédéric de Hohenzollern, pour sa part, «*soufflait le feu et pêchait en eau trouble.*» Le roi de Prusse acquit effectivement cette réputation à l'époque, au sein des diverses cours d'Europe. En apprenant cette médisance, il se montra lui-même fort blessé, tant il est vrai que les colporteurs de ragots sont souvent les plus susceptibles. Il se plaignit fort de cette réputation qui le couvrait d'opprobre et essaya de s'en disculper. En fait, Frédéric II et Louis XV furent tous deux fort mortifiés de leurs réputations respectives, car si Frédéric fut appelé "le Grand" et Louis XV "le Bien-Aimé", l'un ne fut *grand* que sur les champs de bataille et l'autre *bien-aimé* qu'au

¹Stuart revendiquait le trône d'Angleterre et d'Écosse.

²Écrivit Frédéric de Prusse à Chambrier dans une lettre du 6 avril 1748, *Correspondance politique*, tome VI, p.74 & 89.

³Cité par le duc de Broglie à la page 245 de *La paix d'Aix-la-Chapelle*, voir in fine.

tout début de son règne, avant d'être connu de son peuple.

En définitive, tout le monde fut forcé de se soumettre et de signer le traité de paix, la rage au cœur, sous les yeux moqueurs de Frédéric. Le cabinet britannique accepta certes, mais à contre cœur, de rendre l'île du Cap Breton à la France. Ils voulaient bien récupérer Madras, mais en gardant la forteresse de Louisbourg, chef-lieu de l'île. Assis bien confortablement dans leurs fauteuils londoniens, les politiciens et les lobbyistes, ignorant dans quelle extrémité se trouvait l'armée britannique¹, pouvaient difficilement se résoudre à abandonner le moindre avantage. Ces mêmes financiers envisageaient déjà la nouvelle guerre qui ne pouvait manquer de suivre celle-ci. Par contre les chefs de l'armée française écumaient d'irritation, car on leur arrachait de la bouche l'os de la victoire assurée.

Loin de tous ces tracasseries d'Aix-la-Chapelle, le gouverneur anglais de Nouvelle-Écosse, Lawrence, décida de "résoudre" le problème acadien. Malgré la promesse faite à la capitulation du Fort-Beauséjour de respecter la population et les biens des Français, le gouverneur anglais jugea le moment opportun de forcer les colons français à une totale allégeance, à défaut de quoi ils seraient anéantis. Au cours de juillet 1755, des délégations acadiennes furent convoquées devant le Conseil de la colonie britannique de Nouvelle-Écosse. Là, les délégués refusèrent à nouveau de prêter serment d'allégeance à l'Angleterre, mais, comme unique compromis, acceptèrent de se déclarer "*neutres*" en cas de guerre entre la France et l'Angleterre². C'était un geste touchant quand on pense que l'Acadie faisait partie du "pot-de-vin" de la Guerre de Succession d'Espagne. Les Acadiens sollicitèrent alors la prestation de l'ancien serment qui les dispensait du service militaire contre la France. Lawrence refusa et ordonna l'immédiate arrestation des députés français. Le 28, le Conseil colonial décréta en secret la déportation de tous les Français vers les Treize-Colonies anglaises du Sud. "*Nous avons entrepris de nous débarrasser de l'une des plaies d'Égypte.*" écrivit Winslow. Lawrence lança ses ordres aux commandants des forts pour qu'ils rassemblent le peuple "*par la ruse ou par la force*". Les habitants furent enfermés dans les forts, les églises et les camps de prisonniers en attendant l'arrivée des navires de transport. Villages, fermes et même églises furent incendiés. Mais, pas plus que les Canadiens, les Acadiens n'étaient gens soumis ou même dociles. Ils l'avaient prouvé par leur refus de prêter serment au roi d'Angleterre. Une violente guérilla se répandit dans toute l'Acadie. Tandis que la grande battue-chasse-à-l'homme se développait, les habitants envahirent les villages, rassemblèrent les populations et les embarquèrent sur des vaisseaux.

Ainsi furent déportés les milliers d'Acadiens et volés leurs animaux domestiques. "Aux Canadiens que menaçaient, en ces terribles années 1755, la conquête [anglaise] et ses suites inévitables, conclut l'historien québécois Guy Frégault, l'exemple acadien pouvait enseigner ce que signifie nécessairement la défaite.»

¹Car le duc de Cumberland, fils du roi, non seulement ne se vantait bien sûr pas d'être à bout de souffle, mais il avait même tendance à présenter une situation tactique moins désespérée qu'elle ne l'était en vérité.

²Ils ne voulaient pas devenir des *Malgré-nous* comme le furent plus tard les Français d'Alsace-Lorraine.

La guerre de Succession d'Autriche se termina donc. François III de Lorraine fut reconnu en 1745 empereur du Saint-Empire romain germanique sous le nom de François I^{er} et devint le chef de la nouvelle Maison d'Autriche, les Habsbourg-Lorraine. La France et la Prusse avaient gagné la guerre mais l'Angleterre avait réussi par ses intrigues à s'éviter le sort des vaincus. Toutes les cours d'Europe s'étonnaient que la France ne profitât pas de ses victoires pour demander davantage et ne pas se contenter d'une coquille vide. Les diplomates anglais, eux ne pouvaient pas croire qu'ils avaient réussi, par leur génie de l'intrigue diplomatique, à tirer leur épingle du jeu. Encore une fois on pouvait dire que les soldats français, le plus souvent victorieux sur les champs de bataille, avaient perdu tous les bénéfices de cette guerre par l'incompétence de leurs diplomates et de leur roi : sur les 66 batailles *terrestres et navales* franco-anglaises livrées globalement durant la guerre de Succession d'Autriche sur tous les théâtres d'opérations militaires, les soldats français avaient remporté 51 victoires, soit plus de 77%, et les Anglais 18%. Les Français avaient aussi remporté les batailles navales livrées durant cette guerre: Toulon, Négapatam, et les deux batailles livrées au large du Cap Finistère¹. En Nouvelle-France, seulement, les antagonistes livrèrent 12 combats *terrestres*; les Français remportèrent 10 de ces victoires [soit 83,3%] et les Anglais une seule².

La lettre de Philip Dormer Stanhope, 4^e comte de Chesterfield, à son filleul (et futur héritier) Solomon Dayrolles, ambassadeur d'Angleterre à La Haye, le 3 mai 1748, résume bien la stupéfaction incrédule des Anglais : «Ma prophétie³ est accomplie. Je vous en félicite aussi bien que moi, car si une partie de ma prédiction n'était pas réalisée, c'eût été l'autre, c'est à dire notre ruine inévitable. Si les Français n'avaient pas signé les Préliminaires au moment où ils l'ont fait et *s'ils avaient voulu profiter des avantages qu'ils avaient entre les mains, nous étions perdus*⁴. Beaucoup de personnes sont étonnées ici de la modération de la cour de France et ne peuvent en rendre compte d'après les règles connues de la politique. De profonds historiens qui veulent toujours donner de grandes causes à tout événement auront de la peine à en assigner une pour celui-ci. Moi qui aime à voir les choses sous un jour plus simple, et qui cherche les causes dans les faiblesses plutôt que dans la sagesse des hommes, voici comment j'en rends compte : le roi de France est un prince tranquille et sans ambition qui était fatigué de la guerre et particulièrement de la vie des camps à laquelle il ne pouvait renoncer, l'ayant une fois adoptée, tant que la guerre durerait. Les courtisans français ne sont pas assez maladroits pour ne pas conformer

¹ Au sujet de ces deux dernières, voir la note plus haut.

² Soit 8,33%. L'un de ces 12 combats, celui du Cap-Enragé, le 15 novembre 1750, resta indécis.

³ Miscellaneous Works of the Late Philip Dormer Stanhope, Earl of Chesterfield; consisting of Letters to His Friends, Never Before Printed, and Various other Articles, to which are prefixedd Nemoirs of his Life, tending to illustrate the Civil, Literary, and Political History of his Time, by M. Maty, M.D. Late Principal Librarian of the British Museum, and Secretary to the Royal Society. Second Edition in Four Volumes, with an Appendix containing Sixteen Characters of Great personages and Letters Written by the Same Noble Earl. Volume The Fourth, Edward and Charles Dilly, in the Poultry, London, 1779, Book II. Lettre XXX, p.48-50.»

⁴ Le segment en italique n'était pas mis en évidence dans le texte original.

leurs sentiments aux désirs du prince, sans s'inquiéter de savoir s'ils sont contraires ou non à l'intérêt public. Changez le mot de paix en celui de guerre, et le même principe vous expliquera pourquoi nous avons, nous, continué la guerre quand il était clair que nous n'étions plus en état de la soutenir. Mais quelles que soient les causes de l'événement, nous l'échappons belle, nous tous en général, et quatre personnes en particulier : le duc de Cumberland échappe à la défaite et à la disgrâce, le prince d'Orange échappe à être déposé et le duc de Newcastle et lord Sandwich... Bien loin de blâmer la paix, je suis cordialement satisfait qu'elle soit faite: j'étais pour la faire plus tôt et par conséquent meilleure...; la république est sauvée d'une ruine complète et l'Angleterre de la banqueroute.»

Ainsi donc, selon Chesterfield et selon tout Historien attentif et impartial, la seule raison pour laquelle Louis XV sabotait les victoires de ses soldats était sa lassitude de suivre son armée en campagne. Il voulait simplement rentrer chez lui et retrouver le confort de Versailles. Le roi d'Angleterre avait, lui, fort opportunément abandonné son armée en campagne après sa frayeur de Dettingen, et ainsi il ne risqua pas de se fatiguer des champs de bataille. De toute façon, les lobbies marchands ne lui auraient pas laissé le loisir de renoncer aux avantages d'une guerre victorieuse, car il n'était pas un monarque absolu.

Dès que la Guerre de Succession d'Autriche fut terminée, il se produisit un rééquilibrage militaire en Europe. Après avoir combattu pour le roi de Prusse, la France de Louis XV allait se battre contre, en adoptant l'alliance de l'Empire austro-hongrois que l'Angleterre venait d'abandonner. Ce fut alors la Guerre de Sept Ans de triste mémoire pour les Français et les Autrichiens, et aussi, fort malheureusement, pour nous, Canadiens.



Ambour. *Bataille d'*

Date de l'action : 3 août 1749.

Localisation : Ville du Carnate indien. Coordonnées géographiques: 12° 47' de latitude Nord, et 78° 42' de longitude Est. [voir la carte toponymique à la fin du chapitre de la bataille de la Panar le 13 avril 1753]

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix. La Paix d'Aix-la-Chapelle venait d'être signée en 1748.

Contexte : Les Européens des Indes se livraient toujours à une guerre d'usure en prenant parti pour l'un ou pour l'autre des princes indiens. Chanda-Sahib s'était attiré la faveur des Français en leur cédant un petit territoire dans le voisinage de Pondichéry. Les Anglais avaient reçu la ville de Devikota à l'embouchure de la Coléron [Koleron], à 190 km au Sud de Madras. Aussi, en avril 1749, une troupe de 430 Écossais, Irlandais, Anglais et mercenaires, appuyés de 1 000 Cipayes, sous le commandement du capitaine Cope, fut envoyée pour rétablir l'ex-Rajah Sahuji sur son trône. Chanda-Sahib aidait Muzaffar¹ Jung, petit-fils du vice-roi du Dekkan, Nizam-ul-Mulk, décédé en 1748². À sa mort, Muzaffar Jung fut donc nommé vice-roi à sa place. Mais Nasir Jung, deuxième fils du décédé, ne l'entendait pas de cette oreille. Il s'empara des trésors de son père pour se créer une armée et, ainsi, se proclamer Sudabar du Dekkan. Muzaffar Jung, bien que sans moyens financiers³, se rendit à Satara pour demander l'aide de Chanda-Sahib⁴. Chanda-Sahib demanda alors les faveurs de Dupleix dont il obtint 1 200 Cipayes [formés à la française] de la garnison de Pondichéry et 400 Français. Il engagea en outre 3 500 autres soldats indiens et fut renforcé par Muzaffar Jung à la tête de 30 000 hommes de valeur combative plutôt moyenne. Se voyant subitement à la tête d'une telle armée, Chanda-Sahib décida de marcher sur Arcate⁵ afin de s'emparer des ressources du Carnate et de se servir de cette capitale du Carnate comme base de départ pour attaquer Nasir Jung. Vers la fin juillet 1749, Chanda-Sahib s'était assuré du col de Damalcherry pour des raisons de sécurité. Il y fut rejoint par le contingent français commandé par d'Auteuil et fort de 400 Français, 1 200 Cipayes, avec 6 pièces d'artillerie. Ils apprirent qu'Anaverdikan⁶ et ses deux fils, à la tête de 20 000 hommes renforcés d'artillerie anglaise [60 canonniers], avaient pris position à Ambour, à environ 45 km plus au Sud, et se préparaient à leur livrer bataille. Ils prirent donc cette direction.

Chefs en présence ♦ **Français** : d'abord Charles de Combault, baron

¹Forme indienne de Moustafa..

²Ce dernier avait 5 fils, mais de peu d'ambition politique.

³Ou plutôt, *pour* cette raison précise.

⁴Cette ville appartenait aux Mahrattes, ennemis héréditaires de l'autorité mahométane. Les rivalités politiques entre les Hindous et les Musulmans des Indes, qui culminèrent lors des massacres de 1948, ont toujours existé.

⁵L'une des trois forteresses-clés du Carnate avec Gingi et Trichinopoly.

⁶Parfois écrit et prononcé *Anwaroudin*; à moins que ce fut l'un de ses surnoms.

d'Auteuil, puis Charles-Joseph Patissier, marquis de Bussy-Castelnau¹, Chanda-Sahib [ou Chunda-Sahib]². ♦**Anglo-indiens** : Anavardikan.

Effectifs engagés ♦**Anglo-indiens** : 20 000 hommes avec artillerie anglaise. ♦**Franco-indiens** : près de 35 000 hommes, dont 400 soldats français.

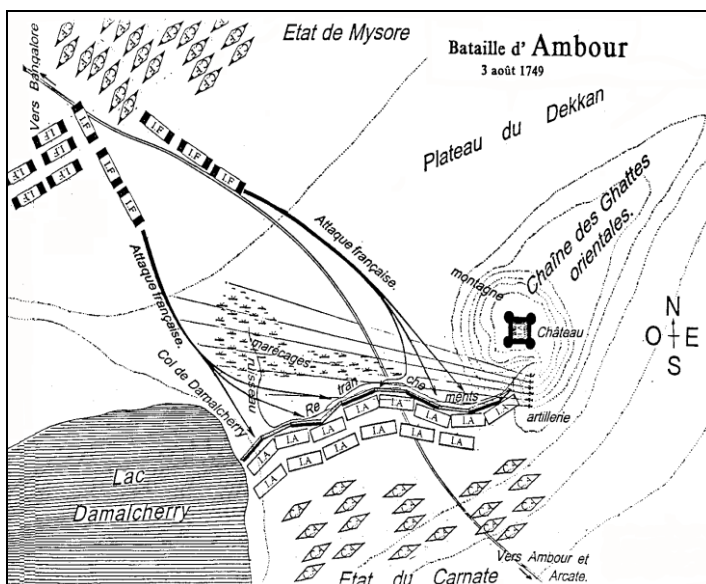
Stratégie ou tactique : Arcate était la capitale du Carnate, mais deux autres forteresses : Gingi et Trichinopoly étaient aussi considérées comme les Clés du Carnate. La position d'Ambour, défendue sur un flanc par une montagne dominée par un château, appuyée de l'autre à un grand lac, était extrêmement forte. Le terrain entre la montagne et le lac constituait le col de Damalcherry, lequel pénétrait dans le Carnate. Cette importante Porte du Carnate avait en outre été fortifiée par des retranchements, armés de batteries d'artillerie servies par les Anglais. En arrière, se tenait l'armée principale du Nabab [ou Nawwab]. Toutes ces positions étaient situées derrière un ruisseau dont les eaux s'épandaient dans la plaine en formant des marécages. Le front, qui bordait le ruisseau, était renforcé par les retranchements et épaulements dont nous avons parlé.

Résumé de l'action : Le 3 août, l'armée franco-indienne de Chanda-Sahib et d'Auteuil arrivèrent en vue des positions anglo-indiennes. Les Français étaient à l'avant-garde. En apercevant les positions anglaises, d'Auteuil offrit à Chanda-Sahib de les prendre d'assaut avec ses Français. Chanda-Sahib accepta, bien entendu. Combault d'Auteuil lança donc immédiatement ses compagnies à l'attaque. Une grêle de boulets anglais les arrêta. À la tête de ses hommes, le vieux d'Auteuil fut blessé à la cuisse et tomba au pied des retranchements anglais. Quelques hommes seulement arrivèrent à escalader les défenses mais sans aucun appui de l'arrière. L'élan était brisé. Les Français refluèrent. De Bussy prit le commandement. Il s'élança à l'assaut, réservant son feu jusqu'au moment où ses hommes atteignirent les retranchements. Les Français escaladèrent les parapets, suivis de Chanda-Sahib et de ses soldats indiens, puis ils firent une décharge générale. Les Anglo-indiens résistèrent mal. Ce fut un massacre. Anavardikan qui n'était plus dans sa prime jeunesse³ fut frappé au cœur et expira au moment où il provoquait Chanda-Sahib en combat singulier (Sic!). Le désordre des Anglo-indiens s'accrut. La défaite devint déroute. Maphuz Khan se constitua prisonnier et son père ne dut son salut qu'à une fuite éperdue. Le camp, les bagages, soixante éléphants, un grand nombre de chevaux et toute l'artillerie anglaise tombèrent entre les mains des Franco-indiens.

¹Charles Joseph Patissier de Bussy-Castelnau, général français, né en 1718, mort en 1785 à Pondichéry. Il servit avec distinction sous Joseph François Dupleix dans les Indes; contribua à faire lever le siège de Pondichéry en 1748, et fut nommé en 1782 commandant des Armées de Terre et de Mer au delà du Cap de Bonne-Espérance. Il concerta ses opérations avec le bailli de Suffren.

²Chanda Shahib fut le nabab du Carnate entre 1749 et 1752. Son véritable nom était Husayn Dost Khan..

³Selon la tradition il avait atteint l'âge canonique de 107 ans! Selon d'autres sources, Anavardikan fut tué d'un coup de canon à mitraille sur son éléphant.



Les losanges représentent la Cavalerie [C.F. française, C.A. anglaise] et les rectangles l'Infanterie [I.F. française, I.A. anglaise] Collection privée.

Pertes ♦ Les Français avaient perdu 12 tués et 63 blessés, sans compter 300 Cipayes tués ou blessés. ♦ les pertes **anglo-indiennes** inconnues mais lourdes.

Conséquence de cette défaite anglo-indienne : Le gain le plus important pour les Français fut la conquête du Carnate, désormais assurée par cette victoire décisive. Le lendemain, la capitale du Carnate¹, tomba entre les mains des Français. Chanda-Sahib distribua aux soldats français 60 000 roupies. D'Auteuil reçut un territoire produisant 4000 roupies en revenus fiscaux. Sentant leur situation précaire, les Anglais, sous la forme du gouverneur du Fort Saint-David, s'empressèrent de venir féliciter Chanda-Sahib et de le reconnaître comme nabab du Carnate².

¹ Arcate.

² If you can't beat them, join them!., politique suivie aujourd'hui par l'Angleterre en C.E.E.

SOURCES ET LECTURES ♦Colonel G.B. Malleson CSI, *History of the French in India*, John Grant, Édimbourg, 1909. ♦Gabriel Jouveau-Dubreuil, *Dupleix; ou, L'Inde conquise*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1942. ♦John Charpentier, *Dupleix et l'empire des Indes*, Mame, Tours, 1937. ♦Pierre de Vaissière, *Dupleix*, Plon, Paris, 1931.



Arcate. Bataille d'

Date de l'action : 21 avril 1753.

Localisation : Le champ de bataille se trouve à égale distance entre Arcate et Velore, Carnate indien¹.

Conflit : Paix officielle entre la France et l'Angleterre depuis la Paix d'Aix La Chapelle [1748]. Rivalités coloniales dans le sous-continent indien.

Contexte : Les princes indiens locaux se livraient à d'incessantes rivalités militaires, employant comme noyau dur de leurs propres troupes des mercenaires français ou anglais de Pondichéry et de Madras.

Chefs en présence ♦**Français** : prince Mortiz-Ali². ♦**Anglais** : *ensign* Joseph Smith [certains historiens lui attribuent le grade de colonel].

Effectifs engagés ♦**Anglo-indiens** : 2550 hommes en tout. ♦**Franco-indiens** : 4050 hommes.

Stratégie ou tactique : Les Français et les Anglais, en paix officielle, ne devaient se battre qu'en territoire international et non dans leurs propres concessions territoriales qu'ils ne devaient envahir sous aucun prétexte.

Résumé de l'action : Ayant entendu dire que les Anglais ne s'aventuraient plus à attaquer les retranchements français de Tiravidi, et que Trichinopoly était durement assiégée par les Mysoriens, Mortiz-Ali, sur les conseils de Duplex, alla dévaster la région d'Arcate. Sa troupe se composait de 50 soldats français avec 3 pièces d'artillerie qui étaient arrivées à Pondichéry, 2000 Cipayes, 1 500 cavaliers et 500 péons³. *Peu soucieux de la misère du peuple, ils dévastèrent impitoyablement cette région afin que les Anglais n'en tirent que peu de revenus fiscaux.* Enhardi par la facilité avec laquelle ses soldats avaient raison des paysans désarmés, Mortiz-Ali décida d'aller attaquer Arcate elle-même. Abdul-Ouahab Khan, frère du nabab d'Arcate et lieutenant de cette province, envoya Nazeabulla, autre frère du Nabab, avec 800 Cipayes, 1 000 cavaliers, 500 péons, auxquels se joignit une troupe anglaise de 50 Européens et de 200 Cipayes anglais avec 2 canons de campagne; le tout commandé par l'enseigne Joseph Smith. Le 21 avril, Smith marcha vers Velore et trouva l'armée ennemie déployée en travers de la route. Smith commença à canonner les Franco-indiens et surtout l'artillerie française

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Mortiz Ali était le fils de Bâkir Ali, gouverneur de la ville et du territoire de Vélore. Bâkir Ali était le fils adoptif de Sadatoullah, nabab du Carnate. Quand Nizam al Moulk devint Subadar du Deccan indien, un chef nommé Sadatoullah était nabab du Carnate et occupa ce poste sous Nizam jusqu'à sa mort en l'année 1732. Sadatoullah qui n'avait aucun héritier mâle adopta les deux fils de son frère : Doust Ali et Bâkir Ali. Il nomma Bâkir Ali gouverneur de Vélore, et il s'arrangea pour que Doust Ali prennent sa suite comme nabab à sa mort. Nizam al Moulk réclama le droit de nommer son adjoint dans le gouvernement du Carnate et vit avec déplaisir que Doust Ali puisse occuper ce poste sans tenir compte de sa propre opinion. Mais il se trouvait alors engagé dans une dispute avec l'empereur, et de ce fait il évita de montrer sa frustration. Doust Ali avait deux fils et quatre filles. L'une de ces filles était mariée à Mortiz Ali, fils de son frère Bâkir Ali, gouverneur de Vélore, une autre à Chanda Sahib qui devint Ministre des Finances de Doust Ali son beau-père.

³Fantassins indiens. Rien à voir avec les pâtres andins.

qui riposta bien sûr immédiatement. L'infanterie anglaise fut lancée à l'assaut mais vint se briser sur la ligne franco-indienne et reflua en désordre. D'autres assauts furent lancés par les Anglais mais tous échouèrent. La cavalerie anglo-indienne s'élança alors mais fut aussi repoussée avec pertes, et elle finit par s'éparpiller. Voyant cette fuite, les Franco-indiens attaquèrent et encerclèrent les Anglais qui abandonnèrent leur artillerie et s'enfuirent vers la ville où ils furent capturés par les Français. Smith fut lui aussi fait prisonnier par les Français et emmené en captivité à Velore. Trois Anglais seulement réussirent à échapper à la captivité.

Pertes ♦**Français** : inconnues. ♦**Anglais** : lourdes.

Conséquence de cette défaite anglaise : Lourde sur le moral des troupes anglaises mais stratégiquement insignifiantes.

SOURCES ET LECTURES ♦Colonel G.B. Malleson CSI, *History of the French in India*, John Grant, Édimbourg, 1909. ♦Gabriel Jouveau-Dubreuil, *Dupleix; ou, L'Inde conquise*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1942. ♦John Charpentier, *Dupleix et l'empire des Indes*, Mame, Tours, 1937. ♦Pierre de Vaissière, *Dupleix*, Plon, Paris, 1931. ♦Auguste Toussaint, *Histoire des îles Mascareignes*, Berger-Levrault, Paris, 1972. ♦James Mill, *The History of British India*, Baldwin, Cradock & Joy, 6 volumes, Londres, 1817



Ath. Siège d'

Date de l'action 27 septembre - 8 octobre 1745.

Localisation : Belgique. Coordonnées géographiques: 50° 38' de latitude Nord, et 03° 47' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Pays-Bas autrichiens située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : Les opérations reprirent au printemps par le siège de Tournai¹, qui capitula le 22 mai, tandis que sa citadelle résista jusqu'au 19 juin. Pour soulager la ville, le duc de Cumberland, général en chef de l'armée anglo-alliée, livra le 11 mai la bataille de Fontenoy et fut battu. L'armée anglaise retraits entre Ath et Lessines; alors l'armée française s'avança vers Leuze, le 1^{er} juillet, forçant les Anglais à passer la Dendre à Grammont. En réalité, cette manœuvre couvrait la marche de Lowendal contre Gand sur la rive gauche de l'Escaut. **Gand** se rendit le 15 juillet.

Audenarde fut prise le 21. **Ostende** tomba le 24 août et **Nieuport** le 5 septembre sans que l'armée anglo-alliée démobilisée, établie derrière le canal de Vilvorde, entre Bruxelles et Vilvorde, n'intervienne. Après la prise de Nieuport et de tout le pays que la reine de Hongrie possédait depuis la Dendre jusqu'à la mer, il ne lui restait que la ville d'**Ath**. Cette conquête assura des quartiers d'hiver vastes et tranquilles, et augmenta les difficultés des Anglo-alliés pour se maintenir dans le Brabant. Ce siège marqua la fin de la campagne de Flandre de 1745.

Chefs en présence ♦**Français** lieutenant-général comte Louis-Gaspard-Joseph de Clermont-Gallerande. ♦**Anglo-alliés** : le gouverneur était le comte Casimir Wurmbrandt-Stuppach. L'ingénieur commandant l'artillerie, Robert Spalart.

Effectifs engagés ♦**Français** : Probablement 15 000 fantassins et 3 000 cavaliers. ♦**Anglo-alliés** : La garnison était composée de 4 500 soldats, anglais, autrichiens, hollandais et hanovriens.

Stratégie ou tactique : Tout fut employé, y compris les inondations artificielles et les batteries à ricochets.

Résumé de l'action : Ath fut investie le 27 septembre par le comte de Clermont-Gallerande qui ne jugea pas nécessaire de créer des lignes de contrevallation. Il investit Ath avec 8 bataillons d'Infanterie et 26 escadrons de Cavalerie. Ces effectifs furent portés le 28 à 22 bataillons d'Infanterie et à une brigade de Cavalerie, donc, au total, 30 bataillons et 28 escadrons². Le QG français fut établi à Arbre, et les brigades du Génie à Maffle. Dès le 26 septembre, la veille de l'investissement, l'inondation fut portée à son niveau le plus élevé, et les 44 canons de bronze, de même que les 12 pièces de fer, répartis en 7 batteries sur les bastions. Le 30 septembre, les faubourgs qui pouvaient servir d'abri aux assiégeants furent incendiés; les palissades renforcées autour du Fort du Paté, tête de pont sur l'autre rive de la Dendre occidentale, face au Mont-Féron. L'ouverture de la tranchée se fit dans la nuit du 2 au 3 octobre par une

¹Le 25 avril 1745.

²Soit 7 ou 8 régiment d'Infanterie. Le régiment de Cavalerie comptait de 13 à 15 escadrons.

parallèle qui s'appuyait sur l'inondation à droite¹ de même qu'à gauche, c'est à dire entre Villers-Saint-Amand et Villers-Notre-Dame. La parallèle² traversait Irchonwelz. Des milliers de soldats y travaillèrent. Dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre, une grande ligne de tranchée fut ouverte sur les hauteurs devant la Porte de Tournai, pour servir de fausse attaque et y installer l'artillerie destinée à frapper la Porte de Mons à revers et en enfilade. 1.200 travailleurs exécutèrent ce travail avant le lever du jour. Mais, dès l'aube, les canonniers anglais qui se trouvaient sur les cavaliers des bastions de Luxembourg et d'Artois, se mirent à harceler avec vivacité les troupes françaises occupées à y installer deux batteries. D'autres travaux de siège s'effectuèrent, la nuit suivante, sur le front de la Porte de Mons, et la parallèle s'étendit sur tout le terrain entre les deux inondations, et s'approcha même, à un endroit, à 140 mètres de la palissade des Alliés³. Au matin du 4 octobre, l'artillerie française installée sur le Mont-Féron commença à battre à ricochets le front d'attaque. Les Anglo-alliés abandonnèrent alors les ouvrages avancés du front de la Porte de Bruxelles et y détruisirent les ponts de communication, pour ramener les soldats qui les occupaient sur le front de la *Porte de Mons*. Durant les nuits qui suivirent, les tranchées en zigzag furent continuées, de même que l'installation de batteries de brèche et de mortiers. Parallèlement, des sapes furent creusées jusqu'à la moitié des glacis. Si bien que, le 6 au matin, les Anglo-alliés furent obligés d'abandonner les ouvrages extérieurs et le chemin-couvert. Les 20 mortiers des Français faisaient feu sans relâche. De nombreuses maisons étaient déjà détruites, et plusieurs habitants tués sous les ruines. Après avoir pénétré sur les glacis, les tranchées françaises commencèrent à descendre dans les fossés de l'ouvrage *en langue de serpent*, devant le saillant de la demi-lune de Saint-Roch. Le matin du 7, au cours d'une suspension d'armes, les Français firent passer un message au gouverneur anglo-allié, lui offrant des conditions honorables de capitulation. Mais ce dernier résolut de soutenir le siège jusqu'au samedi suivant, car il espérait être secouru par le prince de Waldeck⁴ qui commandait 10 à 12 000 hommes. Les Français profitèrent de la trêve pour examiner de plus près l'état des défenses de la ville. Durant la nuit suivante, les tranchées françaises continuèrent d'avancer, tandis que la ville subissait un bombardement impitoyable, à boulets rouges afin de semer les incendies. Les cris des habitants, que les bombes et les boulets écrasaient⁵, auraient ému les cœurs les plus endurcis, "mais la guerre et la pitié sont incompatibles"⁶. C'était une opinion assez largement répandue à l'époque. La seule calamité, qui parvint à toucher le gouverneur anglo-allié de la ville, fut la destruction de son arsenal. Il s'ensuivit que, le 8

¹C'est à dire, dans le secteur de la route de Mons.

²Une **parallèle** est une *tranchée parallèle* aux murs de la ville ou de la forteresse. Les zigzags joignaient les parallèles entre elles.

³Une palissade qui protégeait les fortifications, tout autour du glacis.

⁴Le Waldeck était une principauté du Saint-Empire romain germanique.

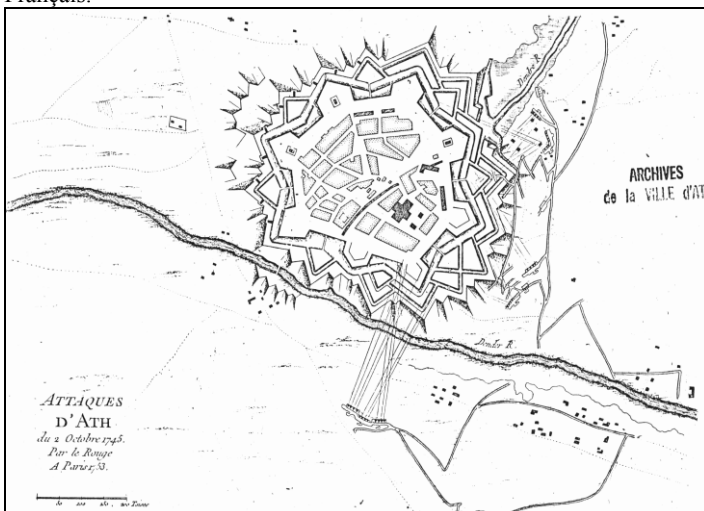
⁵Les Français les entendaient distinctement crier miséricorde.

⁶Écrivit froidement l'Autrichien J. Ruwet

octobre à 10 h 00, il demanda à capituler. À Enghien, le duc d'Estrées¹ avait été informé, le 4 octobre, qu'une Armée de Secours anglo-alliée de 12 à 15.000 hommes avait pris position à Hal. Le comte de Clermont-Gallerande se prépara donc à une éventuelle bataille destinée à repousser cette Armée de Secours. L'endroit qu'il choisit et fit fortifier s'appuyait à gauche sur Attre et à droite sur Chièvres. Mais, entre-temps, la garnison alliée d'Ath accepta la reddition et sortit de la ville avec les Honneurs de la Guerre, le 11 octobre.

Pertes ♦ Assez lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Les fortifications de la ville d'Ath furent démantelées. La Flandre entière était entre les mains des Français.



Emplacement des tranchées d'approche et des batteries de brèche.
Archives municipales d'Ath.

¹Il s'agit du maréchal Louis-Charles-César Le Tellier, duc d'Estrées. Un descendant de Louvois.

SOURCES ET LECTURES ♦Reed Browning, *The war of the Austrian succession*, A. Sutton, Stroud, 1994. ♦Neil Bannatyne, lieutenant-colonel, *History of the Thirtieth Regiment, 1689-1881*, Liverpool, 1923. ♦Christian Cannuyer, Jean-Marc Depluvrez, *Les fortifications d'Ath durant la période espagnole*, Cercle royal d'Histoire et d'Archéologie d'Ath et de la région et Musées athois, Ath, 1984. □Acte royal. 11 octobre 1745 à Fontainebleau, *Lettre... à Mgr l'archevêque de Paris [pour lui mander de faire chanter le Te Deum dans son diocèse, en actions de grâces de la prise d'Ath]*. □Gilberte Pinault, *Vie de Louis-Gaspard-Joseph, comte de Clermont-Gallerande*, dans Bulletin de la Société



Athole. Coups de main d'

Date de l'action : 10 - 31 mars 1746.

Localisation : Comté de la région d'Inverness, Écosse.

Conflit : Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748]. Campagne d'Écosse et d'Angleterre du prince Charles-Édouard Stuart [23 ans], candidat au trône d'Écosse.

Contexte : Au retour de son incursion en Angleterre, le prince Charles-Édouard remporta sur les Anglais deux batailles, à Preston et à Falkirk. Le 30 janvier 1746, le duc de Cumberland¹ arriva à Édimbourg pour prendre la tête de l'armée anglaise d'invasion et de représailles. Durant plusieurs semaines, il "poursuivit" dans les Highlands l'armée de Charles-Édouard, mais en prenant bien soin de ne pas la rattraper. Ce dernier divisa son armée en deux colonnes, pour les besoins de la subsistance, avec Inverness comme point de ralliement. Le 8 février, des unités Hessoises débarquèrent à Leith (Édimbourg) pour renforcer l'armée anglaise. Elle étaient commandées par le prince de Hesse, cousin de Cumberland. Du côté Montagnard, seules quelques compagnies françaises débarquèrent dans le Firth de Moray, région d'Inverness. Le duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre et général en chef de l'armée anglo-allemande destinée à mater l'insurrection écossaise, soumit toute la région à des représailles sanglantes qui lui valurent le surnom de *Boucher*. Des détachements anglais parcouraient le Haut-Perthshire, traitant les habitants avec une extrême dureté. Toutes les maisons, dont les hommes étaient absents, donc probablement partis dans l'armée du prince Charles-Édouard furent brûlées sans pitié, et les habitants jetés dans la neige et dans la plus grande misère, comme le seront 12 ans plus tard les Français de Nouvelle-France. George Murray entendit parler de cela alors qu'il équipait ses troupes à Inverness. Il décida d'exécuter des représailles contre les Anglais.

Chefs en présence ♦Anglais : inconnus. ♦Franco-écossais : Georges Murray².

Effectifs engagés ♦Franco-écossais : 700 hommes subdivisés en une

¹Le duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre, était alors âgé de 25 ans, comme Charles Édouard. Il était le vaincu de Fontenoy et rêvait de redorer son blason par une victoire facile. L'Anglais Lord Mahon nous le décrit comme un homme courageux mais dont «le jugement était trop guidé par ses passions, qui étaient souvent violentes et incontrôlables.» ["his judgment is too much guided by his passions, which are often violent and ungovernable."] Lord Waldegrave's *Memoirs*, p.23]. Chambers nous décrit le duc de Cumberland et son sous-fifre Hawley, le vaincu de Falkirk, comme «des exceptions notables à la règle selon laquelle les hommes courageux ne sont pas cruels.» Un jour, en Flandre, un déserteur avait été pendu juste devant les fenêtres de Hawley. Le barbier [chirurgien] sollicita la permission de prendre le corps pour pratiquer des dissections. Mais Hawley n'accepta qu'à contre cœur de se défaire de son plaisant spectacle: "*Au moins, dit-il, vous me rendrez le squelette pour le pendre dans la salle du corps de gardes.*" [Robert Chambers, *History of the Rebellion of 1745-6*, W. & R. Chambers, Limited, Edinburgh, 1840, note p.239] L'une des causes de friction entre les Écossais et les Anglais était la confiscation, à la fin du XIII^e siècle, de la Pierre du Destin; une grosse pierre de 40 ou 50 kg qui servait de piédestal pour le couronnement des rois d'Écosse, selon la tradition. Elle avait été confisquée au Château d'Édimbourg six siècles plus tôt, afin d'empêcher les Écossais de couronner leurs rois. Mais —à malin, malin et demi— ces derniers avaient procédé aux couronnements sans la pierre. Le 1^{er} décembre 1996, elle fut rendue aux Écossais par Londres.

²Lord Georges Murray [1694-1760] fut un général écossais jacobite, partisan du prétendant catholique. Il était le 5^e fils de John, 1^{er} comte d'Atholl par sa première femme, Catherine, fille du 3^e duc de Hamilton. Il naquit à Huntingtower, près de Perth, le 4 octobre 1694.

trentaine de commandos de 20 ou 25 hommes chacun. ♦**Anglais** : petites garnisons de 20 ou 30 hommes dans chaque poste.

Stratégie ou tactique : Brûler les maisons des insurgés en plein hiver était une tactique cruelle mais extrêmement efficace pour provoquer des désertions en masse. Cette tactique fut utilisée par les Anglais à Québec en 1759. Le secret de ces *coups de mains de contre-représailles* fut bien gardé jusqu'au dernier moment pour éviter les fuites.

Résumé de l'action : George Murray décida d'agir pour contrecarrer les représailles anglaises. Dans le plus grand secret, afin que les Anglais ne soient pas avertis de son coup de main, il se mit en marche avec 700 hommes qui ignoraient l'objectif de leur mission. Le soir du 10 mars, la colonne atteignit Dalnaspidal, sur les marges d'Athole. La colonne se divisa en une trentaine de commandos de 20 ou 25 hommes, et chaque commando reçut une mission différente: attaquer un poste anglais puis gagner le *point de ralliement*, le *Pont de Bruar*, à 3 km de Blair. Les principaux postes à attaquer étaient *Bun-Rannoch*, la maison de *Kynnachin*, la maison de *Blairfettie*, celle de *Lude*, de *Faskally*, et l'auberge de *Blair*, en plus de quelques objectifs de moindre importance. Chaque commando se mit en marche sur le champ et se retrouva avant l'aube en position d'attaque de son objectif. À **Bun-Rannoch**, la garnison tenait des festivités consécutives à une *veille de corps* qui précédait un enterrement. La garnison fut surprise, déposa les armes et fut faite prisonnière sans le moindre coup de feu. À **Kynnachin**, la sentinelle anglaise donna l'alarme et la résistance dura quelque temps. Un homme de la garnison fut tué; après quoi la garnison mit bas les armes. À **Blairfettie**, la garnison anglaise fut surprise de même que la sentinelle et le combat dura quelques minutes avant la capitulation. Les postes de **Lude** et de **Faskally** furent pris de la même manière. À l'auberge de **Blair**, par contre, la garnison anglaise se défendit bien et réussit à s'enfuir pour se réfugier dans le **château de Blair** où le gouverneur Sir Andrew Agnew mit ses hommes en état d'alerte et fit une sortie pour identifier les attaquants. L'aube commençait à poindre à l'horizon et Georges Murray attendait au point de ralliement final avec son commando de 24 hommes, lorsqu'un paysan écossais vint l'avertir que la troupe anglaise de Sir Andrew Agnew approchait. Comme il ne pouvait pas se dérober, puisqu'il attendait en ces lieux les autres commandos, il décida de résister. Il avisa un mur de tourbe, qui longeait un champ, voisin d'un pont, et posta ses hommes derrière en leur donnant des intervalles très grands. Ayant avec lui plusieurs joueurs de cornemuse, il leur ordonna de jouer, dès qu'ils apercevraient les troupes anglaises, un bruyant *piibroch*¹. La garnison de Blair apparut au lever du jour. Après avoir écouté durant un certain temps les lamentations des cornemuses, leur officier, croyant avoir à faire à une troupe plus nombreuse, ordonna de retraiter vers le château de Blair. Murray attendit que la moitié de ses troupes soient revenues puis tint la garnison du château sous le feu de ses hommes, ce qui l'obligea durant deux ou trois semaines à rester enfermée. Le 31 mars, les Franco-écossais rentrèrent dans leurs lignes.

Conséquence de cette défaite anglaise : Trente postes avaient été

¹Il semble surprenant que des commandos se soient encombres de cornemuses pour effectuer une mission nocturne! Cette action sent la gasconnade ou au moins la légende patriotique.

réduits. Les prisonniers anglais étaient nombreux.

SOURCES ET LECTURES ♦ John Prebble, *Culloden*, Martin Secker & Warburg Ltd, Londres, 1965. ♦ T.M. Devine & David Dickson, *Ireland and Scotland, 1600-1850, Parallels and Contrasts in Economic and Social Development*, John Donald Publishers Ltd, Edinburgh, 1983. ♦ Alexander Robertson, *Extermination of the Scottish Peasantry*, Londres, 1853. [Écrit sous le pseudonyme de R. Alister pour éviter les représailles du gouvernement anglais]. ♦ R.H. Murray, *Revolutionary Ireland and its Settlement*, Londres, 1911. ♦ Hartpole, William, Edward Lecky, *A History of England in the Eighteenth Century*, Volume 1, Longmans, Green & Co, London, Bombay [Mumbai] & Calcutta, 1879. ♦ Lord Macaulay, *The History of England from the Accession of James II*, London, 1861.



Bahour. *Bataille de*

Autres noms : Bataille de Bâhur, de Bahoar.

Date de l'action : 6 septembre 1752

Localisation : Indes, Côte du Cormandel, Carnate. Ville située à une trentaine de kilomètres au Sud de Pondichéry.¹

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748].

Contexte : Peu après la victoire française de Vicravandi, les Mysoriens et Murari Rao se déclarèrent pour la France et décidèrent d'envoyer des troupes à Dupleix, gouverneur des Indes françaises, à condition que ce dernier empêchât l'armée anglaise d'intervenir dans leurs querelles locales au sujet de Trichinopoli. Dans ce but, Dupleix envoya Kerjean avec 2400 hommes² bloquer Fort Saint-David, principale base anglaise sur la côte du Coromandel. Dupleix attendait l'arrivée du vaisseau Le PRINCE avec un renfort de 700 hommes et surtout un officier qui avait de l'expérience sur le sol indien: Monsieur de La Touche.³ Kerjean savait que La Touche venait le remplacer à la tête des troupes françaises, aussi voulut-il "faire ses preuves"⁴. Mais ce dernier, fort habile, rétrograda vers Bahour en espérant que Kerjean l'y suivrait. Le rusé chef anglais avait vu juste. L'ambition qui dévorait Kerjean allait lui faire commettre une bétise.

Chefs en présence : ♦**Français** : colonel Desnos de Kerjean⁵. ♦**Anglais** : major Lawrence.

Effectifs engagés : ♦**Français** : 2400 soldats dont 380 Européens, 1.500 Cipayes et 500 cavaliers indiens. ♦**Anglais** : 3500 Anglais dont 500 Européens.

Stratégie ou tactique : Comme le major Lawrence n'avait pas l'autorisation d'attaquer les Français sur leur propre territoire, Kerjean aurait dû faire preuve de prudence avant l'arrivée des renforts et rester en territoire français. Mais, par un stratagème, Lawrence réussit pourtant à l'attirer en territoire international. Kerjean commit l'erreur de mettre au Centre de sa ligne ses 1500 Cipayes au lieu de placer un noyau plus dur : ses Européens plus disciplinés et surtout plus habitués aux corps à corps.

Résumé de l'action : Lawrence usa donc d'un stratagème afin d'attirer Kerjean en dehors du territoire français. Le 28 août 1752, au matin, le major Lawrence quitta Fort Saint-David à la tête de 3500 soldats dont 500 Européens. Kerjean ne voulait pas se laisser induire à le suivre⁶. Puis, il alla donc camper à 3 km de Bahour où Lawrence, ayant des effectifs plus importants, décida de l'attaquer. Le 6 septembre 1752, à 03h00 du matin, Lawrence se mit en marche dans le plus grand secret

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Dont 380 Européens, 1500 Cipayes et 500 cavaliers locaux.

³En fait, ce navire se perdit corps et biens en mer.

⁴C'est à dire se mesurer avec Lawrence; comme l'amiral Villeneuve, qui voulait faire ses preuves avant d'être relevé de ses fonctions, livra la Bataille du Cap Trafalgar [voir cette action en 1805], avec le même résultat.

⁵Le colonel Jacques Desnos de Kerjean était parent de Dupleix par sa femme indo-portugaise, une Carvalho. Son père, Jacques-Claude Desnos de Kerjean, commissaire de la marine à Brest avait épousé la sœur de Joseph François Dupleix, Anne Elisabeth. Il était également parent de Jean Law de Lauriston par sa mère, Jeanne de Carvalho.

⁶Selon certains, ce fut son oncle Dupleix qui lui donna l'ordre de se lancer à la poursuite des Anglais.

vers Bahour, à 3 km du Fort Saint-David. Les Cipayes formaient la première ligne; le bataillon européen la seconde et l'artillerie les flancs. La Cavalerie du nabab stationnait à droite sur l'autre rive de la rivière qui serpentait d'une armée à l'autre. L'attaque surprise commença avant l'aube. Les Cipayes tombèrent sur les avant-postes français qui leur tirèrent dessus, mais les Anglais ne leur répondirent pas afin de surprendre les Cipayes français. Le combat commença et se poursuivit jusqu'au jour. À ce moment, le bataillon franco-cipaye fut découvert, déployé, sa droite appuyée à la haute rive et sa gauche à un étang. Le bataillon anglais s'arrêta avant l'affrontement pour se reformer sous le feu des huit pièces de l'artillerie française. L'action devint alors sanglante et acharnée avec assaut à la baïonnette. Kerjean avait commis une erreur tactique; il avait disposé au Centre de son dispositif ses 1.500 Cipayes au lieu de ses Européens plus aguerris. Le major anglais ne manqua pas de noter cette erreur de Kerjean, et, comme il disposait d'effectifs plus importants, il porta un assaut soutenu de Grenadiers européens contre ce point qu'il considérait comme faible. Après une longue et furieuse résistance, le Centre franco-indien finit par céder et par refluer en désordre, entraînant le recul des ailes dont les deux flancs intérieurs se découvraient désormais dangereusement.

Pertes : ♦116 Français furent faits prisonniers¹. Le nombre de Français tués n'est pas connu. ♦Les Anglais eurent 83 tués et blessés.

Conséquence de cette défaite française : L'effet psychologique fut énorme et instantané sur les princes locaux. Le prince Innis Khan, qui arrivait avec 3.000 Mahrattes pour renforcer les Français, passa immédiatement aux Anglais. Mais, comme Lawrence resta dans l'inaction au moins 6 semaines après sa victoire, les Mysoriens et les Mahrattes abandonnèrent l'alliance anglaise pour rejoindre à nouveau le camp français. En dépit de son succès, le major Lawrence n'en tira aucun parti par excès de prudence ou par esprit de thésaurisation. Il ne s'engagea pas dans des opérations militaires supplémentaires. Il se contenta de ratisser la région pour lever des impôts forcés sur les paysans locaux.

SOURCES ET LECTURES ♦Yvonne Gaebelé, *Créole et grande dame, Johanna Bégum, marquise Duplex, 1706-1756, sa famille, la vie aux Indes dans la première moitié du 18^e siècle.*, Pondichéry en ce temps-là, Publication de la Bibliothèque coloniale, Pondichéry, 1934. ♦Colonel George Bruce Malleon, *Dupleix*, Clarendon press, Oxford, 1895. ♦*A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761 ♦The Carnatic. *Illustrating the Carnatic Wars 1740 to 1763*, Lokanandini Press, Triplicane, Madras, 1920.



¹Dont Kerjean lui-même avec 15 autres officiers et 100 hommes.

Beaubassin. *Bataille de*

Date de l'action : 15 septembre 1750.

Localisation : L'isthme de Beaubassin ou de Chignectou relie la péninsule de Nouvelle-Écosse au continent Nord-américain. Coordonnées géographiques: 45° 49' de latitude Nord, et 64° 14' de longitude Ouest.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. Le siège du Gouvernement de Nouvelle-Écosse avait été transféré le 12 juillet 1749 d'Annapolis-Royal [nom anglais de Port Royal] à Halifax.

Contexte : Depuis 1713 et le traité d'Utrecht, l'Acadie appartenait à l'Angleterre. Sa cession à l'Angleterre avait été reconnue et acceptée par Louis XIV en même temps que Dunkerque et la baie d'Hudson, pour que ce pays abandonne ses alliés, en pleine guerre, ainsi que la coalition qu'il avait ourdie. La frontière franco-anglaise avait été fixée dans l'isthme de Chignectou qui est actuellement la frontière entre les deux provinces du Nouveau-Brunswick et de Nouvelle-Écosse. Les Acadiens étaient des Français installés dans ces deux provinces canadiennes.¹ L'Acadie était une colonie de Nouvelle-France, totalement séparée du Canada. Le matin du 12 septembre 1750, une escadre anglaise de 17 voiles apparut dans la Baie de Beaubassin. Cette escadre était composée de brigantins, de schooners et d'embarcations plus petites à fonds plats. Le 13, cette escadre jeta l'ancre au large de Vescac et resta là toute la journée du 14.

Chefs en présence ♦ Français : Les troupes françaises [métropolitaines et coloniales] étaient commandées par Messieurs Leneuf de La Valière et La Corne; les Indiens Micmac par les missionnaires Le Loutre² et

¹Aujourd'hui canadienne. Mais à l'époque, l'Acadie et le Canada étaient deux colonies bien distinctes qui faisaient partie de la Nouvelle-France. La différence fondamentale entre les deux colonies était socio-administrative; alors que le Canada avait un système seigneurial, les agriculteurs acadiens étaient moins encadrés.

²Jean-Louis **Le Loutre** naquit à Morlaix le 26 septembre 1709. En 1737, après un stage au Séminaire des Missions Étrangères, il fut envoyé à Louisbourg puis chez les Micmacs de Chubenacadie (Nouvelle-Ecosse actuelle). Il promit à l'administrateur anglais d'Halifax [le Huguenot Jean-Paul Mascarené] de travailler pour la paix, mais, voyant les excès dont étaient victimes les Acadiens et les Indiens, il devint de plus en plus hostile aux Anglais, organisa lui-même la guérilla et induisit les Acadiens à fuir la Nouvelle-Écosse pour aller s'établir en territoire français. Lorsque la guerre éclata en 1744, il reçut un code de signaux afin de communiquer avec les vaisseaux français à partir de la côte. En 1747, il fut fait prisonnier et déporté en Angleterre, mais il donna un faux nom et les Anglais ne le reconnurent pas, alors que sa tête était mise à prix! Certains historiens ont écrit qu'il fut reconnu et qu'il fut incarcéré plusieurs années en Angleterre Il fut rapatrié en France et prit immédiatement [en 1748] le chemin de l'Île-du-Cap-Breton, où il reprit son action de guérilla et de déplacement des populations vers le secteur français. Afin d'installer les Acadiens sur des terres nouvelles, il organisa la bonification des marais, nombreux dans ces régions. Il construisit un grand **aboiteau** [écluse à sens unique destinée à vider les marécages et à empêcher la marée de remonter les cours d'eau] sur la rivière Du Lac [aujourd'hui Aulac]. Pour cette dernière construction, il se rendit en France en 1753 et se fit octroyer une subvention de 50 000 livres tournois par le gouvernement français. Lors de la capitulation du Fort-Beauséjour, il glissa encore entre les doigts des Anglais et se rendit à Québec d'où il prit un bateau en partance pour la France. Il fut de nouveau capturé par les Anglais mais réussit encore à leur cacher son identité. Il ne fut relâché qu'en 1763. À partir de cette date et jusqu'à sa mort, il consacra son temps à accueillir en France des milliers d'Acadiens que les Anglais avaient expulsés de leurs villages de Nouvelle-Écosse [nettoyage ethnique] et qui avaient transité par les Treize-Colonies et l'Angleterre. Il put ainsi repeupler Belle-Isle qui avait été presque vidée de ses habitants par l'invasion anglaise du siècle précédent. Il mourut en 1772 en essayant d'installer une colonie de réfugiés acadiens en Corse.

Germain. ♦ **Anglais** : inconnus.

Effectifs engagés ♦ **Anglais** : environ 3000 hommes, Réguliers et Coloniaux. ♦ **Français** : environ 450 Acadiens¹ et Indiens, et une soixantaine de Réguliers métropolitains.

Stratégie ou tactique : Ce fut un simple échange de coups de feu. L'isthme de Chignectou était un secteur marécageux; de ce fait, les Acadiens étaient devenus, d'une part, des spécialistes dans l'art de rendre les marécages cultivables, et d'autre part, d'excellents guérilleros avec lesquels les Anglais eurent beaucoup de fil à retordre.

Résumé de l'action : Le 15 septembre, cette escadre leva l'ancre et se dirigea vers Beaubassin, où, lorsque les troupes anglaises essayèrent de débarquer, elles furent reçues par une troupe de 30 Français [Acadiens] et de 60 Indiens micmacs². Les Acadiens et les Indiens étaient retranchés derrière une digue qui avait été élevée par l'abbé Le Loutre et qui allait de la rivière des Planches jusqu'à la Mézagouèche³. Le feu venant de terre fut très vif et les Anglais se virent forcés de rembarquer en toute hâte, en laissant sur le terrain plusieurs tués. Les Anglais détachèrent alors un petit schooner pour pénétrer dans l'embouchure de la rivière des Planches afin d'attaquer de flanc les Acadiens et les Indiens qui durent reculer. Un autre navire de guerre pénétra dans la Mézagouèche dans le même but, mais le feu de terre devint si violent que ce deuxième navire fut incapable d'accomplir quoi que ce fût de sa mission. En voyant les Acadiens et les Micmacs reculer sous le feu de l'artillerie du premier schooner qui tirait à la mitraille, les troupes de débarquement anglaises retrouvèrent courage et commencèrent à reprendre leur débarquement. Cela fut fait en bon ordre. La fusillade qui les reçut fut assez faible en dépit des efforts des missionnaires⁴, qui incitaient les Franco-indiens à la résistance. Dans la désordre qui s'ensuivit, les deux prêtres faillirent se faire capturer par les Anglais. L'arrestation leur aurait coûté la vie, car la tête de Le Loutre était mise à prix. Les Anglais firent ensuite progression vers le cimetière, qui était entouré par un mur de plus d'un mètre de hauteur et de 30 cm d'épaisseur, derrière lequel les Acadiens et les Indiens s'étaient retranchés afin de continuer la fusillade sur les Anglais, quoique hors de portée. Pendant ce temps, La Corne avait rassemblé un détachement de troupes réglées et 200 Acadiens à Pointe-Beauséjour, et avait laissé La Valière à Vescac avec sa propre troupe et 200 Acadiens. Les Anglais détachèrent de leur escadre de la Vescac deux barges armées, chargées de 20 hommes chacune, pour s'emparer de quelques

¹Français coloniaux, volontaires ou non.

²Les Micmacs d'Acadie française étaient aussi appelés Souriquois. Ils furent les amis de Champlain à Port-Royal et demeurèrent par la suite constamment fidèles aux Français; leur nombre, qui était de 4.000 au temps de Champlain, est demeuré à peu près le même jusqu'à nos jours.

³Misseguash aujourd'hui.

⁴Le père Charles Germain était un Jésuite envoyé dans le secteur de la rivière Saint-Jean en 1745. Il vint plusieurs fois à Beaubassin afin de coopérer avec Le Loutre dans l'organisation de la guérilla contre les Anglais. Après la chute de Québec [1759], il induisit sans grand succès les Acadiens et les Indiens à la soumission. En 1761, il reçut une pension de 50 livres anglaises par année pour ses services en tâchant de pacifier les Acadiens français et les Indiens de la région de la Saint-Jean [Nouveau-Brunswick actuel]. En fait il reçut cette pension durant fort peu de temps. En 1762, il écrivit aux autorités anglaises de Halifax pour les informer qu'il était incapable de contrôler les Indiens. Il finit par se réfugier à Saint-François du Québec avec 80 familles indiennes. Il mourut à Saint-François en 1779.

pirogues Micmac qui étaient dans la Vescac, prêtes à apporter de l'aide à Pointe-Beauséjour si cela se révélait nécessaire. La Vallière envoya quarante hommes de son détachement pour les tenir en respect. Quand les Anglais s'en aperçurent, *“ils brûlèrent deux amorces de mousquets avec l'intention de tirer(?) et quand ils se rendirent compte que nous ne tirions pas, ils tirèrent deux coups de mousquets à balles réelles.”*(Sic!) Les Français retournèrent immédiatement le tir; le capitaine de la barge tomba raide mort et plusieurs hommes furent blessés. Les Anglais retraits immédiatement vers leurs navires sous le feu des Français.

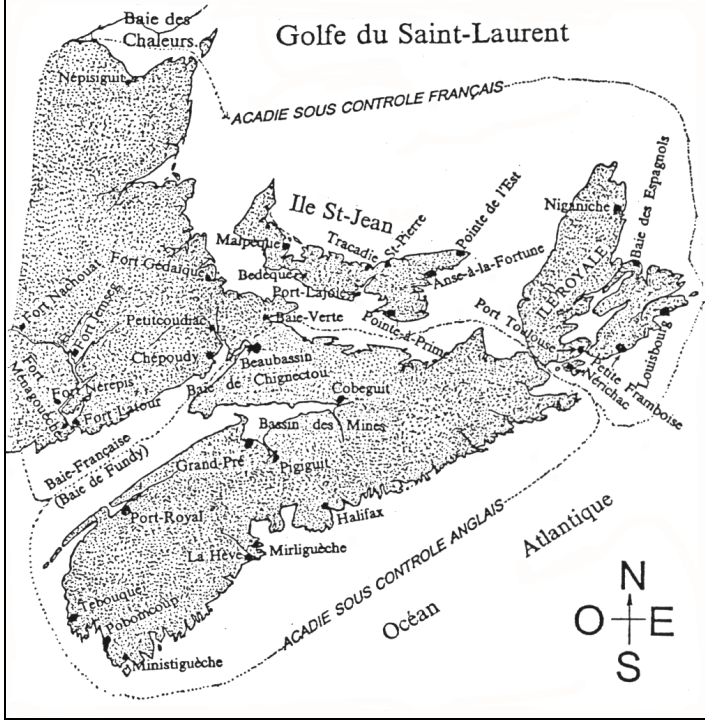
Pertes ♦Français : quelques blessés. **♦Anglais :** quelques tués et blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le même jour, La Corne¹ ordonna à La Vallière de conduire ses hommes à la Pointe Beauséjour, ne laissant que 30 hommes avec un officier en poste à Vescac.



¹Jean-Louis, Pierre, Louis-Luc, Louis-François de La Corne, dit le chevalier de La Corne, officier français dans les troupes de la Marine, né le 6 juin 1703 au fort Frontenac (aujourd'hui Kingston, Ontario), fils de Jean-Louis de La Corne de Chaptes et de Marie Pécaudy de Contrecoeur. La Corne entra dans l'armée et fut nommé enseigne de deuxième classe en 1722, puis enseigne en pied en 1727. Le 21 janvier 1728, il épousa Marie-Anne Hubert de Lacroix. Durant les trois premières années de son mariage, La Corne montra de l'intérêt pour le commerce ; il avança beaucoup d'argent à des traiteurs qui se rendaient à Détroit, dans la région du lac Michigan et en Louisiane. En 1731, il administrait les intérêts qu'il possédait dans la traite des fourrures depuis sa maison de la rue Saint-Paul à Montréal, tout en occupant le poste d'aide-major des troupes. Il n'avait pas encore 30 ans. Il fut fait lieutenant en 1738 et promu capitaine six ans plus tard. C'est en Acadie, en février 1747, qu'il participa pour la première fois à une opération militaire ; il fut nommé commandant en second d'une troupe de quelque 300 Canadiens et Indiens qui, sous la direction de Nicolas-Antoine Coulon de Villiers, devait attaquer, pendant l'hiver, les 500 Anglais de la garnison de Grand-Pré. Villiers ayant été blessé presque au début du combat, La Corne prit le commandement, et vainquit les Anglais quoique plus nombreux. Pour ce fait d'armes, La Corne obtint la croix de Saint-Louis qui lui fut décernée en mai 1749. À la mi-octobre 1749, La Corne partit pour l'Acadie afin de faire prêter les serment d'allégeance, mettre sur pied des compagnies de milice et construire des fortifications à Chipoudy (Shepody, N.-B.) et Petitcodiac (près de Hillsborough). Il arriva en novembre et commença à fortifier le secteur voisin du fort Beauséjour (près de Sackville). En avril 1750, le major Charles Lawrence fit son apparition devant le village de Beaubassin (près d'Amherst, N.-É.), que Le Loutre et ses alliés indiens avaient incendié de fond en comble. Devant l'agressivité de La Corne, Lawrence retraits. Le 8 septembre 1760, Montréal tombait aux mains des Anglais. La Corne décida de gagner la France. Il s'embarqua à Québec le 15 octobre 1761, mais périt noyé avec trois de ses parents quand l'AUGUSTE coula le mois suivant au large des côtes de l'île du Cap-Breton. La branche « Louis » de la famille La Corne s'éteignit avec la mort de sa femme à Repentigny (Québec) en 1768, à l'âge de 91 ans.

L'Acadie en 1750



Acadie ancienne ou péninsulaire, sous contrôle anglais depuis le Traité d'Utrecht. La Nouvelle Acadie [le reste] restera française jusqu'au Traité de Paris en 1763. Collection privée de l'auteur

SOURCES ET LECTURES POUR LE CHAPITRE DE BEAUBASSIN ♦François Du Pont Duvivier, *Course à l'Acadie; journal de campagne de François Du Pont Duvivier en 1744*, Éditions d'Acadie, Moncton, 1982. ♦Milton P. Rieder, *Beaubassin, 1712-1748*, Metairie, Louisiane, 1976. ♦Francis Parkman, *The Acadian tragedy*, W. J. Noxon, Canadiana House, Toronto, 1968. ♦Bona ARSENAULT, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin, Grand-Pré*, tome 4 : *Pisiguit, Cobequid, Chipoudy et Petitcoudiac, Cap-de-Sable et Pobomcoup, Rivière Saint-Jean, Ristigouche*, tome 5 : *Plaisance, Ile Royale incluant Louisbourg, Ile Saint-Jean*, tome 6 : *Iles Saint-Pierre et Miquelon, Iles de la Madeleine, Bordeaux, Belle-Ile-en-Mer, Louisiane, Lemeac*, Montréal, 1978.



Bergen-op-Zoom. *Siège de*

Date de l'action : 22 juillet - 16 septembre 1747.

Localisation : Bergen-op-Zoom; Brabant hollandais, non loin de la rive droite de l'Escaut oriental. Coordonnées géographiques: 51° 30' de latitude Nord, et 04° 17' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : La victoire de Lawfeld sur les Anglais permit aux Français de s'emparer de Berg-op-Zoom sans crainte d'intervention de l'armée anglo-alliée, laquelle, après avoir perdu 6.000 hommes, 23 canons, 11 drapeaux, des étendards et des cymbales, était complètement démoralisée. Après avoir amusé et inquiété le duc de Cumberland par une série de marches et de contre-marches, le maréchal de Saxe détacha soudain son ami le général-comte de Lowendal avec 35.000 hommes pour mettre le siège devant Bergen-op-Zoom.

Chefs en présence ♦ Les Français étaient commandés par le comte de Lowendal¹. ♦ **Anglo-hollandais** : Le général-baron de Coustrom [ou Cromstrom], gouverneur du Brabant, assumait le commandement de la forteresse, secondé par le prince de Hesse-Philippstätt.

Effectifs engagés ♦ **Anglo-hollandais** : La garnison était hollandaise; mais en son sein, se battaient deux bataillons de la *Scot Brigade* au service de la Hollande². La garnison se composait de 6 gros bataillons soutenus par 18 autres dans les lignes, avec 250 pièces d'artillerie; au total 14.000 hommes dont 10% de Britanniques. Un régiment écossais: Le Royal-Ecossais, se battait dans l'armée française.

Stratégie ou tactique : La ville était surnommée *la Pucelle*, parce que c'était, avec un bastion ainsi nommé, une place inviolée, imprenable par ses fortifications, par les marais environnants qui empêchaient de l'investir en entier et du fait qu'elle avait une communication qu'on ne pouvait couper avec l'extérieur. Pendant le siège, les soldats de la garnison recevaient une prime pour chaque gabion français qu'ils rapportaient après une sortie ou en exécutant des raids nocturnes au péril de leur vie. L'historien anglais Grant écrivit non sans ironie que "*certaines Écossais ga-*

¹Ulric Frédéric Woldemar, comte de Lowendal (ou Lœwendahl) et du Saint-Empire, est un militaire français né à Hambourg le 6 avril 1700 et mort à Paris le 27 mai 1755. D'origine danoise, issu de la maison de Holstein-Gottorp et de la branche royale de Danemark, fils d'un grand maréchal de la cour de Pologne, Lowendal sert à treize ans dans l'armée danoise contre les Suédois. Il se bat ensuite dans l'armée impériale contre les Turcs sous le prince Eugène de Savoie (1716-1718), contre les Espagnols en Italie (1719), contre les Français sur le Rhin (1734) et dans l'armée russe contre les Turcs (1739) et contre les Suédois (1741-1743). Le maréchal de Saxe le fait venir en France et le fait nommer lieutenant général (1er septembre 1743). Il se distingue à la bataille de Fontenoy où il commande la réserve et charge la colonne anglaise à la tête de la brigade de Normandie. Il prend ensuite Gand et plusieurs places des Pays-Bas. En 1747, la prise de Berg-op-Zoom – place réputée imprenable et qu'il parvient à réduire en deux mois — lui vaut d'être élevé à la dignité de maréchal de France (17 septembre 1747). Membre honoraire de l'Académie royale des Sciences le 19 mai 1754, il en est le vice-président en 1755. Il est fait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit le 2 février 1746. Il meurt en 1755 des suites d'une blessure mal soignée.

²Qui devint plus tard le 94th *Regiment* britannique.

gnaient ainsi 10 couronnes par jour grâce à ces primes. Ceux qui exécutaient des exploits plus dangereux encore, comme par exemple ôter le détonateur d'une bombe en train de brûler quand elle tombait dans la ville, étaient récompensés par une somme importante de 10 ou 12 ducats." Bergen-op-Zoom était la forteresse la plus puissante du Brabant hollandais. Elle n'avait jamais été prise et jouissait ainsi d'un préjugé, d'un halo, d'invincibilité. Aussi, les yeux de l'Europe tout entière étaient fixés sur ce siège. Cette forteresse était située sur une éminence, au milieu d'une zone marécageuse, à 3 km de la branche orientale de l'Escaut. La ville communiquait avec ce fleuve grâce à un canal navigable. Par sa position stratégique, Bergen était une avenue entre la Hollande et la Zélande¹, et permettait aux Hollandais de venir dans le Brabant à leur convenance. La ville² avait une population de 5.000 habitants.



¹Deux des Pays dits Bas.

²Le **bourg**, devrions-nous dire.

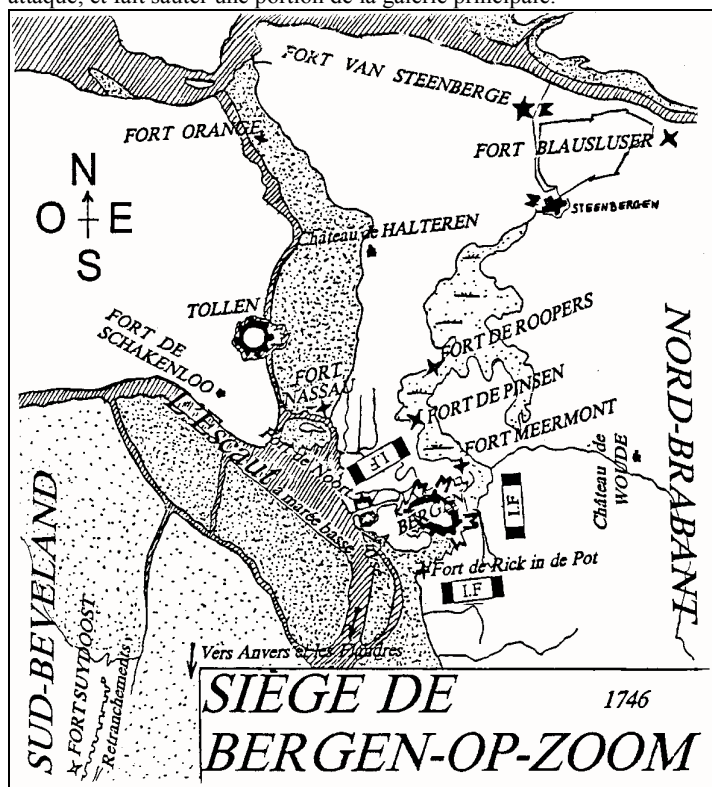
Résumé de l'action : Lowendal investit la place le 22 juillet. Ce fut un siège en règle de deux mois qui valut au général Lowendal le bâton de maréchal. Pour défendre Bergen-op-Zoom, toutes les troupes alliées du Brabant furent concentrées; incluant le nouveau régiment de *Highlanders*¹ de Lord Loudon, qui venait de combattre à Culloden contre les Écossais catholiques et de les exterminer. Lowendal fit exécuter l'approche avec vigueur. Le 14 juillet, les batteries françaises ouvrirent le feu. Les batteries de la forteresse répliquèrent avec grande densité. Du 15 juillet jusqu'au 17 septembre, le siège fut poussé sans aucune rémission et les pertes en vie humaines furent terribles surtout parmi les Français². Pendant ce temps, 50 pièces d'artillerie et 24 gros mortiers avaient fait pleuvoir sur la ville une incessante grêle de fer. Certains boulets avaient été chauffés à blanc afin d'incendier les objectifs. "Les Français exécutèrent leur avance avec la plus grande intrépidité; mais furent contre-attaqués par de fréquentes saillies qui les repoussaient et ruinaient leurs ouvrages". Au sujet de l'une de ces attaques, le 25 juillet, la Gazette de La Haye écrivit que: "Les Highlanders de Lord Loudon, qui étaient postés à Fort-Rours afin de couvrir les lignes de Bergen-op-Zoom, firent une saillie [une sortie] épée en main. Ils eurent tant de succès qu'ils détruisirent la grande batterie des ennemis, et en tuèrent un si grand nombre que le comte Lowendal fit battre le tambour afin de demander une trêve destinée à enterrer les morts. Mais il lui fut répondu que s'il avait attaqué la place selon les règles de la guerre, sa demande aurait certainement été satisfaite; mais comme il avait commencé le siège comme un incendiaire en mettant le feu à la ville avec ses boulets chauffés à blanc, la décision avait été prise de ne demander ni d'accorder aucune suspension d'armes." Ainsi les morts des trois nations durent-ils rester près de deux mois, pour certains, à l'endroit où ils étaient tombés. L'Anglais Smollett raconta que le siège fut un continuel théâtre d'horreur et de destruction. Des sorties désespérées étaient effectuées par les Anglo-hollandais. Des mines françaises explosaient avec des effets dévastateurs. La ville était réduite en cendres. Les tranchées et le no man's land, entre les lignes et les fortifications, étaient couverts de cadavres en décomposition et de taches de sang. On ne voyait que des flammes et du feu. On n'entendait rien d'autre qu'un continuel vrombissement de bombes. Les pertes étaient énormes des deux côtés. Mais Lowendal voulait faire ses preuves en tant que général en chef plein d'avenir. Son ami le Maréchal de Saxe lui en avait donné l'occasion et il ne voulait pas manquer la chance de sa vie. Le 7 septembre, les Français s'emparèrent de la *Lunette de Zélande* au prix d'un incroyable effort et de pertes énormes. Ils se logèrent aussi dans l'angle de celle d'Utrecht. Ils avaient réduit en ruines la plus grande partie de la contrescarpe devant le secteur

¹Un clan protestant qui devint le *Black Watch Regiment* ou *Garde Noire*. Il était formé d'Écossais du clan Campbell passés dans l'armée anglaise **avant** la bataille de Culloden.

²Lowendal savait que son ami le maréchal de Saxe lui ferait avoir le bâton de maréchal s'il menait rondement ce siège.

³Écrivit un historien anglais.

attaqué, et fait sauter une portion de la galerie principale.



La garnison anglo-hollandaise était si alarmée que le général Swartzenburg, qui commandait un Corps d'armée à Oudenbosch, pénétra dans la ville pour évaluer les moyens de défense. À cette occasion, il y eut plus d'explosions de mines et de pertes de vie qu'à aucune autre. Les mines des Français étaient sans cesse contre-minées par la garnison, et, à une occasion, 700 hommes sautèrent et se volatilèrent en une fraction de seconde. Pour contre-miner, la garnison creusait un puits de mine dans la direction des vibrations qui indiquaient la présence d'une galerie creusée par les assiégeants. Lorsque, à l'intensité des coups de pioche, les assiégés sentaient que la galerie ennemie était proche, ils entassaient de la poudre à canon et faisaient sauter le tout. Le lendemain [matin] de cette perte de 700 hommes, les Français démasquèrent quatre nouvelles batteries sur le front d'attaque. La première sur le chemin-couvert, près de la gauche du Bastion d'Utrecht; quatre de ses 6 canons tiraient sur le flanc droit du Bastion de Guillaume et deux sur la face droite de La Pucelle. La seconde batterie, située sur la face droite du ravelin de Dedem, tirait

sur les orillons¹ du Bastion de Cohorn où elle détruisit plusieurs canons et tua de nombreux artilleurs. Le lendemain, les Français érigèrent trois nouvelles batteries: deux sur le chemin-couvert et une dans les ruines du Bastion de Zélande. La garnison érigea aussi une batterie sur le Bastion de Hollande. L'échange de boulets fut si dense que, durant des heures, les tranchées et la ville furent complètement masquées par la fumée. Le 14 septembre, plusieurs brèches étaient praticables dans les fortifications et particulièrement une grande dans le ravelin de Dedem. Cette nuit-là, la garnison pleine d'appréhension fit une sortie par cette brèche afin d'enclouer les canons français qui l'avaient faite [cette brèche]. Mais ils furent repoussés par les Français avec d'énormes pertes. Durant la nuit du 16, le comte de Lowendal décida que le moment de l'assaut final était arrivé.

À quatre heures du matin le 16 septembre, la préparation à l'assaut français commença; une mine explosa devant le ravelin de Dedem, une grande quantité de bombes tombèrent, et toutes les batteries se mirent en action en même temps. Pendant ce temps, 50 compagnies de Grenadiers, appuyées par 16 bataillons d'Infanterie, sautèrent dans le fossé, et, après avoir coupé les communications entre les ouvrages extérieurs et la ville, attaquèrent le ravelin de Dedem par la brèche, tandis que d'autres l'assaillaient par un autre angle. Les Français furent bientôt maîtres de la brèche. Ils s'élancèrent alors à la baïonnette à travers la porte par laquelle les Alliés faisaient leurs saillies. Certaines unités escaladèrent les murs avec des échelles d'assaut, et s'introduisirent dans la ville en passant par des brèches étroites faites par l'artillerie française dans le Bastion de La Pucelle et dans celui de Cohorn; ils s'emparèrent bientôt de ces ouvrages. Partout les Anglo-hollandais reculaient devant les baïonnettes; ce fut si rapide que les Français se retrouvèrent en position à l'intérieur des remparts de la ville avant que la garnison complète ne soit sous les armes. Beaucoup de soldats anglo-alliés arrivaient en chemise de nuit ou en pyjama avec leurs armes. Au fur et à mesure, ces alliés étaient ventilés vers divers points chauds d'où ils étaient immédiatement délogés [et tués] par les baïonnettes françaises. Le combat commença de rue à rue, de maison à maison. Certaines maisons étaient prises et reprises plusieurs fois, tandis que les morts s'accumulaient et en obstruaient les portes et les escaliers. La brigade britannique s'assembla sur la place du marché et attaqua en masse les Français dans cette rue, les repoussant sur quelques pâtés de maisons; puis les Français contre-attaquèrent et refoulèrent les Britanniques qui furent presque entièrement exterminés: des 1.450 hommes de la brigade, il n'en resta bientôt que 330 qui se rendirent et furent faits prisonniers. Ils furent déportés vers la France. Après un siège de presque deux mois, la ville était entre les mains des Français.

Pertes ♦ Les pertes furent énormes des deux côtés; 7000 hommes furent tués ou blessés de part et d'autre.

¹**Orillon**, n.m., d'oreille, massif de maçonnerie arrondi, à l'angle d'épaule d'un bastion. On écrit aussi **orrillon**.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : L'Europe fut stupéfaite de voir que Bergen-op-Zoom était tombée. La ville fut aussitôt mise au pillage par les Français. Les soldats, exaspérés par la résistance opiniâtre, volèrent, violèrent et massacrèrent. Ce fut une véritable curée à laquelle tout le monde participa, même les chefs. En France, on poussa un cri d'horreur. Les adversaires du maréchal Maurice de Saxe exploitèrent ces crimes commis par son ami Lowendal. Mais Madame de Pompadour, maîtresse du roi Louis XV, défendit son ami, le maréchal de Saxe et fit conférer le bâton de maréchal à Lowendal. La prise, par coup de main des Français, du Fort de Lilo termina la campagne terrestre de 1747, le 12 octobre.

SOURCES ET LECTURES □ Plan de l'attaque fait à Bergen op Zoom, par les François, conduite par le Maréchal Comte de Lowendal et deffendue par le Général Baron de Cronstrom" (in 1747), 1747.
 □ Ulrich Friedrich Woldemar comte von Lowendahl, *Historisch dagverhaal van het belegeren, beschieten, en bestormen van de sterke vesting en stad Bergen op Zoom door den Fransche Generaal de Graaf Woldemar van Lowendahl*, etc., (Vervolg van het Historisch dagverhaal, etc.), [pour ceux qui parlent allemand], 1747. □ Relation de la campagne en Brabant et en Flandres, de l'an MDCCXLVII, Avec les plans de la bataille de Lawfeld, & de l'attaque de la ville de Berg-op-Zoom, La Haye, 1748.
 □ P. Brookes, *A new plan of the town and fortifications of Bergen-op-Zoom with the adjacent forts, facing Southampton Street in the Strand, M.Overton, over against Fetter Lane, Fleet Street*, non daté, probablement 1747?. □ Dumoulin, *Réflexions sur les environs de Maestricht ou mémoires instructifs sur les campagnes de 1747 et 1748 qui prouvent évidemment que la bataille de Lawfeld n'est venue que par les mouvemens déplacés des deux partis*.- *Journal du siège de Berg-op. Zoom, avec des réflexions militaires*, Imprimerie de Grangé, Paris, 1756. 2 tomes.



Bruges. *Siège de*

Date de l'action : 14 - 18 juillet 1745.

Localisation : *Brugge* en Flandre, Belgique. Coordonnées géographiques: 51° 13' de latitude Nord, et 03° 14' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte: Le 11 juillet, les habitants de Bruges apprirent que Gand venait d'être prise par les Français. Le magistrat municipal demanda au commandant d'armes, le comte La Laing, de fortifier la ville. Ce dernier lui répondit qu'il était sous les ordres du duc de Cumberland et que, selon les ordres¹, la garnison quitterait la ville dès que les Français s'approcheraient, ce qui se passa le 14 juillet. Entre temps la municipalité avait mobilisé la Garde Civique et avait fait préparer l'artillerie.

Stratégie ou tactique : Il n'y eut pas de combat. Le moral des Anglais était fortement affecté par leur défaite de Fontenoy. Sur ordre de leur commandant en chef, la garnison anglaise abandonna la ville à l'approche des Français. Bruges était une ville solidement fortifiée, et entièrement entourée d'eau et de canaux.

Résumé de l'action : Le 16 juillet, les premiers soldats français furent signalés à Sint-Michiels. L'eau des douves fut maintenue à un niveau aussi élevé que possible. Deux jours plus tard, le 18 juillet, les troupes françaises arrivèrent devant la Porte Sainte-Catherine [Katelijnepoort]. La garnison anglaise ayant abandonné la ville, les Brugeois négocièrent une capitulation et ouvrirent leurs portes le même jour aux forces françaises. Les Français entrèrent par la Porte de Gand.

Pertes ♦ Il n'y eut aucune perte, aucun combat. La ville capitula après le départ précipité de la garnison alliée.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Peu à peu, la Flandre devenait française.

SOURCES ET LECTURES ♦ Jacques Victor Albert duc de Broglie, *Histoire de la politique extérieure de Louis XV*, Paris, 1899. ♦ D'Illens & Funck, *Plans et Journaux des sièges de la dernière guerre de Flandres, rassemblés par deux capitaines étrangers au service de la France*, Strasbourg, 1750. ♦ Acte royal du 23 juillet 1745, Au camp de Bost], *Lettre à Mgr. l'archevêque de Paris [pour lui mander de faire chanter le Te Deum dans son diocèse, en action de grâces de la prise de Bruges et d'Oudenarde]*, sans nom de publication.

¹La défaite humiliante de Fontenoy avait fortement ébranlé la combativité des Anglais; ce qui était normal.

Cap-Enragé. *Combat du*

Date de l'action : 15 novembre 1750.

Localisation : Acadie¹. À Waterside sur la Baie de Chignectou, Nouveau-Brunswick, Canada. Coordonnées géographiques: 45°67' de latitude nord et 64°09' de longitude ouest.

Conflit : Paix officielle entre la France et l'Angleterre, la Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748] étant terminée. Rivalités coloniales en Acadie.

Contexte : Les Français et les Anglais étaient en paix, mais la guérilla faisait rage dans les territoires cédés aux Anglais par le Traité d'Utrecht.

Chefs en présence ♦**Français** : Michaud d'Amboise². ♦**Anglais** : Capitaine Cox³.

Effectifs engagés ♦**Français** : 5 marins, puis une trentaine d'hommes. ♦**Anglais** : 30 soldats et 6 canons.

Stratégie ou tactique : Poursuite puis canonnade. Chaque action militaire de cette guérilla n'engendrait pas de conséquences graves, mais l'ensemble créait un climat d'incertitude qui obligeait les autorités anglaises de Nouvelle-Écosse⁴ à maintenir de solides garnisons et donc à immobiliser des troupes régulières.

Résumé de l'action : Vers le 15 novembre, le capitaine Cox, qui commandait un bateau anglais armé de 6 canons et de 30 soldats de l'unité Gorham, traversait le détroit de Cap Enragé à Beaubassin, lorsque son équipage remarqua une longue barque sortant de la Petitcodiac. Cette embarcation, commandée par Michaud d'Amboise, faisait voile vers Saint-Jean. Le capitaine Cox croisait par hasard dans ce secteur avec son bateau. Il se lança immédiatement à sa poursuite; cela dura toute la journée. Vers 16h00 l'embarcation fut forcée de se jeter à la côte au *Cap des*

¹Nouvelle-Écosse canadienne actuelle.

²Michau (c'est à dire Michel, fils de Barthélémy) d'Amboise (connu sous le sobriquet de Bergeron d'Amboise).

³Nicholas Cox, officier et administrateur colonial, né vers 1724 en Angleterre ; décédé à Québec le 8 janvier 1794. Nicholas Cox entra au 58^e Régiment d'infanterie en 1741, à titre d'enseigne, et servit pendant la rébellion catholique en Écosse quatre ans plus tard. En 1750, son régiment (devenu le 47^e d'Infanterie) fut envoyé en Nouvelle-Écosse, où Cox participa à la prise du fort Beauséjour (près de Sackville, Nouveau-Brunswick) et à la déportation des Acadiens en 1755. Il servit aussi au siège de Louisbourg, île Royale (île du Cap-Breton), en 1758, et à Québec l'année suivante. En 1764, il avait obtenu le grade de capitaine, puis le poste de lieutenant-gouverneur de Gaspé qui n'en était pas un très élevé dans la hiérarchie administrative. En 1787, l'île Bonaventure lui fut concédée. Cox était aussi colonel de la milice de Gaspé et membre du conseil des terres du district. Il mourut dans l'exercice de ses fonctions en janvier 1794.

⁴Nouvelle dénomination de l'ancienne Acadie française. Les Anglais tentaient à cette époque de vider l'Écosse de sa population autochtone et de repeupler ce territoire d'Anglais. Tous les traits culturels écossais, cornemuse, kilt, langue... étaient alors interdits en Écosse. Des populations écossaises furent envoyées en Acadie, et, le nom changé; ce territoire devint plus invitant pour les Écossais. La Colombie-Britannique fut elle-aussi appelée Nouvelle-Calédonie [c'est à dire Nouvelle-Écosse] pour la même raison. D'autres populations écossaises se virent plus tard offrir de vastes concessions au Manitoba, territoires appartenant alors à la Hudson's Bay Company, et déjà peuplé de Métis français.

*Demoiselles*¹ sur la côte de Chipoudy. Le navire anglais la canonna puis envoya 20 hommes, forçant les 5 marins français, qui se trouvaient à bord, à l'abandonner. Il retraitsèrent en tirant sur les Anglais. Les Anglais trouvèrent à bord une voile, une ancre et un câble, sans compter la cargaison. M. de Baurans, officier des troupes de Louisbourg, commandait le poste de Chipoudy distant de 9 km. Dès qu'il fut averti de l'attaque, il prit 30 Acadiens et se posta toute la nuit en embuscade près de l'embarcation, dans l'espoir que les Anglais reviendraient. Les Français amarrèrent solidement l'embarcation à la berge et l'allégèrent de sorte qu'elle se mit à flotter. Cox eut connaissance de l'arrivée de ce détachement français par le bruit qu'il fit. Il fit tirer du canon dans l'obscurité, mais sans effet. À l'aube le feu fut repris sur le détachement français, mais personne ne fut blessé car ces derniers étaient protégés par une digue. Vers 16h00, après avoir essayé de débarquer un détachement dans deux pirogues armées contenant 12 à 15 soldats chacune, et après avoir été repoussé trois fois par les Français, Cox décida de lever l'ancre et d'abandonner sa proie, le bateau, qui était en fait devenu un appât.

Pertes ♦ Inconnues.

Conséquences de ce combat : La cargaison de la barque française fut récupérée par les Français-acadiens. Elle se composait de 20 barils de farine de blé et d'un baril de porc appartenant à l'armée. Ce stock devait être distribué sur ordre de Saint-Ours à des Acadiens qui n'avaient pu moissonner leurs récoltes, car ils avaient dû prendre du service dans l'armée française à Chipoudy et à Beauséjour. Ils avaient donc tout perdu et auraient péri s'il n'avaient été aidés, selon les promesses de M. de La Corne, en fonction de leurs pertes; promesse qui, d'ailleurs, ne fut que partiellement tenue, selon les possibilités.

SOURCES ET LECTURES ♦ Antoine Bernard, *Le drame acadien depuis 1604*, Les clercs de Saint-Viateur, Montréal, 1936. ♦ Bona ARSENAULT, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin*, Lemeac, Montréal, 1978. ♦ Henri d'Arles, *La tragédie acadienne*, Action française, Montréal, 1919. ♦ Dudley LeBlanc, *The true story of the Acadians*, Lafayette, Louisiane, 1932. ♦ Sir Arthur George Doughty, *The Acadian exiles; a chronicle of the land of Evangeline*, University of Toronto Press, Toronto, 1964. ♦ Léon Ville, *En Acadie: Le martyre d'un peuple*. Tolra. Paris. 1927.



¹Aujourd'hui *The Rocks*.

Cap Finisterre. *Bataille navale du*

Date de l'action: 3 mai 1747.

Localisation : Cabo Finistera, au Nord-Ouest de l'Espagne, région de la province de Galice [et non pas de Bretagne]. Le cap espagnol du Finistère se situe par 42°53' Nord et 09°16' Ouest.

Conflit: Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748].

Contexte: Au début de mai 1747, une escadre de la Royal Navy tomba sur un convoi français de transports de troupes, escorté par la Marine Royale.

Chefs en présence ♦**Français:** Le marquis de La Jonquière,¹ et Monsieur de Saint-Georges. ♦**Anglais:** L'amiral Anson, et Sir Peter Warren.

Effectifs engagés ♦**Marine Royale:** 5 vaisseaux de ligne [d'escorte], 6 frégates et une vingtaine de transports de troupes et logistiques, dont Le RUBIS, L'INVINCIBLE [74 canons] et La GLOIRE [44 canons]. L'ensemble de l'escadre française ne totalisait que 344 canons et 2.819 marins et soldats de [la] Marine. L'un des vaisseaux français de l'escorte, Le RUBIS, était commandé par un Irlandais nommé MacArthy. ♦**Royal Navy:** L'escadre anglaise comportait 17 gros vaisseaux de ligne, et plusieurs vaisseaux plus petits dont des brûlots, des frégates et des transports. Au total un peu plus de 1.000 canons et 8.000 marins et fantassins de [la] Marine. Le PRINCE-GEORGE était le vaisseau-amiral. Le contre-amiral de la Blanche Sir Peter Warren avait hissé sa marque sur Le DEVONSHIRE de 66 canons. L'escadre anglaise comprenait en outre de gros vaisseaux tels que Le NAMUR, Le YARMOUTH, Le DEFIANCE, Le PEMBROKE, Le WINDSOR, Le CENTURION, Le BRISTOL...

Stratégie ou tactique: Les 5 bâtiments de ligne de la Marine Royale soutinrent un dur combat *en lignes parallèles* contre les 17 gros vaisseaux de la Royal Navy. L'escorte française fit barrage pour laisser s'esquiver le convoi logistique. La manœuvre réussit.

Résumé de l'action: Le 3 mai 1747, en apercevant l'escadre anglaise, l'escorte française se mit en ligne de bataille, diminua ses voiles et ouvrit les sabords, tandis que les transports accompagnés par six frégates continuaient leur course en augmentant leur voilure. Devinant que les vaisseaux de ligne français, trop peu nombreux, ne désiraient que barrer la route des Anglais afin de permettre au convoi de passer, Sir Peter Warren demanda à l'amiral Anson d'amener les signaux ordonnant la bataille rangée et de hisser ceux signalant la chasse du convoi. La suggestion de Warren fut immédiatement suivie. L'escadre anglaise abandonna la ligne de bataille, parallèle à celle des Français, et décrocha toutes voiles dehors, poursuivie à son tour par les vaisseaux français de l'escorte. Vers 16h00 les navires anglais arrivèrent à portée de canon des transports

¹ Âgé de 75 ans (!) La Noblesse avide de guerres et de gloire n'aspirait certes pas à la retraite à 55 ans et à la semaine de 35 heures.

logistiques français. Alors, l'escorte française se jeta sur les navires anglais pour les forcer à combattre et la bataille commença, acharnée et mortelle. "The French fought with equal conduct and valour" écrivit un historien anglais.¹ De fait, la bataille ne cessa que lorsque les vaisseaux de guerre français, qui luttaient à 5 contre 17, furent écrasés sous le nombre. Ayant perdu un tiers de leurs effectifs, puisque 700 hommes avaient été mis hors de combat, ils furent pris à l'abordage par les Anglais. Ces derniers, eux-mêmes, avaient subi des pertes aussi élevées.² L'escorte française étant neutralisée, l'amiral anglais détacha plusieurs vaisseaux rapides à la poursuite des transports français qui avaient, bien entendu, pris le large. Le MONMOUTH [64 canons], Le YARMOUTH [64] et Le NOTTINGHAM [60]. Mais ils ne parvinrent à capturer que quelques navires trop lents. Tous les autres purent s'enfuir.

Pertes ♦Marine Royale: 700 tués, blessés et prisonniers. **♦Royal Navy:** environ 700 tués et blessés.

Conséquence de cette bataille: L'escorte française s'était sacrifiée pour sauver le convoi et sa mission fut accomplie. Les Français considèrent donc cette bataille comme une victoire. Les Anglais qui, quoique beaucoup plus nombreux, avaient réussi à ne maîtriser que l'escorte du convoi, revendiquèrent la victoire, eux-aussi. Alors qu'il présentait son épée à l'amiral Anson, Monsieur de Saint-Georges, qui ne semblait pas trop contrarié par l'issue de cette bataille, voulut faire un calembour: "*Monsieur, lui dit-il, vous avez vaincu L'INVINCIBLE et La GLOIRE vous suit*³!". Pour ce haut fait, l'amiral Anson devint *Pair de Grande-Bretagne*, l'Angleterre étant désormais la Grande-Bretagne, après avoir indirectement annexé l'Écosse et le Pays de Galles.⁴

Sources et lectures: ♦*Le chef d'escadre Marquis de La Jonquière, gouverneur général de la Nouvelle-France et du Canada de 1749 à 1752*, Camille de Taffanel marquis de La Jonquière, Garnier Frères, Paris, 1896. ♦*Le marquis de La Jonquière, gouverneur général du Canada*, Louis Duval, Société historique et archéologique de l'Orne, E. Renaut-de-Broise, Alençon, 1862. ♦*The life of George Lord Anson. admiral of the fleet, vice-admiral of Great Britain and first lord commissioner of the Admiralty, previous to, and during, the Seven-Years War*, Sir John Barrow, Editions J. Murray, Londres, 1839.



¹Grant, voir in fine

²Quoique Smollett n'en avoua que 500.

³La GLOIRE avait reçu un équipage de prise anglais.

⁴Le Pays de Galles était déjà, depuis 1536 et Henri VIII, gouverné par Londres.

Cap Finisterre. *Bataille navale du*

Date de l'action: 14 octobre 1747.

Localisation: Le champ de bataille était situé au large du Cabo Finistera, Galice espagnole; selon les relevés officiels de l'époque, à 17°49' de Latitude Nord et à 01°02' de Longitude Ouest; selon un relevé récent: 42°53'Nord, 09°16'Ouest.¹

Conflit: Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748].

Contexte: Le 9 août, l'amiral Sir Edward Hawke croisait au large du Cap Finisterre, au Nord-Ouest de l'Espagne, avec une escadre de 14 vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, le tout totalisant 900 canons et 7.200 marins et soldats de [la] Marine. Le navire-amiral était Le DEVONSHIRE de 66 canons. Sa mission était d'intercepter à l'embouchure de la Charente un convoi de navires marchands français, en provenance de l'Île d'Aix et à destination des Antilles, escorté par 8 vaisseaux de guerre sous le commandement de Monsieur de Létendeur ou L'Étanduère.

Chefs en présence ♦Français: Monsieur de Létendeur ou L'Étanduère.

♦Anglais: contre-amiral Sir Edward Hawke 1705-1781².

Effectifs engagés ♦Anglais: 14 vaisseaux de ligne et plusieurs frégates, le tout totalisant 900 canons et 7.200 marins et soldats. **♦Français:** 8 vaisseaux de guerre avec 500 canons et 3.500 marins et soldats.

Stratégie ou tactique: Attaque de convoi par les Anglais. Une escorte française s'interposa. Malgré la disproportion des forces, le combat au canon et à l'abordage fut extrêmement soutenu par les Français, à tel point que trois des cinq vaisseaux français ne furent pris par les Anglais que lorsqu'ils furent complètement démâtés, et les deux autres partiellement. Les Français, moins nombreux, devaient combattre *des deux bords*³ car les Anglais les avaient enveloppés et pris en tenaille.

Résumé de l'action: Le matin du 14 octobre, les deux escadres arrivèrent en vue l'une de l'autre. L'amiral anglais hissa aussitôt le signal ordonnant de "*Donner la chasse*", puis ils se ravisa en voyant les navires de l'escorte française se diriger vers lui. Il ordonna alors: "*En ligne de bataille*". Au début, Létendeur prit l'escadre anglaise pour une partie de son propre convoi dont il avait été séparé durant la nuit. Puis, lorsqu'il reconnut l'escadre anglaise, il ordonna au CONTENT et aux frégates de poursuivre leur route avec les navires marchands tandis qu'il se mettait en ligne de bataille pour retarder les Anglais. Mais, cette fois encore, comme au cours de la bataille du 3 mai au même endroit, Hawke rompit sa propre ligne de bataille et s'élança à la poursuite des marchands. Il était 11 heures du matin. Le combat naval commença vers 11h30 lorsque

¹Ceci montre à quel point les relevés anciens étaient peu fiables, les premières coordonnées correspondant approximativement à la région de Tombouctou au Mali, à près de 2.000 km de la mer, même si l'on considère que Paris était le méridien d'origine de la première carte, et Londres de la seconde. Le cap Finisterre se situe à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Saint-Jacques de Compostelle.

²Baron à partir de 1776.

³Comme à Aboukir, à la fin de ce même siècle.

les deux gros vaisseaux anglais Le LION¹ et Le PRINCESS LOUISA² remontèrent toute la ligne française, tirant une bordée sur les premiers navires de l'escorte française puis recevant à bout portant les bordées des autres alors que leurs propres batteries étaient déchargées. Le reste de l'escadre anglaise arriva à leur secours et la bataille devint générale. Les Français beaucoup moins nombreux, devaient combattre des deux bords. Vers 16h00, les vaisseaux des deux nations étaient fort endommagés; les Français, pris en tenaille, plus que les autres encore. Mais le convoi logistique avait pu continuer son chemin. Quelques vaisseaux français avaient été écrasés sous le nombre; deux autres luttèrent encore jusqu'à la dernière extrémité, jusqu'à 19 heures, puis furent pris, après plus de sept heures de combat acharné. Les trois derniers navires français, les plus gros, qui pouvaient donc se battre avec plus d'efficacité contre des forces si écrasantes, essayèrent alors de décrocher en hissant toutes les voiles possible; il s'agissait de L'INTRÉPIDE,³ du TONNANT [navire amiral de Létendeur] et d'un autre de 74 canons. Mais Le NOTTINGHAM, Le YARMOUTH et L'EAGLE se jetèrent à leur poursuite. Les trois Français avaient été fortement avariés, tandis que les trois Anglais⁴ restaient encore, dans un état moins désespéré. Après une heure de poursuite, les poursuivants réussirent à rattraper les Français et le combat reprit plus furieux qu'auparavant. Mais l'obscurité grandissante gênait beaucoup les combattants qui devaient tirer au juger. Le capitaine Philippe Saumarez⁵ du NOTTINGHAM fut tué par un tireur d'élite français. Bientôt la nuit devint noire et le combat cessa complètement. Sachant que les autres vaisseaux anglais allaient rejoindre le champ de bataille le lendemain matin, et que, de toute façon, la mission était accomplie puisque le convoi de navires marchands était passé, les trois capitaines français décidèrent de décrocher pour aller réparer leurs avaries. **Pertes** ♦ Les pertes en vies humaines [tués et blessés] furent à peu près égales des deux côtés. Mais les Français perdirent en plus, comme prisonniers de guerre, les équipages des navires pris, ainsi que ces cinq navires. **Conséquence de cet échec anglais**: Les deux marines clamèrent la victoire. Les Anglais, parce qu'ils avaient infligé des pertes plus sévères à l'escorte, et les Français, parce que l'escorte avait accompli sa mission: *faire passer le convoi qui devait ravitailler les Antilles*.

¹66 canons, capitaine Scott.

²66 canons, capitaine Watson.

³Comte de Vandreuil, 80 canons.

⁴À l'exception de L'EAGLE, dont l'équipage réparait pendant la poursuite et jetait ses morts par-dessus bord.

⁵Le capitaine Philippe **Saumarez** était un Normand de Saint-Pierre-Port, île anglo-normande de Guernesey, que les accidents de l'Histoire avaient fait naître "britannique". Il fut sans doute le grand-père du futur amiral Jacques [James] Saumarez, 1^{er} baron de Saumarez [1757-1836] de la Royal Navy, qui combattit les Français durant les guerres de la Révolution française et de l'Empire napoléonien. Il fut anobli pour services rendus à partir de 1831, soit 5 ans avant sa mort, et devint le 1^{er} baron de Saumarez.

Sources et lectures: ♦ A Form of Prayer and Thanksgiving to Almighty God, to be used at Morning and Evening Service, after the General Thanksgiving, throughout the Cities of London and Westminster ... on Sunday the Ninth of December, 1759; and in all Churches and Chapels throughout England ... on the Sunday after the Ministers thereof receive the same: For the Victory gained by his Majesty's Fleet under the Command of Sir Edward Hawke, on the 20th of November last, Thomas Bisket, Londres, 1759. ♦ The conduct of Admirals Hawke, Keppel, and Palliser, compared, Editions J. Bew, Londres, 1779. ♦ The Hawke papers; a selection, 1743-1771, par Ruddock F. Mackay, Aldershot (GB), Scolar Press, [for the Navy records society], 1990. ♦ *Marins à la bataille*, Tome I, Des origines au XVIIIe siècle, Paul Chack, Édition du Gerfaut, Paris, 2001. ♦ *Petite histoire des grands vaisseaux du XVIIIe siècle*, Loïc Du Rostu, A.R.H.I.M.S., Saint-Gilles-Croix-de-Vie, 1984.



Charleroi. *Siège de*

Date de l'action : 14 juillet - 2 août 1746.

Localisation : Belgique actuelle. Coordonnées géographiques: 50° 25' de latitude Nord, et 04° 26' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : Après le quatrième et le cinquième siège de Charleroi, de 1692 et 1693, cette ville resta quelques années sous régime français. Cependant, les Accords de Ryswick, du 20 septembre 1697, la rétrocédèrent aux Espagnols.

En 1700, nouvelle crise: à sa mort, Charles II, roi d'Espagne, légua ses possessions à Philippe V, petit-fils de Louis XIV. Aussitôt, plusieurs puissances d'Europe, incluant l'Angleterre, les Provinces-Unies et l'Autriche, se liguèrent pour empêcher cet héritage qui donnait trop de force à la France. Les Français s'emparèrent donc de nombreuses places fortes dont Charleroi. Une fois de plus, des traités de Paix¹ rendirent Charleroi à l'Autriche. En 1740, la mort de l'Empereur d'Autriche Charles VI replongea Charleroi dans la guerre. L'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, fille et héritière de Charles VI, prit la succession de son père, mais son héritage fut disputé par la Pologne, la Prusse, l'Espagne, plusieurs princes allemands dont la Bavière, et la France. Après les sièges de Bruxelles et de Saint-Ghislain, les troupes françaises, commandées par Louis-François de Bourbon, prince de Conti et subalterne du maréchal de Saxe, investirent la forteresse de Charleroi; c'était le 14 juillet 1746.

Chefs en présence ♦Français: Louis-François de Bourbon, prince de Conti². Le comte de Ségur³ et le comte de Lautrec⁴. ♦Anglo-alliés : La garnison était commandée par le général Robert Somerset de Beaufort.

Effectifs engagés ♦Français : le 22 juillet, Conti disposait de 48 bataillons d'Infanterie et de 76 escadrons de Cavalerie. ♦Anglo-alliés: garnison de 2831 hommes dont 129 officiers.

Stratégie ou tactique : Le comte de Lautrec alla s'établir au village de Heppignies pour couvrir le siège. Les Français entreprirent une ligne de circonvallation destinée à les couvrir contre les attaques d'une éventuelle

¹Les Traités d'Utrecht en 1713 et de Radstadt en 1713-1714.

²Louis François de Bourbon-Conti, comte de La Marche puis en 1727 prince de Conti, est né le 13 août 1717 à Paris et mort le 2 août 1776 dans la même ville. Le prince de Conti fut l'un des personnages clefs de l'opposition princière à Louis XV. Il joua un rôle central dans la vie de la cour de Versailles dans les années 1740 et 1750. Conti fut remplacé dans les derniers jours du siège par le marquis de La Fare.

³Philippe Henri de Ségur, est un militaire français né le 20 janvier 1724 et mort le 3 octobre 1801. Il fut maréchal de France et Secrétaire d'État à la Guerre de Louis XVI. Fils d'Henri François, comte de Ségur (1689-1751) et d'Angélique de Froissy (1702-1785), fille naturelle légitimée du Régent, il fut cornette et capitaine au régiment de Rosen Cavalerie (1739), colonel des régiments Vexin (1743) et Soissonnais (1745) et servit sous le commandement de son père en Italie et en Bohême. Il fut blessé à Roucoux, dans les Flandres, en octobre 1746, perdit un bras à Lawfeld en 1747 et fut nommé brigadier le 27 juillet 1747. Le 23 mars 1748, il succéda à son père comme lieutenant général en Champagne et Brie et devint maréchal de camp le 25 août 1749. En 1753, il fut nommé gouverneur du comté de Foix. Fait maréchal de France en 1783. Durant la Terreur, il fut enfermé à la prison de la Force et, après sa libération, réduit à la plus grande pauvreté. Napoléon I^{er} lui fit une pension en 1800. Il mourut l'année suivante.

⁴Daniel-François, comte de Gélais de Voisins d'Ambres, dit *le comte de Lautrec*, lieutenant général des armées du Roi, inspecteur général de l'infanterie, puis maréchal de France.

armée de secours. Cette ligne mesurait 20 km. Outre tous les ingrédients des sièges de l'époque: sapes, inondations artificielles, mines, tranchées..., les Français utilisèrent la *désinformation* afin d'induire la garnison à capituler. L'ingénieur en chef, Bélidor, se lia d'amitié avec le curé d'un village voisin qui avait sa famille dans la ville assiégée. Il lui confia, sous le sceau du secret, que «*les Français allaient utiliser les houillères pour pénétrer sous la ville et la faire sauter*». Bien entendu, et à la grande joie de Bélidor, le curé vendit la mèche et la population fut bientôt au courant du «*danger imminent*». Pour consolider la rumeur, les Français firent défiler vers l'entrée des houillères, visible à partir des murailles de la ville, un long convoi de chariots bâchés. Les habitants crurent qu'il s'agissait du convoi de poudre explosive. Terrorisée, la population força le gouverneur allié à capituler alors qu'une armée de secours était sur le point d'arriver.

Résumé de l'action : Le 23 juillet, trois attaques furent lancées: ♦ au Nord vers la *Porte de Bruxelles*, ♦ à l'Est vers *Montigny-sur-Sambre*, ♦ la troisième vers la *Basse-Ville*, face à Marcinelle. Dans la nuit du 28 au 29, les Français ouvrirent la tranchée aux trois points prévus. Chaque nuit ces parallèles s'allongèrent avec leurs communications en zigzag. Les hommes s'employèrent à perfectionner les tranchées et parallèles. Des batteries de mortiers et de canons furent installées sous les tirs des Alliés. Dans la nuit du 1^{er} au 2 août, quatre soldats-travailleurs se portèrent, aux cris de *Vive le Roi*, sur l'avant chemin-couvert; les soldats alliés qu'ils rencontrèrent se débandèrent au lieu de refouler cette poignée de Français. D'autres travailleurs les suivirent et envahirent plusieurs ouvrages. Du côté Est, vers Montignies, l'attaque se poursuivait aussi. Les parallèles et les tranchées de communication progressaient. La seconde [parallèle] progressait vers la *Redoute des Paysans*. Cinq batteries furent installées dans ce secteur par les Français. L'une [de 4 pièces], dans le centre de la première parallèle, battait la face gauche du Bastion d'Orléans; une seconde de 6 pièces, au milieu de la deuxième parallèle, battait le Bastion Dauphin; deux autres de six canons, situées à l'extrémité de la 2^e parallèle, pilonnaient le Bastion du Roi; et une cinquième batterie de 6 pièces, derrière ces deux parallèles, prenait pour cibles les défenses¹. Durant la nuit du 30 au 31 juillet, les Français avancèrent toujours dans la construction de leurs boyaux d'approche. Les mineurs creusaient aussi des sapes. Bientôt, les Anglo-alliés abandonnèrent la *Redoute des Paysans* que les Français allaient atteindre. Dans la nuit du 31 au 1^{er} août, ces derniers installèrent deux batteries, de 6 pièces chacune, devant la redoute Vauban avec deux mortiers en arrière, et une troisième batterie de 3 pièces au centre de la 2^e parallèle pour battre le Bastion d'Orléans. Les Anglo-alliés effectuèrent des tirs de nuit, au juger, pour retarder ces travaux d'approche; en vain. Quelques Grenadiers français et leur lieutenant attaquèrent par surprise, pendant la nuit du 1^{er} au 2 août, la *Redoute Vauban* aux scandant «*Tue! Tue!*», le cri habituel des assauts². Ils s'emparèrent de «*Vauban*», et, poursuivant leur attaque sur sa lancée, prirent aussi un ouvrage à cornes. Croyant avoir affaire à une offensive importante, les soldats anglo-alliés s'enfuirent vers la place. Les Français

¹Cette 5^e batterie était de type "à ricochets".

²Cri destiné à impressionner l'ennemi, bien entendu.

avaient également amorcé une troisième attaque par le village de Marcinelle. Dans ce secteur aussi des tranchées avaient été creusées. À cause des inondations, la Cavalerie avait apporté des fascines¹ et des sacs de sable pour renforcer et étanchéifier les retranchements. Là aussi, des batteries furent installées pour battre à revers et en enfilade le front anglo-allié. Dans la nuit du 30 au 31, les Français lancèrent l'assaut contre la Redoute de Marcinelle, l'épée à la main. Cette dernière redoute fut finalement prise par une section de 30 Grenadiers. Elle était défendue par une garnison irlandaise commandée par un officier nommé O'Lara. Pour tromper les Français en leur faisant croire que la garnison était plus nombreuse, l'ingénieur O'Lara avait fait placer des casques sur des pieux. Le feu continu et bien soutenu des Irlandais était aussi destiné à leururr l'ennemi. Mais un déserteur irlandais passa dans le camp français pour les avertir de la ruse de leur chef. Le transfuge les guida à travers l'inondation, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Il fut tué dès le début du combat. Les Irlandais se défendirent un moment puis se rendirent². La prise de la redoute coûta la vie à deux Français et en blessa trois autres. Les pertes des Irlandais furent un peu plus lourdes. La redoute fut immédiatement reliée à la parallèle française par un boyau de communication. Ceci fait, les Français postèrent une batterie de brèche juste en face de la Porte de Marcinelle. Elle commença immédiatement par son tir précis³ à combler de gravats le fossé de cette porte. Puis, notant un ralentissement du feu anglo-allié sur ce point, les Français lancèrent un assaut et s'emparèrent de la porte. Après quoi, ils traversèrent la Basse-Ville, attaquèrent à revers et prirent d'assaut l'ouvrage qui couvrait le Pont de Sambre. Les Anglo-alliés commencèrent immédiatement un lourd bombardement du secteur pris, auquel les Français répliquèrent, protégés par les profils de la Porte de Namur. Voyant que la Haute-Ville, encore sous contrôle anglo-allié, bombardait la Basse-Ville prise par les Français, lesquels commençaient à foudroyer à bout portant les remparts de la Haute-Ville, le gouverneur anglais Robert Beaufort fit arborer le drapeau blanc. L'après-midi, la capitulation fut signée et la garnison se constitua prisonnière de guerre

Pertes ♦Français : 21 tués et 70 blessés **♦Anglo-alliés :** pertes inconnues. Au sein de la population carolorégienne, les pertes furent faibles.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Dès le 3 août, une garnison française occupa la ville. Le 18 octobre, 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle rendit Charleroi à l'Autriche.

¹**Fascines:** petits fagots destinés habituellement à combler des fossés.

²Le prince de Conti, charmé de la bravoure et de l'intelligence de O'Lara, lui offrit du service dans l'armée française. Il accepta.

³*Chirurgical* diraient les aviateurs de la guerre électronique d'aujourd'hui.

SOURCES ET LECTURES ●Faesch, *Journaux des sièges de la Campagne de MDCCXLVI dans les Pais-Bas; avec les plans en taille-douce*, P. Mortier, Amsterdam, 1750. ●Georges Louis Le Rouge, *Carte Topographique des Environs de Charleroy jusqu'à Philippeville*, Charleroi, Belgique, 1746. ●*Ode sur la conquête des Pays-Bas et sur les événements de la campagne de 1746 y comprise la bataille d'Anss donnée le 11 octobre 1746*, publication Vve Danel et fils, Lille, 1746. ●*Plan et environs de Charleroy, levé géométriquement*, mis au jour par le Sr. Jaillot. Echelle, 1200 toises, 1746. ●Marie-Félix-Edmond vicomte de Boislecomte, *Le Maréchal de Belle-Isle, pendant la guerre de la succession d'Autriche*, d'après les lettres écrites au comte de Labasèque, ministre à la cour de Trèves (1741-1743), par M. le Vte de Boislecomte, Paris, 1899. ●Zambault (cheval-léger de l'une des compagnies d'ordonnances de la gendarmerie), *La Conquête des Pays-Bas par le roy dans la campagne de 1745, avec la prise de Bruxelles en 1746*, La Haye, 1747.



Coiladdy. *Siège de*

Date de l'action : 2 mai 1753.

Localisation : Pagode-forteresse de terre située dans l'île de Srirangam¹.

Conflit : Paix officielle depuis 1748.

Contexte : La guerre faisait rage dans le Carnate indien.

Chefs en présence ♦**Français** : Chanda-Sahib²; un officier français. ♦**Anglo-indiens** : enseigne Trusler.

Effectifs engagés ♦inconnus.

Stratégie ou tactique : pilonnage du fort.

Résumé de l'action : Au début d'août, les Français envoyèrent une troupe attaquer Coiladdy, un fort de terre à 1500 mètres à l'Est de la rive qui termine l'île de Srirangam. Informé de cette attaque, le capitaine anglais Gingen envoya l'enseigne Trusler pour renforcer la garnison. Cet officier défendit courageusement le fort durant quelques jours, puis il décrocha une nuit. Une troupe de 200 Européens (anglais) furent postés en face du fort sur la rive Sud de la Kavari afin de couvrir leur retraite. Mais les Français entendirent l'armée anglaise en pleine retraite traverser la rivière. Ils se mirent alors à les mitrailler tout en préparant l'assaut du fort. Les Anglais jetèrent alors leurs armes pour s'alléger et traversèrent la rivière en panique irrépressible.

Pertes ♦lourdes du côté anglais.

Conséquence de cette défaite anglaise : Ce succès détermina les Franco-indiens de Chanda-Sahib à traverser la rivière et à venir camper à l'Est de Trichinopoly.

SOURCES ET LECTURES ♦The Carnatic. *Illustrating the Carnatic Wars 1740 to 1763*, Lokanandini Press, Triplicane, Madras, 1920. Britannus, *A letter to a certain foreign minister, in which the grounds of the present war are truly stated, the conduct of the last administration in regard to foreign affairs fully vindicated and the terms of a safe and honourable peace clearly pointed out*, M. Cooper, Londres, 1745. ♦*A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761



¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Chanda Shahib était le Nabab du Carnate entre 1749 et 1752. Son vrai nom était Husayn Dost Khan. Il était le gendre de l'ancien nabab du Carnate Dost Ali Khan sous lequel il avait travaillé comme Douan.

Conjeeveram. Siège de

Date de l'action : 1751.

Localisation : Ville fortifiée des Indes, aujourd'hui Conjeeveram ou Kanchipuram. Coordonnées géographiques: 12° 50' de latitude Nord, et 79° 43' de longitude Est¹.

Contexte : Le 19 novembre, Clive² se mit en marche avec 200 Européens, 700 Cipayes et 3 pièces d'artillerie, espérant voir arriver le renfort de 2000 cavaliers promis par les Mahrattes. Mais ces cavaliers étaient alors fort occupés à piller une ville appartenant à Rajah Sahib, lorsque leur camp fut attaqué par un détachement français à la solde du Rajah Sahib et tout le fruit de leurs pillages volé. Apprenant la venue d'une unité [française] d'Européens de Pondichéry, Clive essaya d'obtenir l'aide du Mahratte afin d'intercepter les Français avant que leur troupe ne puisse faire sa jonction avec Rajah Sahib. Mais comme il n'y avait dans cette mission aucune possibilité de pillage³, Clive n'obtint aucun renfort des troupes du Mahratte. Jusqu'au moment où le chef mahratte apprit que la troupe arrivant de Pondichéry apportait une grosse somme d'argent⁴. La cupidité raviva le courage défaillant. Il réunit 600 cavaliers, se dirigea à marche forcée [30 km] avec Clive vers les troupes du Rajah Sahib, et réussit à leur reprendre le fruit des pillages. Puis Clive se dirigea vers la pagode fortifiée de Conjeeveram, où les Français entretenaient une petite garnison destinée à surveiller et à perturber les lignes logistiques anglaises entre Arcate et Madras.

Chefs en présence ♦ Clive commandait les forces anglaises.

Effectifs engagés ♦ l'armée anglo-indienne comptait 1500 hommes dont 200 soldats anglais, 700 Cipayes formés à l'anglaise, 600 cavaliers mahrattes et 3 canons. ♦ la garnison franco-indienne comptait 100 hommes dont une vingtaine de soldats français.

Stratégie ou tactique : Menaces de représailles puis bombardement des murs afin de créer une brèche.

Résumé de l'action : Clive somma alors le commandant de la pagode française de Conjeeveram de capituler. Ce dernier fit écrire une lettre par deux prisonniers anglais déclarant à Clive que, s'il attaquait, cela mettrait en danger la vie des deux prisonniers anglais. Mais les deux hommes ajoutèrent un commentaire suggérant que Clive devait passer outre à ce chantage et attaquer la pagode⁵. Cependant, Clive attendit, avant d'attaquer, de recevoir le matériel de siège de Madras. Ceci fait, il

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Robert Clive, 1725 - 1774. Clive alla dans les Indes pour la première fois en 1743 au service de la British East India Company. Il combattit brillamment pour l'Empire britannique. Il entra en Angleterre en 1753 puis retourna dans les Indes où il infligea une défaite à des forces autochtones [du Bengale], l'année suivante. Le Bengale fut ainsi annexé à l'Empire anglais. Son administration de cette province fut fortement entachée de corruption. De 1760 à 1765, il vécut en Angleterre puis retourna au Bengale en tant que gouverneur et représentant de Sa gracieuse Majesté. En 1767, il revint en Angleterre et se suicida lorsque, en 1774, le parlement de Londres enquêta sur la corruption à laquelle il s'était livré. [Encyclopaedia Britannica]

³Les soldes des troupes mahrattes manquaient de consistance, et les soldats devaient se payer en nature chez les paysans désarmés afin de faire vivre leurs nombreuses familles qui suivaient parfois l'armée en guerre. Il en était souvent de même dans les armées européennes.

⁴Rumeur lancée par les Anglais afin de motiver les troupes Mahrattes.

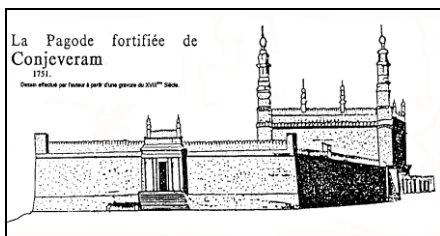
⁵L'anglais n'était pas encore une langue internationale et le commentaire idiomatique passa inaperçu aux yeux du commandant de la place.

commença à pilonner le mur qui s'écroula après trois jours de bombardement. Voyant la partie perdue face à des forces bien supérieures, le commandant français profita de la nuit qui suivit pour abandonner la pagode, et ce ne fut que le lendemain matin que les Anglais se rendirent compte que la garnison leur avait glissé entre les doigts.

Pertes ♦quelques blessés seulement de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite française : Clive fit détruire les énormes portes blindées qui fermaient la pagode de Conjeveram, afin que ce bâtiment de culte ne puisse plus être utilisé comme forteresse. Puis il rentra à Madras.

SOURCES ET LECTURES ● *A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761. ● John Charpentier, *Dupleix et l'empire des Indes*, Mame, Tours, 1937. ● Gabriel Jouveau-Dubreuil, *Dupleix; ou, L'Inde conquise*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1942. ● États: 1 ° des troupes de la reine de Hongrie dans les Pays-Bas ; 2 ° des troupes anglaises qui ont passé en Flandre; 3 ° des troupes de Hanovre; 4 ° des troupes de Hollande; 5 ° de ce que l'on estime nécessaire pour les garnisons des places des Pays-Bas de la reine de Hongrie; 6 ° de ce que l'on estime nécessaire pour les garnisons des places des Hollandais; 7 ° de ce qu'il restera de troupes pour mettre en campagne; 8 ° des garnisons hollandaises qui sont actuellement dans les places de la république ou dans les places du Pays-Bas autrichien, sans données de publication, 1744.



Covelong. *Prise du fort de*

Autres noms : Covelaon, Kovelong.

Date de l'action : mi-septembre 1752.

Localisation : Le fort de Covelong était situé à 30 km de Madras, sur le bord de la mer, à égale distance de Saint-Thomé et de Sadras, Côte du Coromandel, Carnate, Inde. Coordonnées géographiques: 12° 45' de latitude Nord, et 80° 17' de longitude Est¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748].

Contexte : Dans les Indes, faisaient rage des rivalités coloniales entre ces deux puissances européennes.

Chefs en présence ♦**Anglais** : Robert Clive. ♦**Français** : le nom du commandant français est inconnu.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 600 Européens, 2200 Cipayes et 4000 fantassins et cavaliers indiens. ♦**Français** : 300 Cipayes et 50 Français en garnison.

Stratégie ou tactique : Le fort n'avait pas de fossé mais un mur puissant flanqué de tours rondes sur lesquelles étaient montées 30 pièces d'artillerie. Les Français s'en étaient emparés en 1750. La place avait en 1752 une garnison de 300 Cipayes et de 50 Français. Durant cette action militaire se posa le problème de la *qualité des troupes*, et, d'une façon plus générale de la *discipline militaire*. Dans sa propre biographie, Sun Tzu explique comment la discipline militaire peut être établie en dépit de la qualité des troupes. Le livre de Sun Tzu qui cherchait un emploi lui avait permis d'obtenir une audience auprès de Ho Lu, roi de Wu. Ce dernier décida sans doute de le ridiculiser ou de le mettre à rude épreuve. Mais laissons la parole à Sun Tzu: «Ho Lu dit: *"J'ai lu vos treize chapitres, monsieur, en leur intégralité. Pouvez-vous procéder à une petite démonstration de l'art de maîtriser les mouvements des troupes?"* Sun Tzu répondit: *"Je le peux."* Ho Lu demanda: *"Pouvez-vous pratiquer cette expérience sur des femmes?"* Sun Tzu dit: *"Oui."* Là-dessus, le roi donna son accord et fit envoyer du palais cent quatre-vingts belles femmes. Sun Tzu les répartit en deux compagnies et plaça à leur tête les deux concubines préférées du roi. Il leur apprit à toutes à porter une hallebarde. Puis il dit: *"Savez-vous où se trouve le cœur, où se trouvent la main droite, la main gauche et le dos?"* Les femmes dirent: *"Nous le savons."* Sun Tzu dit: *"Lorsque j'ordonne "Face" tournez-vous de face, le cœur vers moi; lorsque je dis "gauche" tournez-vous vers la main gauche; lorsque je dis "Droite" vers la droite; lorsque je dis "Arrière" tournez-moi le dos."* Les femmes dirent: *"Nous avons compris."* Après l'énoncé de ces dispositions, les armes du bourreau furent préparées². Sun Tzu donna alors les ordres trois fois et les expliqua cinq fois, après quoi il battit sur le tambour le signal *"Tournez-vous à droite"*. Les femmes éclatèrent de rire. Sun Tzu dit: *"Si les instructions ne sont pas claires, et si les ordres n'ont pas été complètement expliqués, c'est la faute du commandant."* Il répéta ensuite les ordres trois fois et les expliqua cinq fois, puis il frappa sur le tambour

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Pour bien montrer qu'il parlait sérieusement [note de Francis Wang le traducteur chinois]. Il se doutait bien que les courtisanes allaient essayer de le ridiculiser afin de distraire le roi.

le signal de se tourner à gauche. De nouveau les femmes éclatèrent de rire. Sun Tzu dit: *“Si les instructions ne sont pas claires et si les ordres ne sont pas explicites, c'est la faute du commandant. Mais lorsque les instructions ont été expliquées et que les ordres ne sont pas exécutés conformément à la loi militaire, il y a crime de la part des officiers.”* Puis il ordonna que les capitaines de la compagnie de droite et de celle de gauche soient décapités. Le roi de Wu qui, de sa terrasse, assistait à la scène, vit que ses deux concubines bien-aimées allaient être exécutées. Il s'effraya et dépêcha son aide de camp, porteur du message suivant: *“Je sais à présent que le général est capable d'utiliser des troupes. Sans ces deux concubines ma nourriture n'aura plus aucune saveur. C'est mon désir qu'elles ne soient pas exécutées.”* Sun Tzu répondit: *“Votre serviteur a déjà reçu de vous l'investiture de commandant en chef; or, lorsque le commandant est à la tête de l'armée, il n'est pas tenu d'accepter tous les ordres du souverain.”* Il ordonna donc que les deux femmes qui avaient commandé les troupes fussent exécutées, afin de faire un exemple. Puis il plaça à la tête des compagnies celles qui occupaient le grade immédiatement inférieur. Là-dessus de nouveau, au tambour, il donna le signal et les femmes se tournèrent à gauche, à droite, de face, de dos, se mirent à genoux et se redressèrent toutes, exactement comme l'exigeait l'exercice imposé. Elles n'osèrent pas faire le moindre bruit. Sun Tzu envoya alors un messenger au roi pour lui porter l'information suivante: *“Les troupes sont maintenant en bon ordre. Le roi peut descendre pour les passer en revue et les inspecter. Elles peuvent être utilisées au gré du roi; elles iront même jusqu'à traverser le feu et l'eau¹.”* Le roi nomma Sun Tzu général en chef de son armée.

Résumé de l'action : L'armée anglaise se mit en marche le 10 septembre 1752 avec 4 gros canons de 24 livres. En arrivant près du fort, la moitié de la troupe fut dépêchée de nuit pour s'emparer d'un *jardin muré* situé à 500 mètres au Sud du fort. Mais les Français avaient été avertis par un déserteur de l'arrivée des Anglais. À l'aube, un détachement français sortit du fort et s'approcha du camp anglais où les soldats français déchargèrent une salve sur le camp anglais, ce qui sema la panique. L'officier anglais qui commandait la troupe fut tué. La troupe anglaise se mit à fuir *"with a degree of determination which appeared to indicate that Madras was the point to which they were bent and that their speed would not slacken until they arrived there²"*, raconta non sans humour un historien anglais. Mais Clive qui arrivait avec le reste de ses forces arrêta les fuyards. Il fallut cependant qu'il use de violence pour les forcer à retourner au combat. Arrivé au fort, Clive somma le commandant français de se rendre. Celui-ci répondit avec hauteur. Clive tenta alors d'ériger une batterie à 250 mètres des murs; mais sa construction fut entravée par le feu nourri des Français. Un gros rocher qui était occupé comme avant-poste fut frappé par un boulet français. Il s'abattit comme un énorme dinosaure mort, roula et se fractionna, écrasant, tuant et blessant 14 Anglais; Clive lui-même n'échappa à la mort que par miracle. La baraka des grands stratèges! Ce coup au but déclencha une autre panique, et, de ce fait, une deuxième fuite des

¹Tiré de *L'Art de la Guerre* de Sun Tzu, traduit par Francis Wang.

²Avec un degré de détermination qui semblait indiquer que Madras était l'objectif vers lequel ils tendaient, et que leur vitesse ne faiblirait pas jusqu'à ce qu'ils y parviennent.

troupes anglaises¹ qui refusaient de retourner à l'attaque. Il réussit pourtant, par son prestige et son mépris du danger, à donner à ces canailles², un certain sens du service militaire. Le troisième jour, Clive marcha avec la moitié de son armée [c'est à dire avec 3500 hommes dont 500 Européens] pour rencontrer une armée de secours [composée de 40 Français et de 600 Cipayes], envoyée par Dupleix, et qui s'était avancée à 6 km de Covelong. Mais ces troupes de secours semblaient atteintes par les mêmes syndromes que les soldats anglais³. Elle furent après un bref mais furieux combat. Il est vrai que, cette fois, la différence d'effectifs avait de quoi suggérer que leur combat était sans espoir. Le jour suivant la batterie fut terminée; c'est alors que le commandant français du fort offrit de capituler à condition de pouvoir sauvegarder les biens. Ce qui fut accepté.

Pertes ♦ inconnues.

Conséquence de cette défaite française : Cette bataille indiquait à quel point avait baissé la qualité des soldats disponibles pour aller poursuivre la lutte dans ces contrées lointaines.

SOURCES ET LECTURES ♦ S.P. Sen, *The French in India, 1763-1816*, Firma K.L. Mukhopadhyay, Calcutta, 1958. ♦ *A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761. ♦ *The Carnatic. Illustrating the Carnatic Wars 1740 to 1763*, Lokanandini Press, Triplicane, Madras, 1920. ♦ Roger Glachant, *Histoire de l'Inde des Français*, Librairie Plon, Paris, 1965.



¹ Les soldats anglais de cette unité étaient pour la plupart de jeunes recrues sorties de prisons, et si mal disciplinées qu'il fallut longtemps et toute la force de caractère de Clive pour en faire de vrais soldats. On leur offrait le choix entre la prison et l'armée. Les services de recrutement militaire ont toujours éprouvé, en Angleterre, de sérieuses difficultés à recruter des soldats. Les Anglais semblent récalcitrants à la vie militaire. D'ailleurs, durant la I^e et la II^e Guerres Mondiales, la *Conscription générale* et obligatoire ne fut votée qu'à la fin de ces conflits et non pas au début comme en France.

² Pour utiliser l'expression même d'un historien anglais.

³ Poursuit le même historien humoriste

Culloden Moor. Bataille de (Moor = landes)

Date de l'action : 16 avril 1746

Localisation : À 7 km d'Inverness, *Porte des Highlands* écossais. Le site se visite aujourd'hui encore.

Conflits : Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748]. Campagne d'Écosse et d'Angleterre du prince Charles-Édouard Stuart [23 ans], candidat au trône d'Écosse.

Contexte : En 1745, Charles-Édouard Stuart [23 ans], petit-fils du roi d'Angleterre détrôné par Guillaume d'Orange, débarqua en Angleterre, leva une armée écossaise composée de volontaires des Hautes-Terres de même que des Basses-Terres, s'empara d'Édimbourg et envahit l'Angleterre où il devait faire sa jonction avec une armée française de 10 000 hommes qui débarquerait dans le Sud de l'Angleterre afin de faire diversion. Mais, en arrivant à 300 km de Londres, Charles-Édouard reçut la nouvelle du débarquement de quelques troupes françaises à Montrose [Écosse]. Il apprit aussi que trois armées anglaises, totalisant 30 000 hommes, étaient en train de se concentrer pour faire face à ses 6 000 hommes. Les Français ne seraient pas de trop. Il fit donc demi-tour pour regagner l'Écosse. Le retour se passa bien, puisque, s'il fut attaqué, il remporta deux victoires [Preston et Falkirk]. Le duc de Cumberland¹ arriva enfin en Écosse après avoir fait débarquer dans le Sud de la Grande-Bretagne des unités anglaises et allemandes prélevées sur l'armée anglaises des Flandres. Des unités allemandes menées par le Prince de Hesse, cousin de Cumberland, vinrent aussi débarquer à Leith, port d'Édimbourg². L'hiver passa lentement en coups de mains franco-écossais, tandis que les troupes anglaises brûlaient les maisons de ceux qui avaient rejoint l'armée insurgée.

Le lundi 14 avril 1746, l'armée anglaise de Cumberland fit enfin mouvement et franchit la Spey qui servait de frontière de facto entre les belligérants. Les cornemuses de l'armée insurgée battirent immédiatement le rappel des troupes à travers les rues d'Inverness. "*On va servir à Cumberland un autre Fontenoy!*" plaisaient les officiers français plein d'ironie. Charles-Édouard sauta sur son cheval et mena son armée vers Culloden House, à 6 ou 7 km d'Inverness où les Écossais se préparèrent à bivouaquer pour la nuit. Les forces de Charles-Édouard étaient faibles. Il n'avait que 4.000 hommes. Il avait envoyé des estafettes un peu partout dans la région pour hâter le retour des divers détachements; mais plusieurs clans n'étaient pas encore revenus. *Les Frasers, les Keppoch-Macdonalds, les Macphersons, les Macgregors*, quelques

¹Le prince William Augustus duc de Cumberland (15 avril 1721 – 31 octobre 1765), duc de Cumberland, était un membre de la famille royale britannique. Il est le sixième enfant et le troisième fils du roi George II de Grande-Bretagne et de la margravine Caroline de Brandebourg-Ansbach. Il fut un grand chef militaire britannique mais il subit de nombreuses humiliations de la part des Français. Après les massacres de Culloden, il fut surnommé le Boucher des Écossais.

²En entrant dans Édimbourg, le duc de Cumberland constata que presque toutes les vitres de la ville avaient été brisées. Il s'informa et on lui apprit que, peu auparavant, les autorités anglaises avaient ordonné aux Écossais d'illuminer leurs fenêtres en l'honneur de la fête du roi d'Angleterre. Les troupes anglaises s'amuserent, ce soir-là, à briser les vitres de tous ceux qui ne s'étaient pas soumis à cet ordre: "*Tous ceux qui ont eu les vitres cassées sont des Jacobites [catholiques]*," commenta le gouverneur du château, au grand amusement du duc de Cumberland.

Glengarry et les *Mackenzies* mobilisés par le comte de Cromarty n'étaient pas encore de retour. Les clans *Macdonald* de *Keppoch* et *Fraser* arrivèrent enfin le matin de la bataille, portant le total à 5.000 hommes environ. Les vivres manquaient et les Écossais ne recevaient qu'un petit *bannock*¹ par jour. Cette alimentation fort peu satisfaisante provoquait des départs d'unités entières qui allaient au ravitaillement et revenaient ensuite. Charles-Édouard ordonna alors qu'un stock de vivres soit concentré à Inverness et un festin préparé. Mais sans le savoir, il préparait le repas des vainqueurs anglo-allemands, car le moment crucial de la bataille approchait. Il était environ 11h00 du matin quand l'armée anglaise fut aperçue à l'horizon. D'imprudents civils écossais, venus d'Inverness, s'étaient massés derrière l'armée écossaise pour voir leurs troupes infliger aux Anglais abhorrés une cuisante défaite. **Chefs en présence ♦Écossais :** Georges Murray commandait l'aile droite [Lord George Murray (4 octobre 1694-11 octobre 1760) était le 5^e fils de John Murray, 1^{er} duc d'Atholl, chef du clan Murray par sa première femme Catherine, fille du 3^e duc d'Hamilton]; le duc de Perth lord Jehan [John] Drummond la gauche; le général Stapleton la deuxième ligne; le prince Charles-Édouard², général en chef, se tenait sur une éminence à l'arrière du Corps de bataille. **♦Anglais :** le duc de Cumberland; le prince de Hesse.

Effectifs engagés ♦Anglo-allemands : 11 000 hommes. **♦Écossais :** 5 000 hommes dont deux bataillons de l'armée française³. «Durant de nombreuses années, Mac Donell⁴ de Keppoch [l'un des chefs écossais] fut considéré comme le héros de Culloden, mais tout récemment⁵ M. Andrew Lang tenta de prouver qu'il n'en était rien... Le point controversé était de savoir si ses clansmen refusèrent de suivre leur chef, ou le suivirent réellement, et même le dépassèrent pour engager l'ennemi après

¹Le *bannock* était un pain écossais fait de farine extrêmement grossière [quelquefois faite de grain à demi-moulu], que les émigrants de ce pays mirent à la mode chez les traiteurs de nourriture du Canada quelques années plus tard, lorsque, à la suite de cette bataille et du nettoyage ethnique à la fin de ce même XVIII^e siècle et au commencement du suivant, l'Écosse se vida au profit de l'Amérique du Nord.

²Charles Édouard Stuart (1720-1788), surnommé *Bonnie* (*beau en écossais*) *Prince Charlie*, était le fils aîné du prince Jacques François Stuart, lui-même fils du roi Jacques II d'Angleterre, Jacques VII d'Écosse, qui avait perdu son trône en 1688, et le prétendant Stuart aux couronnes anglaises et écossaises. Charles naquit à Rome et passa son enfance en Italie. Il participa au siège de Gaète en 1734. En décembre 1743, le père de Charles le nomma Prince régent, lui donnant l'autorité d'agir en son nom. Dix-huit mois plus tard, il mena un soulèvement pour tenter de rendre le trône à son père. Il débarqua à Eriskay le 23 juillet 1745 avec sept compagnons, espérant le soutien d'une flotte française, mais ces navires ayant été endommagés par une tempête, il dut essayer de lever une armée en Écosse. De nombreux clans catholiques des Highlands étaient d'allégeance jacobite et Charles, bien que catholique s'attendait à un accueil chaleureux de ces clans, mais la réaction se fit attendre. Charles fut capable de lever une troupe suffisante pour marcher sur Édimbourg, qui se rendit rapidement. Il défait ensuite la seule armée gouvernementale à la bataille de Prestonpans le 21 septembre 1745 et en novembre se trouva à la tête d'une armée de 6 000 hommes. Poursuivi par le duc de Cumberland, fils du roi George II, il subit une défaite écrasante à la bataille de Culloden, le 16 avril 1746. La cause des Stuart étant perdue, Charles se réfugia d'abord en France puis à Rome, où il mourut le 31 janvier 1788.

³Ces deux bataillons "français" comportaient 200 volontaires français et 5 ou 600 Irlandais et Écossais.

⁴Ou MacDonald; l'orthographe variait énormément, surtout en considérant l'analphabétisme généralisé de l'époque.

⁵À la fin du XIX^e siècle.

que ce dernier fut tombé.» Sir Walter Scott à répandu l'idée¹ que: "Keppoch aurait pu entraîner plus d'hommes sur le champ de bataille, mais il existait un différend entre lui et son clan une circonstance rare en elle-même, et encore plus extraordinaire puisqu'elle avait surgi sur une question de croyances religieuses. Keppoch était protestant, son clan était catholique, une différence qui n'aurait engendré aucune discorde entre eux si Keppoch avait permis à un prêtre catholique d'accompagner ses fidèles durant la marche. Mais le chef refusa; les clansmen se considérèrent comme offensés et vinrent en plus petit nombre que prévu, car, malgré tout, ils l'aimaient beaucoup et c'était mérité." D'un autre côté, selon la tradition familiale des Keppoch, toute cette histoire serait née de l'imagination fertile de Murray de Broughton, et n'aurait eu aucun fondement réel; au contraire, Keppoch était "catholique et avait élevé toute sa famille dans cette foi"².

Alexandre MacDonell³ de Keppoch, élevé en France, était un ancien officier de l'armée française. Quoiqu'il ait été mortellement blessé sur le champ de bataille de Culloden, sa famille fut néanmoins frappée en bonne et due forme par la vengeance d'Albion. Sa maison fut incendiée et rasée, et son patrimoine territorial confisqué..." Comme pour exterminer aussi son clan et extirper les racines de la contestation, la région de Keppoch servit⁴ d'interminable réserve de *matériel humain* aux Anglais qui y puisèrent à profusion afin de "procurer des recrues aux régiments de Highlanders nouvellement constitués entre 1750 et le temps présent. Parmi les officiers des Fraser Highlanders étaient les capitaines Donald Macdonald⁵, Ranald Macdonell⁶, et Archibald⁷... En 1793, le "Cameron Volunteers Regiment" fut levé. Tous les hommes étaient de Lochaber, 300 venaient même de Keppoch. Deux ans plus tard, il fut proposé par le War Office⁸ de l'époque d'amalgamer ce régiment dans d'autres. Cela fut durement ressenti et critiqué par les officiers et les hommes. Le commandement en chef anglais menaça alors d'exiler ce régiment dans les Caraïbes⁹ si les hommes s'obstinaient à contester l'ordre de dispersion; ce à quoi Cameron de Erracht répliqua avec défiance: "Vous pouvez dire de ma part à votre père, le Roi, qu'il peut nous envoyer en enfer s'il le veut; j'irai à la tête de mes hommes! Mais nous n'acceptons pas de nous laisser amalgamer"¹⁰. Le régiment écossais tout

¹Sir Walter Scott, *Les Contes de mon Grand-Père*, chapitre xxvi; note au bas de la page.

²Odo Blundell, *The Catholic Highlands of Scotland*, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 The Central Highlands, chapitre Lochaber, pages 173. Keppoch avait été éduqué en France et était entré dans l'armée française pour y combattre les Anglais.

³Keppoch, nom de sa terre, devint son surnom. La noblesse française portait aussi le nom de ses terres.

⁴Comme les autres clans catholiques des Highlands.

⁵Frère de Clanranald.

⁶Frère d'Angus XVII de Keppoch.

⁷Petit-fils d'Angus.

⁸Ministère de la Guerre, de Londres; le but était de disperser ces soldats qui montraient un peu trop d'*esprit de corps* dans leur rancune contre les Anglais.

⁹Où faisaient rage la terrible Guerre de l'Esclavage et la fièvre jaune.

¹⁰Le texte original est encore plus provocant: "... *but he dare not draft us.*" [*mais qu'il ne s'avise pas de nous...* le verbe ne prend pas d's car il s'agit d'un subjonctif]. C'est dire à quel point les Highlanders voulaient bien combattre pour la gloire de l'Angleterre, qui les avait opprimés et qui se préparait à liquider les Highlands [voir The Highlands Clearances ou Nettoyage ethnique des Highlands], mais à la seule condition de combattre en corps claniquement homogènes; ce qui leur évitait la discrimination de la part des autres soldats par la

entier fut donc littéralement envoyé en enfer; il fut disciplinairement muté dans les Antilles, et, après deux ans de ce terrible climat, un quart seulement des Highlanders revinrent dans le district écossais de Lochaber, décimés par les Républicains français, les esclaves insurgés, et la fièvre jaune.¹ Et c'est ainsi qu'un poète écossais put tristement exprimer ses lamentations sur les malheurs du peuple celte:

*Lochaber, on thy heather hills,
The fame of heroes rest;
Each name in Scotia's annals famed
Found echo in thy breast:
Historic Keppoch, desert now,
Speak from thy ruined mound,
The days when Claverhouse, noblest chief,
Thine aid and shelter found.*

Stratégie ou tactique : L'opinion du duc de Cumberland sur l'Écosse et les Écossais était extrêmement biaisée. Dans ses lettres, il décrivait avec un extrémisme aveugle à quel point il en avait assez de ce pays: «*Les Écossais sont tous Jacobites, sans exception.*» Même les "loyalistes"² ne pouvaient lui être d'une grande utilité. Il se sentait encore plus en pays ennemi que quand il faisait la guerre aux Français dans les Flandres. «*Des mesures douces ne donneront rien dans un pays comme celui là... Vous trouverez que la totalité des lois de cet ancien royaume doivent être modernisées. Pourrai-je jamais énumérer la longue liste de vilains et de vilénies qui abondent dans ce pays*³!...» À cause de ce mépris, la révolte allait être écrasée dans le sang; ce qui n'était certes pas une stratégie idéale pour un mariage entre deux peuples. Si Cumberland traita en prisonniers de guerre les Français capturés en Écosse, il exerça contre les partisans écossais du prince-prétendant des représailles terribles qui lui valurent le surnom de "*Boucher des Écossais*" : femmes violées, maisons brûlées, jugements expéditifs; pendant 18 longs mois. En représailles, le ministre d'Argenson fit arrêter tous les Anglais qui vivaient en France et les expulsa vers l'Angleterre.

Les landes de Culloden, s'étendent à perte de vue, avec des marécages en hiver ou au printemps, et parfois, à ce moment de l'année [avril], de la neige. L'armée écossaise de Charles-Édouard était mal en point, sous-alimentée, mal pourvue de canons et mal commandée; surtout en face de l'armée anglo-allemande, bien nourrie, bien dirigée par un vétéran des guerres continentales; car, même si Cumberland n'avait pas brillé en face du maréchal de Saxe, ce dernier avait par moment ressenti des sueurs froides au cours de la bataille de Fontenoy. Aujourd'hui, Cumberland avait en face de lui un prince Stuart qui n'avait pas une emprise totale sur ses Montagnards parfois indisciplinés, comme on va le voir lorsque le premier rang se lancera à l'attaque sans ordre, simplement pour éviter la canonnade anglaise.

religion [la-leur était catholique] ou la langue [gaélique].

¹C'est à dire que 600 hommes seulement revinrent, alors que 2.500 étaient partis pour cet enfer. Les autres dorment pour l'éternité dans la terre humide des Antilles que les touristes du *Club Med* considèrent aujourd'hui, non plus comme l'enfer, mais au contraire comme le paradis!

²Tout le monde était *loyal* à quelque chose, à un idéal, à une idée ou à une personne; pour Cumberland, il s'agissait des Écossais loyaux à son père le roi Georges d'Angleterre.

³History of the Rebellion of 1745-6, voir in fine

ARMÉE ÉCOSSAISE

L'adjudant-général O'Sullivan rangea l'armée écossaise sur deux lignes; sa gauche appuyée à un mur de tourbe qui entourait une ferme, et sa droite contre une sorte de marais dans la direction de Cullo-den House.

♦ *La première ligne se composait des clans suivants, de droite à gauche* : les Athole, les Cameron, les Appin, les Fraser¹, les Mackintosh, les Maclachlan et les Maclean [ces deux clans ne formaient qu'une seule unité], les Farquharson, les Claranald, les Keppoch, les Glengarry.

♦ *La deuxième ligne comportait* [de gauche à droite] : des troupes Écossaises mais du Bas-Pays (Lowland) le bataillon Ogilvie, celui de Lewis Gordon, de Glenbucket, du Duc de Perth, puis les deux bataillons "français", formés de 200 soldats Français mais surtout d'Irlandais et d'Écossais [*Royal-Écossais* et *Royal-Irlandais* qui venaient de France]. Trois batteries d'artillerie, au centre et à chaque aile, flanquaient la première ligne. Chacune des deux lignes de bataille Highlander était compacte et de trois hommes d'épaisseur. Outre l'uniforme écossais habituel, les hommes portaient un mousquet sur l'épaule gauche; la garde ajourée de leur grosse *épée d'estoc et de taille*² apparaissait sur la hanche gauche, des crosses de pistolets sortaient de leurs gaines, et une petite pochette pendait sur la fesse droite³. À droite de chaque pièce d'artillerie apparaissait un cylindre de vannerie [un gabion] pour la protection des artilleurs.

ARMÉE ANGLAISE

Face à ces combattants sous-alimentés, qui avaient l'allure de vagabonds en kilts, se rangeait l'armée anglaise, rigide comme un régime prussien. Le duc de Cumberland les harangua sur le champ de bataille, les avertissant que des paniques ridicules comme à Falkirk ou à Preston ne seraient plus tolérées. La mort immédiate réglerait les problèmes de discipline ou d'abandon de poste. Les troupes allemandes [hessoises⁴] étaient habituées à ce régime de fer mais les soldats anglais devaient sans doute pester dans leur barbe en regardant ce prince allemand devenu prince royal d'Angleterre⁵. L'armée royale donnait une impression désespérément rigide et menaçante; et beaucoup d'Écossais eurent des visions de défaite en la voyant approcher. Une polémique avait alors lieu depuis les dernières défaites de l'armée anglaise, à savoir "pourquoi les troupes anglaises n'adoptaient-elles pas la lourde épée à double tranchants⁶ plus efficace que la maigre baïonnette en usage?"

¹Une partie du clan Fraser [les Fraser du Master de Lovat] arriva en retard, à la fin de la bataille.

²Lourde épée faite pour frapper par la pointe [d'estoc] ou par les tranchants [de taille].

³Peut être une cartouchière, suggère l'un des historiens. Quant aux autres, ils n'en parlent pas.

⁴Les troupes hessoises avaient embarqué à Anvers, au nombre de 6 000, sous le commandement du comte de Craufurd [Crawford]. Elles venaient de débarquer à Leith pour remplacer [à la demande des Français] les 6 000 Hollandais. Le duc de Cumberland avait stationné 2 des 12 bataillons allemands à Stirling et 4 à Perth afin de tenir en respect les populations écossaises. Il garda donc les effectifs de 6 bataillons allemands avec lui pour procéder à la poursuite les Montagnards Highlanders.

⁵William Augustus, duc de Cumberland, était le fils [né à Londres] de l'Électeur de Hanovre, né, lui, à Herrenhausen, et de Caroline d'Ansbach, Allemande elle aussi.

⁶Broadsword ou *claymore* en gaélique écossais. Il s'agissait en fait d'une lourde épée d'environ 1 m de long, droite, avec garde enveloppante pour protéger les poignets [car on pouvait la tenir à deux mains]. La lame avait l'épaisseur d'une lame de poignard ou de baïonnette d'aujourd'hui à double tranchant; alors que les baïonnettes du XVIII^e siècle étaient rondes et fines.

Cumberland refusa mais trouva une parade efficace. Il avait remarqué que, dans une charge de Montagnard contre soldat régulier, l'Écossais écartait la baïonnette du soldat sur le côté avec son petit bouclier rond et se trouvait alors avec sa lourde épée face à la poitrine désarmée du soldat qu'il ne restait qu'à frapper. Le duc imagina donc que si chaque soldat, en arrivant à distance adéquate de l'ennemi, dirigeait ses coups non pas contre l'homme qui lui faisait directement face mais contre celui situé devant son compatriote de droite, le bouclier devenait inutile pour l'Écossais qui allait recevoir des coups du côté non-protégé. Car le claymore était toujours levé pour frapper avant que l'homme ne puisse parer le coup.

Cumberland avait effectué des exercices dans ce sens avec ses hommes durant tout le printemps. Après le "jus" matinal, qui était en fait un véritable repas, l'armée anglaise se mit en marche en colonne à partir du camp de tentes: 3 colonnes parallèles de 4 régiments chacune, avec une colonne d'artillerie d'un côté et des Dragons [cavaliers] de l'autre.



État actuel du champ de bataille de Culloden Moor;
les blocs indiquent la position des clans.

À deux kilomètres de l'armée écossaise, les Anglais s'arrêtèrent pour se déployer en lignes de bataille dans le but d'inciter les Écossais à quitter leurs propres positions et à passer à l'offensive. Traditionnellement, les Anglais se battaient en défensive; les exceptions, comme à Fontenoy, ne leur portaient pas chance. Puis, constatant que les Écossais eux-mêmes voulaient rester sur la défensive, Cumberland remit sa ligne en colonne de marche. À un kilomètre de la ligne ennemie, les Anglais se reformèrent sur trois lignes de bataille: **Première ligne**, sous le commandement du comte d'Albemarle¹, de gauche à droite: *Barrel Regiment* [aujourd'hui le 4th Foot], *Munro Regiment* [37th Foot], *Scots Fusiliers* [21st Foot²], *Price Regiment* [14th Foot], *Cholmondley Regiment* [34th

Un petit bouclier rond de 50 cm de diamètre représentait le côté défensif.

¹Il s'agissait de la famille hollandaise *van Keppel* [protestante] et non plus de la famille anglaise *Monck* [catholique], qui avait perdu ce titre anglais pour des raisons religieuses [à cause du Test Act], à la fin du XVIII^e siècle.

²Un régiment écossais formé de Lowlanders, c'est à dire d'Écossais protestants des Basses-Terres, assimilés et convertis plus tôt par l'Angleterre. Ils étaient des vétérans des Flandres, de Fontenoy où ils s'étaient distingués, et risquaient la mort en désertant; cela n'empêchait pas un certain mouvement de désertion. Ce qui semble plus discutable, c'est que le Haut-Commandement anglais ait utilisé des Écossais pour vaincre des Écossais, comme l'avaient fait les Français de Guillaume le Bâtard avec les Anglais, de même que les autorités anglaises avec les Noirs, pour rétablir l'esclavage dans les Antilles [voir Guerre de l'Esclavage], et avec les Canadiens-français pour écraser le francophile Pontiac [voir Guerre de Pontiac]. L'effet

Foot], *Scots Royal Regiment* [1st Foot]. **Deuxième ligne** [général Huske] : *Wolfe¹ Regiment* [8th Foot], *Sempill Regiment* [25th Foot], *Blyth Regiment* [20th], *Ligonier Regiment* [48th] et le *Fleming Regiment* [35th]. **Troisième ligne** [brigadier général Mordaunt] : *Blakeney Regiment* [27th], *Batterieau Regiment*, *Pulteney Regiment* [13th], *Howard Regiment* [3rd]. Les régiments anglais étaient *en quinconce*² pour une plus grande étanchéité. Des batteries de deux pièces d'artillerie avaient été postées entre chaque groupe de deux régiments de première ligne. Les Dragons de Kerr [11th Regiment] faisaient garde-flanc gauche [colonel Lord Antrum]. La droite anglaise s'appuyait à une tourbière marécageuse. Les Dragons de Cobham [10th Dragoon Regiment] flanquaient la troisième ligne, en deux unités. Le clan Highlander d'Argyle, passé lui aussi pour des raisons religieuses du côté anglais, gardait les bagages. Le dispositif de Cumberland était invincible. Tout était calculé de près et les Écossais, qui devaient lutter à un contre deux, n'avaient absolument aucune chance contre cette machine à tuer, réglée comme une horloge. Très anxieux en dépit de cela, Cumberland, qui craignait que ses troupes ne prennent la fuite en voyant approcher les grands rouquins en kilt, hurlants comme des possédés, harangua ses hommes par des mots pleins de menace. Il les incita à oublier leurs échecs de Preston et de Falkirk et les engagea à penser qu'ils défendaient *les libertés de leur pays et les droits de leur maître*. (Sic!) Il leur lut une lettre qui avait soi-disant été trouvée sur un traînard ennemi et dans laquelle les Montagnards révélaient qu'ils n'allaient montrer aucune pitié envers les prisonniers anglais. Après cette petite ruse fort efficace, il leur fit remarquer qu'ils étaient encerclés de marécages, et que, s'ils se sauvaient, pas un ne s'en tirerait; ils devaient donc se battre jusqu'à la mort. Il demanda à ceux qui ne se sentaient pas à l'aise dans l'armée anglaise de sortir avant la bataille car "il préférerait se battre avec 1000 hommes courageux qu'avec 10 000 peu convaincus de la justesse de leur cause"³. Pleins d'enthousiasme, les régiments se mirent à hurler «Flandre! Flandre!...»⁴ Charles-Édouard exhorta aussi ses troupes au courage et à la détermination⁵.

psychologique est puissant.

¹Celui-là même qui, devenu général, commandera les Anglais à Québec et mourra sur les Plaines d'Abraham en 1759.

²C'est à dire disposés comme des briques dans un mur. Les intervalles de la première ligne étaient adossés aux centres des régiments de la deuxième.

³Ruse aussi; en réalité, il fit fusiller, après la bataille, 36 déserteurs écossais qui avaient profité des manœuvres pour passer chez les Montagnards Highlanders.

⁴Ils tenaient à venger leur défaite de Fontenoy [1745] en Flandre, où l'armée française qui comptait quelques régiments écossais highlanders catholiques avaient vaincu l'armée anglaise dans laquelle combattaient ces mêmes régiments lowlanders protestants.

⁵Le dispositif de Culloden évoque le *XIX^e Ordre de Bataille* de Jomini: «Des faits précédents peut être déduite la vérité suivante "que le moyen le plus difficile aussi bien que le plus certain utilisé par les assaillants pour remporter la victoire consiste à appuyer fortement la première ligne avec les troupes de la deuxième renforcés de la Réserve, et à utiliser adéquatement les masses de cavalerie et d'artillerie, pour aider à porter le coup décisif à la deuxième ligne de l'ennemi; c'est le problème le plus important de toutes les tactiques de batailles." Dans cet important moment critique de la bataille, la théorie devient un guide incertain; car elle n'arrive jamais à la hauteur de l'urgence et ne peut jamais se comparer en valeur avec le talent naturel à la guerre, ni remplacer effectivement le coup d'œil intuitif que donne l'expérience des batailles à un général qui a fait ses preuves en braverie et sang-froid.» [Baron de Jomini, *L'Art de la Guerre*, pp. 202-203; voir in fine]. Comparer le coup d'œil de Jomini à la remarque de Bérault Stuart: «Car la guerre se fait à l'œil; et selon que l'on voit il se faut gouverner, et ad ce que l'on a vu autresfoys aduenir.»

Résumé de l'action : Il était 13h00. En voyant approcher l'armée anglaise, des officiers conseillèrent à Charles-Édouard de reculer pour mieux établir sa ligne de bataille. Il refusa; il voulait se battre immédiatement. Les victoires de Preston et de Falkirk avaient trop assuré sa confiance en ses propres forces. Pourtant, en voyant approcher la masse compacte et rigide de l'armée anglaise, certains de ses officiers devaient regarder le clocher de l'église d'Inverness, qui apparaissait sur leur gauche, en ressentant un pincement au cœur¹. Du côté anglais, on proposa à Cumberland de faire une pause pour se restaurer. Il refusa vivement. Son armée avançait entièrement déployée, drapeaux au vent, baïonnettes étincelant au soleil, et au roulement cadencé d'une centaine de tambours. À 500 mètres de la ligne colorée des Montagnards écossais, le terrain devenait si spongieux que la plupart des soldats avaient de l'eau jusqu'aux chevilles. Quelques minutes après 13h00, donc, les Écossais ouvrirent le feu de leurs pièces d'artillerie; mais leurs projectiles imprécis passèrent par-dessus la tête de l'armée anglaise. Leur tir n'eut pour effet que d'estropier un homme du régiment Blyth. L'artillerie de Cumberland ouvrit alors un feu extrêmement précis² destiné à forcer les Écossais à avancer. Les projectiles creusaient des trouées sanglantes dans les rangs des Montagnards. Pendant ce temps, Cumberland ordonna au régiment du major Wolfe³ de faire mouvement pour se mettre en potence à l'extrémité de l'aile gauche, afin de prendre les assaillants de flanc lorsqu'ils passeraient devant eux, et, éventuellement de se refermer comme une porte dans leur dos. Il semble qu'en ce début de bataille, les deux chefs se demandaient lequel des deux allait être forcé de se mettre en mouvement et d'attaquer, sous l'effet de l'artillerie⁴. Manifestement, si l'on en jugeait par l'efficacité des artilleurs, les Anglais, qui n'éprouvaient que des pertes infimes, pourraient tenir longtemps. Il semble étonnant que Cumberland ait tant hésité à attaquer avec des effectifs si écrasants. En fait, il n'avait aucune confiance en ses soldats qui avaient montré une si faible valeur combative, jusque-là avec un autre commandant en chef, au cours de la campagne qui s'achevait.

La ligne écossaise subit stoïquement durant une bonne trentaine de minutes le tir précis des Anglais. Mais les Montagnards survivants commençaient à perdre patience⁵. Charles-Édouard s'en rendit compte et envoya une estafette à sa première ligne avec l'ordre de s'élancer à l'assaut. Mais l'estafette, un Montagnard du clan Maclauchlan, fut tué en chemin. Ce fut le moment où les hommes du clan Mackintosh,

¹Kilmarnock dit plus tard qu'en voyant approcher cette impressionnante masse hérissée de baïonnettes, sombre, froide, et semblable à une grosse bête apocalyptique, il eut un pressentiment de défaite. On le comprend aisément.

²Commandé par le colonel Belfort

³Celui-là même qui allait, treize ans plus tard, mourir sur les Plaines d'Abraham, devant Québec.

⁴Charles-Édouard, en voyant la différence dans l'efficacité des artilleries, aurait dû lancer immédiatement l'assaut avec les batteries anglaises comme objectif principal. Mais il n'en fit rien.

⁵Ils n'étaient pas des troupes *de ligne* mais plutôt *d'assaut en masse*; quoiqu'ils le devinrent lorsqu'ils furent incorporés dans l'armée britannique, par la suite. Devenus d'excellentes troupes de ligne et de choc, puisque les Anglais les placèrent toujours en première ligne, ils moururent par dizaines de milliers pour la gloire de l'Angleterre et de l'Empire britannique! Curieux destin que celui du peuple celtique dont les branches écossaises et irlandaises subirent tant d'épreuves, tandis que la branche bretonne se fondit rapidement dans le peuple français et n'eut pas vraiment d'histoire distincte, du moins depuis le Moyen-Âge.

incapables de tenir plus longtemps sous la pluie de boulets et de mitraille, enfoncèrent leur bonnet jusqu'aux oreilles¹ et s'élancèrent dans la fumée et dans la neige pour faire payer ses pertes effroyables à l'ennemi. Les clans Athole, Cameron, Stuart, Fraser et Maclean les imitèrent et suivirent, heureux d'agir, déclenchant ainsi la charge générale de toute la ligne de bataille. En voyant apparaître dans des trouées de fumée les effrayants Montagnards hurlant et brandissant leurs armes, la ligne anglaise se mit à effectuer des tirs de mousqueterie, et l'artillerie anglaise utilisa des projectiles à fragments antipersonnel [à grappe, comme on disait à l'époque], tandis que le Régiment Wolfe, en potence, commença ses tirs de flanc fort efficaces sur les Écossais qui montaient. Tous les tirs se faisaient au juger à cause de la fumée épaisse qui couvrait désormais le champ de bataille. En dépit de ce feu dense, les Écossais survivants surgirent de la fumée au dernier moment pour tomber sur la première ligne anglaise qui fut rapidement exterminée ou dispersée. La vague écossaise continua donc d'avancer pour se jeter sur la deuxième ligne qui tirait sans interruption depuis que leur première ligne était annihilée². Sous le feu bien dirigé de cette deuxième ligne, la vague presque éteinte commença à hésiter. Pas un seul ne put pénétrer la deuxième ligne qui tirait et rechargeait avec frénésie. Le dernier Écossais mourut au pied du soldat anglais qui l'avait abattu. Au niveau des Mackintosh la couche de morts et de blessés atteignait par endroit trois ou quatre corps d'épaisseur. En première ligne, seul le clan Macdonald n'avait pas bougé; ils avaient été placés en bout de l'aile gauche et ce qu'ils prenaient pour une indignité leur avait ôté le désir de combattre³. Le duc de Perth essaya de les raisonner, mais ils refusèrent tout assaut⁴ et se contentèrent de tirer⁵. Seul Seul leur chef Keppoch attaqua; tout seul. Il se précipita vers les Anglais en brandissant un pistolet et une épée. Il fut abattu; et comme un de ses clansmen voulait le ramasser pour le ramener à l'arrière, il refusa et s'élança de nouveau vers les Anglais. Après quelques pas il tomba raide mort, sans doute heureux de ne pas survivre à la honte de son clan.

Il restait à Charles-Édouard l'espoir que sa deuxième ligne [les Écossais des Basses-Terres et les étrangers, Français et Irlandais] monterait à l'assaut. Il se mit à leur tête, tandis que des Dragons à Cheval sortaient des rangs anglais et se lançaient au triple galop à la poursuite des Macdonald qui reculaient maintenant. Mais les Français les arrêtaient par des volées roulantes de mousqueterie, jusqu'au moment où ils virent que la totalité des lignes anglaises s'ébranlait [11 000 hommes] pour se jeter sur la deuxième ligne écossaise qui tourna les talons et s'éparpilla, surtout en direction d'Inverness. C'était la déroute la plus complète. Mais la poursuite ne s'engagea pas immédiatement. Les régiments anglais avaient aussi subi le feu des Écossais, et, quoique leurs pertes soient minimales, environ 300 tués, blessés et disparus, ils étaient comme as-

¹C'était leur coutume avant de combattre; probablement pour éviter de le perdre.

²Ces tirs de la 2^e ligne, dans le dos de la 1^{ère}, provoquaient des pertes accidentelles par *friendly fire* dans la 1^{ère} ligne de bataille. Il en était de même avec les *tirs roulants* sur trois lignes, chaque ligne tirant à tour de rôle. Certains historiens ont rapporté des pertes en effectifs qui pouvaient atteindre 25% des pertes totales.

³Ce clan avait toujours combattu à l'aile droite depuis la Bataille de Bannockburn [11 juin 1488]. (Sic!)

⁴Même s'ils avancèrent un peu.

⁵Par contre ils s'enfuirent, à la fin de la bataille, lorsqu'ils virent les autres clans décrocher.

sommés par cette victoire à laquelle ils ne croyaient pas encore. Les régiments de Dragons à Cheval de l'aile droite anglaise, lancés après les Macdonald, étaient toujours cloués au sol et tenus en respect par le feu dense des trois bataillons de l'armée française qui tiraient toujours par feux roulants à l'aile gauche de la deuxième ligne. Puis, jugeant que la bataille, qui n'avait duré que 40 mn, était terminée, les Français rétrogradèrent, en ordre, vers Inverness, derrière Charles-Édouard qu'ils couvraient. Une partie de la population écossaise, des badauds d'Inverness qui s'étaient approchés pour assister au spectacle de la bataille, et voir les Anglais se faire battre comme durant les précédentes batailles, fut prise dans le massacre qui suivit et subirent la vengeance des poursuivants. De nombreux furent massacrés au même titre que les soldats. Comme nous l'avons dit, les bataillons d'Infanterie de l'armée française, qui avaient jusque-là servi de garde personnelle au prince et brisé l'élan des cavaliers anglo-allemands, jouèrent leur rôle tactique en retraitant de façon ordonnée devant les hordes de l'armée royale. Ils réussirent à retarder les poursuivants et à protéger la fuite à cheval de Charles-Édouard¹. Un large chemin de cadavres tapissait le sol sur six des sept kilomètres qui séparaient le champ de bataille de Culloden de la ville d'Inverness. La bataille était donc terminée et le massacre qui s'ensuivit se poursuivit inexorablement. L'exécution des blessés fut systématique et organisée².

Pertes ♦Écossais : inconnues; plusieurs milliers, peut-être 4000; possiblement plus encore. Un grand nombre selon tous les historiens; 30 canons, 2320 firelocks, 190 épées écossaises à large lame; 37 barils de poudre et 22 chariots prélatés³ de munitions. Les soldats anglais touchèrent une demi-couronne par mousquet trouvé, et un shilling par épée écossaise; 16 guinées par drapeau [14 furent récupérés] qui furent apportés à Édimbourg et brûlés cérémonieusement devant la foule humiliée. ♦**Anglais :** 310 tués, blessés et disparus [avoués par les Anglais; probablement plus]. Ce fut une victoire de l'artillerie et de la mousqueterie, Cumberland ne prit aucune chance.

Conséquence de cette défaite franco-écossaise : Des unités anglaises parcoururent le champ de bataille et le chemin de retraite afin d'achever chaque blessé à coups de baïonnette⁴. Certains soldats y trouvèrent d'ailleurs grand plaisir⁵, mais un plaisir désintéressé, car les Montagnards

¹Les clans transfuges [comme le clan Campbell], c'est à dire passés du côté anglais pour des raisons religieuses, portaient tous le même uniforme, sans distinction de tartan. Seul le bonnet à pompon portait les couleurs d'origine du clan. Aussi, certains fuyards qui avaient la chance d'arborer la bonne couleur de tartan se débarrassaient de leur bonnet pour essayer de passer pour les autres. Le groupe à cheval de Charles-Édouard s'enfuit donc, protégé par l'Infanterie qui bloqua la poursuite durant un certain temps. La Nairn fut franchie à gué à Falie, à 6 km de Culloden.

²Il ne fait pas l'ombre d'un doute que Cumberland serait aujourd'hui jugé comme criminel de guerre par le tribunal international de La Haye.

³C'est à dire couverts de **prélat** ou **prélat**; on dirait aujourd'hui **bâchés**.

⁴Certains historiens anglais essayèrent d'excuser cette "*boucherie*", qui d'ailleurs, valut le surnom de **Boucher** des Écossais au duc de Cumberland, en exhumant le soi-disant ordre du commandement Jacobite [signé non pas de Charles Édouard mais de Georges Murray son second]. Il est bien connu qu'un tel ordre ne fut jamais produit; ce n'était qu'un simple moyen d'exhortation et de persuasion de Cumberland pour augmenter la combativité de ses hommes par la frayeur.

⁵«This was done as much in sport as in rage, and as the work went on, the men at length began to amuse themselves by splashing and dabbling each other with blood.» Comme le rapporta *Scots Magazine* [VIII, 192], l'un des Anglais décrivit ceux qui exécutaient cette

étaient trop pauvres pour posséder des objets d'un quelconque intérêt [montres et pièces d'or] pour les Anglais. La seule chose qui "intéressait" les Anglais était... *leur pays*. *Scot Magazine* raconta plus tard que le duc de Cumberland parcourut le champ couvert de morts et de mourants. Il aperçut un très jeune Montagnard blessé, appuyé sur le coude; il lui demanda à qui il appartenait et reçut pour toute réponse: «*Au prince!*» Cumberland ordonna aussitôt à un officier qui le suivait "*de flinguer cet insolent vaurien*". Le major Wolfe à qui s'adressait l'ordre, refusa poliment d'accomplir ce travail d'exécuteur. Plusieurs autres officiers réussirent aussi, avec force politesse, à refuser. Furieux, le duc donna alors son ordre à un simple soldat anglais qui s'exécuta aussitôt. Cumberland se porta ensuite vers Inverness où il reçut une estafette des bataillons français qui offraient de mettre bas les armes à condition qu'ils soient traités honorablement en prisonniers de guerre, selon les lois de la guerre, et non pas massacrés comme des Écossais. Le duc de Cumberland écrivit de sa main une réponse dans laquelle il assurait au contingent français¹ qu'il aurait *quartier et un traitement juste et honorable*. Il tint parole et ordonna à ses hommes de respecter *tous* les soldats français, y compris le contingent écossais en provenance de France. De fait, ces troupes écossaises furent respectées. Cumberland n'osa pas les faire massacrer car elles étaient "commissionnées" par la France qui détenait de nombreux prisonniers anglais pris dans les Flandres. Par contre, chez les prisonniers qui ne furent pas exécutés sur le champ et qui réussirent à parvenir à Inverness ou dans la région, il fit tout son possible pour retrouver les nombreux Écossais qui avaient déserté de son armée pour rejoindre les rangs des insurgés jacobites. Il n'en retrouva que 36 qui furent rapidement condamnés à mort par une cour martiale improvisée et exécutés² pour haute trahison³. En fait, la cour martiale ne fut utilisée que pour rendre l'opération plus officielle. C'était aussi un avertissement pour les autres Écossais. Le lendemain de la bataille, on rendit compte au duc qu'un nombre considérable de rebelles qui reposaient sur le champ de bataille, n'étaient pas morts, en dépit des "*massacres organisés et systématiques de la veille*". Certains avaient sans doute *simulé la mort*, volontairement ou involontairement [par un coma momentané], au moment où les Anglais achevaient les blessés. Toujours est-il que Cumberland ordonna de regrouper les blessés sur un terrain plus élevé, c'est à dire, non marécageux, et de les fusiller par pelotons d'exécution. Le vendredi, les recherches furent étendues dans les maisons de la ville d'Inverness et les fermes environnantes⁴ afin de retrouver les blessés qui se cachaient. 72

opération organisée «plus comme autant de bouchers que comme des soldats chrétiens».

¹Composé, comme précisé plus haut, de Français mais surtout d'Irlandais et même d'Écossais qui avaient combattu dans l'armée française sur les champs de bataille continentaux. Les Écossais du Régiment Royal Écossais étaient d'ailleurs à Fontenoy.

²Par pendaison, comme des criminels de droit-commun de basse-classe.

³Ce qui met encore plus en relief la relativité du sens du mot trahison. Alors que pendait un jeune officier déserteur, un officier anglais furieux qu'il soit passé "à l'ennemi" larda son corps de coups d'épée en hurlant que les Écossais étaient *tous* des traîtres. Furieux, un officier Highlander de l'armée anglaise le provoqua en duel et le combat se transforma rapidement en véritable bataille de rue. On alla chercher Cumberland. Il trouva les deux ethnies face à face prêts à un assaut général qu'il eut bien du mal à arrêter. Lui qui détestait les Écossais dut trouver les mots destinés à calmer les esprits... des Écossais offensés.

⁴Une de ces "fermes" a été gardée telle qu'à l'époque dans le parc du champ de bataille. On la comparerait plutôt à une hutte qu'à une maison d'habitation. Telle était la pauvreté des

personnes furent fusillées ce jour-là¹. Une maison plus grande, dans laquelle se cachaient des fugitifs, fut brûlée par les soldats. Ceux qui tentaient de s'enfuir des flammes étaient immédiatement abattus² par des soldats postés tout autour. Trente-deux cadavres carbonisés furent retrouvés dans les cendres. Dix-neuf officiers blessés furent fusillés un peu plus loin, en dépit de leurs prières pour "*obtenir quartier*".

Cette victoire sur les clans de Haute-Écosse³ fut célébrée par les Anglais et les Écossais protestants dans certaines villes de l'Écosse méridionale, et, bien entendu, à travers toute l'Angleterre par des feux de camp géants et des carillonnades sans fin. La plupart de ces fêtes étaient organisées sous l'œil critique des colons anglais; aussi, même les Écossais qui pleuraient dans leur cœur firent bonne figure⁴. Culloden redonna au duc de Cumberland une confiance en lui⁵ qu'il allait reperdre quelques mois plus tard lorsqu'il fut de nouveau battu par les Français à la bataille de Lawfeldt, puis à Hastenbeck [juillet 1757], pour ne citer que les plus importantes. Après tous ces déboires, ce fut le roi son père qui le limogea lorsqu'il signa avec les Français la *Capitulation de Klosterzeven* en septembre 1757. L'Écosse eut beaucoup à souffrir de la chape de plomb qui s'abattit sur elle après Culloden. Tous ceux qui avaient, de près ou de loin, trempé dans ce soulèvement nationaliste, furent arrêtés et exécutés. Selon la *Loi des Traîtres* d'Édouard III, les coupables n'étaient pendus que durant trois minutes⁶. Après quoi, le condamné était placé sur un large billot, éventré, éviscéré et décapité; et les viscères jetées au feu. Les restes corporels retournaient en prison et la tête était exposée comme avertissement à l'intention de ceux qui auraient été tentés de braver la volonté de leur bon roi⁷.

L'Angleterre passa alors trois sortes de législation répressive, afin de permettre la colonisation anglaise de l'Écosse, et donc la destruction de la spécificité de ce pays⁸. 1- La première fut le **Disarming Act de 1746**. Il consistait à enlever l'âme de l'Écosse en interdisant *le costume écossais*⁹, de même que *le port d'armes* dans un pays où les clans se

Highlanders.

¹[History of the Rebellion of 1745-6, voir in fine]. De nombreux faits et anecdotes rapportés dans ce récit proviennent de cet ouvrage fort complet et... objectif; dans une guerre aussi passionnelle.

²Comme à la bataille de Saint-Charles, au Québec, où l'église fut brûlée, en 1837, avec ses défenseurs canadiens-français.

³Et sur ceux de Basse-Écosse, car, hormis les bataillons de l'armée française, la deuxième ligne était constituée de clans de cette région, beaucoup plus assimilée par l'Angleterre parce que plus perméable à la colonisation économique, religieuse et démographique de ce pays.

⁴D'ailleurs, d'affreuses représailles s'abattirent sur le peuple Écossais dans son ensemble, comme nous le verrons plus loin.

⁵Il reçut aussi une gratification sonnante et rébuchante de 25.000 livres sterling, en plus de sa part de butin, fruit du pillage de la région.

⁶Alors qu'il ne faut pas moins de 9 à 10 minutes pour que le condamné soit considéré comme cliniquement mort, avec la *petite chute*. La grande chute, par contre, cassait la nuque et tuait presque instantanément.

⁷La même peine fut infligée à un Américain originaire des Highlands écossais qui était venu au Canada [peu après l'indépendance des États-Unis afin d'inciter les Canadiens-français à se soulever contre l'occupant anglais. Il fut exécuté à Montréal.

⁸De tout temps, l'Angleterre avait tenté de détruire tout ce qui donnait à l'Écosse son unité culturelle. Ainsi, dès 1297, les Anglais avaient confisqué au Château d'Édimbourg *la Pierre du Destin*, sur laquelle les clans écossais couronnaient leurs rois communs. Elle ne fut rendue qu'en 1996 par le gouvernement anglais.

⁹Deux *Disarming Acts* avaient déjà été imposés dans le passé, sous Georges I^{er}

livraient une sempiternelle guerre entre eux (quand ils n'avaient pas d'Anglais à combattre), et où l'on se faisait détrousser de son bétail par des clans spécialisés dans le vol d'animaux domestiques. Toutes les armes devaient être remises aux autorités anglaises avant le 1^{er} août 1747, à défaut de quoi le contrevenant serait condamné à une amende de 15 livres [somme énorme pour ces bergers] et emprisonné jusqu'à extinction de sa dette. Mais la patience des législateurs anglais avaient des limites vite atteintes. Si la dette perdurait *un mois*, le coupable serait déporté en Amérique comme soldat. S'il était inapte au service militaire, il purgerait *six mois* de prison et 10 ans de liberté sous condition. En cas de récidive, 7 ans de déportation; mais qu'on ne s'y trompe pas, ceux qui étaient déportés tombaient vite dans l'oubli; comme dans les goulags soviétiques. À cette même date, les Écossais devaient avoir définitivement abandonné¹ le costume traditionnel écossais et être vêtus *à l'anglaise*. Les *Highland Cloths*, tel qu'interdit pas la loi, comportaient le plaid, le philibeg [kilt], les trouz [pantalon écossais étroit], le baudrier et quelques autres attributs secondaires. Il leur était interdit de porter la moindre robe, même anglaise, en tissu de tartan écossais. Les peines étaient encore plus sévères que celles du port ou détention d'armes : six mois de prison pour une première infraction et une déportation de 7 ans pour une première récidive. Le but était de détruire l'Écosse en tant que nation², et, de ce fait, *même les clans qui avaient combattu du côté anglais* [comme les Campbell] *furent soumis aux mêmes interdits et humiliations*. Cela ne manqua pas de soulever l'ire des uns et l'ironie des autres. 2- La seconde législation qui fut imposée par Londres fut une modification du **Heritable Jurisdiction**, destinée à détruire les clans. En mettant fin au pouvoir féodal que tous les seigneurs terriens possédaient sur leurs administrés dans le domaine de la Justice civile et criminelle, l'esprit clanique disparaîtrait. Londres confisqua³ toutes les charges féodales des seigneurs locaux et les confia à des shérifs nommés par le roi d'Angleterre⁴. Les Droits héréditaires de Haute-Justice, confiés traditionnellement [en Écosse] au clan Argyll, furent aussi confisqués et transférés à une Cour Suprême anglaise. Toutes les polices ou gendarmeries claniques furent abolies et confiées à un Constable en chef pour l'Écosse qui était nommé par Londres et qui disposait de l'armée anglaise comme forces de l'ordre. Une indemnité globale de 152 000 livres fut votée pour tous ces rachats qui livrait l'Écosse pieds et poings liés à son ennemie héréditaire. Et pour terminer, **les clans eux-mêmes furent abolis** par un article qui déclarait illégal le droit de tutelle en vertu duquel les seigneurs claniques décidaient du service militaire de leurs

¹Et faire disparaître ou brûler, car la seule possession était extrêmement dangereuse.

²"It was thus hoped that not only the Highlanders be incapable of again levying war against the state, but that, their distinction as a nation being destroyed, they would with all haste become obedient servants to government, like the rest of the community." [History of the Rebellion of 1745-6, voir in fine]

³Ou selon la formule officielle, *acheta à un prix imposé* [dérisoire]. À titre d'exemple, signalons le cas de Pierre Ogilvie qui soumit une demande d'indemnisation de 200 livres et n'en obtint que 50.

⁴"All heritable Jurisdictions were to be vested in the King's Courts and Judges. All Heritable Sheriffships were to be resumed and annexed to the Crown." [Insh, George Pratt, *The Scottish Jacobite Movement, a study in Economics and Social Forces*, The Moray Press, Edinburgh, 1952]

vassaux¹. 3- La troisième législation appliquée par Londres fut appelée **The Forfeited Estates**². Le *Disarming Act* et les modifications du *Heritable Jurisdiction* préparaient le chemin du *nettoyage ethnique* par la conquête des territoires par les colons anglais. Deux lois vinrent compléter cette législation convergente. La première, votée en 1747 était: "*Une loi qui confiait à Sa Majesté les États [les Terres] de certains Traîtres*". La seconde [votée en 1752] était "*Une Loi destinée à annexer inaliénablement à la Couronne certaines Terres confisquées en Écosse... destinée à donner satisfaction aux Créanciers légaux; à appliquer les Loyers et Profits dans ce domaine pour établir une meilleure civilisation et amélioration des Hautes-Terres d'Écosse; et pour prévenir les Désordres dans ces lieux à l'avenir*"³. Cette deuxième loi permettait tout dans une société coloniale, et en particulier l'expulsion des serfs et des paysans de leurs maisons. Ce dont les nouveaux seigneurs anglais et les créanciers ne se privèrent pas⁴. Des écoles anglaises vinrent compléter le circuit de l'assimilation. Mais la violence des autorités militaires⁵ ne fit qu'en retarder le processus. L'esprit de résistance des Écossais survécut "indompté à la destruction par le feu de nombreux townships⁶ au cours d'opérations amphibies effectuées par des troupes gouvernementales"⁷. En fait, à la longue, le système imposé pour casser l'esprit de résistance du peuple écossais réussit; et au bout de quelques années, on pouvait en constater les conséquences "sur les ponts bondés des bateaux d'émigrants et dans les hameaux abandonnés des vallons désertés de l'Écosse: solitudinem faciunt, pacem appellunt". [George Pratt Insh] Mais la malignité humaine n'a pas de limite, et la Haute-Écosse n'avait pas encore bu le calice jusqu'à la lie. Un demi siècle après cette terrible bataille de Culloden qui brisa les reins d'un peuple, tandis que la France avait les mains liées sur le continent par les interminables guerres de la Révolution et de l'Empire⁸, et ne pouvait donc dépêcher des secours à ses alliés écossais

¹Mentionnons les grands progrès que fit l'église presbytérienne en Écosse. Après avoir été encouragée par Londres dans sa lutte contre l'église catholique, dès la disparition de cette dernière église dans les Lowlands, l'église presbytérienne d'Écosse fut, elle aussi, persécutée par Londres. L'armée anglaise saisit tout ce qui était presbytérien. Les pasteurs presbytériens et épiscopaliens furent forcés d'abjurer ou de jurer allégeance au roi d'Angleterre. Ils furent contraints de prier pour le roi durant leur office religieux. En cas d'oubli, c'était six mois de prison; et la déportation en Amérique en cas de récidive. De quoi motiver n'importe quel bon pasteur!

²Les Terres confisquées.

³The Scottish Jacobite Movement, voir in fine

⁴"Then, the infamous Highland Clearances replaced men with sheep and hunting ranges for gentlemen's sport whence so many Gaelic speakers in Nova Scotia» (New Scotland [Canada]). Traduction de l'auteur: "Puis ce fut l'infâme **Nettoyage** [ethnique] **des Highlands** qui remplaça les humains par des moutons et par des territoires de chasse pour les sports des gentlemen, d'où tant de personnes qui parlent le gaélique en Nouvelle Écosse [canadienne]."

⁵Commandées par le général William Anne Keppel, deuxième comte d'Albemarle, qui remplaça le violent et haineux duc de Cumberland en Écosse à partir du 23 août 1746 pour "pacifier cette racaille rebelle" comme il appelait les Écossais.

⁶Villages et régions.

⁷Bruce Lenman, *The Jacobite Risings in Britain 1689-1746*, Eyre Methuen, London, 1980. À la page 267 du même ouvrage, Lenman ajoute: "En septembre de cette année-là [1746] il informa le duc de Newcastle qu'il était convaincu que la seule façon de ramener la paix et la tranquillité en Écosse était de dévaster les comtés du Nord et de déporter la plupart de ses habitants... Les fantômes fréquents de déportation en masse que berçaient des hommes comme Cumberland et Albemarle étaient le produit du fanatisme et de la frustration."

⁸Pour voir l'influence de la Révolution française sur les Celtes en général et les Écossais en particulier, chercher dans le Répertoire général de cet ouvrage (Tome 1) à la rubrique *Révolution*

traditionnels, le “*nettoyage*” [ethnique] en Écosse prit une couleur aussi dramatique qu’en Acadie française¹ lors de la Déportation des Acadiens, ou que dans les Prairies canadiennes². La situation peut se comparer aussi au grand nettoyage ethnique qui se déroula au XIX^e siècle aux États-Unis où les Amérindiens furent chassés de leurs terres au profit des nouveaux venus. En Écosse septentrionale, les nouveaux grands propriétaires terriens et seigneurs anglais³ firent d’une pierre deux coups: ils débarrassèrent les Highlands de sa population frondeuse et ouvertement anti-anglaise, et, en même temps, ils augmentèrent la rentabilité des fermes⁴. *L’un servait de prétexte à l’autre*. La presque totalité des populations écossaises des Highlands fut donc ainsi expulsée de leurs terres. Le prétexte de ce nettoyage ethnique fut donc économique mais la cause profonde nous est livrée par le Lord anglais Adam Gordon, Commander-in-Chief in Scotland à cette époque: “*Si la force d’une nation dépend du nombre de ses sujets, les mesures qui tendent directement et irrésistiblement à réduire ce nombre doivent, en toute politique logique et judiciaire, être encouragées*”⁵. La mode⁶ était alors de remplacer l’agriculture vivrière traditionnelle de cette région par l’élevage du Great Sheep, ou mouton anglais Cheviot, qui fournissait en abondance une excellente laine destinée à l’exportation vers l’Angleterre dont les filatures devaient jusque-là importer leur dispendieuse matière première de l’étranger, au détriment de la balance des Comptes du pays. La possession du sol par l’aristocratie britannique n’avait rien de symbolique⁷, et l’expulsion en fut légalement facilitée. Les pleurs, cris, révoltes et émeutes furent réprimés par des régiments tels que le *Black Watch*⁸ ou le *Royal Scots Fusiliers*⁹, dont les rangs étaient, en dépit de leur nom, composés presque exclusivement d’Irlandais qui se rappelaient leur propre *Rébellion de 1798*, elle-même écrasée dans le sang à *Vinegar Hill*, mais cette fois par des troupes... écossaises. Les deux minorités celtes contrôlées et manipulées par les Anglais se retrouvaient ainsi au tournant de l’Histoire dans un dramatique face à face, et ne pensaient qu’à se venger

tion française, influence sur les Écossais.

¹Vers 1750.

²Vers 1870, quand les arpenteurs anglais vinrent découper le territoire au profit des colons sans tenir compte des exploitations agricoles des Métis-français.

³Et parfois les anciens, car la passion du lucre et l’interdiction des clans par les autorités anglaises, à la suite de la Bataille de Culloden, permit de rompre la solidarité sacrée qui unissait le seigneur et son peuple.

⁴Et de ce fait les profits agricoles de cette Noblesse qui résidait à Londres.

⁵“*If the strength of a nation depends on the number of its people, measures which tend directly and unavoidably to dispeople it ought in reason and sound policy to be encouraged.*” » [c’était l’opinion *privée* de Lord Adam Gordon, Commander-in-Chief in Scotland, sur les déportations massives des populations écossaises des Highlands; tiré de *Scottish Correspondences*, volume V, 19 août 1792]; cité dans *Scotland and the French Revolution*, de Meikle, Henry, W., éditions James MacLehose & Sons, Publishers to the University of Glasgow, Glasgow, 1912.

⁶Encouragée, propagée et subventionnée par la *Society for the Improvement of British Wool*.

⁷Comme si, en France, le duc de Bourgogne avait décidé d’exiler toutes les populations bourguignonnes sous prétexte qu’il avait besoin de toutes les terres de sa province pour pratiquer l’élevage du mouton Cheviot, qui lui assurerait plus de revenus que les impôts payés par les centaines de milliers de paysans qui y vivaient de l’agriculture. C’était pousser le droit de propriété bien au-delà de ce que les titres nobiliaires impliquaient et permettaient moralement. Mais dans les Highlands écossais, le but réel était de vider le pays de sa population contestataire qui appuyait un roi catholique expatrié.

⁸Le 42nd Foot Regiment, c’est à dire le 42^e Régiment d’Infanterie.

⁹Le 21st Foot Regiment.

l'une de l'autre comme des sœurs pleines de haine. Le cynique Haut-Commandement anglais neutralisait ainsi avec génie ces deux peuples opprimés. Le processus de nettoyage des Highlands se déroulait ainsi¹ : tout d'abord, l'agent anglais du prince² venait dans un village en compagnie du shérif et du pasteur local; ces deux derniers servaient d'interprètes car en général l'agent ne parlait qu'anglais. Des *Mandats d'expulsion* [*Summons of Removal* ou *Writs of Eviction*] énumérant les victimes étaient remis à la population. En gaélique, le shérif faisait un discours qui avisait ceux qui auraient l'intention de s'opposer à leur expulsion par la force que la troupe était sur pied de guerre et que les conséquences pouvaient être incalculables pour eux et pour leur famille. Puis le pasteur prenait le relais en les exhortant avec passion; il leur expliquait que c'était Dieu lui-même qui avait placé Monsieur le duc ou Madame la comtesse à la tête de cette région, et que s'opposer à leur Volonté était un *péché mortel* qui les condamnait impitoyablement aux flammes de l'Enfer éternel. Inutile de préciser que le pasteur n'était pas expulsé, en tout cas *pas au début* des procédures³. Pour ne pas verser dans le sectarisme étroit, on peut dire que l'intervention de la Hiérarchie religieuse protestante en faveur des oppresseurs et des puissants peut être comparée à celle du Clergé catholique du Canada pour le gouvernement anglais dans maintes circonstances; en particulier lorsque les Métis-français se révoltèrent dans les Prairies canadiennes⁴, ou à l'occasion des deux invasions du Canada par les Américains en 1775 et en 1812. Dans ces deux derniers cas, les Canadiens-français furent menacés d'excommunication s'ils profitaient de cette intervention étrangère pour tenter de secouer le joug de l'Angleterre. Des tractations avaient eu lieu en sous-main entre le gouvernement anglais et le Clergé. Par contre, le Clergé catholique d'Acadie soutint le peuple.

En Écosse, le *Writ of Eviction*, précédé par la rumeur publique qui avait permis aux Écossais de mettre en sûreté leurs biens les plus précieux, était suivi par l'incendie des maisons du village et parfois des récoltes⁵. La plupart des habitants acceptaient avec fatalisme d'être dépossédés de leur terre natale. D'autres se révoltaient, et, dans ce cas, comme avec les Indiens d'Amérique, l'armée intervenait immédiatement pour écraser dans le sang les récalcitrants qui avaient le front de "*violier la loi*". Les autres étaient déportés vers l'Australie lointaine, le Canada glacial ou les autres colonies anglaises de peuplement. Quelquefois c'était le drame, l'historien anglais John Prebble cite le cas d'une très vieille Écossaise, impotente, trop malade pour être déplacée. Patrick Sellar, agent anglais du seigneur de Sutherland⁶, entra alors dans une

¹Selon l'historien anglais John Prebble, *The Highland Clearances*, Martin Secker & Warburg Ltd, Londres, 1963. voir in fine.

²Lequel était *absent*, bien entendu; toujours à la cour royale de Londres; surtout dans ces moments délicats où s'élevaient tantôt des insurrections dangereuses, tantôt des suppliques gênantes et culpabilisatrices.

³Le Bon Pasteur aurait bien pu se douter que si ses brebis humaines lui étaient retirées, on ne lui trouverait aucune utilité auprès des moutons Cheviot, et qu'il serait lui-même mis au rancart

⁴Voir dans le Répertoire général de cette encyclopédie les batailles de *L'Anse-au-Poisson* et de *Batoche*.

⁵Pour les récoltes, le faux prétexte était que les récoltes brûlées généraient une excellente herbe pour les moutons, comme les brûlis africains!

⁶Dont le nom complet était *Most Noble George Granville Leveson-Gower, 2^e marquis de*

violente colère: “*Damn her, the old witch; she has lived too long. Let her burn!*” Le feu fut donc mis à sa maison et les Écossais se précipitèrent pour retirer la malade des flammes. Gravement atteinte elle mourut dans les cinq jours. Les vieux ne survivaient d’ailleurs que rarement à ce déracinement. Ils restaient assis dans le champ, prostrés, dans le champ devant leur maison brûlée, entourés de leurs hardes sauvées du désastre; ils dormaient quelques jours sous la pluie avant que la mort ne vienne les recueillir sous son aile désormais rassurante. Prebble raconte² l’expérience vécue par l’une de ces victimes écossaises: “À 23h00 ce soir-là, Donald Macleod grimpa sur une hauteur, probablement au sommet de la petite colline de Rossall, derrière les ruines de sa maison, et, de là, il put compter 250 maisons en feu, «qui appartenaient à des personnes dont beaucoup étaient des parents; mais dont il connaissait personnellement tous les propriétaires. Les villages en flammes formaient une ligne de plus de 15 km de long, à partir de Grummore sur le *loch*, vers le Nord, jusqu’à Skail...»” Si les vieux préféraient ne pas survivre à une telle calamité, les expulsés plus jeunes et plus vigoureux pouvaient aller où bon leur semblait, leur disait-on, à condition de ne pas rester sur le territoire du duché³, réservé aux troupeaux de mouton. Ils avaient aussi le loisir de se diriger vers la côte où des cabanes avaient parfois été construites pour eux. Souvent elles ne l’étaient pas et les familles devaient coucher sous la pluie. Les autorités compétentes avaient, bien sûr, prévu des vaisseaux à destination des colonies anglaises, dont le Canada, et les recruteurs de l’armée, au sourire invitant, se montraient fort actifs car le Highlander écossais a toujours été un soldat particulièrement vaillants. Des dizaines de régiments furent ainsi levés pour aller combattre, dans les autres colonies, les populations qui ne voulaient pas accepter la botte anglaise. Ceux qui tenaient absolument à rester au pays pouvaient, en toute liberté, se livrer à... la pêche. C’était l’impossible alternative⁴ qui avait été officiellement prévue pour les déportés qui ne voudraient pas s’exiler sur tous ces lointains rivages. Quant à leur terre natale, vidée de sa population, elle fut livrée aux troupeaux de moutons Cheviot et aux bergers, anglais ou lowlanders. Comme prévu, les insurrections écossaises finirent par disparaître, faute de combattants!, et les moutons laineux rapportèrent aux lords-propriétaires du pays 15 ou 20 fois plus que les centaines de milliers d’habitants qui peuplaient auparavant les Highlands.

Au Canada, les Francophones furent noyés⁵ par l’afflux de ces

Stafford, 3^e comte Gower et vicomte Trentham, 4^e Lord Gower de Stittenham en Yorkshire, 8^e baronnet de Stittenham, et, durant les derniers six mois de sa vie, 1^{er} duc de Sutherland, son duché écossais.

¹“Maudite vieille sorcière! De toute façon elle a vécu trop longtemps; qu’elle brûle.” Traduction libre le l’auteur.

²*The Highland Clearances*, voir in fine

³Ni sur celui des voisins, car le nettoyage se généralisa rapidement à travers tous les Highlands.

⁴Impossible car les seuls bateaux fournis servaient à l’émigration et non à la pêche.

⁵Partout sauf au Québec. De grosses colonies furent installées un peu partout: en Nouvelle-Écosse bien entendu, mais aussi en Colombie-Britannique alors appelée Nouvelle-Calédonie, nom romain et poétique de l’Écosse, et au Manitoba où des concessions agricoles leur furent taillées à même les fermes des Métis-français, lesquels se révoltèrent à leur tour et furent dispersés et détruits par l’armée coloniale. Les heurts ethniques se produisirent au Manitoba. Rien n’est plus opprimant qu’un peuple opprimé!

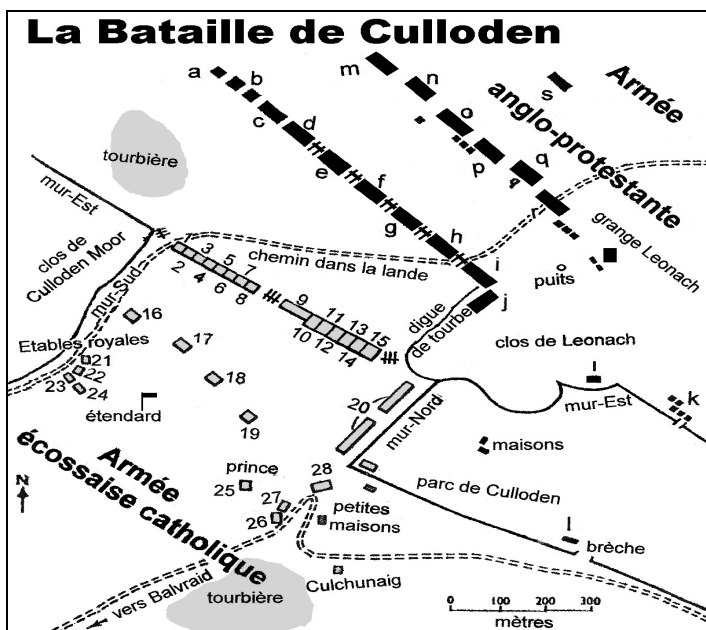
immigrants écossais involontaires, finalement flattés et ravis de devenir des *colonisateurs*¹ après avoir été des *colonisés*. Aujourd'hui, 50 000 000 de Nord-Américains se disent d'origine écossaise, et les Highlands sont restés presque aussi dépeuplés qu'autrefois. Le nettoyage ethnique fut certes une brillante réussite. Triste destin que celui de ces pays celtes des Îles britanniques qui doivent sans doute regarder leur sœur, la Bretagne française, comme privilégiée.

SOURCES ET LECTURES ♦ John Prebble, *Culloden*, Martin Secker & Warburg Ltd, Londres, 1965 ♦ T.M. Devine & David Dickson, *Ireland and Scotland, 1600-1850, Parallels and Contrasts in Economic and Social Development*, John Donald Publishers Ltd, Edinburgh, 1983. ♦ Alexander Robertson, *Extermination of the Scottish Peasantry*, Londres, 1853. [Écrit sous le pseudonyme de R. Alister pour éviter les représailles du gouvernement anglais]. ♦ R.H. Murray, *Revolutionary Ireland and its Settlement*. Londres, 1911. ♦ Hartpole, William, Edward Lecky, *A History of England in the Eighteenth Century*, Volume 1, Longmans, Green & Co, London, Bombay [Mumbai] & Calcutta, 1879. ♦ Lord Macaulay, *The History of England from the Accession of James II*, London, 1861.

Les touristes peuvent aujourd'hui visiter dans le plus grand confort
le site de la bataille et du massacre qui s'ensuivit.
Collection privée de l'auteur.



¹ Au Manitoba, par exemple, dans la *Colonie de la Rivière Rouge*.



♦ 1. Glengarry – 2. Kappoch – 3. Clanranald – 4. Duc de Perth – 5. Glenbucket – 6. John Roy Stuart – 7. Farquharson – 8. McLean et McLachlan – 9. Mackintosh – 10. Fraser – 11. Appin – 12. Cameron – 13. Brigade d'Atholl, 1^{re} batterie 14. Brigade d'Arholl, 3^e batterie 15. Brigade d'Atholl, 2^e batterie – 16. Piquets irlandais – 17. Royal Scots – 18. Garde à pied – 19. Ld. L. Gordon – 20. Ld. Ogilvy – 21. Hussards – 22. Perthshire – 23. Stonywood – 24. Porte-bannière – 25. Garde du Corps de Balmerino – 26. Gardes du Corps de Ld. Elcho – 27. Fitz James – 28. Avuchie ♦ a. Dragons de Cobham – b. Cavalerie Légère de Kingston – c. Pulteney – d. Royal Scots – e. Cholmondeley – f. Price – g. Royal Scott Fusiliers – h. Munro – i. Barrel – j. Wolfe – k. Dragons de Ld.M.Kerr – l. Clan Campbell – m. Battereau – n. Howard – o. Fleming – p. Bligh – q. Sempill – r. Ligonier – s. Blakeney – *Collection privée.*



Dettingen. *Bataille de*

Date de l'action : 27 juin 1743.

Localisation : Ville située sur la rive droite du Main, à 8 km au Nord-Ouest d'Aschaffenburg, sur la route 8, Allemagne. Coordonnées géographiques: 50° 02' de latitude Nord, et 08° 58' de longitude Est. [Voir la carte toponymique située au chapitre sur le Sièg d'Ostende, du 10 au 23 août 1745].

Contexte : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix jusqu'au 15 mars 1744, date à laquelle Louis XV déclara la guerre à l'Angleterre. Jusqu'en 1743, la guerre n'avait fait rage que dans les provinces dont on prétendait ravir la souveraineté à la reine de Hongrie. Puis elle s'était étendue à la Silésie, à l'Autriche, à la Bohême. La défection du roi de Prusse l'étendit à l'Empire d'Allemagne. À l'armée autrichienne se joignirent les Anglais, les Hanovriens et les Hessois. Jusque-là, le cardinal de Fleury, premier ministre qui désapprouvait cette guerre tâchait de garder à la France son rôle d'auxiliaire. Mais, le 19 janvier 1743, ce sage homme d'état mourut et Louis XV décida de gouverner seul. Comme pour donner à Louis XV un prétexte, les troupes anglo-hanovriennes avaient quitté leurs cantonnements, le 20 février, et passé le Rhin. Au printemps 1743, le maréchal de Noailles fut chargé de s'opposer aux projets offensifs alliés. Attaqué de face et menacé d'avoir les Hongrois sur ses arrières, de Noailles surveilla les Anglais et les enferma entre la Spessart et le Main [Mayn] à Aschaffenburg. Le roi d'Angleterre voulut retraiter vers *Hanau*¹, mais de Noailles détacha son neveu [Grammont] à Dettingen en lui ordonnant de barrer le défilé aux Anglais. Les Anglais manquaient de vivres et allaient vite se trouver affamés, ou alors ils devaient au plus vite se tirer de ce mauvais pas.

Chefs en présence ♦**Français** : Le maréchal-duc de Noailles² et son neveu le général-duc de Grammont. ♦Le roi d'Angleterre Georges II commandait l'armée Anglo-austro-hanovro-hessoise³.

Effectifs engagés ♦**Anglo-alliés** : 50 000 hommes. ♦**Français** : 15 ou 20 000 hommes. Le reste de l'armée française en campagne n'eut pas le temps de franchir le cours d'eau pour participer à la bataille.

Stratégie ou tactique : Le roi d'Angleterre retraitait en descendant le cours du Main avec son armée surnommée la *Pragmatique Armée* puisqu'elle appuyait la Pragmatique Sanction. Son décrochage vers le Nord était barré par des marécages et par un secteur montagneux boisé; vers le Sud par le cours du Main qu'il ne pouvait traverser sur ses pontons de bateaux à cause de la présence de l'armée française sur l'autre

¹Ville appartenant au roi de Suède que les Français ne voulaient pas froisser.

²Louis, maréchal-duc de Noailles, naquit le 21 Août 1713. Capitaine de la Compagnie Ecossoise en 1731 1 jusqu'à 1776, brigadier le 1e janvier 1740, maréchal de camp le 14 mai 1743, lieutenant-général le 1er janvier 1748, Chevalier des Ordres le 2 février 1749 puis gouverneur de Saint-Germain, & gouverneur-Général du Roussillon.

³Georges II, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande de 1727 à 1760 s'appelait Georges Augustus de Hanovre, duc de Brunswick-Lüneburg. Il naquit le 10 novembre 1683 au Palais de Herrenhausen en Allemagne. Il était Prince-électeur du Saint-Empire romain germanique. Il était le fils de Georges I Louis, Prince héréditaire de Brunswick-Lunebourg et de sa femme Sophie de Celle don't il divorça en 1694 pour adultère. Sa politique fut contrôlée par son Premier ministre Sir Robert Walpole, lequel était lui-même contrôlé par les lobbies financiers de la City de Londres. Georges II épousa Caroline de Brandebourg-Ansbach en 1705. Il mourut le 25 octobre 1760.

rive. Le roi d'Angleterre se voyait donc forcé de continuer de descendre le cours du Main vers le Sud pour poursuivre sa retraite; et il devait passer par le défilé de Dettingen. Le maréchal de Noailles, sur la rive Sud, envoya donc Grammont à Dettingen. Ce dernier devait traverser le Main pour passer sur la rive où se trouvaient les Anglais et bloquer ce passage obligé, le défilé. Le village de Dettingen était en effet coupé par un ruisseau, le Beck, qui formait ravin au-dessus du village. Ses rives étaient couvertes d'arbres et de haies vives; on ne pouvait y accéder que par un chemin fort encaissé; aussi l'armée anglo-alliée devait défilier en colonnes minces dans ce chemin creux. La carte ci-jointe est la copie d'un vieux plan anglais et ne reflète pas parfaitement la réalité. Le projet de Noailles voulait que, aussitôt que la première colonne d'Infanterie anglaise serait engagée dans le défilé de Dettingen, en-deçà du ruisseau, les brigades françaises se placeraient entre la colonne et le ruisseau et l'attaqueraient à revers pendant que la Maison du Roi et le gros de l'Infanterie française la chargeraient de front. Pour empêcher les autres colonnes alliées de soutenir la première colonne, les Français les pilonneraient avec plusieurs grosses batteries d'artillerie prévues à cet effet et postées sur l'autre rive [Sud] du Main. "Georges l'eût payé cher à Dettingen, sur le Mayn, sans l'imprudent mouvement du duc de Grammont; car le dispositif du maréchal de Noailles était digne du plus grand taine¹". Le roi d'Angleterre eut la peur de sa vie. Frédéric le Grand, discrètement moqueur, commente cette bataille dans ses mémoires et attribue aux troupes allemandes d'avoir sauvé le roi: "le roi d'Angleterre demeura pendant toute la bataille, à pied devant son bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main et le bras droit étendu, à peu près dans l'attitude où se mettent les maîtres d'armes pour pousser la quarte : il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille."

Résumé de l'action : Le matin du 27 juin, une grosse batterie d'artillerie française, établie sur la rive gauche du Main, se mit à pilonner le flanc gauche de l'armée anglo-alliée, visible sur la rive droite. De Noailles observait les mouvements des Anglo-alliés qui reculaient déjà sous le feu rapide et destructeur de l'artillerie française. Le désordre se répandit dans leurs colonnes et la victoire semblait déjà acquise pour de Noailles, lorsque soudain, le duc de Grammont, à la vue du désordre allié et désirant se signaler², déboucha de Dettingen à la tête des Gardes françaises, en plein dans la trajectoire de l'artillerie française qui bombardait par-dessus le Main. Les batteries de Noailles furent ainsi forcées au silence par crainte de foudroyer les troupes de son neveu Grammont. Enfin débarrassés de ce feu meurtrier qui les fauchait par rangs entiers, les Anglais reprirent de l'assurance et reformèrent leurs rangs. De Noailles fit alors intervenir sur le champ de bataille 5 brigades, la Maison du Roi, quelques unités de Cavalerie et des Dragons. Même les attaques de ces régiments célèbres³; qui avaient une haute valeur combative, se brisèrent contre les ennemis trop nombreux et trop concentrés. Les Français enfonçaient les premières lignes, mais celles-ci étaient immédiatement reformées et envoyaient des déluges de feu de mousqueterie contre les

¹Frédéric II roi de Prusse.

²Afin, prétendaient d'aucuns, de gagner le bâton de maréchal.

³Maison du Roi, Gardes du Corps.

assaillants français. Or, le pont étroit de Dettingen ne permettait pas au gros de l'armée française de traverser le Main dans des délais suffisants pour intervenir sur le champ de bataille. Bientôt la confusion fut extrême: Gendarmes, Mousquetaires, Cheval-légers, Gardes-du-Corps, Grenadiers combattaient désespérément pour tenter de percer les lignes qui, comme l'hydre de Lerne, se reformaient aussitôt. La bataille dura trois longues heures à 15 ou 20 000 hommes contre 50 000 Anglo-alliés. Le maréchal de Noailles, voyant qu'il n'arriverait jamais à rompre une masse ennemie aussi compacte, décida alors de passer de l'offensive à la défensive. Vers 16h30, il donna l'ordre de reculer au-delà du défilé où les unités françaises se reconstituèrent avant de repasser le Main en ordre. Les Anglais virent les Français repasser le défilé avec un immense soulagement. Sachant qu'ils allaient être attaqués le lendemain matin, ils levèrent le camp en mettant à profit l'obscurité de la nuit et continuèrent en hâte leur retraite vers le Sud, abandonnant dans leur hâte deux pièces d'artillerie et plus de 600 blessés anglais. Lord Stairs¹ fit envoyer une lettre au maréchal de Noailles pour recommander ces blessés à sa bienveillance. Les Français les firent soigner dans leurs hôpitaux.

Pertes ♦Français : 600 tués, et 1200 blessés. **♦Anglo-alliés** : 1700 tués et 2000 blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'armée anglo-alliée réussit à décrocher et à disparaître dans la nuit, mais le danger couru par le roi d'Angleterre, Georges II, qui faillit être fait prisonnier par les Français, lui interdit par la suite toute action concertée avec les autres armées alliées. Cela fit avorter l'invasion de la France. Ce fut une conséquence stratégique très importante pour les Français. En France, l'action intempestive et absurde de Grammont, qui croyait, par son offensive, recueillir des lauriers et le bâton de maréchal, fut l'objet d'acribes railleries². À cause de sa haute naissance il ne fut pas puni par Louis XV, mais, désespéré d'avoir fait manquer la capture du roi d'Angleterre par son manque de jugement, et d'être l'objet de ce ridicule, Grammont se fit tuer (certains disent volontairement) à la bataille de Fontenoy, deux ans plus tard. La leçon avait été suffisante pour ce roi d'Angleterre fortement impressionnable. Ce fut la dernière fois qu'un roi britannique commanda sur un champ de bataille contre les Français. Toutefois, il réussit à présenter au peuple anglais l'échec français de le capturer comme une grande victoire personnelle, et à sa demande fut publié un livre à Londres qui présentait Dettingen comme une victoire³. De ce fait, beaucoup d'historiens anglais d'aujourd'hui présentent Dettingen comme une victoire anglaise. Pour convaincre les derniers hésitants il fit chanter des Te Deum à travers toute l'Angleterre. Cette année-là, les Anglais prirent leurs quartiers d'hiver très tôt, le 9 octobre, à la grande surprise des Français; et leur roi regagna Londres, heureux de s'en être tiré sans plus d'humiliation. Jamais plus il ne participa à une autre bataille comme le faisait Louis XV. Les autres Alliés [les Hollandais] se retirèrent beaucoup plus tard, le 25

¹Maréchal anglais.

²"La Journée des Bâtons rompus".

³*British Glory Reviv'd. Being a compleat collection of all the accounts, papers, expresses and private letters, relating to the late glorious action at Dettingen, between the army of the allies of the Q. of Hungary, under the command of His Britannic Majesty: and the French army under the command of the Duke de Noailles*, J. Roberts, Londres, 1743.

novembre. À la suite de cette mésaventure, Georges II compara malencontreusement la médiocre qualité des régiments anglais par rapport à celle de ses compatriotes hanovriens. Comme il fallait s'y attendre, ses paroles parvinrent aux oreilles de ses sujets anglais qui en furent profondément choqués dans leur patriotisme fort sourcilieux. Aussi, lorsqu'il revient à Londres, la capitale anglaise entra dans une grande ébullition anti-georgienne et le Parlement se chargea de le lui faire savoir, comme on peut le lire dans les *Débats parlementaires* dont voici un extrait tiré de l'ouvrage de l'historien Coxe. Ce dernier rapporta que, à son retour en Angleterre, après Dettingen, Georges II se rendit compte qu'il était devenu «extrêmement impopulaire... des rumeurs selon lesquelles il avait montré des préférences pour ses troupes hanovriennes au détriment des soldats britanniques occasionnèrent des clameurs non moins générales et véhémentes que celles proférées contre Guillaume III d'Angleterre¹ qui avait favorisé ses Hollandais. Le toast de "*Pas de roi hanovrien!*" n'avait rien de rare en grandes compagnies; et le nom même de "*Hanovrien*" devint un terme de disgrâce et de discrédit².» La jalousie et la malignité furent telles à cette occasion, que le whig Thomas Pelham-Holles, 1^{er} duc de Newcastle-upon-Tyne et en même temps 1^{er} duc de Newcastle-under-Lyne, frère du Premier ministre Henry Pelham³, proposa de se venger, non pas directement contre le roi, mais contre ses chers mercenaires allemands en les mettant carrément à la porte. Newcastle «se montra violent à ce sujet, et après avoir exigé la nécessité de les licencier, il les stigmatisa sous le nom de "bande de soldats, dont les opinions ont orienté notre action, et dont les peurs ont empêché nos victoires⁴."» Il paraît évident que la première partie de la dernière proposition ("dont les opinions ont orienté notre action") fait référence au roi qui ne pensait qu'à protéger son Électorat de Hanovre, et que la deuxième partie ("dont les peurs ont empêché nos victoires") se rapporte aux troupes allemandes qui ont été celles qui ont eu peur et se sont sauvées devant les Français. Cette missive est extrêmement importante pour établir la vérité historique, car c'est la seule fois qu'un membre du Parlement anglais reconnaît en privé, dans une lettre qui n'aurait jamais dû tomber dans le domaine public, que la campagne de Dettingen a été une défaite. Alors que, officiellement le roi avait célébré cette fuite comme une victoire, de même que Churchill célébra la fuite de Dunkerque de 1940 comme une héroïque victoire⁵.

¹Guillaume d'Orange qui devint roi d'Angleterre.

²William Coxe, Archdeacon of Wilts, *Memoirs of the Life and Administration of Sir Robert Walpole, earl of Orford*, Longman, Hurst, Rees, Orme and Brown, Londres, 1816. Vol.IV, Ch.62, p.329 et suiv. "George the Second was extremely unpopular... rumours of the preference he showed to the Hanoverian before the British forces, occasioned clamours no less general and vehement, than those excited against William for favouring the Dutch. The toast of "No Hanoverian king" was not unfrequently given in large companies; and the very name of a Hanoverian became a term of disgrace and obloquy."

³Ce qui explique peut-être tous ces titres pompeux pour ce Whig. Henry Pelham fut Premier ministre Whig de 1743 à 1754.

⁴"Newcastle was violent on this head, and after enforcing the necessity of their dismissal, stigmatized them by the appellation of a "body of troops, whose views have directed our motions, and whose fears have checked our victories,"Le segment est tiré de la lettre du duc de Newcastle à lord Hardwicke, du 7 novembre 1743, qui se trouve dans les *Yorke/Hardwicke Papers* sur la Guerre de Succession d'Autriche, *Historical Manuscripts Commission*, Archives nationales du Royaume Uni. Kew, Richmond, Surrey, UK.

⁵Il ne fut pas le seul dans l'Histoire. Après sa terrible défaite de Poltava contre le tsar Pierre le Grand, le grand roi et stratège Charles XII de Suède fut le champ de bataille couvert de ses

SOURCES & LECTURES ♦Jean Engelbert duc d'Arenberg, *Trois batailles (Salankemen 1691, Dettingen 1743, Hochkirch 1758) et trois ducs d'Arenberg*, Archives et Centre culturel d'Arenberg, Enghien, 2001. ♦*Combat de Dettingen du 27 juin 1743 entre les alliés de l'Empereur et de la reine d'Hongrie*, Publications Le Rouge, Paris, non daté. ♦*The Definitive treaty of peace, union, friendship and mutual defence, between the crowns of Great Britain, Hungary and Sardinia, concluded at Worms on the 2/13 of September, 1743*, publié par Edward Owen, Londres, 1743. [Texte original en français, avec traduction anglaise ajoutée; en colonnes parallèles]. ♦Maurice Sautai, *Les Débuts de la guerre de la succession d'Autriche. Tome I^{er} : l'entrée en Bavière et en Haute-Autriche*. R. Chapelot, Paris. 1909.



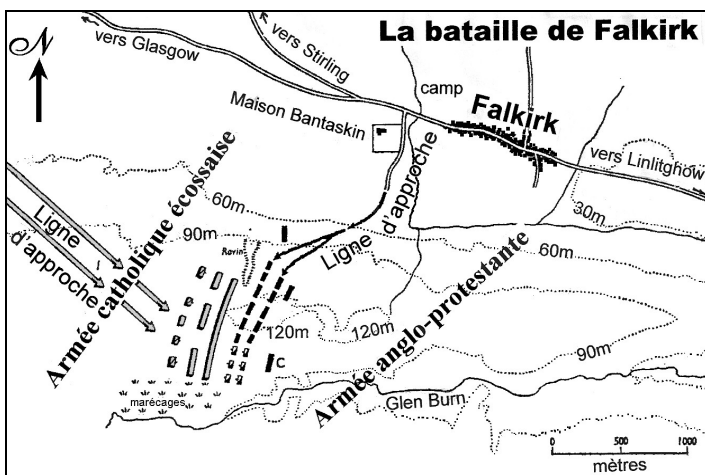
braves 'carolins' (surnom des soldats de Charles XII, Karl XII ou *Carolus en latin*) en pleine putréfaction, et, sans se démonter écrivit à sa sœur «avec une inconscience qui frise la folie : 'Tout s'est bien passé!' » Henri Troyat, *Pierre le Grand*, Flammarion, Paris, 1979, p.144. À la page 130 du même ouvrage, Troyat cite aussi le tsar Pierre le Grand qui après sa terrible défaite de Narva (à son tour) par les œuvres du roi de Suède Charles XII, présenta aux Russes cette bataille comme une victoire, et interdit en Russie de l'évoquer autrement. «À l'étranger, les ambassadeurs russes reçoivent l'ordre de présenter l'affaire de Narva comme le résultat d'une trahison. Mais à La Haye comme à Vienne, à Londres comme à Versailles, nul n'est dupe.» En 1688, lors de la campagne militaire russe contre les Tartares de Crimée, Basile Golitzine, l'amant de la Régente Sophie de Russie qu'elle avait nommé, par aveuglement amoureux, *généralissime des armées russes*, fut totalement battu. «Les cavaliers de la steppe harcelèrent l'arrière-garde qui se débanda. On laisse sur place chariots et canons, vingt mille mort, quinze mille prisonniers, c'est le prix de la débâcle.» Mais la Régente refuse d'admettre la défaite. «Te Deum, arcs de triomphe, tirs de canon, sonneries de cloche saluent donc le retour des 'héros.» Troyat, p.39

Falkirk. Bataille de

Date de l'action : 17 janvier 1746

Localisation : Écosse. Coordonnées géographiques: 56° 00' de Latitude Nord; 03° 48' de Longitude Ouest.

Conflits : Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748]. Campagne d'Écosse et d'Angleterre du prince Charles-Édouard Stuart [23 ans], candidat aux trônes d'Écosse et d'Angleterre.



Contexte : Il ne faut pas confondre cette bataille, peu mentionnée par les auteurs anglais pour des raisons bien évidentes, avec la bataille anglo-écossaise de Falkirk du 22 juillet 1298, l'une des nombreuses batailles qui s'échelonnèrent tout au long de l'histoire commune de ces deux nations, jusqu'à ce que l'Angleterre ait définitivement annexé l'Écosse. En 1746, ce pays était occupé *de facto* par l'Angleterre, et le Bas-Pays écossais avait fini par se soumettre avec sa capitale Édimbourg au dictat du pays voisin. Mais la digestion se faisait mal, et Londres devait imposer une main de fer pour assimiler ce peuple naturellement rebelle. Les plus réfractaires étaient encore les bergers des Hautes-Terres [Highlands] qui occupaient toute la partie septentrionale à partir du Loch Ness et d'Inverness, *porte des Highlands*. Là, vivaient les clans écossais les plus fiers et les plus rebelles à toute mainmise anglaise. Des révoltes avaient lieu régulièrement et certaines se produisirent jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Sur ce fond nationaliste se greffaient les *guerres de religions* anglaises: les Jacobites¹ contre l'armée royale. Charles-Édouard Stuart débarqua

¹Le nom de *Jacobite* identifia d'abord les partisans du roi Jacques II d'Angleterre. Rappelons que son père, Jacques I Stuart [1566-1625] était fils de Marie Stuart, donc un Écossais, né à Édimbourg. Il était devenu roi d'Écosse sous le nom de Jacques VI. Grâce à son intransigeance envers les catholiques, il avait succédé en 1603 à Élisabeth I^{ère} sur le trône d'Angleterre sous le nom de Jacques I^{er} d'Angleterre et d'Irlande. Il persécuta d'ailleurs aussi les puritains, qui durent émigrer, et peuplèrent ainsi les 13 colonies américaines. Son fils, Jacques II roi d'Angleterre et d'Irlande [et roi d'Écosse sous le nom de Jacques VII] naquit à Londres en 1633, mais eut la mauvaise idée de se convertir au catholicisme; ce qui allait faire bien des morts. En dépit du Test Act qui interdisait toute charge aux catholiques, il réussit à succéder à

donc en Écosse [juillet 1745], leva une armée dans les Highlands et marcha vers le Sud. Édimbourg tomba entre ses mains le 17 septembre, les habitants n'étant pas prêts à se battre pour l'Angleterre¹. L'armée écossaise, à laquelle s'était jointe une foule d'Écossais des Basses-Terres, battit l'armée anglaise de Sir John Cope à Prestonpans [East-Lothian], franchit la frontière de l'Angleterre [novembre] et se mit en marche vers Londres où Charles-Édouard voulait reprendre le pouvoir à la dynastie hanovrienne. Il arriva jusqu'à Derby, à 200 km à peine de Londres. Là, il apprit qu'un renfort français venait de débarquer à Montrose [Écosse] sous le commandement de Jehan Drummond, frère du duc de Perth. Il apprit aussi que trois armées anglaises totalisant 30 000 hommes étaient en train de se concentrer pour faire face à ses 5000 volontaires. Il fit alors demi-tour. Paradoxalement, ce fut ce changement d'itinéraire, qui ressemblait à un renoncement, qui incita les Français à annuler leur propre débarquement dans le Sud de l'Angleterre. Les négociations franco-écossaises qu'il avait lui-même amorcées avaient porté fruit. Le 23 octobre 1745, avait été signé le Traité de Fontainebleau, entre la marquise d'Argenson qui représentait Louis XV, et le colonel O'Brien, pour le compte de Charles-Édouard, prince régent d'Écosse. Le roi de France s'engageait à procurer au régent les moyens logistiques et financier d'organiser l'expédition, à lancer une invasion de diversion dans le Sud de l'Angleterre [10.000 hommes], et à fournir dans le Nord un complément de troupes françaises essentiellement prélevées dans les unités irlandaises et écossaises de l'armée française.² Il livra ensuite à l'armée royale d'Angleterre [et gagna] la bataille de Preston [fin septembre]. Le jour de Noël il entra à Glasgow où il stationna une semaine puis reprit sa marche vers Falkirk.

Chefs en présence ♦Franco-écossais : le prince Charles-Édouard; le duc de Perth lord Jehan ou John Drummond (naturalisé français); Georges Murray³; les chefs de clans. En fait, le Prince Charlie⁴ lui-même se souciait peu des Highlanders et les utilisait sans vergogne pour rega-

son frère [Charles II] en 1685 sur le triple trône. Ce fut alors une levée de boucliers en Angleterre où éclata une autre *guerre de religions*, surtout lorsque les Anglais offrirent la couronne au gendre de Jacques II, le "fondamentaliste" Guillaume d'Orange-Nassau, stathouder des Provinces-Unies [Pays-Bas]. Les partisans [catholiques] du roi d'Angleterre Jacques II furent alors appelés *les Jacobites*, et les protestants, partisans de l'usurpateur, *les Orangistes*. À l'issue de cette guerre, Guillaume d'Orange devint roi d'Angleterre et son armée l'armée royale. Le fils, lui aussi catholique, de Jacques II, *Charles Édouard*, qui commandait lors de la bataille de Falkirk, dut se réfugier en France.

¹Charles Édouard Stuart, le Jeune Prétendant [the Young Pretender], connu aussi sous le nom de Jeune Chevalier [Young Chevalier], 1720-1788, était le petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre catholique détrôné par Guillaume d'Orange, et fils de Jacques, dit le Vieux-Prétendant ou Old Pretender, lequel portait en exil le titre de Roi Jacques III. Les Écossais considèrent aujourd'hui *Bonnie Prince Charlie* comme un héros national.

²Les Irlandais et les Écossais formaient plusieurs unités de l'armée française. Certains soldats et officiers étaient naturalisés français depuis longtemps.

³Lord George Murray (4 octobre 1694-11 octobre 1760) était un général écossais jacobite. Il était le 5e fils de John Murray, 1er duc d'Atholl, chef du clan Murray par sa première femme Catherine, fille du 3^e duc d'Hamilton.

⁴Charles Édouard Louis Philippe Casimir Stuart, *le Jeune Prétendant*, *le Jeune Chevalier* ou *Bonnie Prince Charlie*, petit-fils du roi d'Angleterre catholique Jacques II [qui régna de 1685 à 1688] et qui fut renversé par sa propre fille, élevée secrètement dans le protestantisme, Marie, épouse de Guillaume d'Orange. Charles Édouard était le fils du Vieux Prétendant Jacques Stuart. Les Stuart d'Écosse furent écartés du trône anglais à cause de leur religion catholique, au profit de la famille hollandaise d'Orange puis de la famille allemande de Brunswick.

gner le trône d'Angleterre dont son grand-père s'était laissé déposséder. C'était la seule motivation qui l'animait et il aurait combattu jusqu'au dernier Highlander pour réaliser son ambition. ♦ **Anglais** : *lieutenant-général Henry Hawley*.

Effectifs engagés ♦ 8 000 hommes dans chacune des deux armées. Les deux armées manquaient d'artillerie; les Montagnards (Highlanders) avaient laissé leurs canons derrière.

Stratégie ou tactique : En 1745, Charles Édouard négocia avec les Français une aide logistique et stratégique car il prévoyait une intervention en Écosse. Il débarquerait dans les Highlands avec l'aide de la Marine Royale, et serait rejoint bientôt par quelques troupes françaises. Dès que les forces anglaises commenceraient de se concentrer dans le Nord pour écraser l'insurrection, une armée de 10 000 soldats français débarquerait dans le Sud en guise de *diversion stratégique*, forçant les Anglais à un retour précipité qui ne manquerait pas de rappeler le contexte stratégique de la Bataille de Hastings, en 1066, lorsque Guillaume le Bâtard avait débarqué dans le Sud de l'Angleterre, alors que l'armée anglaise de Harold Godwinson avait été attirée dans le Nord par le débarquement du roi de Norvège Harold Hardrada, lequel convoitait aussi le trône d'Angleterre. La diversion avait été involontaire mais efficace.

DISPOSITIF FRANCO-ÉCOSSAIS

En **première ligne**, s'alignait, de droite à gauche, les **clans** des Hautes-Terres: *les Macgregor, les Keppoch, les Clanranald, les Gengarry, les Appin, les Cameron, les Fraser*¹, et *les Macpherson*. À l'extrême droite, commandait Georges Murray [qui combattait à pied, selon son habitude]. À l'extrême gauche, le seul commandant en chef était Jehan Drummond, qui semblait ne vouloir s'occuper que de son régiment français, jalousement gardé en réserve en deuxième ligne, à tel point qu'il ne fut pas du tout engagé. En **deuxième ligne** se tenaient les clans des Basses-Terres², *les Athole, les Ogilvie, les Gordon, les Farquharson, les Cromarty*, et enfin, les Français, qui devaient servir de *Réserve tactique*. Le prince Charles-Édouard se posta sur une éminence³, derrière les Français, avec la cavalerie.

DISPOSITIF ANGLAIS

L'armée royale s'était rangée en face des Écossais, sur un terrain plutôt incliné vers le Nord à cause du marécage et de la déclivité. Le champ de bataille, Falkirk Muir, était alors un terrain légèrement incliné, aujourd'hui adouci par les travaux de terrassement nécessaires au passage du canal de l'Union et au chemin de fer Édimbourg-Glasgow. Mais à l'époque, c'était une surface irrégulière entièrement couverte de lande et de bruyère. Les deux armées s'étaient alignées sur l'élévation de terrain, les Montagnards légèrement plus bas que les Anglais. Aucune clôture n'entravait les manœuvres, mais un talweg appelé *dean* en Écosse, commençait presque au centre de la ligne de bataille et s'étendait en s'élargissant vers le bas de la pente, vers le Nord, précisément entre les deux armées. En fait, ce ravin, trop abrupt pour être facilement franchi d'un

¹Commandés par le maître de Lovat.

²Des Lowlands, par opposition aux Highlands.

³Encore appelée *Charlie's Hill*. Il voulait combattre et, selon la tradition, on avait dû l'implorer de ne pas risquer sa dynastie sur un simple combat. En fait, sa mort aurait réglé le problème dynastique et aurait épargné beaucoup de vies humaines.

côté comme de l'autre, séparait les deux-tiers des Anglais de la moitié de l'armée des Montagnards qui lui faisait face. À cause de la convexité du terrain, les ailes ne pouvaient s'apercevoir, dans aucune des deux armées. Les troupes d'Argyle et de Ligonier avaient été postées dans le talweg, et le régiment de Glasgow dans une ferme située derrière l'aile gauche anglaise. Les cavaliers piaffaient un peu en avant des fantassins [aile gauche anglaise]. Le général Hawley commandait le centre, le brigadier Cholmondley la gauche, et le major général Huske la droite.

En **première ligne**, de gauche à droite, les bataillons s'alignaient: Wolfe, Cholmondley, les Scots Royals, Price et Ligonier. En **deuxième ligne**, les bataillons Blakeney, Monro, Fleming, Barrel et Battereau. La Réserve tactique comportait le Régiment de Glasgow, et les Milices d'Howard et d'Argyle. Certaines régions des Highlands, durement étrillées par les représailles anglaises après l'insurrection de 1715, furent plus lentes à prendre les armes en 1745. Ainsi le district de Braemar¹ où s'était levé l'étendard jacobite en 1715. «Francis Farquharson, comme cela a été mentionné, échappa de peu à l'exécution, tandis que James, de Balmoral, fut sévèrement blessé à Falkirk. Lors de la préparation de cette bataille de Falkirk, Balmoral déploya ses hommes en forme de coin *saillant*; il marchait en tête, deux hommes derrière lui au second rang, trois hommes derrière eux au troisième rang, quatre au quatrième... etc -*Maintenant, les gars!* dit-il, *Marchez en silence. Ne tirez pas un seul coup de feu jusqu'à ce que vous puissiez apercevoir la couleur des yeux des chevaux; alors à ce moment vous tirez une volée tous ensemble, puis vous jetez vos armes à feu et vous tombez sur les chevaux, vous coupez leurs brides et à ce point, vous pouvez vous occuper des hommes.*» Durant la progression en silence, une balle frappa Balmoral à l'épaule. «*Quatre hommes, hurla son écuyer, pour transporter votre chef blessé à l'arrière!*» «*Jamais!*» se récria Balmoral, «*Je veux quatre hommes pour transporter votre chef à la tête de ses enfants au plus épais du combat!*»

Résumé de l'action : Il n'était que 16h00 mais un orage couvrait déjà le champ de bataille d'obscurité. Hawley, voyant que l'aile gauche montagnarde (Highlander) n'était pas entièrement déployée, ordonna à ses Dragons d'avancer. Il voulait profiter du désordre et pensait que les Montagnards ne résisteraient pas à trois régiments de Cavalerie². La Cavalerie anglaise s'ébranla lentement; mais, à sa surprise, au lieu de refluer, les Montagnards de l'aile droite s'avancèrent à leur rencontre, sous le commandement de Georges Murray qui lançait des ordres incessants pour maintenir sa troupe en ligne et pour retenir le tir. Les mouvements simultanés de part et d'autre ne durèrent pas moins de 30 mn sur une distance de quelques centaines de mètres. Soudain, sur ordre, les Dragons s'élancèrent au trot vers la ligne montagnarde. Lorsqu'ils furent approximativement à une portée de pistolet, Georges Murray donna le signal du tir. La décharge de mousqueterie rompit instantanément les régiments de Cavalerie qui s'éparpillèrent en désordre. La plupart des

¹Plus précisément *Braes of Mar*. Après la victoire finale des Anglais, le vieux château de Braemar fut complètement reconstruit et une garnison anglaise y fut postée afin de garder les clans locaux sous contrôle, et plus tard pour empêcher la contrebande. Odo Blundell, *The Catholic Highlands of Scotland*, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 The Central Highlands, chapitre sur le district de Braemar, pages 101. [Bibliothèque vaticane seulement]

²1.300 hommes; en fait, ces effectifs sont plutôt ceux d'un seul régiment.

cavaliers anglais reflurent alors vers leur deuxième ligne [de fantassins]. Un homme cria: "Chers frères! On va tous se faire massacrer aujourd'hui!"¹ Cela eut un effet désastreux dans le secteur. À l'autre aile, Cobham ne fit pas mieux; il se précipita dans le talweg [le ravin] sous les balles des Montagnards. De nombreux soldats et officiers anglais de distinction gisaient sur le terrain, tués ou blessés. Quelques cavaliers anglais parvinrent pourtant à pénétrer la ligne montagnarde, mais ces derniers en vinrent facilement à bout soit en éventrant leurs chevaux à coups de hache, soit en démontant les cavaliers en les tirant par le vêtement puis en achevant les hommes au sol. D'une façon générale, la masse de la Cavalerie anglaise se précipita si vivement derrière sa ligne d'Infanterie qu'elle mit cette dernière à mal. Après ce premier engagement, Georges Murray essaya en vain de faire retourner dans sa ligne le clan Macdonald qui avait reçu le choc de la cavalerie anglaise. Les Montagnards, surexcités par leurs succès, s'élancèrent contre l'Infanterie anglaise qui venait de se faire malmenée par sa propre Cavalerie en retraite. Simultanément, l'aile droite anglaise s'élança contre les clans Montagnards rangés en face d'eux² qui s'élancèrent aussi à leur rencontre. Les deux ailes montagnardes attaquèrent aussi, épée et hache d'arme à la main, tandis que la deuxième ligne montagnarde se vidait de centaines d'impatients qui se joignaient à l'attaque. En fait, seuls les régiments anglais qui débordaient les forces montagnardes ne furent pas attaqués. Tous les autres régiments anglais, aveuglés par la pluie et l'orage qui les frappaient de face, furent mis en déroute et se mirent à fuir en direction de Falkirk. La bataille effective avait duré 10 mn tout au plus. Dans le plus grand désordre, les Montagnards se précipitèrent à la poursuite des fuyards, mais en passant devant les trois régiments anglais intouchés³, ces derniers leur infligèrent à bout portant une terrible salve qui les déconcerta et les arrêta⁴. Ils reflurent et retournèrent se ranger dans la ligne de bataille, tandis que les régiments frais [anglais] rétrogradaient en ordre vers Falkirk. Cette volée de mousqueterie sauva l'armée anglaise de la destruction.

Pertes ♦Franco-écossais : 32 tués et 120 blessés. ♦**Anglais** : 280 tués, blessés et disparus, 7 canons, 3 mortiers, 600 mousquets, une grande quantité de grenades à main et deux tonnes de poudre, sans parler de plusieurs drapeaux [d'Infanterie] et étendards [de Cavalerie].

Conséquence de cette défaite anglaise : De Falkirk l'armée anglaise retraite vers Linlithgow et Édimbourg. 1.500 hommes du prince restèrent à Falkirk cette nuit-là. Les autres trouvèrent des gîtes ailleurs. Mais, avant de gagner leurs cantonnements, les Montagnards écossais⁵, à l'ex-

¹"Dear brethren, we shall all be massacred this day!" [Robert Chambers, *History of the Rebellion of 1745-6*, W.& R. Chambers, Limited. Edinburgh, 1840].

²Les Mackintoshe, les Macpherson, les Cameron, les Stuart d'Appin...

³Intacts parce qu'ils débordaient de la ligne des Highlanders derrière le talweg.

⁴Dans la pluie aveuglante, ils crurent être tombés dans une embuscade.

⁵Une anecdote révélatrice illustre bien la rudesse des rapports entre clans. Un jeune membre du clan des Clanranald avait obtenu un mousquet anglais dans son lot de butin. En le manipulant, une balle partit par accident et blessa mortellement un jeune homme du clan Glengarry. Ce dernier mourut peu après, mais, avant de mourir, il demanda à ses clansmen de ne pas exiger de vendetta car il savait l'autre garçon innocent de tout crime. Tout le monde feignit d'acquiescer, mais demanda, dès la mort de la victime, la vie du coupable, suivant la rigoureuse tradition de la *loi du talion* en vigueur entre les clans. Le chef des Clanranald aurait bien protégé son homme, mais il savait que cela déclencherait une interminable vendetta qui ferait

ception de quelques unités envoyées pour harceler et surveiller l'armée anglaise en pleine retraite, occupèrent leur temps à piller le camp anglais abandonné et les cadavres qui gisaient sur le champ de bataille. Avant de quitter Édimbourg pour se lancer sur les traces des Montagnards, le général Hawley avait fait dresser deux grandes potences multiples afin d'avertir les Écossais d'Édimbourg qui se sentiraient favorables aux insurgés, et de pendre au retour les Montagnards qu'il aurait pris dans l'armée du Prince Stuart, Charles-Édouard. Au retour, découragé, il pendit plusieurs de ses hommes pour couardise¹. Le lendemain, l'armée du prince restée à Falkirk enterra les morts dans une fosse commune. Écossais comme Anglais furent fraternellement précipités dans le même trou, mais les derniers étaient reconnaissables à leur nudité totale et aux profondes blessures infligées par les épées écossaises à large lame [broadswords, tenues à deux mains]. Lorsque la masse des cadavres se fut décomposée, le sol s'effondra et le champ de bataille resta longtemps marqué par un creux révélateur. Quant aux Français qui devaient effectuer un débarquement dans le Sud de l'Angleterre, le retour vers le Nord de l'armée rebelle à partir de Derby entraîna l'annulation pure et simple de cette manœuvre, les Français croyant que Charles-Édouard avait renoncé au trône. «Par une triste fatalité, comme il le mentionna clairement avant sa mort, le major MacDonald fut capturé après la bataille de Falkirk. Il tomba entre les mains d'une patrouille du général Hawley, qu'il prit par erreur pour une patrouille française de Lord John Drummond. Cela arriva en fin de journée, quand les Highlanders avaient tout conquis devant eux. De l'avis de tous, ils auraient pu complètement détruire l'armée royale, si les clans avaient été autorisés à agir selon leurs coutumes particulières. Le brutal général anglais Husk ordonna que MacDonald soit fusillé. Il refusa de recevoir son épée, mais Lord Robert Kerr s'avança courtoisement et l'accepta. Par la suite, le major MacDonald évoqua avec gratitude la généreuse civilité de Lord Robert. On transféra le major Donald MacDonald à Carlisle, où son internement fut strict et sévère. Lors de son procès, sa conduite fut respectueuse et digne. Quand tout appel fut considéré comme inutile, lui et tous ceux qui partageaient sa triste fatalité, se soumirent avec un degré de fermeté et de détachement qui frappa l'imagination de tous. La sévérité de son internement et la tristesse d'être arraché à son propre pays))son procès à Carlisle², au lieu d'Édimbourg, était d'ailleurs illégal)) sont évoquées et manifestées dans les lettres à son épouse.» L'ultime discours qu'il escomptait prononcer sur l'échafaud avant son exécution fut interdit par les autorités anglaises³..." Les 127 prisonniers écossais détenus à Carlisle

de nombreux morts entre les deux familles; et que, par ailleurs, le clan Glengarry quitterait l'armée écossaise et la coalition anti-anglaise. Il accepta donc. L'homme fut immédiatement saisi et fusillé, tandis que son pauvre père vint en retenant ses larmes l'achever d'une balle dans la tête afin d'abrèger ses souffrances. Voulant plaire aux Clanranald, le prince Charles-Édouard fit enterrer le corps dans une belle tombe du cimetière de la ville. Mais pour cela, de nombreux Montagnards des deux bords, mécontents, désertèrent l'armée écossaise.

¹Le général anglais laissa pendre le corps de ses soldats non pas *jusqu'à ce que mort s'ensuive*, mais bien au-delà, jusqu'au coucher du soleil. Une telle horreur n'avait pas été perpétrée dans la capitale écossaise depuis les jours lointains où le duc d'York avait ouvert le parlement écossais, en 1681. Il avait alors fait pendre 5 ministres opiniâtres qui ne voulaient pas se plier aux désirs de l'Anglais.

²Ville située hors d'Écosse, dans le Nord-Ouest de l'Angleterre.

³Rien d'étonnant; il avait prévu de déclarer que son «*plus grand souci avait toujours été de*

furent conduits, chargés de chaînes lourdes et énormes, jusqu'à l'angoissant échafaud dont le seul aspect glaçait tout le monde d'effroi¹. Ils furent pendus², puis, encore vivants, rompus et enfin, pour plus de sûreté, écartelés. Les corps (ou ce qui en restait) furent enterrés au cimetière de Carlisle. La tête du major Donald MacDonald et celle de son cousin Kinloch furent clouées sur la Porte d'Écosse à Carlisle³ où elles restèrent, blanchies par le soleil et les intempéries, durant plusieurs années⁴. Un Écossais moqueur rimait un poème qui fait maintenant partie de la tradition écossaise :

*Lève-toi donc et file, Hawley,
lève-toi donc et passe!
Les Écossais
sont arrivés
et te font la grimace.
Le jeune Charles
à Dunipace
t'a souffleté la face, Hawley
Navrant spectacle
pour un bellâtre,
la pire des disgrâces!*



voir notre ancienne race et son souverain légal restaurés» et qu'il n'avait tiré son glaive «*que dans cette louable cause de restaurer le pouvoir de la famille royale [d'Écosse et catholique] et de recouvrer les libertés pour ces malheureuses îles, trop longtemps opprimées par l'usurpation, la corruption et la subornation... je me suis toujours conduit avec humanité et charité envers mes ennemis, les troupes de l'Électeur de Hanovre...*» On comprend facilement que Georges, roi d'Angleterre et Électeur de Hanovre, n'ait pas été transporté d'enthousiasme à la perspective d'être ainsi traité d'**usurpateur corrompu**. D'autant moins que l'accusation était parfaitement fondée.

¹Mais que les foules allaient tout de même voir, non pas par voyeurisme pervers, mais tout simplement, un peu comme aujourd'hui on assister à un film d'horreur ou escalader une effrayante falaise, pour ressentir le douteux plaisir de l'adrénaline.

²Non pas jusqu'à ce que mort s'ensuive cette fois, afin qu'ils puissent ressentir plus longuement la *Justice* royale.

³Porte tournée vers l'Écosse, et qui de ce fait portait ce nom. C'était un terrible avertissement pour tous les Écossais qui s'aventureraient à se laisser tenter par leur penchant naturel à contester l'annexion de leur pays par l'Angleterre.

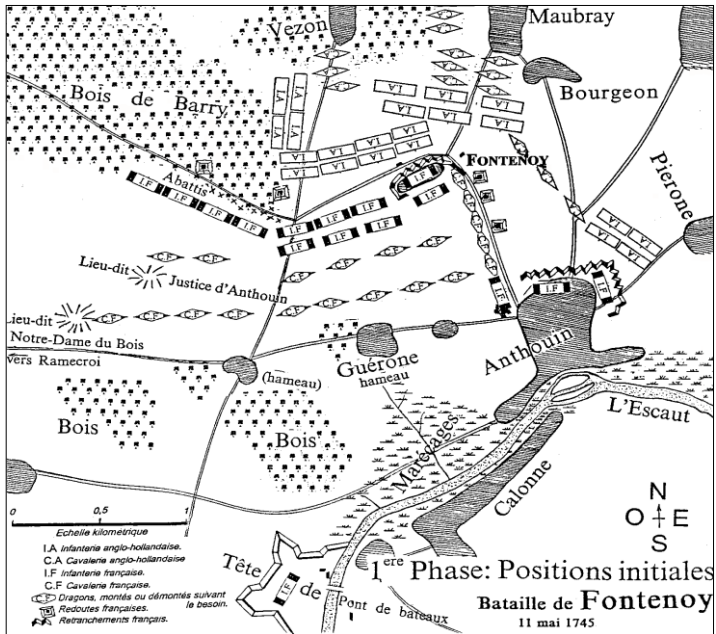
⁴Dom Odo Blundell, *The Catholic Highlands of Scotland*, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 The Central Highlands, chapitre Lochaber, pages 167 et suiv.

SOURCES ET LECTURES ♦ Odo Blundell (Frederic), O.S.B., *The Catholic Highlands of Scotland*, 2 volumes, Sands & Co., London, 1909. [copie de la Bibliothèque vaticane] ♦ John Gillingham, *The Oxford Illustrated History of Britain*, Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, Londres, 1984. ♦ Bruce Lenman, *The Jacobite Risings in Britain, 1689-1746*, Eyre Methuen, Londres, 1980. ♦ John Prebble, *Glencoe*, Martin Secker & Warburg Ltd, Londres, 1966. ♦ John Prebble, *The Highland Clearances*, Martin Secker & Warburg Ltd, Londres, 1963. ♦ Robert Chambers, *History of the Rebellion of 1745-6*, W. & R. Chambers Limited, Edinburgh & Londres, 1840. ♦ George Pratt Insh, *The Scottish Jacobite Movement, A Study in Economics and Social Forces*, The Moray Press, Edimbourg, 1952.

Fontenoy. Bataille de

Date de l'action : 11 mai 1745.

Localisation : Village situé à 7 km au Sud-est de Tournai. 50°34'Nord, 03°27'Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur



le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : Les Français avaient mis le siège devant Tournai sous la protection d'une Armée de Couverture; l'Armée anglaise de Secours tenta de les en empêcher. **Chefs en présence** ♦**Français** : Le maréchal Maurice de Saxe commandait les Français. Le roi de France Louis XV assista à la bataille avec le dauphin Louis. ♦**Anglais** : William Augustus, duc de Cumberland [1721-1765], surnommé par les Écossais "*le Boucher des Écossais*"¹, commandait les Anglais. Il avait pris le commandement des forces alliées en 1745. Il était le fils du roi d'Angleterre Georges II qui régna de 1727 à 1760.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 60 000 hommes dont 87 escadrons de cavalerie. Artillerie: 80 pièces ♦**Français** : 45 000 hommes dont 68 escadrons de cavalerie. 65 pièces d'artillerie². Le maréchal avait laissé,

¹Après les massacres de Culloden Moor. Le prince William Augustus duc de Cumberland (15 avril 1721 – 31 octobre 1765) était un membre de la famille royale britannique. Il fut le sixième enfant et le troisième fils du roi George II de Grande-Bretagne et de la margravine Caroline de Brandebourg-Ansbach. Il fut un grand chef militaire britannique mais il subit de nombreuses humiliations de la part des Français.

²La *Brigade des Volontaires Irlandais* de mylord Thomond, de Clare et du colonel Dillon combattait dans les rangs français.

quelques jours auparavant, une partie [près de 15 000 hommes] de son armée de 60 000 soldats pour assiéger Tournai, et avait gardé 45 000 hommes comme "Armée de Couverture" du siège. Ce fut cette Armée de Couverture¹ qui livra la bataille de Fontenoy. Signalons que 10 000 soldats français de la Réserve tactique² ne participèrent pas à l'action, oubli probable du maréchal de Saxe. Ce qui laissa tout le poids de la bataille sur les épaules de 35 000 hommes seulement du côté français.

Stratégie ou tactique : Le champ de bataille était une vaste plaine encombrée de marécages et entourée de forêts. Cette plaine trapézoïdale de 1,8^{km} par 1 km de large, dont les champs cultivables étaient recouverts de blé déjà haut, était parsemée de coteaux, semblables à des vagues énormes; ils en coupaient la monotonie. L'Escaut aux eaux tranquilles serpentait dans le bas du secteur. Le flanc droit de l'aile droite de l'armée française s'appuyait sur le bourg d'Anthouin³ [renforcé de retranchements et d'artillerie], au bord de l'Escaut, et remontait perpendiculairement au fleuve jusqu'au hameau de Fontenoy, 1 600 mètres plus loin au Nord-est, en suivant un chemin creux. Trois redoutes, érigées en avant-postes sur cette aile droite, croisaient leurs feux [qui incluaient, bien sûr, de l'artillerie] avec ceux des troupes postées dans le village de Fontenoy. À l'est de l'Escaut, sur une élévation, une batterie française de 6 canons de 16 livres étaient chargée de mitrailler de flanc les troupes hollandaises qui attaquaient Anthouin. Le Centre français partait vers le Nord-Ouest à partir de Fontenoy, à angle droit avec l'aile droite et parallèle au fleuve Escaut. Ce Centre s'étendait sur 1 000 mètres environ, jusqu'à la corne Sud du bois de Barry. Les troupes françaises formaient donc une sorte de potence dont l'angle était situé au village de Fontenoy lequel était aussi protégé par un vaste fossé invisible de loin. Le maréchal français disposa la plus grande partie des troupes françaises le long du petit bras de cette potence: deux lignes de Cavalerie appuyaient les deux lignes d'Infanterie française. Une forte réserve était gardée en cas de besoin [1/5 des effectifs]. Tous les chemins étaient barrés par des barricades d'arbres nouveaux, et le clocher servait de tour d'observation. Un ponton de bateaux et une tête de pont fortifiée avaient été établis près de Calonne, au Nord-Ouest d'Anthouin, afin de permettre une retraite en cas de défaite. Le Centre français s'appuyait sur le bois de Barry, renforcé de 2 redoutes et d'abattis⁴. Pour garder la face Nord du champ de bataille [c'est à dire l'Ouest du bois de Barry], une forte Réserve tactique de cavalerie et d'infanterie avait été stationnée dans ce secteur [soit près de 10.000 hommes]. En avril, l'armée française effectua une manœuvre de diversion vers le Nord-est, en direction de Mons, destinée à induire le duc de Cumberland en erreur, puis elle se jeta sur la forteresse de Tournai pour en commencer le siège par surprise afin d'empêcher les Alliés d'en renforcer la garnison. Le maréchal laissa 27 bataillons français et 17 escadrons, soit 11 000 fantassins et 2040 cavaliers pour occuper les lignes de circonvallation qui bloquaient Tournai, puis il alla prendre une position défensive à 7 km au Sud-est de cette ville pour couvrir le siège. Le roi de France, Louis XV, debout sur une colline avec son fils le dauphin Louis, insufflait par sa

¹Ou d'*Observation*, comme on disait à l'époque.

²1/5 du total des effectifs français.

³Antoing.

⁴Arbres coupés aux branches aiguës.

seule présence plus de détermination aux troupes françaises et au commandement, car une défaite aurait peut-être mis la vie du roi en danger. La bataille de Fontenoy inversa les rôles habituels des deux antagonistes. Selon le schéma habituel des batailles franco-anglaises, les Anglais se limitaient à un rôle presque entièrement *défensif et statique*; solidement retranchés, ils résistaient aux Français qui montaient à l'assaut de leurs positions. À Fontenoy, ce fut le contraire. Cette fois les Anglais adoptèrent un *rôle offensif* et l'aile droite française un rôle uniquement défensif. Le Centre et la Gauche des Français n'étaient toutefois pas retranchés¹.

Au cours de cette bataille, Cumberland utilisa la tactique de "*l'ordre profond*" [assaut de masse] par opposition à "*l'ordre mince*"². De leurs côtés, les Français n'exploitèrent pas cette victoire, sur le champ de bataille même, en poursuivant les Anglais et en les détruisant. Certains historiens ont prétendu que les courtoisies initiales du «*Messieurs les Français, tirez les premiers...*» n'étaient pas une politesse, malgré les apparences. L'armée qui tirait la première se trouvait désarmée avant de pouvoir recharger. Mais, malgré tout [pensent ces historiens], l'effet moral pouvait être funeste sur les troupes obligées de se laisser fusiller à bout-portant, debout et sans bouger! Les fantassins français étaient sur 4 lignes de profondeur, en rangs assez espacés, et n'étaient appuyés par aucune autre troupe stationnée à proximité.

En dépit de ce que pensent certains historiens, la Guerre de

¹Dans son *De la Guerre*, Carl von Clausewitz fait une brève description d'une *bataille défensive* telle qu'il la conçoit, et son schéma ressemble étrangement à la bataille de Fontenoy : «Le défenseur attend l'attaque sur sa position; dans ce but il a choisi et aménagé un terrain convenable, c'est-à-dire qu'il s'est bien familiarisé avec le lieu, qu'il a construit des retranchements solides sur quelques-uns des points les plus importants, ouvert et éclairci des voies de communication, posté des batteries, fortifié les villages et choisi les emplacements convenables pour y tenir ses masses sous le couvert, etc. Pendant que les forces antagonistes se consomment mutuellement aux points où elles entrent en contact, un front plus ou moins fort dont l'approche est rendue difficile par une ou plusieurs tranchées parallèles et autres obstacles, ou par la présence de quelques forts points dominants, lui permet de *détruire un grand nombre d'ennemis avec une petite partie de ses forces*, aux différents stades de la défense, jusqu'au cœur de la position. Les points d'appui qu'il a fournis à ses ailes le protègent contre une attaque brusque venant de plusieurs directions; le terrain couvert qu'il a choisi pour sa position incite l'ennemi à la prudence [ce qui ne fut pas le cas avec le duc de Cumberland], et même à la timidité, et donne à la défense les moyens de diminuer par des attaques partielles et concentrées le mouvement général de retraite qui débute dès que l'engagement se concentre peu à peu dans des bornes plus étroites. Le défenseur considère alors avec satisfaction la bataille qui se déroule avec une violence modérée sur son front [les Français, qui avaient la plus grande partie de leur front dépourvue de point d'appui ou de retranchements, ne jouissaient pas d'une telle satisfaction devant la gravité de l'attaque anglaise, au point que la Cour avait pris ses dispositions pour fuir au plus vite en cas de besoin]... Sa position est établie *en profondeur*, car chaque partie de l'échelle graduée de l'ordre de bataille, de la division au bataillon, à une réserve en vue d'événements imprévisibles et d'une reprise de l'engagement. En même temps, il conserve une masse importante, un quart à un tiers de l'ensemble, à l'arrière, loin de la bataille, assez loin pour qu'il ne puisse être question de pertes dues au feu de l'ennemi, et si possible assez loin pour ne pas risquer d'être encerclé par l'ennemi si celui-ci essayait de tourner l'une des ailes. Avec ce corps, il couvre ses flancs par des mouvements tournants plus vastes et plus profonds, et se protège contre toute surprise. Au cours du dernier tiers de la bataille, lorsque le plan de l'assaillant est pleinement développé et qu'il a usé la plupart de ses troupes, le défenseur jette cette masse sur une partie de l'armée ennemie et prononce contre elle sa propre offensive plus réduite, en usant de toutes les ressources de l'attaque, telles que charges, surprises, mouvements tournants, et grâce à cette pression contre le centre de gravité de la bataille, qui est encore en balance, il force une retraite générale.» [Confer le Livre VI, *La Défense*; Chapitre IX, *La Bataille défensive*]. Il s'agit de l'*événement* [dans la tactique napoléonienne].

²La ligne d'assaut.

Succession d'Autriche était déjà l'époque des "*feux roulants*". L'armée qui tirait n'était jamais désarmée grâce au feu roulant "par peloton" c'est à dire, dans ce cas précis, par rangées¹. Laisser l'armée ennemie tirer la première devenait donc une erreur tactique tout à fait capitale. Mais le roi et la cour de France étaient présents; quoique un peu loin pour admirer, en direct, la scène courtoise, ils ne manquèrent pas de se la faire raconter maintes fois en différé; et chaque participant eut son moment de gloire et sa récompense. Le maréchal Foch préconisait ce qu'il appelait la Bataille-Manœuvre², qu'il opposait à la Bataille-Parallèle. La tactique de Cumberland à Fontenoy semble coïncider avec celle du futur généralissime de la Grande Guerre: en effet, on y trouve le **combat de front** [les Hollandais et les unités anglaises qui *immobilisaient, paralysaient et absorbaient l'activité* de la ligne française], et l'**attaque décisive** [la colonne géante]. Cette tactique a échoué à Fontenoy, sans doute essentiellement à cause de la lenteur de la colonne d'assaut; car pour Foch l'attaque décisive devrait être une "*action voulue, résolue et soudaine de masses agissant par surprise*." La bataille de Fontenoy fut aussi une exception dans la tactique habituelle de l'armée anglaise quand elle fait face à l'armée française : habituellement les Anglais restaient sur la défensive et se retranchaient tandis que les Français jouaient le rôle offensif [comme à Waterloo]. Fontenoy fut une exception. Les deux armées jouèrent un rôle offensif.

Résumé de l'action : Tous les acteurs étaient en place. Il ne manquait plus que les trois coups pour commencer la tragédie³. Le maréchal de Saxe, malade, sillonnait le champ de bataille dans une voiture d'osier, afin de tout vérifier. Les troupes, acteurs involontaires, attendaient: Gendarmes de Soubise, cheval-légers de Chaulnes, Hussards de Linden, Gardes françaises de Gramont, infanterie de Biron et Dragons de Chevreuse. Les trois coups furent donnés par un avant-poste français. Vers 05h00 du matin, une lueur rougeâtre perça la brume; un avant-poste

¹Ce fut en 1594, donc *un siècle et demi avant Fontenoy*, que Louis de Nassau suggéra, dans une lettre à son cousin Maurice, l'idée de la «contremarche européenne». Dix rangs de mousquetaires pivotants étaient capables, à la manière des lanceurs de javelots romains [dans Élien], de reproduire des **salves continues** de projectiles. Le Grec Asclépiodote, dans son Chapitre XII Ordres et mouvement, de son *Traité de Tactique* [écrit au I^{er} Siècle avant J.-C.], décrit ces manœuvres avec précision: «Si nous voulons que les formations effectuent un quart de tour côté lance, nous ordonnerons au lochage [groupe de combat] qui est placé sur la droite de se tenir au repos et à chacun des autres lochages de pivoter côté lance, de s'avancer vers la droite, pour ensuite faire face de nouveau; puis on fait s'avancer les rangs arrière et une fois que les hommes sont en ordre compact, on leur fait faire un quart de tour côté lance, et ainsi l'ensemble aura effectué un quart de tour.» Une autre conversion, côté bouclier, permettait de ramener les troupes en position initiale. Cité par Olivier Battistini dans **La Guerre**. voir in fine

²«Des Principes de la Guerre », maréchal Ferdinand **Foch**, *Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, et publiées par les Éditions Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg en 1903*, pp. 265 et suivantes.

³Sur une hauteur, les spectateurs en dentelles, le roi Louis XV et la cour de France, attendaient avec un frisson dans le dos à l'idée d'assister à cet holocauste, véritable film d'horreur de l'un des plus grands maîtres de l'horreur de l'époque: le roi de France. Car, au fond, la bataille ne fut acceptée et livrée par le maréchal de Saxe que pour servir d'exemple didactique à la formation militaire de l'enfant dauphin. Le règne de Louis XV fut marqué par des guerres incessantes qui finirent par entraîner la Révolution française et le renversement de cette dynastie avide de sang. La présence de la Cour entraîna aussi des morts inutiles par l'acharnement supplémentaire et surtout par la sanglante courtoisie qui ouvrit la bataille rangée: "Messieurs les Anglais, tirez les premiers!" Contrairement à ce qu'affirment certains historiens, cette courtoisie absurde fut une exception et non pas la règle.

français venait d'incendier quelques maisons. Au même instant, comme si cela avait été le signal de la bataille, l'artillerie anglaise ouvrit le feu, et, durant près d'une heure, les boulets alliés firent de longues trouées dans les rangs des Gardes françaises qui, imperturbables sous le déluge de fer, serraient les rangs continuellement pour combler les vides. La préparation d'artillerie d'ouverture étant jugée satisfaisante, le duc de Cumberland voulut, lui aussi, jouer son rôle devant la cour de France. Il se mit à la tête des régiments anglais et s'élança sabre au clair. La masse rouge des Anglais, hérissée de milliers de sabres, de baïonnettes et de drapeaux, se rua en hurlant sur le hameau de Fontenoy défendu par *la Brigade du Dauphin*, qui était la dernière à pouvoir céder devant les Anglais, alors que la cour de France avait les yeux rivés sur elle. Quoique fort inférieure en nombre, cette brigade était postée dans des retranchements extérieurs et dans les maisons du hameau. Elle fit pleuvoir un nuage de plomb sur les fantassins anglais. Des pièces d'artillerie française, dissimulées dans les buissons, se démasquèrent soudain et entrèrent en action de façon ininterrompue contre ces masses menaçantes qui arrivaient comme des fantômes irréels, au milieu de nuages de fumée jaunâtre de l'artillerie, salissant les couleurs vives du paysage. Les soldats anglais hurlaient, comme le font habituellement les soldats qui montent à l'assaut, non seulement pour terroriser l'ennemi, mais aussi pour expulser de leurs poumons cette peur qui oppresse tant ceux qui vont mourir¹. Soudain les cris changèrent d'intensité. Les premiers rangs anglais venaient d'apercevoir le profond fossé qui ceinturerait Fontenoy. Il tentèrent de s'arrêter, mais l'élan des autres les précipita dans la longue "*fosse commune*" qui fut bientôt totalement comblée par les morts et par les blessés hurlants. Vision d'horreur. Heureusement, après avoir donné l'exemple en lançant l'assaut à la tête de ses troupes, le duc de Cumberland avait pris la sage précaution de se laisser dépasser par ses soldats, à l'approche des positions françaises, afin de retourner sur sa colline d'observation. Les vivants marchant sur les morts et sur les blessés, l'assaut continua mais vint se briser contre le hameau de Fontenoy qui les fusilla à bout portant. La première vague anglaise reflua en désordre. Le duc de Cumberland, obstiné, lança une deuxième vague [anglo-hollandaise] puis, piqué dans son amour-propre, une troisième qui vinrent toutes échouer contre le hameau, position-clé de la bataille, et refluer en désordre après avoir laissé sur le terrain une longue traînée rouge de cadavres et de blessés. Alors Cumberland ordonna d'interrompre l'assaut. Voyant l'échec de ses trois attaques, Cumberland lança l'armée hollandaise contre l'aile droite française². Ce fut alors que la batterie d'artillerie que les Français avaient placée au-delà de l'Escaut entra en action et se mit à prendre en enfilades, de flanc, les rangs hollandais qui montaient à l'assaut. Ce fut un carnage terrible. Les escadrons de Cavalerie et les bataillons d'Infanterie fondaient comme neige en s'approchant du feu meurtrier de la ligne française. Un escadron hollandais n'eut que 15 survivants en quelques secondes d'assaut; cela provoqua une panique bien compréhensible. Le haut-commandement hollandais arrêta alors

¹Le philosophe grec Onasandre conseillait : «d'emmener l'armée se battre en poussant un cri de guerre, et parfois en courant, car son aspect, sa clameur et le fracas des armes bouleversent l'esprit des ennemis.» [Principe XXIX].

²Bourg d'Anthonin et secteur situé entre cette ville et Fontenoy.

momentanément l'attaque sur l'aile droite française. Pendant l'attaque hollandaise, Cumberland changea de tactique. Il décida d'abandonner provisoirement les attaques secondaires sur les positions-clés [le hameau de Fontenoy] ou sur les points de diversion [l'aile droite française] afin de porter son effort sur le Centre français, c'est à dire le secteur situé entre la corne du bois de Barry et le hameau de Fontenoy. Cet effort devait être décisif. Mais d'abord, il fallait neutraliser la redoute et les troupes françaises retranchées en lisières du bois de Barry qui croisaient leurs feux avec celles de Fontenoy. À défaut de la position-clé de Fontenoy, si au moins le verrou de résistance du bois de Barry pouvait sauter, rien ne pourrait plus arrêter les Anglais. Cumberland envoya aussitôt pour les déloger 4 gros bataillons d'Infanterie de 1000 hommes chacun commandés par son aide-de-camp Ingoldsby. Ce dernier se lança sur le bois de Barry mais fut fort durement reçu et ses formations disloquées par les *grassins*¹. Persuadé que le bois était occupé en force, Ingoldsby réclama de l'artillerie à Cumberland. Alors le général en chef anglais, qui voulait tenter l'impossible pour infliger une cuisante leçon d'art militaire au dauphin de France, décida de changer encore de tactique et d'essayer une "*attaque de rupture*" dans le secteur assez étroit de 800 mètres situé entre Fontenoy et la corne du bois de Barry. Il massa devant cette zone ondulée et exposée au feu de l'artillerie² une immense colonne de 14 000 hommes [avec artillerie], qui servirait de béliet pour enfoncer les lignes françaises et que les contre-attaques d'Infanterie ou de Cavalerie seraient impuissantes à entamer sérieusement. Bientôt l'immense colonne se mit en marche. Des canons étaient traînés à grand renfort de cordes. Six pièces précédaient l'Infanterie anglaise et 6 autres, placées au milieu de leurs lignes, avançaient avec elles. Les Anglais marchaient lentement³ sur 3 lignes serrées de 4 hommes chacune; au total, 12 hommes de profondeur. Les deux ailes de cette masse se rabattirent vers le Nord, comme un U dont l'ouverture serait vers l'arrière. Immédiatement, l'artillerie française, de Fontenoy et de la lisière de Barry, se mit à mitrailler, creusant de grands vides dans les lignes que les chefs anglais ordonnaient de combler par des cris sans cesse répétés de: "*Serrez les rangs! Serrez les rangs!*" Il était 10h30. En cinq heures et trente minutes de bataille, les Anglais n'avaient progressé que de 2 kilomètres. Devant cette colonne géante de 14 000 hommes qui avançait lentement, une mince ligne de 4 bataillons de Gardes françaises formait le Centre de la ligne de résistance. Les canons "*à la Suédoise*"⁴ avaient fort à souffrir du tir de l'artillerie anglaise de campagne. Aussi, le commandant de Brocard fit installer une batterie de pièces à longue portée à la lisière de Fontenoy, qui prit de flanc et donc en enfilade les lignes anglaises et leur causa d'énormes et sanglantes pertes. Mais Cumberland n'arrêta pas pour autant la progression de son attaque de masse qui avançait lentement et commençait à atteindre le sommet d'une croupe au bas de laquelle, alignée dans un chemin creux, attendait le premier rang des Gardes françaises⁵. Les 6

¹*Grassins*: troupes légères à pied et à cheval, amalgame de fantassins et de dragons, du nom de leur créateur.

²Mais sans aucune fortification ni retranchement

³À un pas à la seconde.

⁴Placés en avant de la ligne d'Infanterie.

⁵À noter que la ligne française était en contrebas par rapport aux assaillants. Cette position, comparable à celle des Métis-français à *Batoche* et à *l'Anse-au-Poisson*, n'avait pas été choisie

canons "à la Suédoise" qui précédaient la masse anglaise étaient un peu détachés de cette masse afin de permettre aux artilleurs de s'arrêter par intermittences, de pointer et de tirer avant d'être rejoints par les lignes d'Infanterie qui avançaient à un pas à la seconde. Apercevant les 6 pièces isolées au sommet de la croupe, des officiers indisciplinés des Gardes françaises lancèrent quelques unités pour tenter de s'en emparer¹. Ces unités remontèrent la pente en courant pour se trouver nez-à-nez avec toute l'armée anglaise dont la première ligne se mit immédiatement à cracher un mortel nuage de mitraille. Une soixantaine de Gardes françaises tombèrent; les autres refluèrent en hâte vers leurs lignes en contrebas et attendirent. Les Gardes ne voyaient pas encore les Anglais mais ils entendaient le martellement des milliers de *godillots* sur la terre dure. Ils écoutaient avec appréhension monter cette marée humaine, tout en pressant dans la saignée de l'épaule la crosse de leur fusil, en joue sur la ligne de crête où allait se profiler l'ennemi qui allait apparaître au sommet. Bientôt, la ligne d'horizon laissa percer une longue file de baïonnettes étincelantes, de sabres, puis de chapeaux qui s'allongeaient rapidement, puis les visages hurlant et grimaçant d'émotion des Highlanders écossais qui, comme à l'accoutumée, avaient été placés en première ligne, en tête de la colonne anglaise, avec Campbell comme lieutenant-général, le duc d'Albermale² comme général-major, et Churchill³ comme brigadier. Les premiers soldats ennemis s'aperçurent soudain. Les cris des Britanniques cessaient au fur et à mesure que les lignes anglaises passaient la crête du coteau et voyaient les Français. L'ultime moment de la mort était arrivé pour des milliers d'hommes. Un grand silence succéda aux clameurs et bientôt l'immense masse anglaise reçut l'ordre de marquer le pas devant la ligne ennemie. Alors des officiers des deux armées s'avancèrent et soulevèrent leur chapeau pour se saluer. Lord Charles Hay, capitaine des *Guards* anglais franchit les rangs de Highlanders écossais et s'approcha des rangs français à la rencontre du vicomte d'Anterroches⁴ : "*Messieurs les Français, tirez les premiers*", cria Hay en français, après s'être poliment incliné. "*Non monsieur, nous ne tirerons jamais les premiers*", répondit le vicomte d'Anterroches. À ce moment, les officiers se replièrent dans leur ligne, et, le capitaine Hay, lentement, comme sur un champ de manœuvre, donna l'ordre de tirer: **FIRE!** Les Anglais, rangés sur 12 lignes tiraient par rangée, de façon à donner aux autres rangées le temps de recharger. La salve assourdissante des Anglais commença à rouler interminablement et coucha au sol plus de 1000 hommes⁵. L'effet moral fut énorme sur cette unité assez indisciplinée, d'autant plus que le tir anglais était "roulant", c'est à dire ininterrompu, rang après rang; l'un rechargeant pendant que l'autre tirait. La première ligne française fut presque entièrement précipitée au sol. Les survivants des deuxième, troisième et quatrième lignes, n'apercevant comme support direct que

dans un but tactique mais plutôt pour garder l'alignement par rapports aux deux extrémités.

¹Les Gardes françaises étaient, à cette époque précise, réputées indisciplinées; alors que quelques décennies plus tôt, ces mêmes unités étaient une arme d'élite.

²Le général Keppel.

³Petit-fils illégitime du duc de Marlborough dont descendit Sir Winston.

⁴De Chabanne, selon d'autres historiens.

⁵Selon certains chercheurs modernes, le tir coucha au sol 411 Français [98 tués et 313 blessés], soit 1/8 des effectifs des 3300 Gardes françaises. Ce qui paraît bien faible, vu les circonstances.

des escadrons de Cavalerie stationnés à 600 mètres très loin derrière eux, ne se sentirent pas soutenus et commencèrent à lâcher pied. D'autant plus que leur général, le duc de Grammont¹, venait d'être tué. Seuls résistèrent les officiers et les survivants de la première ligne qui n'avaient pas une vue d'ensemble du massacre. Devant cette déroute, la masse anglaise, toujours en U ouvert vers l'arrière, se remit lentement en marche [un pas à la seconde], comme un rouleau compresseur, mais en continuant le feu roulant de mousqueterie et d'artillerie dans toutes les directions². Bientôt, l'avant du U mortel dépassa l'ancienne ligne de front, c'est à dire la ligne entre Fontenoy et la redoute du bois de Barry. Petit à petit, la configuration du terrain fit se resserrer les deux ailes de l' U qui devint une véritable colonne, un énorme **rectangle plein** d'où partait un nuage de balles et de boulets. Les bataillons de Gardes françaises étant enfoncés, le *Régiment d'Aubeterre* tenta de s'interposer devant cette masse humaine, mais, écrasé par le nombre, se trouva balayé à son tour. Biron tenta une attaque de flanc avec le *Régiment du Roi*. Face à lui, un bataillon des Guards anglais se détacha de la masse comme un tentacule, avança de plusieurs pas, fit une décharge meurtrière et recula pour regagner le corps de cette bête apocalyptique que rien ne semblait pouvoir arrêter. Le maréchal de France décida alors de tenter d'ébrécher la colonne anglaise par les coups de boutoirs d'incessantes charges de Cavalerie; même si, depuis les grandes batailles du Moyen-Âge, il était couramment admis que la Cavalerie était impuissante pour entamer une masse compacte de fantassins. Le comte d'Estrées mena la première charge. Elle vint se briser sans espoir contre le mur humain de la colonne qui, comme l'Hydre de Lerne, ne cessait de se reconstituer et de reboucher les trous et les blessures des premiers rangs. Quatre escadrons de *Gendarmes* chargèrent sans plus de succès, ne réussissant qu'à se faire décimer ou même exterminer. Des régiments d'Infanterie se précipitèrent aussi, de leur propre initiative, contre la colonne géante. Le *Régiment des Vaisseaux* attaqua le flanc droit anglais. Puis ce fut le *Régiment de Hainaut* qui l'assaillit de front, suivi du *Régiment de Normandie*, tandis que le *Régiment Royal-Irlandais*³ attaquait le flanc droit. Mais les masses britanniques faisaient face de tous côtés, tirant de continuelles et meurtrières volées, division après division, et d'impitoyables salves, batterie après batterie, sur les régiments français qui les assaillaient. Et la colonne géante avançait toujours; irrésistiblement. Au point qu'elle pénétrait désormais l'ancienne ligne de front française sur une profondeur de 200 mètres environ. Pendant ce temps, les retranchements français de Fontenoy résistaient avec fureur aux assaillants, mais, dans ce secteur, la situation devenait critique car les Français manquaient de boulets d'artillerie. Afin de dissimuler cette carence aux Anglo-hollandais qui auraient immédiatement intensifié leur attaque, *les canons français se mirent à tirer à blanc*. Les artilleurs se préparaient à évacuer leurs pièces devant les Anglais qui commençaient à se croire invulnérables et s'approchaient de

¹Celui-là même qui avait fait échouer, au cours de la bataille de Dettingen, la capture du roi d'Angleterre par les Français. D'aucuns prétendirent qu'il se fit tuer volontairement à Fontenoy pour se laver du ridicule de "la Journée des bâtons rompus" de Dettingen [le bruit avait couru qu'il avait exécuté son attaque prématurée afin de battre les Anglais avec son seul Corps de troupes, pour obtenir le **bâton de maréchal**].

²Excepté vers l'arrière, bien sûr.

³Au service de la France.

plus en plus près, lorsque les caisses de boulets arrivèrent enfin, au grand soulagement des Français. La bataille semblait prendre un tournant dangereux pour les Français qui se voyaient incapables d'entamer sérieusement cette masse rouge de 14 000 hommes qui avançait toujours, lentement, en piétinant à petits pas ses morts et ses blessés. Le maréchal de France se décida donc à tenter le tout pour le tout en lançant une offensive générale. Mais auparavant, il fit replier le roi Louis XV et le dauphin de France vers Notre-Dame-aux-Bois. Puis il envoya au comte de La Marck, qui commandait l'aile droite française opposée à l'armée hollandaise, l'ordre d'abandonner la ville d'Anthouin afin de rallier le pont de Calonne plus au Nord. Les Hollandais, qui assiégeaient la courtine d'Anthouin-Fontenoy, restaient calmes après avoir été étrillés quelques heures plus tôt, et Saxe voulait récupérer ces troupes françaises désormais presque "inutiles". Comme La Marck faisait la sourde oreille, le maréchal de France réitéra trois fois son ordre d'évacuation. Finalement, la mort dans l'âme, les Français évacuèrent la ligne fortifiée. Quant à Cumberland, il décida de lancer une deuxième et dernière tentative pour faire sauter le *verrou* de Fontenoy. Il envoya dans ce secteur deux bataillons supplémentaires et fit attaquer les positions françaises à revers. Pendant que le duc de Cumberland s'occupait de renouveler les attaques locales, le Corps de bataille de l'Infanterie anglaise, en formation massive¹, continuait sa marche lente et irrésistible, droit devant, et sans objectif précis, de plus en plus isolé à l'intérieur des lignes françaises et soumis à de continuelles attaques de Cavalerie qui lui faisaient subir de lourds sacrifices. Sans cesse, les rangs intérieurs comblaient les vides que creusaient en bordure les charges de Cavalerie française. Cela laissait, derrière la dense colonne, une épaisse traînée rouge de sang et d'uniformes. Partout les morts et les mourants étaient impitoyablement piétinés par les bottes des fantassins et les sabots des chevaux. Le roi Louis XV, conseillé par le duc de Richelieu, ordonna alors de placer une batterie de 4 pièces d'artillerie devant la colonne géante et de la harasser de coups à cartouches antipersonnel². Tout en la mitraillant à bout portant et en truffant la masse rouge de mitraille qui creusait de sanglantes trouées, Louis XV ordonna que soit lancée contre les Anglais une charge générale avec toutes les unités disponibles. Saxe ne put que confirmer la manœuvre lorsqu'il apprit que le roi lui-même en avait donné l'ordre³. Le régiment français qui évacuait Anthouin reçut l'ordre du roi⁴ de réoccuper ses positions afin d'empêcher les Hollandais d'intervenir à revers, tandis que se déroulerait l'assaut final contre la grande colonne de masse. Une foule d'officiers de liaison rejoignirent immédiatement toutes les unités, sauf la Réserve, pour donner l'ordre d'attaque générale; "*plus de mouvements isolés, mais attaque synchronisée avec toutes les forces disponibles.*" Ainsi donc, de nombreuses unités de la Réserve tactique⁵ ne reçurent pas l'ordre d'attaquer la colonne anglaise, un oubli de la part de Saxe, dû à la

¹Véritable Bête apocalyptique.

²À *grappes*, comme on disait à l'époque.

³Ironie du sort, alors que c'était le maréchal de Saxe qui était censé effectuer une démonstration tactique devant le jeune dauphin de France, ce fut incontestablement le duc de Richelieu qui gagna la bataille.

⁴C'est à dire du duc de Richelieu.

⁵Totalisant à peu près 10 000 hommes, qui, en définitive, ne furent pas du tout engagés durant la bataille.

confusion qui régnait sur le champ de bataille. Dès que la batterie de 4 pièces antipersonnel eut commencé à ébranler les nerfs de la colonne anglaise, l'assaut général et synchronisé fut lancé tout autour des bataillons d'Habits-Rouges. Comprenant qu'ils devaient lancer une attaque de diversion pour soulager les Anglais, les Hollandais se jetèrent à corps perdus sur Anthouin¹, mais une brigade de réserve [celle de Crillon] contre-attaqua immédiatement et les Hollandais furent rejetés sur leurs bases de départ en laissant en quelques minutes 1400 tués et blessés sur le terrain. En fait, cette attaque de diversion n'eut aucun effet positif pour soulager les Anglais de l'assaut général. Fortement ébranlée par les tirs à fragments antipersonnel, l'immense colonne, érodée par les projectiles, fut immédiatement assaillie par une charge générale d'Infanterie et de Cavalerie, spécialement par la *Maison du Roi*, les *Gendarmes*, les *Irlandais* et les *Cheveau-légers*, qui allaient achever la rupture de ce bloc monolithique humain. La mêlée devint si impétueuse et si confuse que les *Carabiniers* de Montmorency, confondant les Irlandais avec les Anglais à cause de certaines ressemblances d'uniformes, tombèrent sur eux avec furie. Ce ne fut qu'aux cris de: "*Vive la France!*", poussés désespérément par les Irlandais, que les Français s'aperçurent de leur tragique méprise et cessèrent le massacre. Par grappes, par bataillons et par compagnies, le carré anglais commença à s'écailler, à se fendre, à se fractionner, à se désintégrer; et Cumberland donna l'ordre de sonner la retraite. Le carré s'immobilisa donc et s'ébranla bientôt mais vers l'arrière. Il se mit à reculer d'un pas assez rapide² sans trop de panique, sachant que le désordre provoquerait un massacre général. Toutefois, d'énormes trouées se creusaient dans la grande masse anglaise. L'Hydre de Lerne avait perdu...les têtes³! Les cavaliers français s'y précipitèrent, massacrant sans merci. Là, encore, Saxe ne fit pas intervenir la Réserve, afin de poursuivre l'ennemi qui retraitait, dans le but de le détruire totalement. Il ne le fit suivre que par quelques éléments de Cavalerie, Carabiniers, et par le Régiment du Roi, qui ne poursuivirent pas au-delà de la lisière du bois de Barry. Il était 16h30; la bataille se terminait. La résistance du grand carré anglais avait duré six interminables et sanglantes heures.

Pertes ♦ Les Anglais perdirent environ 10 000 hommes, les Hollandais 3000. Le lendemain, le comte d'Estrées partit avec un détachement vers Leuze où il fit 3 ou 4000 prisonniers supplémentaires. 2000 Anglais et Hanovriens, blessés, furent retrouvés par les Français dans les chemins, granges, villages et hameaux de la région. 44 pièces d'artillerie alliées furent abandonnées dans la fuite, de même que 122 chariots de munitions, équipages et tous les bagages. Les Irlandais pro-français prirent, eux-mêmes, un drapeau anglais. À leur grande joie! À l'appel du soir, il manquait 1000 hommes dans les armées alliées. Le spectacle du champ

¹Ce qui montre à quel point le duc de Richelieu prit une bonne initiative en faisant réoccuper les retranchements qui faisaient face aux Hollandais. Dans le cas contraire, l'attaque de flanc de ces derniers aurait peut-être entraîné la défaite des Français

²À deux pas à la seconde

³L'Hydre de Lerne était un serpent monstrueux qui habitait dans les marais de Lerne, en Argolide [région de Grèce]. Ce monstre avait sept têtes, qui repoussaient à mesure qu'on les coupait, si on ne les détruisait pas toutes simultanément. Hercule attaqua le terrible reptile et abattit les sept têtes d'un seul coup de massue. Il trempa ensuite ses flèches dans le sang venimeux de l'Hydre, et, depuis lors, ces projectiles ne firent plus que des blessures mortelles. La destruction de ce monstre fut l'un des *douze travaux d'Hercule*.

de bataille était devenu cauchemardesque. Le trajet suivi par la colonne anglaise se couvrait d'une épaisse couche de cadavres, et de blessés abandonnés que le roi de France ordonna de soigner. ♦**Les Français** perdirent environ 3000 tués et 4600 blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette défaite amena la perte pour les Anglo-alliés de la plus grande partie des Pays-Bas autrichiens, c'est à dire de la Belgique. Toutefois, il n'y eut pas de véritable poursuite de la part des Français, donc, pas d'exploitation directe de la défaite de l'ennemi. Cette absence de poursuite fut sans doute due à la confusion qui régnait sur le champ de bataille. Les Français profitèrent de l'affaiblissement des Anglo-alliés en Europe pour enlever *Bruxelles* par surprise, le 1^{er} janvier 1746. Cette défaite entraîna aussi la perte par les Alliés de **Tournai, Gand, Bruges, Oudenarde, Dendermonde, Ostende, Nieupoort** puis **Ath**. Mais les guerres de religions [Guerres Jacobites] continuaient en Écosse. En juillet, Charles-Édouard débarqua seul dans ce pays, souleva les Highlands et obligea le gouvernement de Londres à rappeler le duc de Cumberland dans l'île de Grande-Bretagne. Ce dernier, battu d'abord à *Preston-Pans* et à *Falkirk*, n'aura raison du prétendant à la couronne d'Angleterre qu'à *Culloden Moor* [près d'Inverness], au printemps suivant. Le 11 octobre 1745, un navire français débarqua dans le port de *Montrose* [Écosse] des officiers irlandais, de l'argent, des armes et un agent secret du roi de France. Prétendant cette menace, le roi George d'Angleterre abandonna la Flandre et son armée vaincue à Fontenoy pour regagner Londres.

SOURCES ET LECTURES ♦Maurice de La Fuye, *Fontenoy*. Editions Denoël, Paris. ♦F.H. Skrine, *Fontenoy and the War of the Austrian Succession*, Edimburgh & Londres, 1910. ♦George R. Preedy, *Child of Chequer'd Fortune. The life, loves and battles of Maurice de Saxe, Maréchal de France*, Herbert Jenkins, Londres, 1939. ♦Acte royal du 11 mai 1745, Du champ de bataille de Fontenoy, *Lettre [de Louis XV]... écrite à la Reine sur le champ de bataille*, publications inconnues. ♦Jean-Pierre Bois, *Fontenoy, 1745*, Louis XV, arbitre de l'Europe, Publication Economica, Paris, 1996.

Fort-Lawrence. *Attaque de*

Date de l'action : mars 1751.

Localisation : Isthme de Chignectou, Acadie. Aujourd'hui secteur frontalier entre les provinces de Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick. Coordonnées géographiques: 45° 53' de latitude Nord, et 64° 11' de longitude Ouest.

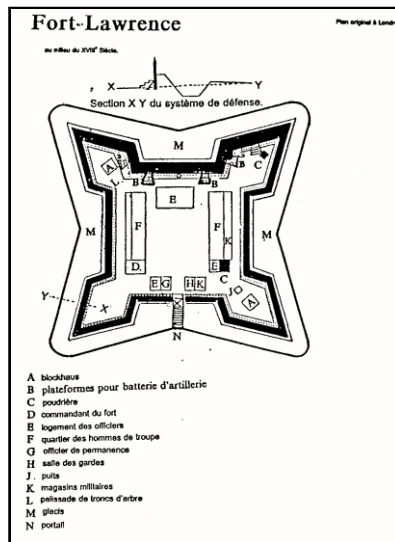
Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix.

Contexte : À la fin de la Guerre de Succession d'Espagne, le Traité d'Utrecht avait, pour des raisons de corruption politique, attribué l'Acadie [française] à l'Angleterre. Un mouvement de guérilla vit le jour dans cette région, et plus spécialement dans le secteur frontalier de l'isthme de Chignectou.

En septembre 1750, le lieutenant-colonel Charles Lawrence et plusieurs centaines de soldats en provenance des Mines, débarquèrent à

Beaubassin, près de l'embouchure de la Rivière Sainte-Marguerite. Ils établirent un fort [Fort-Lawrence] sur le site du village français [Acadien] de Beaubassin, sur un escarpement de faible altitude qui s'étendait vers le Nord, parallèle à celui de Beauséjour. Avant l'hiver le fort était bien avancé. Il prit le nom de celui qui le construisit et qui le commanda d'abord. Puis le lieutenant-colonel Robert Monckton arriva pour en prendre le commandement.

Stratégie ou tactique : L'artillerie ne pouvait pointer que vers le Nord



Archives du Nouveau-Brunswick

, du territoire français. Il était évident que les attaques n'étaient attendues que de cette direction. Le Fort-Lawrence était destiné à garder la frontière franco-anglaise. Le fort était un quadrilatère en étoile composé de quatre bastions de coins unis par des courtines-palissades de gros rondins taillés en pointes, ceinturées par un fossé profond. La terre prélevée dans le fossé faisait banquette contre la palissade jusqu'au fossé, et, de l'autre côté du fossé, descendait en glacis [en pente]. Dans les bastions Nord avaient été prévues des plateformes d'artillerie ou *cavaliers*. Des plateformes similaires avaient été construites à chaque extrémité de la courtine qui les joignait¹. Le fort comprenait deux magasins. Sur les bastions

¹Les murs faisant face à ces cavaliers avaient, bien sûr, été percés d'embrasures. Quoique certains cavaliers aient été assez hauts pour permettre de tirer en tir tendu par-dessus la palissade.

Nord-Ouest et Sud-Est se dressaient des casemates surélevées qui servaient de poste de garde ou de tour de guet. Une maison résidentielle pour le commandant, une salle d'officiers, une salle de garde, un cantonnement pour la troupe et un entrepôt avaient aussi été prévus. La distance hors-tout, entre les angles des deux bastions Nord et Sud, était de 60 mètres de chaque côté, et, entre les angles des bastions Nord et Sud, de 90 mètres. La palissade mesurait environ 36 mètres de longueur.

Résumé de l'action : Durant l'hiver, Saint-Ours ordonna à La Jonquière de construire un fort à la Pointe Beauséjour et un autre à la rivière Gaspereau afin de garder la frontière française face à Fort-Lawrence. Les Acadiens allèrent immédiatement couper le bois nécessaire, mais, ayant des familles à nourrir, ils exigèrent de se voir attribuer une solde et d'être aidés par les soldats français et par les Canadiens venus les renforcer. En effet, Monsieur de Montesson, officier canadien, était arrivé du Canada avec 100 Canadiens et 100 Indiens. Les Canadiens furent stationnés à La-Butte-à-Roger et à la Pointe Gaspereau et les Indiens à Le-Lac. Les effectifs acadiens des avant-postes de la Pointe-Beauséjour et de Pont-à-Buot purent ainsi être remplacés par des Canadiens et, de ce fait, libérés de leurs obligations militaires. Après l'arrivée des Indiens canadiens, une troupe de 350 hommes¹, accompagnée d'un missionnaire, fut envoyée devant Fort-Lawrence. Leur mission était de tenter de provoquer les Anglais afin de les induire à faire une sortie de ce fort. Ils tuèrent donc deux Anglais près du portail du fort et tirèrent des coups de feu dans les fenêtres du commandant qui fut obligé de faire fermer ses volets. Personne ne sortit du fort pendant 48 heures, temps de l'attaque, tandis que les forces combinées étaient sous les armes à Pont-à-Buot afin de porter appui aux Franco-indiens pour le cas où les Anglais feraient une saillie destinée à les poursuivre sur le territoire français. Les Anglais restèrent dans le fort.

Pertes ♦**Français** : aucune. ♦**Anglais** : 2 tués; quelques blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les Anglais devenaient assiégés.

SOURCES ET LECTURES ♦*"France Septentrionale"*, décembre 1693, Archives des Colonies. *"Correspondance générale, Canada"*. Paris, AC,C 11A,12:396V ♦Bona ARSENAULT, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin*, Lemeac, Montréal, 1978. ♦Antoine Bernard, *L'Acadie vivante; histoire du peuple acadien de ses origines à nos jours*, Édition du Devoir, Montréal, 1945. ♦George Frederick Clarke, *Expulsion of the Acadians*, Brunswick Press. Fredericton. N. B 1965.



¹Formé d'Indiens Micmacs, Amalécites, Canibas du Canada, et d'Acadiens.

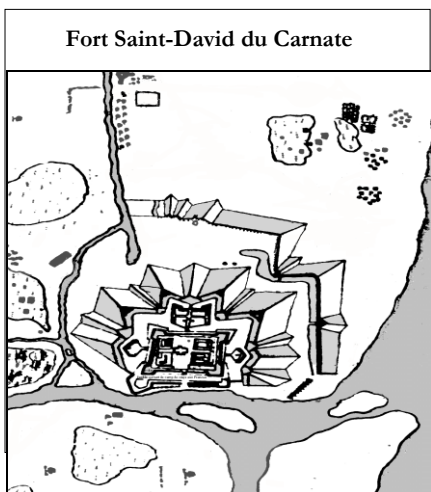
Fort Saint-David. *Siège de*

Date de l'action : 13-14 mars 1747.

Localisation : Côte du Coromandel, dans le Carnate, en Inde. La forteresse était située à environ 20 km au Sud de Pondichéry et à 3 km au Nord de Gondelour [Cuddalore]. Le fort était bâti dans la vallée où coulait la Panar, tout près de cette rivière. Coordonnées géographiques: 11° 47' de latitude Nord, et 79° 45' de longitude Est. Les Anglais avaient acheté cet emplacement en 1691 et l'avaient fortifié petit à petit afin de limiter l'extension du territoire français vers le Sud¹.

Contexte: Après la prise, par les Français, de Madras, capitale de l'Inde anglaise, le Fort Saint-David restait la seule possession anglaise de la Côte du Coromandel. Mais le nabab Anaverdikan, qui ne pouvait obtenir la remise de la ville de Madras que les Français lui avaient solennellement cédée², se mit en marche avec une armée de 10 000 hommes pour faire le siège de Madras et reprendre cette ville aux Français. Des vaisseaux anglais étaient à l'ancre dans l'Hougly. Finalement, d'Espréménil, gouverneur français de Madras fit une sortie avec 400 soldats français d'élite et 2 pièces d'artillerie afin de contre-attaquer l'armée assiégeante. Les canonniers firent si bien qu'ils réussirent à mettre la nombreuse Cavalerie du nabab en fuite. Le nabab se porta alors à proximité de Saint-Thomé, sur la rive droite de l'Adyar, afin d'intercepter une petite troupe

commandée par un officier du Génie nommé Paradis, qui, venant de Pondichéry avec 230 Français et 700 Cipayes, devait aller rejoindre et renforcer d'Espréménil. Le nabab se proposait de lui tendre une mortelle embuscade, mais les espions de Dupleix l'en avertirent et ce fut finalement une bataille au cours de laquelle les 10 000 hommes du nabab furent de nouveau mis en déroute à la baïonnette par une poignée de soldats. Les soldats du nabab s'enfuirent mais



leur retraite fut coupée par la garnison française de Madras qui procéda à un véritable massacre. La nouvelle de cette victoire incroyable eut sur les autres potentats indiens un retentissement immense. La plupart se tournèrent vers les Français. Dupleix décida alors qu'il avait carte blanche pour attaquer les Anglais dans leur refuge de Fort Saint-David.

Chefs en présence ♦ Quoique Dupleix eût préféré donner le commandement de l'expédition au jeune et audacieux Paradis, il fut contraint de le

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Car ils soupçonnaient ce potentat de projeter de la revendre secrètement aux Anglais.

laisser à Monsieur de Bury, trop vieux mais supérieur en grade.

Effectifs engagés ♦L'expédition française contre le fort comptait 900 Européens, 600 Cipayes, 100 Cafres africains¹, avec 6 canons et 6 mortiers. ♦La garnison anglaise se composait de 420 Européens et de 1000 Indiens.

Stratégie ou tactique : Avant d'attaquer le Fort Saint-David, dernière possession anglaise sur la côte du Coromandel, Dupleix fit publier une proclamation déclarant Madras possession française par droit de conquête et répudiant "*comme nuls et non venus*" les engagements de La Bourdonnais. Quoiqu'en dise la légende inventée par ce dernier, Dupleix montra les plus grands égards pour les prisonniers anglais de Madras². Et ceux de ces derniers qui s'enfuirent pour se réfugier à Saint-David le firent par patriotisme. La garnison de ce fort était donc des plus solides moralement, des plus intrépides. Dupleix était résolu à prendre le fort avant l'arrivée des renforts anglais ou hollandais.

Résumé de l'action : Dupleix reprit alors ses projets contre le Fort Saint-David. Mais, cette fois, il donna le commandement à Paradis. Le 14 mars 1747, les Français étaient réinstallés dans le jardin clos de mur qui leur servait de fortin pour bloquer Fort Saint-David. Mais les renforts anglais arrivèrent. C'était l'escadre de l'amiral Griffin. Paradis ramena alors sa petite troupe derrière les remparts de Pondichéry.

Conséquence de cette défaite française : Il n'y eut pas de combat car l'arrivée de renforts importants interrompit ce projet de blocus.

SOURCES ET LECTURES ♦Henry Dodwell, *Dupleix and Clive; the beginning of empire*. Published, Archon Books, Hamden, Connecticut. 1968. ♦L. Luceney, *Dupleix, conquérant des Indes fabuleuses*, Editions Zimmermann, Paris, 1946. ♦Jean-Georges Prosper, *L'île Maurice, ancienne Isle de France, fille de la Révolution*, Proag Print, Sainte-Croix, Port-Louis, c1989. ♦Marc Vigié, *Dupleix*, Fayard, Paris, c1993.



¹Les *Cafres* appelés aujourd'hui *Bantous*, sont bien sûr d'origine africaine.

²Dupleix sera détruit à Paris par au moins *trois campagnes*: **1)** celle des Anglais qui négocièrent directement avec la Compagnie et se plaignirent de Dupleix et de sa femme Jeanne. **2)** celle de La Bourdonnais qui réussit à se faire acquitter avec l'aide de son clan politique d'aristocrates hostiles à La Pompadour, laquelle protégeait Dupleix. **3)** celle des capitaines de vaisseaux qui rapportaient au directeur [un certain Charles Robert Godeheu de Zaimont] de la Compagnie des Indes, à Lorient, les ragots des Indes. Le *Traité dit de Godeheu* qui mit fin aux Indes françaises [1755] précisait que les deux compagnies, anglaise et française, renonçaient à tous les territoires et avantages acquis depuis la Paix d'Aix-la-Chapelle; la compagnie anglaise qui n'avait rien acquis, ne perdit rien; la compagnie française abandonnait pour sa part d'immenses territoires avec 30 millions de sujets ou de protégés. C'était un traité de dupes pour lequel Godeheu obtint vraisemblablement des avantages en nature de la B.E.I.C.

Gand. *Siège et bataille de*

Date de l'action : 9 juin 1745.

Localisation : Belgique. Coordonnées géographiques: 51° 03' de latitude Nord, et 03° 43' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : Tournai prise, les Français formèrent le projet de prendre Gand. Louis XV conduisit l'armée française sur la Dendre, pour contenir l'armée anglo-alliée qui, de ce fait, ne prit pas le risque de la franchir.

Chefs en présence ♦lieutenants généraux français de Blanquet du Chayla et Lowendal¹.

Effectifs engagés ♦6 000 hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique : Les places-fortes étaient si nombreuses sur ce théâtre d'opérations, qu'il était impossible de placer des garnisons suffisantes dans toutes. Une faible garnison résiduelle était donc laissée de façon permanente, et des renforts y étaient introduits dès qu'une menace de siège se faisait sentir. Ainsi, l'*Armée dite de Couverture* ne s'affaiblissait pas trop.

Résumé de l'action : Pendant que les lieutenants généraux Du Chayla et

Lowendal se portaient sur Gand, l'un par la droite, l'autre par la gauche de l'Escaut, un Corps de 6000 Anglo-alliés, partis d'Alost pour se jeter dans la ville de Gand avant le siège, rencontra le 9 les colonnes de Du Chayla, et, à l'issue de la bataille qui s'ensuivit, fut entièrement défait. La tactique suivie fut un simple assaut de Cavalerie. Le siège fut constitué par la succession habituelle de parallèles, tranchées d'approche, batteries de brèche, puis assaut général. Le 11, Lowendal ayant emporté la place l'épée à la main et facilité l'entrée au marquis Du Chayla, les Français forcèrent la garnison anglo-alliée à se retirer dans la citadelle, où elle fut faite prisonnière de guerre, le 15, au nombre de 700 hommes.

SOURCES ET LECTURES

♦Acte royal du 15 mars 1744 à Versailles, *Ordonnance... portant déclaration de guerre contre le Roy d'Angleterre...*, Imprimerie royale, Paris, 1744.
♦Major Z..., *La Guerre de la Succession d'Autriche (1740-1748). Campagne de 1744 dans les Pays-Bas ; opérations militaires sur le Rhin et sur le Main en 1745*, M. Imhaus et R. Chapelot, Paris, 1913. ♦J.M. White, *The Life and Times of Marshal de Saxe*, London 1962. ♦Hubert Camon, *Maurice de Saxe, maréchal de France*, [avec un dispositif de la bataille de Fontenoy], Paris, 1934.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Cette victoire française priva les Alliés de toute communication avec la Flandre maritime et mit les Français en possession de leurs principaux stocks logistiques et de leur artillerie de siège constituée de grosses pièces. Elle assura aussi aux troupes françaises des subsistances abondantes pendant le reste de la

¹Ulric, Frédéric, Waldemar, comte de *Lowendal*, maréchal de France né à Hambourg, mort à Paris [1700-1755]. Il fut successivement au service de la Pologne, de la Russie, puis de la France; se distingua pendant cette Guerre de Succession d'Autriche, prit *Bergen-op-Zoom* et *Maëstricht*. Sa connaissance parfaite du français et son érudition remarquable lui ouvrirent les portes de l'Académie des Sciences.

campagne. De plus, elle ouvrit aux Français les chemins des plus riches cantons des Pays-Bas autrichiens. Les Anglo-alliés se retirèrent au-delà de Bruxelles.



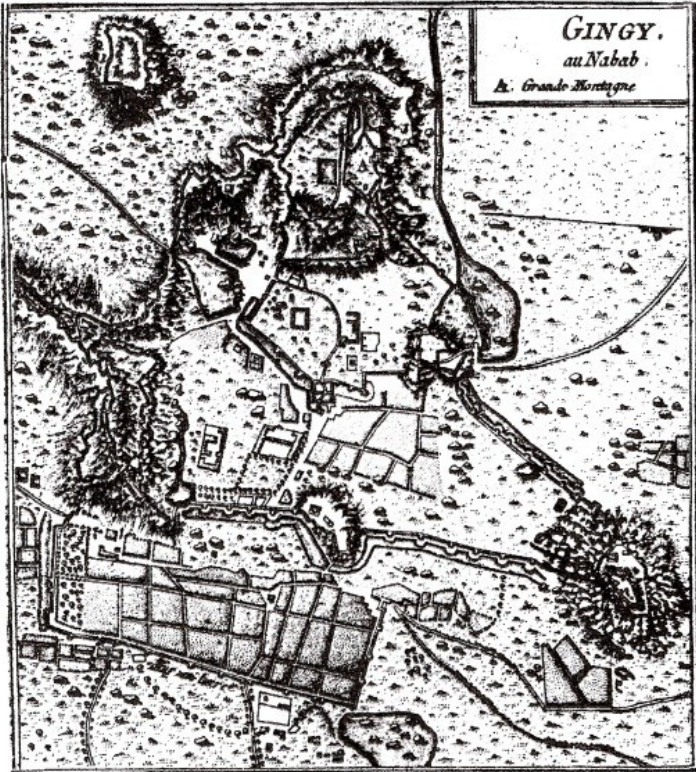
Gingi. *Siège de*

Autres graphies : Jingi, Gingy.

Date de l'action : 11 septembre 1750.

Localisation : Gingi, ville située à 75 km au N.-O. de Pondichéry, dans le Carnate indien¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748].



Gingi et ses trois collines fortifiées, en triangle. Archives de Pondichéry

Contexte : Après la grande bataille de la Panar au cours de laquelle la petite armée franco-indienne d'Auteuil réussit à battre la grande armée de 20 000 hommes [dont 15 000 cavaliers] de Mohamed-Ali, le prestige des Français auprès des princes indiens fut à son paroxysme. Dupleix décida d'exploiter sa victoire en attaquant la forteresse réputée imprenable de Gingi qui, selon lui, commandait le Carnate indien. Gingi étant l'une des forteresses-clé du Carnate, Dupleix donna l'ordre à de Bussy de s'en emparer.

Chefs en présence ♦ Charles-Joseph Patissier, marquis de Bussy-Castelnau²; le comte d'Auteuil. ♦ **Anglo-indiens**: Mohamed-Ali.

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Né à Ancienville (Aisne, France) en 1718 et mort à Pondichéry au commencement de 1785.

Effectifs engagés ♦ 250 soldats français et 1200 Cipayes, avec 4 canons. ♦ 11 à 13 000 hommes dont 1000 Cipayes et une vingtaine de canonnières anglais avec 8 canons.

Stratégie ou tactique : C'était l'une des trois villes-clé du Carnate avec Trichinopoly et Arcate. La ville de Gingi, entourée d'épais murs et flanquée de tours, était située au pied de trois montagnes qui formaient les sommets d'un triangle équilatéral. Chacune de ces montagnes était défendue par une citadelle élevée à son sommet, et les côtés étaient protégés par des rochers à pic, dans lesquels la main des hommes avait pratiqué des sentiers, seuls passages qui donnaient accès aux trois forteresses. Une ceinture d'ouvrages avancés contribuait encore à en rendre l'approche extrêmement difficile; et il n'y avait rien d'étonnant à ce que les Indiens considèrent Gingi comme imprenable. Cette réputation en avait fait le lieu de refuge de toutes les armées vaincues, et les débris de l'armée de Mohamed-Ali, au nombre de 10 à 12 000 hommes, y avaient cherché la protection qu'une position aussi forte semblait devoir assurer. C'était la forteresse la plus importante du Carnate.

Résumé de l'action: Bussy avait sous ses ordres 250 Français et 1200 Cipayes entraînés à la française, avec 4 pièces d'artillerie de campagne. Il arriva devant Gingi le 11 septembre. Les Français campèrent à 5 km de la ville où ils furent avisés que l'armée anglo-indienne de Mohamed-Ali, qui campait sur les glacis de la ville¹ et qui se préparait à les attaquer, comptait 10 ou 12 000 hommes, 1000 Cipayes anglais formés à l'Européenne et une artillerie servie par des canonnières anglais [8 pièces]. Bientôt les Anglo-indiens commencèrent à avancer afin de profiter de leur supériorité numérique. Les Français attendirent qu'ils arrivent à portée de pistolet et ouvrirent le feu sur ordre. Au même moment, les 4 canons français entrèrent en action contre la Cavalerie indienne. Cette décharge arrêta les assaillants indiens et répandit la confusion dans leurs rangs. Ils étaient déjà débandés lorsque apparut le gros de l'armée française sous le commandement de d'Auteuil. Une panique générale se répandit alors au sein de l'armée anglo-indienne; et de Bussy en profita pour se jeter sur l'artillerie anglaise et s'emparer des pièces et des canonnières anglais. Puis il ordonna de poursuivre les fuyards jusque sous les murs de la ville, secteur qui se trouvait sous la protection de l'artillerie de forteresse servie aussi par des artilleurs anglais. Mais de Bussy passa outre et continua de les poursuivre. Les Français arrivèrent à la porte principale de la ville, placèrent des charges de poudre, la firent sauter et s'élancèrent à l'assaut, sabre en main. Le combat au corps-à-corps dura jusqu'au soir. À la tombée de la nuit, la ville de Gingi était aux mains des Français. Mais comme la ville était dominée par trois monts, tous trois surmontés de fortifications, les Anglo-indiens, retranchés en hauteur, déversaient un feu incessant sur les troupes de Bussy. Au début, de Bussy répliqua au mortier, mais dès que la lune se fut cachée, il envoya trois "commandos" français escalader les trois collines, simultanément. L'assaut des trois citadelles fut fait sous le feu nourri de la garnison; "au juger", bien entendu. Redoute après redoute, ils arrivèrent aux citadelles

¹Ce n'est qu'une figure de style signifiant "*sous les murs de*". La vétusté des fortifications ne pouvait laisser espérer de glacis. Le glacis était une pente douce et dégagée qui partait de la crête du *chemin-couvert* [bord extérieur du fossé ou contrescarpe], et s'abaissait jusqu'au niveau normal du sol.

qui coiffaient les collines, et, après avoir combattu toute la nuit, les premières lueurs de l'aube saluèrent leur victoire. Les 3 citadelles étaient tombées entre les mains des Français. À partir de Gingi, Bussy sortit de la pénombre. Ce siège fut tellement extraordinaire¹ qu'il donna un prestige incomparable aux Français dans le sous-continent indien.

Pertes ♦Quelques dizaines de tués français. Quelques centaines d'Anglo-indiens.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le 26 décembre 1750, Muzaffar Jung, devenu, grâce à Dupleix, le "*Subadar du Dekkan*"², à la tête des 35 millions d'habitants de l'Inde du Sud, vint à Pondichéry pour nommer Dupleix Nabab [Nawwab ou gouverneur] du territoire situé au Sud de la rivière Krishna jusqu'au Cap Comorin³. Cela donnait d'énormes avantages économiques à la Compagnie des Indes Orientales françaises. Les actionnaires parisiens en furent fort satisfaits.

SOURCES ET LECTURES ♦John Charpentier, Dupleix et l'empire des Indes, Mame, Tours, 1937. ♦Pierre de Vaissière, *Dupleix*, Plon, Paris, 1931. ♦Auguste Toussaint, *Histoire des îles Mascareignes*, Berger-Levrault, Paris, 1972. ♦Colonel G.B. Malleon CSI, *History of the French in India*, John Grant, Édimbourg, 1909.



¹Gingi était un triple nid d'aigle, comme nous l'avons dit.

²À la place du pro-Anglais Nazir Jung.

³Cap le plus méridional de l'Hindoustan.

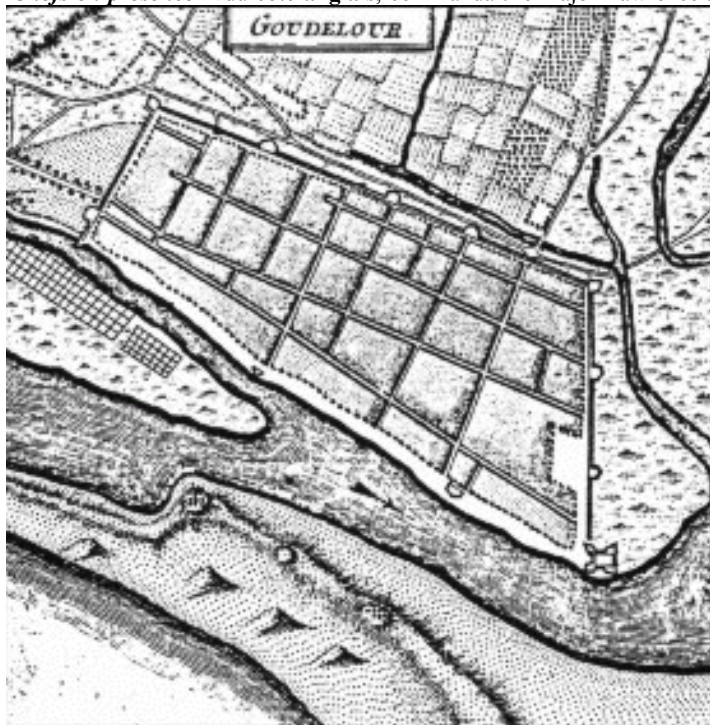
Gondelour. *Attaque de*

Date de l'action : 27 juin 1748.

Localisation : 21 km au Sud de Pondichéry, 3 km au Sud de Fort Saint-David, côte du Carnate, Inde. Aujourd'hui Cuddalore. Coordonnées géographiques: 11° 45' de latitude Nord, et 79° 45' de longitude Est¹.

Contexte : Sur le théâtre d'opérations d'Extrême-Orient selon la terminologie² moderne, les rivalités coloniales continuaient.

Chefs en présence ♦ du côté **anglais**, commandait le major Lawrence³.



Gondelour, avec ses fortifications. Le nom indien [Cuddalore] dérive de *kūṭṭai-ūr* qui signifie ville-jonction. Le fort était en effet destiné à contrôler la confluence de la Panar [Ponraiyār] avec son tributaire la Gadilān. Archives de la Bibliothèque municipale de Pondichéry.

♦ **Français** : le chef direct est inconnu. Dupleix⁴ avait organisé le raid.

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Ou Moyen-Orient.

³*Stringer Lawrence* [1697-1775], officier anglais qui, en 20 ans, passa d'enseigne à major général. Il servit à Gibraltar, en Flandre et dans les Indes. Il fut aussi présent à la bataille de Culloden, lorsque les Écossais furent définitivement vaincus par les Anglais. Lieutenant colonel en 1752 et major général en 1766. Cette année-là, il quitta les Indes pour regagner son Angleterre natale.

⁴Joseph Dupleix naquit à Landrecies dans le Nord de la France le 1^{er} janvier 1697. Très jeune il fut envoyé par son père dans les Indes pour y travailler pour la Compagnie française des Indes Orientales. Il épousa Jeanne de Castro, créole d'origine portugaise, qui connaissait admirablement les langues et les mœurs des Indes. Dupleix devint gouverneur de Pondichéry et gouverneur général des possessions française des Indes en 1742. Rentré en France en 1754,

Effectifs engagés ♦1800 Français dont 800 Européens. ♦2000 hommes dont 1000 Européens.

Stratégie ou tactique : La ruse du major Lawrence fut efficace dans la mesure où les Français attendirent la nuit pour attaquer. S'ils avaient attaqué immédiatement durant le jour, lorsque les Anglais avaient déserté les remparts de la ville, le traquenard se serait retourné contre celui qui en avait eu l'idée. Mais le major Lawrence commençait ainsi une longue carrière de chef plein d'*initiative*, et surtout de *chance*, car la fortune et le succès ne sourient qu'aux audacieux.

Résumé de l'action : Le 27 juin, la flotte anglaise de l'amiral Griffin s'étant éloignée du Fort Saint-David, Dupleix voulut en profiter pour tenter un coup de main sur Gondelour. Le 27 donc, il envoya 1800 hommes dont 800 Européens par une route détournée qui devait les conduire inaperçus jusqu'à cette ville sur laquelle ils tomberaient à la nuit. Mais le major Lawrence, qui commandait depuis 6 mois les forces anglaises dans les Indes, en fut informé par ses espions. Il ne fit aucun mystère de cette nouvelle, et claironna à qui voulait l'entendre qu'il avait l'intention de ne défendre que le fort de Gondelour, où il concentra la garnison et l'artillerie de forteresse de la ville qu'il affirmait vouloir abandonner. Les espions des Français, complètement dupes de ce qu'ils avaient observé durant le jour, en avertirent les Français. Mais la nuit venue, le rusé Lawrence ramena sur les remparts de la ville sa forte garnison et son artillerie. Croyant la ville non défendue, les Français avancèrent en désordre en négligeant toute précaution. Leurs échelles furent à peine dressées contre les murailles, qu'une décharge de mitraille et de mousqueterie les fusilla à bout-portant, semant la confusion et la mort dans leur troupe. Ils refluèrent en désordre vers Pondichéry.

Pertes ♦assez lourdes du côté français.

Conséquence de cette défaite française : Gondelour resta entre les mains des Anglais. L'effet fut surtout moral sur les princes locaux.

SOURCES ET LECTURES ♦Robert Orme, *A History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan, from the Year MDCCLXV [1745] to Which is Prefixed a Dissertation on the Establishments made by Mahomedan Conquerors in Indostan*, 2 volumes, 4^e Édition revue et corrigée, Pharoah and Co, Madras, 1861. ♦Wilbert Harold Dalglish, *The Company of the Indies in the days of Dupleix*, Chemical Publishing Co., Inc., Easton, Pennsylvania, 1933. ♦Amédée Nagapen, *Histoire de la Colonie : Isle de France, Île Maurice, 1721-1968*, Diocèse de Port-Louis, Port-Louis, 1996.



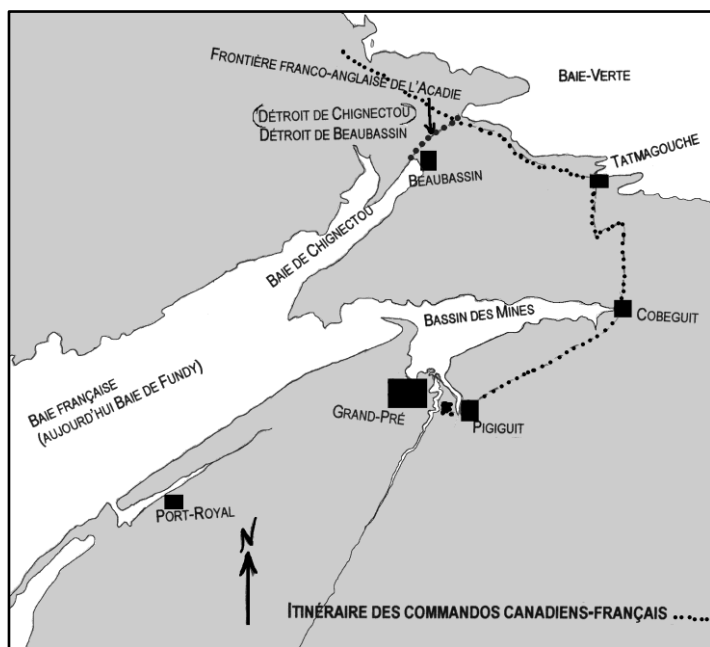
Dupleix passa les dernières années de sa vie en de pénibles contestations avec la Compagnie pour la restitution de la fortune qu'il avait sacrifiée aux intérêts de son pays. Il mourut en 1763.

Grand-Pré. *Bataille de*

Date de l'action : 10-12 février 1746

Localisation : Le village est aujourd'hui un parc historique national, en Nouvelle-Écosse sur les rives du Bassin des Mines. 45° 08' Nord; 64° 18' Ouest. Il se situe à 15 km de Wolfville et à 90 km de Halifax¹.

Contexte : Dans le but de reconquérir la forteresse de Louisbourg tombée entre les mains des Anglais quelques mois plus tôt, un Corps expéditionnaire français fut préparé; une opération navale à partir de France, et simultanément une intervention combinée d'une armée canadienne à partir de Québec. Mais la puissante escadre française de d'Anville —qui reçut cette mission— fut dès le départ le jouet d'une malchance inouïe qui fit échouer l'œuvre de reconquête de l'Acadie. Au terme de nombreux retards, l'escadre mit enfin à la voile à partir de Brest le 22 mai 1746.



Après des vents de face qui forcèrent les vaisseaux à se réfugier à La Rochelle, le Corps expéditionnaire quitta ce port le 20 juin. Immédiatement il fut pris à partie et dispersé par une terrible tempête, puis les vents tombèrent, reprirent et poussèrent les vaisseaux dans des directions variées. Beaucoup de temps fut perdu, un nombre incalculable de mâts brisés et de voiles déchirées. Enfin une autre tempête acheva de mettre l'escadre à mal à l'approche de l'île de Sable en Acadie. La maladie emporta tout au long du chemin plus de 2500 hommes [soldats et marins]

¹Halifax fut fondée deux ans plus tard, en 1749.

qui durent être immergés avec un boulet de canon en guise de viatique¹. Les soldats et les marins survivants étaient épuisés. L'amiral en chef lui-même, Jean-Baptiste de Roye de La Rochefoucauld, duc d'Anville, mourut de ces maladies en arrivant sur les côtes d'Acadie. Au cours d'un Conseil de guerre à bord du TRIDENT, d'Estournelle², successeur de d'Anville, proposa d'abandonner la campagne, mais se heurta au refus obstiné des autres officiers. Devant cette opposition, d'Estournelle, découragé, alla s'isoler sans un mot dans la cabine voisine et se suicida en s'emparant sur sa propre épée d'officier. Jonquière³ prit immédiatement le commandement.

La présence de l'escadre de d'Anville dans les eaux de l'Acadie —dans le but évident de reprendre les forteresses de Louisbourg et de Port-Royal d'Acadie— jeta l'effroi et la panique dans les Treize-Colonies; des prières ferventes furent récitées et sans cesse répétées dans tous les temples protestants de Nouvelle Angleterre. Le poète Longfellow exprima ainsi les sentiments et les peurs de ses compatriotes: *"Oh Lord! We would not advise; // But if in their Providence // A tempest should arise // To drive the French Fleet hence, // And scatter it far and wide, // Or sink it in the sea, // We should be satisfied, // and thine the glory be..."* // De toute évidence Dieu avait exaucé le poète bien avant qu'il ne rimaille sa fervente prière, puisque l'escadre française avait été retardée par les vents contraires, et en grande partie détruite par des tempêtes violentes et des épidémies meurtrières⁴. Devant ce danger d'invasion⁵, Shirley, gouverneur du Massachusetts, ne se contenta pas de rimer au Créateur quelques vers hexamétriques ou heptamétriques. Il décida de renforcer son avant-poste d'Annapolis Royal⁶. En septembre 1746, il dépêcha⁷ 300 soldats pour élever les effectifs de la garnison à 1000. Lorsque l'escadre française retourna en France, au début de novembre 1746, les Anglais (Shirley) décidèrent de procéder à une ré-occupation⁸ de l'espace acadien à partir de Boston. Cette armée d'invasion commandée par le colonel Arthur Noble se composait de 500 soldats. À la fin de l'automne ces hommes firent voile vers le bassin d'Annapolis Royal qui servirait de base de départ. Un détachement de 100 hommes [Charles Morris] se mit en marche vers Grand-Pré à 100km de là pour en renforcer la garnison.

¹Et surtout de lest.

²Le vice amiral d'Estournelle était le second de d'Anville. Le Conseil de guerre se déroula dans la rade de Chébouctou, c'est à dire de la ville actuelle de Halifax, près de l'île Raquette [aujourd'hui George's Island], non loin de l'endroit où explosa en 1917 le transport de munitions français MONT-BLANC dont l'explosion détruisit une bonne partie de Halifax.

³Jacques-Pierre de Tefanel marquis de La Jonquière, 1685-1752. Une ville du Québec portait son

nom avant d'être regroupée dans l'agglomération de Saguenay.

⁴À l'arrivée en Acadie, l'escadre française ne comptait plus que la moitié de ses vaisseaux initiaux et 1000 soldats de marine seulement; sans avoir rencontré un seul Anglais.

⁵La peur des Anglais était bien entendu la reconquête de la totalité de l'Acadie par les Français, mais plus encore le bombardement de Boston et de New York par l'escadre française en guise de représailles. La rumeur s'en était répandue aussi, et la première strophe de Longfellow disait: *«A fleet with flags arrayed / Sailed from the Port of Brest / And the Admiral's ship displayed / The signal: "Steer southwest. / For this Admiral d'Anville / Had sworn by cross and crown / To ravage with fire and steel / Our helpless Boston Town. / »*

⁶Le Port Royal des Français, ancienne capitale de l'Acadie française.

⁷À partir de Boston

⁸En dehors des places-fortes tenues par des garnisons anglaises, le pays était en pleine dissidence, refusant d'être livré à l'Angleterre.

Le reste des forces anglaises et le matériel lourd devaient suivre en bateau. Les Canadiens —qui montraient un penchant marqué pour les raids d’hiver— apprirent que les Anglais prenaient leurs quartiers d’hiver à Grand-Pré [Bassin des Mines]. Ramezay constitua aussitôt un commando sous les ordres de Nicolas Antoine Coulon de Villiers, avec pour second le chevalier Louis François Chapt de La Corne; le corps des officiers comprenait également le major Daniel Hyacinthe Marie Liénard de Beaujeu et Charles des Champs de Boishébert, neveu de Ramezay qui n’avait que 19 ans. Tous d’excellents chefs formés à la dure école de la guérilla acadienne et nord-américaine. Le 23 janvier 1747, un commando de 300 Canadiens chaussés de raquettes tiraient leurs traîneaux à travers l’isthme de Chignectou, frontière entre la France et l’Angleterre en Amérique¹. Ils suivirent la côte et parvinrent le 26 à Tatmagouche, village français où les soldats se restaurèrent et s’accordèrent quelque repos. Puis les Français entrèrent à l’intérieur des terres dans la direction générale de Cobeguit². Une patrouille de reconnaissance fut envoyée en avant afin d’éviter les surprises pour le cas où la progression serait connue des Anglais. L’expédition parvint à la tête de la rivière Chiganois, gelée, qu’elle suivit en direction du Bassin des Mines. Le 31 janvier 1757, les commandos atteignirent le premier village [français-acadien] du Bassin des Mines, Nijaganiche où ils se réapprovisionnèrent, puis marchèrent vers Cobeguit. Sur la rive de la Shoubénacadie qui obstruait leur marche, ils firent une pause. N’ayant pas assez de canots pour franchir l’obstacle, ils décidèrent de remonter d’une trentaine de kilomètres vers l’amont, dans une région où la rivière serait gelée. Par contre, Boishébert et une dizaine d’hommes bien déterminés traversèrent sur place en canot. À la confluence de la Shoubénacadie et de la Stouiaque, s’élevait une mission Micmac de l’abbé Le Loutre, missionnaire français qui occupait une grande importance dans l’organisation des maquis acadiens³. Le 7 février, Boishébert refit sa jonction avec le Corps principal des commandos. Ils descendirent la Kennetcook jusqu’à Pigiguit. Dans ce village⁴ français, les commandos dormirent pour la première fois dans des lits, chez la population, après avoir pris soin de placer des sentinelles sur tous les chemins d’accès. Le 9 février une tempête de neige se leva rendant l’approche plus difficile, mais indétectable pour les Anglais de Grand-Pré. Pour se préparer à la bataille, les Français firent une pause à égale distance entre Pigiguit et Grand-Pré. Villiers en profita pour diviser ses hommes en dix commandos: sept de 26 hommes chacun, un⁵ de 50; un commando⁶ de 40, et un autre de 28 hommes⁷. Ils s’arrêtèrent enfin, à 21h00 le 9 février, aux premières maisons de Grand-Pré pour attendre la nuit. Immobiles, ils sentaient leurs membres geler petit à petit dans le froid glacial. Un des commandos continua vers la maison Mélançon.

¹Car l’Acadie française était entre les mains des Anglais. L’isthme de Chignectou était aussi connu sous son nom français, l’isthme de Beaubassin.

²Parfois écrit Cobequid [Truro aujourd’hui]

³Après le nettoyage ethnique de l’Acadie, il n’abandonna pas les Acadiens, comme le furent les Harkis d’Algérie, il en installa un grand nombre dans l’île de Ré qui avait été dépeuplée par l’occupation anglaise.

⁴Ou Piziquid, aujourd’hui le nom a été anglicisé en *Windsor*.

⁵Celui-ci commandé par Villiers lui-même.

⁶Commandé par *La Corne*.

⁷Commandé par *Lotbinière*.

Grande fut la surprise des Mélançon qui célébraient justement le mariage de l'une de leurs filles. La porte s'ouvrit; des éclats de voix, de la musique et de la chaleur vinrent baigner de nostalgie les fantômes blancs armés jusqu'aux dents, barbes et moustaches blanchies et durcies par un givre épais, au cœur de cet hiver rigoureux. Tout cessa immédiatement et les yeux des Acadiens se remplirent de stupeur et d'effroi d'abord, puis de joie et d'espoir. Les paysans acadiens apprirent à Coulon de Villiers que la garnison anglaise s'était logée sur l'autre berge¹ de la rivière Gaspereau par rapport à eux. Pour cela, les soldats anglais avaient, afin de se loger, jeté dehors les familles françaises de 24 maisons de ferme — assez proches les unes des autres et perchées sur une sorte d'arête de terre pour une défense plus efficace. L'une des maisons, une grande et solide bâtisse de pierre, servait de blockhaus-point d'appui et de donjon-refuge, en cas d'attaque. Les forces françaises, en formation d'équipes de combat, se regroupèrent séparément dans plusieurs des maisons de ce quartier —deux maisons par groupe— afin de se réchauffer, de sécher les vêtements, les cornes de poudre et de vérifier les mousquets. Ils enveloppèrent les munitions afin de les tenir au sec jusqu'au moment crucial du combat. Les jeunes-filles de ces familles se mirent à cuisiner avec ardeur pour les fiers commandos canadiens. L'heure de l'attaque fut fixée à 2h30 du matin. Le prêtre fit le tour des maisons pour donner une absoute au cours de laquelle il remit les péchés des combattants qui allaient peut-être mourir. Puis les commandos se replongèrent dans la tempête pour — sous la conduite de guides acadiens— aller occuper les positions de départ devant leurs objectifs respectifs. Il faisait nuit noire et les hommes avaient du mal à distinguer quoi que ce fut, le visage fouetté par la neige glaciale, et par le vent qui hurlait lugubrement.

Chefs en présence ♦Français : **Villiers**, lorsque ce dernier fut mis hors de combat durant la bataille, il fut remplacé par La Corne. Marin commandait les Indiens. Joseph Beausoleil Broussard, capitaine acadien de la Milice, celui-la même qui deviendra chef de maquis après le nettoyage ethnique de l'Acadie. ♦Anglais: William Shirley² était le gouverneur anglais du Massachusetts depuis 1741; il dirigeait la stratégie générale sur la côte Atlantique. Le colonel Arthur Noble commandait la garnison anglaise de Grand-Pré. À sa mort, Noble fut remplacé par Benjamin Goldthwaite.

Effectifs engagés ♦Français : 300 commandos canadiens, Acadiens, Indiens Malécites³ et Micmacs de l'Acadie. ♦Anglais : La garnison anglaise de Grand-Pré totalisait 700 soldats de métier.

♦ **Stratégie ou tactique** :. *Stratégie générale de la campagne de 1746 en Acadie*: Dans le but de reprendre la forteresse de Louisbourg et Port-Royal d'Acadie, une attaque combinée fut décidée: une escadre française⁴ fut envoyée en 1746 vers l'Acadie française, tandis qu'une troupe

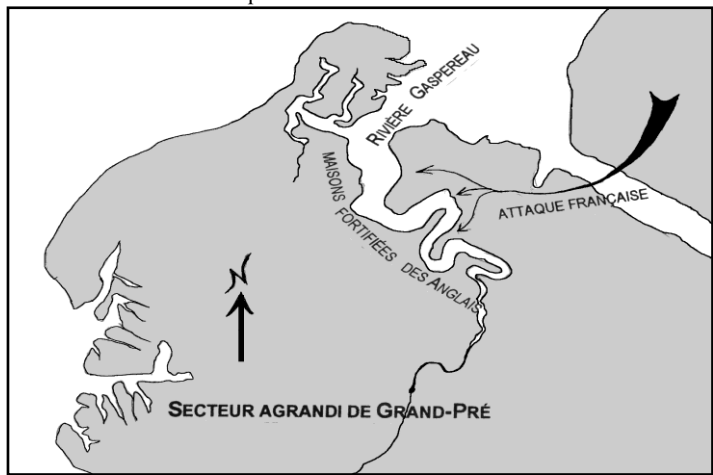
¹La rive ouest.

²Né à Londres en 1694; mort à Roxbury, Massachusetts en 1771.

³Les *Malécites* [appelés aussi *Etchemins*] étaient des Indiens installés le long de la Rivière Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. Le nom serait un surnom péjoratif que leur auraient donné les Souriquois [appelés aussi Micmac, peuple indien d'Acadie] et qui signifierait en Micmac «ceux qui parlent mal» car ils ne les comprenaient pas. À ne pas confondre avec les *Amalécites*, peuple du Moyen-Orient, descendant d'Amalec, petit-fils d'Ésaü que le roi David extermina pour s'approprier leur territoire.

⁴L'escadre de d'Anville comportait 20 vaisseaux de guerre, 32 transports chargés de 3000

de commandos français [Ramezay] en provenance du Canada devait procéder à la reconquête de l'Acadie par la voie terrestre en conjonction avec l'escadre¹ et les maquis acadiens.



Québec envoya aussi 570 tonnes de matériel logistique par voie maritime [voir note plus loin]. Les Acadiens des territoires occupés, quant à eux, fournirent des vivres, des combattants et des guides. *Tactique de la bataille de Grand-Pré*: Attaque surprise de commando, en plein hiver et au sein d'une tempête de neige. Ce combat est un exemple de la guérilla que livrèrent les Canadiens, les Acadiens et les Indiens francophiles sur le territoire de l'ancienne Acadie jusqu'au Traité de Paris (1763). La différence d'effectifs —300 Français contre 700 Anglais— exigeait la surprise. Les Anglais se laissèrent surprendre par négligence. Ils n'avaient pas érigé les redoutes démontables qu'ils avaient apportées sur les vaisseaux. Ils n'avaient pas placé la moindre sentinelle. Les munitions pour leurs cinq pièces d'artillerie n'avaient même pas été débarquées des vaisseaux. Les vivres même n'avaient pas été déchargés pour être stockés en sûreté dans les maisons blockhaus afin de soutenir un éventuel siège. Arthur Noble, le commandant en chef britannique avait montré une coupable incompétence. Il le paya chèrement de sa propre vie. Cela lui évita probablement la Cour martiale et le peloton d'exécution.

Résumé de l'action : La neige violente et glacée —qui pouvait convaincre les Anglais qu'aucune attaque française ne menaçait leur sécurité— aveuglait désespérément les Français prêts au combat et en position d'assaut. Les paysans acadiens avaient servi de guides aux groupes de commandos pour les positionner à leurs postes d'attaque, car, dans la

soldats réguliers et de matériel de guerre, ainsi que 21 vaisseaux auxiliaires plus petits (brûlots, bâtiments logistiques, transports de matériel...) Les équipages totalisaient 10 000 marins. De plus, l'amiral Conflans avec 4 gros vaisseaux de guerre devait venir des Antilles pour faire sa jonction avec d'Anville dans la rade de Chébouctou [aujourd'hui Halifax]. C'était la plus grosse escadre à avoir touché l'Amérique du Nord à cette époque.

¹Le 5 décembre 1746, 5 vaisseaux marchands canadiens entrèrent à Chébouctou chargés de matériel logistique [570 tonnes] en provenance de Québec. C'était la contribution canadienne pour la reconquête de l'Acadie. Mais l'escadre française était déjà repartie.

tempête de neige, les soldats, qui ne connaissaient absolument pas le secteur, perdaient tout sens de l'orientation. D'ailleurs, en dépit de la présence des guides, certains commandos ne réussirent pas à trouver leur position de combat. Ainsi, Villiers, qui s'était attribué la mission la plus difficile, attaquer la grosse maison de pierre, se retrouva posté devant la maison que Lotbinière devait assaillir. L'intérieur de cette dernière maison était éclairé par la faible et vacillante lueur de quelques chandelles. Soudain la porte fut ouverte avec violence, et un soldat anglais se découpa dans l'entrebâillement. Les Français, à 15 mètres de là, ne bougèrent pas. «*Who goes there?*» cria l'habit-rouge. Les hurlements du vent lui répondirent. L'Anglais fouilla l'obscurité à travers les flocons tourbillonnants puis entra et referma la porte en fronçant les sourcils. Les Français se rapprochaient des murs lorsque la porte s'ouvrit de nouveau avec force et l'Anglais poussa un hurlement d'effroi en jetant l'alarme. Tandis que les soldats anglais se précipitaient sur leurs armes, Beaujeu murmura: «*C'est le moment!*» Et Villiers s'élança vers la porte l'épée à la main à la tête de ses hommes. Trois coups de feu explosèrent dans la maison et Villiers s'écroula. Ceux qui le suivaient passèrent sur son corps, et, au cours du violent combat qui s'ensuivit, les 21 soldats anglais qui se défendirent âprement furent passés au fil de l'épée ou de la baïonnette par les Canadiens furieux d'avoir perdu leur chef. Trois levèrent les bras en signe de reddition; ils furent épargnés et faits prisonniers. Les Français avaient deux blessés grave: Villiers, le commandant en chef, et Lusignan, un officier subalterne. Ils furent immédiatement chargés sur des traîneaux et dépêchés aux maisons de Gaspereau où les commandos s'étaient reposés avant la bataille; là, le chirurgien, Just, s'occupa d'eux. Beaujeu prit le commandement du groupe de combat de Villiers¹. La nuit de tempête se remplissait de détonations et d'éclairs tandis que les commandos attaquaient les autres maisons de Grand-Pré dans lesquelles s'embusquaient les Anglais. La bataille faisait rage. Le crépitement des mousquets, les cris de guerre des Indiens et aussi des Acadiens qui s'étaient spontanément joints à eux, les craquements des portes et des volets de bois qui éclataient sous les formidables coups de hache, les hurlements de peur des soldats anglais enfermés dans l'obscurité totale de l'intérieur, tout cela formait une horrible et cauchemardesque cacophonie. Les Anglais réveillés en sursaut, remplis de panique, se défendaient avec le courage du désespoir, sachant qu'ils seraient scalpés s'ils tombaient entre les mains des Indiens. Les Français et les Indiens défonçaient les portes et prenaient les maisons d'assaut, tuant au couteau ou à la baïonnette les soldats anglais qui tâchaient de résister ou de se cacher dans l'ombre.

La grosse maison de pierre —le blockhaus— qui avait échappé à toute attaque au début de la bataille grâce à l'erreur d'un guide, servit de refuge à un certain nombre de soldats anglais qui réussirent à s'enfuir des maisons attaquées. Ce blockhaus possédait des murs de pierre capables de résister aux boulets de canon mais aussi à l'incendie. Plus de 400 soldats anglais finirent par s'entasser dans cette solide bâtisse armée de 5 canons dont deux de 4 livres et trois plus légers sur pivot. Mais il ne semble pas qu'ils aient même été utilisés par manque de

¹Ce fut en partie son journal de la bataille qui servit à établir ce récit.

munitions. Quant au colonel Noble, il avait ce soir-là, pour quelque mystérieuse raison¹, élu domicile dans une maison de bois située à quelques centaines de mètres du blockhaus de pierre. La maison dans laquelle dormait Noble fut attaquée au début de la bataille par le commando de La Corne. La porte fut fendue et détruite à la hache par les Français. «Noble sauta en chemise de nuit au bas de son lit, saisit d'une main son épée et de l'autre un pistolet, et se précipita contre les Français qui lui infligèrent deux blessures avant de lui offrir de capituler, comme en témoigna son ordonnance. Noble, qui portait bien son nom, refusa. Un Français le tua alors net d'une balle dans la tête.» Les Français envahirent le reste de la maison tenue par d'autres officiers anglais dont le frère de Noble, l'enseigne Francis Noble, qui fut lui aussi abattu sur le champ. Un autre officier, Edward How fut pris dans la mêlée et grièvement blessé². Les officiers britanniques encore vivants levèrent les bras en signe de reddition. La Corne, devenu commandant en chef en remplacement de Villiers, garda cette maison comme PC de commandement. Le brouhaha de la bataille baissait d'intensité. Les Anglais ne tenaient pratiquement plus que le gros blockhaus de pierre dans lequel s'étaient réfugiés des fuyards. La visibilité était pratiquement nulle et les ombres qui se déplaçaient pouvaient être amies aussi bien qu'ennemies. La Corne décida que, au lever du jour, deux commandos³ devraient aller s'emparer des deux vaisseaux amarrés et de leur cargaison, comme l'avaient signalé les Acadiens. Pour les protéger, une garnison de 10 soldats anglais avait été postée dans une mesure, le Vieux Logis, située près des vaisseaux. Mais les soldats britanniques qui tenaient ce corps de gardes capitulèrent sans combat. Le 10 février à midi, le blockhaus de pierre était à son tour investi. Des 300 soldats initiaux, les Français avaient subi des pertes de 22 blessés ou tués, et 50 avaient quitté le secteur⁴. La Corne n'avait plus assez d'effectifs pour prendre le blockhaus d'assaut. Les Anglais pour leur part avaient subi de lourdes pertes totalisant 269 hommes⁵. Malgré tout, rien n'était perdu car les Anglais alignaient encore des effectifs supérieurs au Français; plus de 450 Anglais⁶ valides contre 228 Français. Ils auraient facilement pu prendre l'initiative de l'offensive. Le 11 au matin, le jour se leva. Les Français étaient retranchés dans leurs positions de neige immaculée. Des coups de feu intermittents ponctuaient le calme feutré du paysage de neige. La garnison du blockhaus de pierre étant numériquement supérieure à la totalité des forces française de siège, les Français se demandaient pourquoi les Anglais ne lançaient aucune sortie offensive, lorsque, dans la matinée, la porte du blockhaus s'ouvrit brusquement et 300 habits-rouges s'élancèrent dans le no man's land de neige presque vierge qui atteignait leur poitrine. Les Français ouvrirent un feu d'enfer. Les soldats anglais se baissaient pour se cacher dans les tranchées de neige qu'ils creusaient en avançant. Quelques cris de douleur jetèrent la panique dans leurs rangs serrés. La neige se colora de rouge, et ils battirent rapidement en retraite pour se réfugier, non sans

¹Peut-être pour s'épargner l'insupportable promiscuité de la maison de pierre.

²Il perdit le bras gauche mais survécut à la bataille.

³Celui de M. La Colombière et celui de M. Boishébert.

⁴Certains Indiens étaient effectivement repartis avec leur butin pris aux Anglais.

⁵Dont 140 tués, 60 blessés et 69 prisonniers.

⁶Regroupés dans le blockhaus et dans les équipages des deux vaisseaux.

bousculade au niveau de l'étroite porte, dans leur blockhaus qui fut immédiatement verrouillé et barré. Dans l'atmosphère floue, battue par la poudrerie¹ matinale, le drapeau fleurdelisé faisait face à l'union-jack. Sur ces entrefaites, deux officiers anglais² qui se trouvaient soignés par les Français et qui, comme tous les officiers anglais de l'époque parlaient français, suggérèrent aux Français de proposer à la garnison anglaise une capitulation qui aurait les apparences de l'honorabilité, en dépit du fait que les Anglais, beaucoup plus nombreux, auraient pu combattre s'ils en avaient éprouvé le désir. Il fut décidé d'un cessez-le-feu à 9h00 le 12. Ce jour-là à l'aube, les Français observèrent que des soldats anglais, qui mouraient de soif dans leur blockhaus, se glissaient dehors —mettant la trêve à profit— pour aller se ravitailler en eau dans un ruisseau gelé dont ils cassaient la glace³. Comme les Français de la ligne de contrevallation refusaient de leur laisser cette liberté, un officier anglais⁴ sortit sous pavillon blanc parlementaire et se dirigea vers le PC français. Prebble déposa sur la table une proposition de capitulation rédigée en français: 1—les prisonniers de guerre anglais devraient être libérés; 2—tout le butin pris aux Anglais serait retourné; 3—les deux vaisseaux anglais capturés seraient rendus; 4—les troupes anglaises auraient la liberté de retraiter vers Annapolis Royal avec les honneurs de la guerre [Sic!], une livre de poudre et de balles par soldat, et 6 rations individuelles dans leur havresac; 5—en contrepartie, les Anglais s'engageaient à abandonner aux Français victorieux toute leur artillerie ainsi que les munitions de bouche et de guerre. De toute évidence, les Anglais sollicitaient un maximum dans l'espoir d'obtenir un minimum. Malheureusement, leurs exigences n'eurent pour effet que de mettre La Corne en colère. Il raya rageusement les clauses de retour des prisonniers de guerre et des vaisseaux. Quant au butin, il n'était pas question de le rendre; les Indiens étaient partis la veille avec le produit de leur pillage. Par contre les Honneurs de la guerre⁵ —qui ne coûtaient rien aux Français— furent libéralement accordés à la garnison anglaise, qui obtenait ainsi l'autorisation de retraiter vers Annapolis Royal, mais qui n'était que libérée sur parole, c'est à dire que les soldats prêtaient serment sur la Bible de ne pas porter les armes contre les Français durant six mois. Les officiers anglais acceptèrent tout et signèrent la capitulation les dents serrées.

Pertes ♦Anglais : un peu plus de 140 tués. Dès que la capitulation anglaise fut paraphée, il fut décidé d'enterrer les morts. La neige fut nettoyée par des prisonniers anglais et le sol gelé creusé avec mille difficultés⁶. ♦**Français** : 22 blessés et tués.

Conséquence de cette défaite anglaise : La veille au soir du départ des

¹Après l'arrêt de la tempête [vent avec averse de neige], la poudrerie est au Canada le vent chargé de neige ramassé au sol.

²Edward How et Arthur Noble.

³Étrange comportement quand la neige aurait pu éteindre la soif de la garnison! Mais de toute façon, ils devaient sortir pour s'en procurer.

⁴Le lieutenant Prebble.

⁵En dépit du fait qu'ils capitulaient à une armée moins nombreuse. Les Canadiens ne pouvaient se permettre de garder et de nourrir des centaines de prisonniers. La liberté sur parole résolvait ce problème. Il arrivait cependant que des prisonniers violent leur serment, risquant d'être fusillés s'ils étaient repris les armes à la main.

⁶La fosse commune fut creusée près de la route qui va vers la nord en direction de la gare de Grand-Pré. Les frères Nobel furent enterrés ensemble un peu à l'écart entre deux pommiers. Un piquet d'honneur français tira la volée d'usage par dessus leur tombe.

troupes anglaises vers Annapolis Royal, les officiers anglais organisèrent un banquet dans la maison blockhaus pour dire au revoir aux Canadiens. Les officiers anglais qui avaient été impressionnés par cet audacieux raid de soldats canadiens au cœur de l'hiver —et quiconque connaît la rigueur des hivers canadiens sait ce que cela représente en fait de froid, de fatigues et de souffrances— organisèrent cette fête dans un but de *fraternisation*. Les Canadiens acceptèrent. La Corne et Goldthwaite prirent place à chaque bout de la longue table et les officiers de chaque côté. Les députés acadiens de la région vinrent aussi et furent invités à partager la maigre pitance militaire. La population acadienne apporta sa contribution. Le lendemain, jour de la Saint-Valentin, les soldats anglais, prisonnier sur parole, sortirent par deux du blockhaus de pierre, havresacs et raquettes sur le dos, mousquet à l'épaule; tambours battant et drapeau déployé¹; ils défilèrent entre deux rangées de soldats canadiens en uniformes bleus, fusil à l'épaule. Puis ils s'éloignèrent pour gagner Annapolis Royal, 100 km plus loin, après une harassante marche dans le froid glacial de l'Acadie. La capitulation anglaise devant une troupe deux fois moins nombreuse fit que l'historien anglais Parkman qualifia cette bataille de: «one of the most gallant exploits in French-Canadian annals²».

SOURCES ET LECTURES ♦ Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec, des origines à 1791*, Éditions du Septentrion, Montréal, 1996. ♦ John Frederic Herbin [the only descendant of the exiled people now living in the Grand-Pré of the Acadians], *The history of Grand-Pré : the home of Longfellow's Evangeline*, Barnes, St. John, N.B., vers 1911. ♦ W.C. Milner (William Cochrane), *Grand Pré, a chapter in colonial history*, sans nom d'éditeur, sans date [probablement 1930]. ♦ Margaret Coleman, *The Acadians at Grand Pré*, National Historic Sites Service, Dept. of Indian Affairs and Northern Development, Ottawa, 1968. ♦ James Fairservice, *Plain dealing; or, The proud man fairly dealt with. Being the substance of some thoughts and meditations upon several remarkable occurrences that were all made plain to him by experience; applicable to every man who through pride and covetousness, aims more for profit and esteem than the glory of God and the good of mankind*, James Fairservice was a volunteer in the late intended expedition to Canada, and in the fight at Minas, publié pour l'auteur, Boston, 1750.



¹Selon les clauses des Honneurs de la Guerre.

²«l'un des plus courageux exploits dans les annales canadiennes-françaises». Ce ne fut pas le seul, loin de là; voir la bataille de Carillon et surtout la bataille de Châteauguay au cours de laquelle 300 Canadiens-Français mirent en déroute 7500 soldats américains et 400 cavaliers!

Îles de Lérins. Attaque des

Date de l'action : 15 décembre 1746 - 26 mai 1747.

Localisation : Côtes françaises de la Méditerranée. Coordonnées géographiques: 43° 31' de latitude Nord, et 07° 03' de longitude Est.

Contexte : Voulant détourner des forces françaises vers le Sud afin de soulager les autres fronts mondiaux [Indes, Amérique et Flandre] une offensive fut lancée vers le Sud de la France. Ces îles avaient donc été prises et les Français les attaquèrent afin d'en chasser les Alliés.

Chefs en présence ♦Français : maréchal de Belle-Isle; général Chevert; général de Bombart. ♦**Anglais** : inconnus.

Effectifs engagés ♦Français : 300 invalides de guerre, durant la première invasion. ♦**Anglais** : Pour la campagne de 1747, les Anglais acceptèrent de fournir aux Alliés quatre régiments de Cavalerie et 14 bataillons d'Infanterie¹. Le duc de Cumberland pouvait donc totaliser² 110 bataillons d'Infanterie et 160 escadrons de Cavalerie, avec 220 canons, non compris les troupes irrégulières.

Stratégie ou tactique : Les Alliés n'avaient pas eu de peine à envahir les Îles de Lérins en l'absence de toute flotte et de toute fortification digne de ce nom. Le Fort Sainte-Marguerite était incapable de battre le Golfe Juan où les gros navires anglais pouvaient mouiller en toute sécurité. Ce ne fut qu'à la suite de cette invasion que furent construites des fortifications plus consistantes: la *redoute de La Tradelière* [ou de Lière] à la pointe orientale de l'île Sainte-Marguerite; la *redoute de Saint-Caprais* à la pointe occidentale de l'île Saint-Honorat; la *redoute de La Trinité* à la pointe orientale de l'île Saint-Honorat.

DISPOSITIF D'INVASION FRANÇAIS

♦**Aile gauche** à Golfe Juan sous le commandement de Chevert et de Bombart: 45 vaisseaux et une demi-galère. Sa mission était de se porter à la pointe est de l'île Sainte-Marguerite en direction de La Tradelière [ex-fort de Monterey]. Une autre division de 10 vaisseaux devait joindre l'île Saint-Honorat côté Est. ♦**Centre** à Cannes avec 15 navires logistiques: vivres, matériel et outillage, poudre, gabions, fascines,... ♦**Aile droite** dans la Baie de La Napoule avec 70 vaisseaux et une demi-galère³, sous les ordres de Barail; sa mission était de se porter sur l'Ouest du Frioul en direction de la côte Sud de l'île Sainte-Marguerite d'une part, et de l'île Saint-Honorat Ouest, d'autre part.

BATTERIES CÔTIÈRES APPUYANT L'INVASION À PARTIR DU CONTINENT

♦Au Golfe Juan 3 batteries totalisant 7 canons et deux mortiers. ♦À la Croisette, le Fort de La Croix avec 2 canons de 24 et 4 mortiers de 12 livres. ♦À Cannes, une batterie de 2 canons et une autre de 4. ♦À La Napoule, une batterie de 2 canons. ♦Aux pointes de Brefadou, de La Savonnière et de Grosfond, 3 canons à chaque batterie, et, à la pointe de

¹Ce qui était fort peu pour une nation de la taille de l'Angleterre qui pouvait, en outre, recruter à loisir en Écosse, en Irlande et dans le Brunswick allemand.

²Selon les chiffres de Fortescue.

³Galère de petite taille.

l'Éguille, 2 mortiers.

Résumé de l'action : La flotte française ayant été totalement absente du secteur, les Impériaux appuyés par l'escadre anglaise avaient débarqué sans difficulté, le 15 décembre, après avoir exécuté des tirs de neutralisation sur le Fort de La Croix durant 24 longues heures consécutives. Les tirs étaient dirigés par une galiote à bombes de l'escadre anglaise. Le commandant de l'île [nommé "André"], sans moyens de résistance, capitula sans combat. Il avait sous ses ordres une garnison de trois compagnies d'invalides de guerre. «*J'avais des épées mais je n'avais pas de bras*¹. J'avais des fusils sans fusiliers, des canons sans canonnières et des fortifications sans fort." Mais, le 3 février 1747, les Alliés durent repasser le Var en laissant des troupes en occupation dans l'île sous la protection de l'escadre anglaise. Le maréchal français de Belle-Isle dirigea l'escadre de Toulon et de Marseille à proximité de l'archipel, et un Corps d'Infanterie commandé par le général Chevert prit garnison sur le littoral². L'attaque fut déclenchée le 25 mai à 07h30 du matin. Une tempête subite éloigna la flotte anglaise, et le débarquement put avoir lieu à moindre frais. Dès le lendemain soir, une batterie de quatre pièces de 24 battait déjà le Bastion Royal, malgré le feu des Alliés, tandis que la batterie de mortiers du Fort de La Croix continuait de pilonner la place sur sa façade tournée vers le continent. Les 700 Anglo-alliés de la garnison capitulèrent vers 17h00 après que 7 navires anglais eurent passé devant l'île Saint-Honorat sans tirer une seule bordée.

Pertes ♦Toute la garnison de 700 hommes fut tuée ou faite prisonnière.

♦Les pertes françaises sont inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : La garnison alliée, prisonnière, fut déportée à Nice le 28 mai.

SOURCES ET LECTURES ♦Jean-Jacques Antier, *Les grandes heures des îles de Lérins*, Éditions de May, Cannes, 1988. ♦Maréchal de Belle-Isle, F. Mireur, *Une Lettre du maréchal de Belle-Isle (2 janvier 1748)*, Imprimerie de C. et A. Latil, Draguignan, 1893. in Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan. ♦Pierre d'Échérac, *La Jeunesse du maréchal de Belle-Isle*, H. Champion, Paris, 1908. ♦Vicomte Fleury, *Une grande ambassade au XVIII^e siècle. Le Secret du maréchal de Belle-Isle*, Firmin-Didot, Paris, 1934. ♦L. Alliez, *Les Îles de Lérins, Cannes et les rivages environnants*, Laffitte, Marseille, 1980.

¹Affirma-t-il non sans humour.

²Voir le dispositif dans *Stratégie ou tactique*.

Keith. *Bataille de*

Date de l'action : 20 mars 1746.

Localisation : Écosse, dans la région d'Inverness, porte des Highlands.

Conflit : Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748]. Campagne d'Écosse et d'Angleterre du prince Charles Édouard Stuart [23 ans], candidat au trône d'Écosse.

Contexte : Les Franco-écossais s'emparèrent des forts anglais destinés à tenir les Highlands soumis à l'Angleterre. Ainsi fut pris, en deux jours de siège, **Fort-George** [à Inverness, le 20 février], où furent trouvés 16 canons et 100 tonneaux de bœuf salé. La veille, la colonne Murray avait fait sa jonction avec l'armée montagnarde [écossaise des Highlands]. Tout le monde espérait que des secours français plus consistants viendraient rétablir un certain équilibre avec l'armée anglaise à laquelle les Franco-écossais devaient faire face. En attendant, 300 soldats français¹ allèrent assiéger **Fort-Augustus**, à 50 km de là. La tranchée fut ouverte le 3 mars et la garnison anglaise capitula le 5. Les Français se dirigèrent ensuite vers **Fort-William**, mais le train de siège n'arriva que le 20 mars et après une tentative infructueuse, le 3 avril², les assiégeants durent abandonner pour regagner Inverness, car l'armée anglaise approchait enfin.

Chefs en présence ♦**Franco-écossais** : major Glasgow; capitaine Robert Stuart. ♦**Anglais**: le duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre et le prince de Hesse, venu le renforcer.

Effectifs engagés ♦**Armée anglaise**: 30 Dragons anglais du Kingston's Regiment et 70 Highlanders du clan Campbell, qui étaient passés du côté anglais pour des raisons religieuses. ♦**Franco-écossais** : 50 hommes du clan Stuart avec une vingtaine de soldats français.

Stratégie ou tactique : Attaque surprise, de nuit, afin de profiter au maximum de l'effet de surprise.

Résumé de l'action : Jehan Drummond, était posté derrière la Spey. Chaque jour il envoyait des détachements de l'autre côté, sur l'autre rive, afin de surveiller et de harceler les Anglais entre Fochabers et Keith. Le 20 une patrouille revint plus tôt que prévu annonçant qu'une forte unité de troupes royales occupait le village de Keith. Immédiatement Drummond envoya 50 hommes du Régiment Stuart [capitaine Robert Stuart, de Glenlivet] avec des troupes françaises, le tout sous les ordres du major Glasgow. Ils traversèrent la Spey dans la soirée et arrivèrent devant Keith, vers 01h00 du matin, qu'ils encerclèrent sans bruit. La sentinelle, un Campbell fut réduite au silence par un coup de hache. Quelques cavaliers stationnaient autour du village pour empêcher les fuites tandis que la major Glasgow avec le reste des troupes entra dans les rues. Un poste de garde fut attaqué dans le bâtiment d'une école; les Français le réduisirent au silence d'une décharge de mousqueterie; tandis que le gros des assaillants attaquait l'église où s'étaient retranchés les

¹En fait un bataillon irlandais de l'armée française.

²Effectuée par les Français [Irlandais] et les Montagnards écossais.

Campbell. Les Dragons anglais qui n'avaient pas jugé bon d'installer leur cantonnement avec les Écossais alliés, se battaient dans la rue et furent rapidement tués ou capturés. Finalement, tous les Anglo-Campbell furent tués ou faits prisonniers, à l'exception de 5 ou 6 qui purent s'enfuir. Du côté insurgé, un seul homme fut tué, un Français.

Pertes ♦Franco-écossais : un tué et quelques blessés. **♦Anglais :** 9 tués et de nombreux blessés; en tout une centaine d'hommes en comptant les 80 prisonniers.

Conséquence de cette défaite anglaise : Avant le lever du jour, les Franco-écossais étaient de retour dans leurs lignes avec 80 prisonniers.

SOURCES ET LECTURES ♦John Knox, *History of the Reformation in Scotland*, William Craft Dickinson, 2 vol., Thomas Nelson & Sons, Londres, 1949. ♦P. Young et J., Adair, *Hastings to Culloden*, Londres, 1964. ♦Edouard Privat, Editeur, *Histoire des Protestants en France*, Toulouse, 1977. ♦C.S. Minto, *Victorian and Edwardian Scotland from old photographs*, The Viking Press, New York, 1970. ♦Francisque Michel, *Les Écossais*, 1841. ♦Thomas MacLauchlan, *The Depopulation System in the Highlands*, London, 1849.



Lawfeldt. *Bataille de*

Autres noms : Battle of Laffeldt, Lawfeld, Laufeld et Lauffeld.

Date de l'action : 2 juillet 1747.

Localisation : Immédiatement au S.-O. de Maëstricht [Maastricht], sur la frontière belgo-néerlandaise, entre les rivières Jaar et Demer. Coordonnées géographiques: 50° 50' de latitude Nord, et 05° 41' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : Critiqué par les Alliés, qui jugeaient les Anglais trop peu engagés sur le Continent européen, Cumberland¹ décida de livrer bataille à Lawfeldt. Il attaqua donc le Corps d'Armée de Clermont, espérant le battre en détail, mais le reste de l'armée française surgit sur le champ de bataille.

Chefs en présence ♦ Les **Anglo-alliés** étaient commandés par William Augustus duc de Cumberland [1721-1765], surnommé par les Écossais "*le Boucher des Écossais*" après la Bataille de Culloden [16 avril 1746]. Il avait pris le commandement des forces alliées en 1745. Il était le fils du roi d'Angleterre Georges II qui régna de 1727 à 1760. ♦ **Français :** Le maréchal Maurice de Saxe commandait les Français². Maurice Arminius de Saxe était l'ancêtre de George Sand et le fils illégitime de Stanislas Leszczynski, ancien roi de Pologne, expatrié, qui, devenu duc de Lorraine, régnait à Lunéville [Cour de Lorraine]. Stanislas était le père de l'épouse de Louis XV.

Effectifs engagés ♦ Approximativement 100 000 Français [incluant la Brigade Irlandaise]. ♦ 120 000 Écossais, Irlandais, Hanovriens, Hessois, Autrichiens et Anglais. Les 19 régiments britanniques étaient les *Greys* (Écossais), 4th *Hussars* (Cavalerie irlandaise), *Inniskillings* (Irlandais), 7th *Hussars* (Cavalerie écossaise), *Cumberland's Dragoons* (Cavalerie légère anglaise), 1st *Guards*, 3rd *Guards*, 3rd *Foot*, 4th *Foot*, 13th *Foot*, 19th *Foot*, 21st *Foot*, 23rd *Foot*, 25th *Foot*, 32nd *Foot*, 33rd *Foot*, 36th *Foot*, 37th *Foot*, et 48th *Foot Regiments*.

Stratégie ou tactique : Le terrain ressemblait un peu à celui de Fontenoy. Mais à Lawfeldt, c'étaient les Français qui se trouvaient dans une cuvette avec Maëstricht au bord et Lawfeldt au milieu, situation où se trouvait Cumberland deux ans plus tôt entre Barry et Fontenoy. De plus, conformément à la tradition tactique franco-anglaise, solidement établie depuis le Moyen-Âge, les Français tinrent le rôle offensif, et les Anglais des positions statiques défensives. L'armée anglo-alliée tenait une position étendue face au Sud. La journée du 1^{er} juillet fut employée à déployer l'armée française dans ses positions de combat: une partie de l'Infanterie sur le plateau de *Herderen*, appuyée à ce village et à celui de *Remst*. L'Infanterie du Corps Clermont-Bourbon se massa par brigade devant Lawfeld. La Cavalerie de l'aile gauche était sur deux lignes, devant l'Infanterie, au-dessous d'Herderen. L'aile gauche, en face de la

¹Qui, aussi, voulait désespérément racheter sa défaite de Fontenoy.

²Comme à Fontenoy en 1745; en fait les deux mêmes antagonistes principaux.

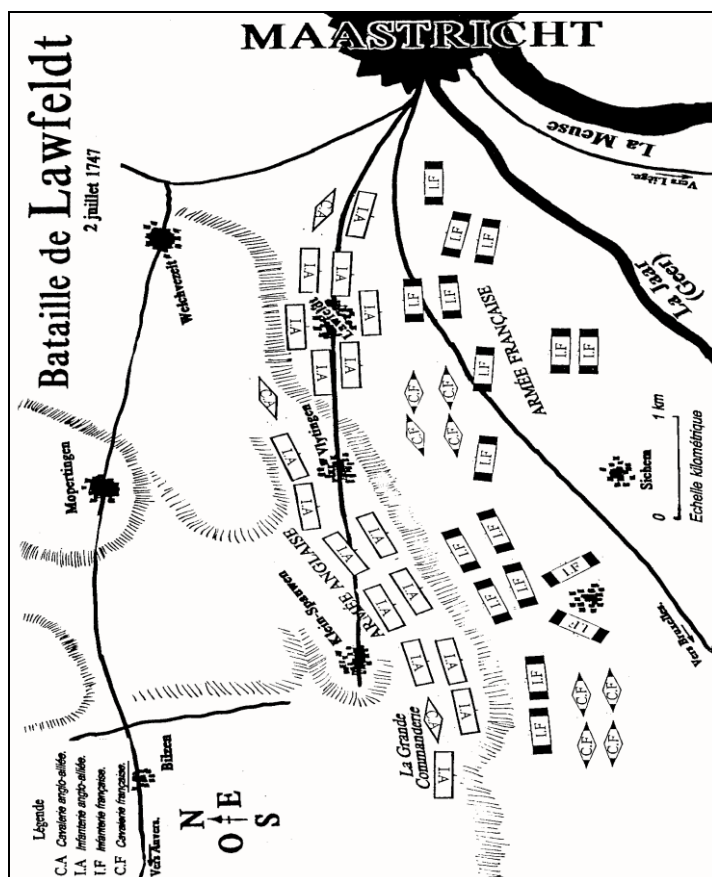
Grande Commanderie, se rallia à l'aile droite, commandée par Ségur, au village de *Montenaken* qui était occupé par une brigade d'Infanterie. Les Carabiniers se tenaient en appui de la Cavalerie de Ségur. À l'extrême-droite, le Corps d'Estrées: Infanterie, Cavalerie, troupes légères. Les Gardes-françaises et suisses, la Maison du Roi et la Gendarmerie étaient en réserve tactique derrière Herderen. Le duc de Cumberland, qui commandait l'armée alliée confédérée¹, cherchait à regagner le terrain perdu dans cette région. Il voulait infliger une défaite décisive aux Français comme moyen de parvenir à ses fins. Le Corps d'armée du prince de Clermont se trouvait isolé de l'armée française; Cumberland décida de l'attaquer et de le battre séparément. Mais l'armée française fit sa jonction et transforma une victoire assurée pour les Anglais en grave défaite. Plusieurs facteurs firent que cette bataille fut extrêmement sanglante. D'abord, le fait que l'Angleterre était alors critiquée par ses alliés continentaux. Si les Anglais finançaient la guerre avec leur or, c'était essentiellement les Autrichiens et les Hollandais qui versaient leur sang. Les Anglais ne s'étaient vraiment battus qu'en Flandre et avec des effectifs restreints, sauf à Fontenoy. Les Autrichiens avaient partout fourni le principal effort. Conformément à la stratégie anglaise d'équilibre des puissances européennes en sa faveur², les Anglais occupaient les Français sur le continent européen, en lançant sur eux les autres alliés et en finançant la guerre. Profitant de ce que les Français avaient ainsi les mains liées, ils tentaient de s'emparer de leurs colonies. Les autres Alliés finissaient par se sentir les dupes de Londres. À ces accusations, les Anglais répondaient que, sans leurs subsides, les autres Alliés seraient incapables de quoi que ce soit. Et tous se souvenaient de la dernière guerre³, au cours de laquelle Louis XIV avait réussi à acheter la défection anglaise en pleine guerre. Le terrain, où devait se dérouler cette bataille, ne plaisait pas au maréchal; mais Louis XV, qui se targuait, à 37 ans, d'être un grand homme de guerre, décida tout de même d'attaquer les Alliés. Louis XV assistait à la bataille et cela explique que cette bataille fût encore plus épouvantable que les autres. Il n'était pas question d'essuyer un revers en présence du roi. D'autant plus qu'une défaite aurait mis la sécurité de Louis XV en danger.

Après avoir conféré avec le maréchal de Saxe, le roi de France, Louis XV, décida de livrer bataille dans les mêmes conditions qu'à Rocoux, c'est à dire d'attaquer de front les villages fortifiés pendant que le Corps d'armée d'Estrées masquerait Maëstricht et tournerait l'aile gauche alliée en s'emparant de son point d'appui, Wylre. Le maréchal Maurice de Saxe avait contribué à développer dans l'armée française des unités de commandos ou de Corps-francs.

¹Aux Pays-Bas.

²La fameuse *Balance of Powers*.

³De Succession d'Espagne. L'Angleterre avait déjà abandonné l'Autriche en pleine guerre, en 1493, quand les Français [Charles VIII] avaient acheté Henri VII d'Angleterre pour 745 000 écus d'or; de même qu'en 1658, lorsque l'Angleterre de Cromwell avait abandonné l'Espagne, en pleine guerre aussi, pour obtenir Dunkerque.



Il s'agissait de troupes mixtes composées de Dragons [troupes montées mais pouvant combattre à pied] et d'Infanterie légère; quelquefois munies d'artillerie légère, suivant la mission. Ils prenaient à leur compte les coups de main, les embuscades, la guérilla, mais aussi la contre-guérilla et la sécurité de l'armée en mouvement¹. Ces unités de francs-tireurs s'appelaient Les Grassins, les La Morlière et Les Cantabres².

¹Dont les missions essentielles étaient la prévention contre les embuscades et l'éclairage des troupes en marche.

²Les deux premiers Corps étaient nommés suivant le nom du chef qui les avait formés et le dernier selon leur origine géographique [le Pays-Basque].

Résumé de l'action Sources françaises L'action commença à dix heures du matin par l'attaque de Lawfeld qui était défendue par l'Infanterie anglaise, hanovrienne, hessoise et par quelques régiments hollandais. Des batteries, placées en dehors du village, prenaient de flanc les colonnes françaises. Les brigades d'Infanterie de *Monaco* et de *La Fère*, conduites par Lautrec et Laigle, assaillirent Lawfeld de front. Béranger et Froulay attaquèrent la gauche de ce village avec la brigade de *Ségur*. La Brigade de *Bourbon* protégeait les deux batteries de 10 pièces chacune avec lesquelles le chevalier de Gomer pilonnait les deux flancs de Lawfeld. Le premier assaut fut repoussé. Les brigades de *Monaco*, de *La Fère* et de *Ségur* se replièrent en bon ordre sur *Bourbon* et redonnèrent, avec *Bourbon*, un assaut qui prit pied dans le village. Mais les Français ne purent encore une fois se maintenir dans Lawfeld dont les défenseurs étaient sans cesse renforcés. Le maréchal de Saxe, qui dirigeait lui-même le combat, fit entrer en ligne Bettens et Monin. Les 6 brigades d'Infanterie entreprirent un troisième assaut qui, une fois de plus, prit pied dans une partie du village. Saxe avait fait approcher des canons de gros calibre pour ouvrir une brèche à travers les maisons. L'ouverture faite, Clermont-Bourbon, à la tête des brigades *Royale*, *Des Vaisseaux* et de la *Brigade Irlandaise*, ramena les 6 autres brigades sur la ligne de feu, et donna sur Lawfeld un assaut général. À l'issue de ce combat acharné et féroce, les Français restèrent maîtres du village.

Toute la gauche de l'Infanterie anglo-alliée s'élança alors en colonnes offensives, à partir des villages de *Kistel*, de *Rosmeer* et de *Vlytingen*, pour contre-attaquer et tâcher de reprendre Lawfeld aux Français. Mais le maréchal français lança sur ces entrefaites dans les flancs de ces colonnes anglo-alliées les brigades françaises *du Roi*, de *La Tour-du-Pin* et d'*Orléans*. Ces brigades contre-attaquèrent avec une telle ardeur que l'offensive alliée fut stoppée après un furieux combat de quatre heures, et avorta. Ce fut la déroute anglo-alliée. La Cavalerie de *Ségur* poursuivit l'Infanterie anglaise en retraite sur les ponts de Maeseyck, et, soutenue par les Carabiniers, elle dispersa la Cavalerie anglaise qui tentait de protéger la retraite. Pour éviter que les Anglo-alliés ne se réfugient à Maëstricht, qui était alors entre les mains des Coalisés, Estrées avait fait masquer Maëstricht par les *Grassins* et par les *Cantabres*. Il avait en outre tourné l'aile gauche hollandaise avec sa division combinée d'Infanterie, de Cavalerie et d'artillerie, et s'était emparé assez facilement de Wylre. La bataille était gagnée au centre et à gauche pour les Français, mais il restait la Droite¹ qui avait assisté à la bataille sans y prendre part. Le roi de France voulut les attaquer en personne. Il se mit à la tête des Corps d'Élite de l'armée française: la Gendarmerie, les Gardes-françaises et suisses et la Maison du Roi, et il marcha sur la Grande Commanderie et Gros-Spauwen, pendant que l'Infanterie et la Cavalerie de l'aile gauche française marchaient sur Rosmeer. Mais, en fait, le feld-maréchal Bathian y avait suivi le mouvement de retraite et se trouvait

¹Autrichienne.

déjà hors de portée des canons français. La Cavalerie fit quelques prisonniers à son arrière-garde. Les Anglo-alliés se croyaient si peu en sûreté à Maëstricht et à Maeseyck qu'ils franchirent la Meuse tout au long de la nuit, abandonnant dans les gués plus de 1 000 chariots dont les chevaux avaient été noyés.

Sources anglaises : Les troupes anglaises, hollandaises, autrichiennes, hanovriennes et hessoises avaient occupé le petit village belge de Lawfeldt. Le 2 juillet 1747, par une journée chaude et pluvieuse, la première colonne française attaqua. Elle se heurta à toute l'armée anglo-alliée. Il était 10h00 du matin. Clermont qui dirigeait ce premier assaut fut repoussé. Trois assauts français menés vigoureusement furent impuissants à rompre les retranchements anglais solidement établis dans le village de Lawfeldt et dans les haies voisines, cependant que la pluie battante fouettait le visage des Français et transformait le sol en bourbier. La bataille se poursuivit, acharnée, épouvantable. La quatrième charge française prit pied dans les haies qui bordaient le village, sur la gauche. Ce fut alors que le duc de Cumberland contre-attaqua avec des troupes fraîches et réussit *presque* à déloger les Français. Par une soudaine inspiration qui ne manquait pas de courage, le maréchal de Saxe mit l'épée à la main et entraîna vers la droite le Régiment du Roi et la Brigade de Salières. Ce mouvement imprévu déconcerta les Anglais qui, entendant tirer derrière eux dans le village, se crurent contournés et commencèrent à reculer. Deux brigades d'artillerie, qui avaient suivi l'attaque française, se mirent en batterie et amplifièrent la confusion et la panique dans les rangs anglais. Ce fut alors que Saxe, renouvelant la charge de la Maison du Roi à Fontenoy, lança à l'assaut les escadrons de Cavalerie du marquis de Bellefonds. Ces deux brigades de Cavalerie française achevèrent l'anéantissement. Encouragés par Saxe qui criait: "*Comme au fourrage, mes enfants!*", les cavaliers creusèrent une trouée de 2000 pas dans les rangs anglais. Deux escadrons français s'y précipitèrent. Des files entières d'Anglais furent broyées sous les chevaux. Les deux escadrons français disparurent à jamais dans cette aventure. Ils furent exterminés. Les soldats passèrent mais ne revinrent pas. Finalement, toute la lisière du village fut occupée, sous un feu d'enfer, avec des cris effrayants. Le front anglais était définitivement disloqué. Lawfeldt enlevée, Cumberland fit battre en retraite. À 15h00, Lawfeldt était prise par les Français. La plaine, tout autour, et les villages étaient couverts de morts et de blessés.

¹Dès la fin du XIV^e siècle, *fourager* signifiait «faire du fourrage» puis «pillier». Les «fourageurs» militaires allaient voler le fourrage de l'ennemi afin d'affamer ses animaux et, ainsi, neutraliser sa Cavalerie, son artillerie et ses transports. Les «fourageurs» étaient des troupes d'élite spécialisées dans les coups de main audacieux; comme les commandos d'aujourd'hui. Aller au fourrage signifiait donc *assaillir* un convoi de fourrage ou, par extension, de ravitaillement, ou tout autre attaque surprise par un petit nombre d'hommes d'élite. Pendant la I^{ère} Guerre Mondiale, les Français créèrent "la fourragère", destinée à décorer les régiments valeureux. Elle symbolisait la corde servant à lier les bottes de fourrage.

Pertes ♦4800 Français furent tués ou blessés, ainsi que 6000 Anglo-alliés. Lord Ligonier qui commandait la Cavalerie anglaise fut lui-même fait prisonnier par les Français.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Cette victoire bloqua les opérations alliées sur la Meuse pour le reste de la campagne. La victoire de Lawfeldt ne fut pas exploitée à cause de la joie du succès. Les Français, pour leur part, allèrent s'emparer de Bergen-op-Zoom. En Angleterre le découragement était immense car les troupes anglaises avaient été battues tout au long de cette campagne, même si la bataille de Dettingen avait été présentée comme une demi-victoire, car le roi d'Angleterre avait réussi à ne pas être capturé par les Français.

SOURCES ET LECTURES ♦William, Edward Hartpole Lecky, *A History of England in the Eighteenth Century*, Second Edition, Volume 1, Longmans, Green and Co, London, 1879. ♦Acte royal du 2 juillet 1747 de Louis XV, roi de France, au camp de la Commanderie du Vieux-Jonc; Lettre... à Mgr. l'évêque comte de Toul [pour faire chanter le Te Deum en action de grâce de la victoire et des autres avantages remportés par l'armée du Roi dans les Pays-Bas], Imprimerie de L. et E. Rolin, Toul, 1747. ♦Andrew Henderson, *The Life of William Augustus, Duke of Cumberland*, J. Ridley: London, 1766. ♦Relation de la campagne en Brabant et en Flandres, de l'an MDCCXLVII, Avec les plans de la bataille de Lawfeld, & de l'attaque de la ville de Berg-op-Zoom, La Haye, 1748. ♦P. Brookes, *A new plan of the town and fortifications of Bergen-op-Zoom with the adjacent forts, facing Southampton Street in the Strand, M. Overton, over against Fetter Lane, Fleet Street*, non daté, probablement 1747?. ♦Dumoulin, *Réflexions sur les environs de Maëstricht ou mémoires instructifs sur les campagnes de 1747 et 1748 qui prouvent évidemment que la bataille de Lawfeldt n'est venue que par les mouvemens déplacés des deux partis*.- *Journal du siège de Berg-op. Zoom, avec des réflexions militaires*, Imprimerie de Grangé, Paris, 1756. 2 tomes. ♦Bompart de Saint Victor, *La Bataille de Lauffeldt*, ode, Clermont-Ferrand, 1748.



L'Orient. *Bataille de*

Autre nom : Ville actuelle de Lorient.

Date de l'action : 22 - 30 septembre 1746.

Localisation : Port de Bretagne. Coordonnées géographiques: 47° 45' de latitude Nord, et 03° 22' de longitude Ouest.

Contexte : En septembre 1746, une expédition secrète fut envisagée en Angleterre contre la Nouvelle-France. Les forces embarquèrent à Portsmouth pour le Cap-Breton, en Amérique, mais le mauvais temps obligea par deux fois l'escadre à revenir. Aussi, la destination de cette force de frappe fut changée pour L'Orient, sous la pression des marchands anglais et surtout de l'**English East India Company** qui voulait ruiner la *Compagnie des Indes* françaises. En effet, L'Orient avait été créé pour servir de port d'attache à cette compagnie et les entrepôts de celle-ci recelaient une immense richesse.

Chefs en présence ♦ Le Corps Expéditionnaire anglais était sous le commandement du général Synclair¹. L'amiral Lestock commandait l'escadre.

Effectifs engagés ♦ **Anglais** : Une armée de 8 à 10 000 soldats de métier fut embarquée à bord de l'escadre. L'amiral Lestock commandait une escadre de 16 vaisseaux de guerre dont les gros PRINCESS [74 canons, capitaine John Cockburn] et EDINBURGH [70 canons, capitaine Thomas Cotes] armés d'un total impressionnant de 669 canons, et suivis de 30 transports de troupes. Le Corps Expéditionnaire anglais comprenait 6 bataillons d'Infanterie, tirés des 1st, 15th, 28th, 30th, 39th, 42nd Foot Regiments. ♦ **Français**: 5000 miliciens et paysans français. Les milices de la région et des bandes de paysans, armés et fortement motivés par la défense de leurs biens de subsistance, arrivèrent avec des fourches et, contre toute attente, firent rembarquer le Corps Expéditionnaire avec son butin: quelques vaches, porcs et volailles.

Stratégie ou tactique : Cette opération qui se voulait une diversion contre les Français, en fut une, mais, paradoxalement, contre les Anglais eux-mêmes. Car ces troupes auraient certainement été des plus utiles en Flandre ou en Amérique, selon l'opinion même de l'historien militaire anglais Fortescue. Le port de L'Orient² était florissant grâce au commerce avec les Indes. Le port était grand et sûr, facile d'accès et suffisamment profond pour recevoir les bateaux les plus gros. L'espionnage eut un impact, ici, dans la défaite du Corps Expéditionnaire anglais: les Français avaient été avisés du départ d'Angleterre de l'escadre anglaise³.

¹Graphie de l'époque, ou Saint-Clair aujourd'hui.

²Aujourd'hui **Lorient**.

³Tous les théoriciens militaires, chinois, grecs, latins ou européens accordent, bien entendu, une immense importance aux Services de Renseignements. **Chia Lin** écrit: «Une armée sans agent secret est exactement comme un homme sans yeux ni oreilles.» **Sun Tzu**: «Les opérations secrètes sont essentielles dans la guerre; c'est sur elles que l'armée se repose pour effectuer chacun de ses mouvements.»

Résumé de l'action : Le 17 septembre, un espion annonça aux Français le départ des ports d'Angleterre d'une flotte de 54 voiles commandée par l'amiral Lestock. Le 19, l'escadre jeta l'ancre devant la Baie de Quimberlé sur l'Isolle, à 20 km au Nord de L'Orient. Le Corps Expéditionnaire se prépara aussitôt à débarquer. Le débarquement s'effectua en dépit d'une troupe de 2000 paysans et miliciens mobilisés à la hâte pour contrecarrer les plans des Anglais. L'armée anglaise, avec son artillerie, occupa le secteur situé devant le bourg de Guidel. Puis elle se mit sur deux colonnes et marcha vers L'Orient en mettant le feu aux fermes isolées. De temps en temps, des paysans ripostaient en tirant rageusement quelques coups de feu sur les Anglais, tuant parfois un soldat. Le soir venu, les Anglais s'emparèrent du château de Coëdor. Synclair marcha sur Ploemeur et laissa 1500 hommes bien retranchés au Pouldu pour protéger sa retraite. Le 22, l'armée anglaise arriva devant L'Orient. Synclair envoya un officier anglais sommer cette ville de capituler. Les habitants refusèrent, sachant ce qui les attendait: tuerie, viol et pillage. Des négociations commencèrent, mais, les conditions de la garnison française¹ étant jugées inacceptables par les Anglais, le siège commença immédiatement [le 24], dès la fin des négociations. Une batterie de mortiers et deux grosses batteries de 12 canons, qui avaient été préparées durant les négociations, entrèrent immédiatement en action. Le 28, la garnison française fit plusieurs sorties destinées à neutraliser le bombardement d'artillerie. Les Français parvinrent momentanément à leurs buts, mais l'intensité initiale reprit rapidement. Dans la soirée, le pilonnage, qui avait fait de gros dommages dans la ville, cessa. Le général Synclair décida alors qu'il n'avait pas de forces suffisantes pour prendre la ville d'assaut. Smollett pensait que le temps et l'artillerie manquaient pour une pareille entreprise, quoique les ingénieurs aient promis qu'ils pouvaient réduire la ville entière en cendres en vingt-quatre heures. En fait, tous ses canons étaient des pièces de campagne de faible calibre et non les gros canons de siège, et Synclair devait attendre deux gros canons de fer que les marins transféraient avec peine de leurs navires. S'ils avaient donné l'assaut la première nuit, lorsque la ville était remplie de panique et de confusion et dépourvue de troupes de métier, les Anglais auraient pu la prendre par simple escalade. Mais... Les Français avaient hissé au sommet des remparts des canons prélevés dans les navires du port. Ils firent subir de lourdes pertes aux assiégeants. De nouveaux ouvrages furent construits et des troupes régulières renforçaient maintenant les miliciens locaux. En fait, plus le temps passait plus les troupes françaises se concentraient pour rejeter les Anglais à la mer. L'amiral Lestock envoyait lui-aussi des messages réitérés et pressants, clamant qu'il ne pouvait plus exposer son escadre aux intempéries, parce que la saison avançait. Finalement, à la nouvelle que des troupes françaises arrivaient, le général Synclair leva le siège, et le Corps Expéditionnaire anglais retraits vers la côte et rembarqua avec précipitation, abandonnant ses mortiers lourds après les avoir

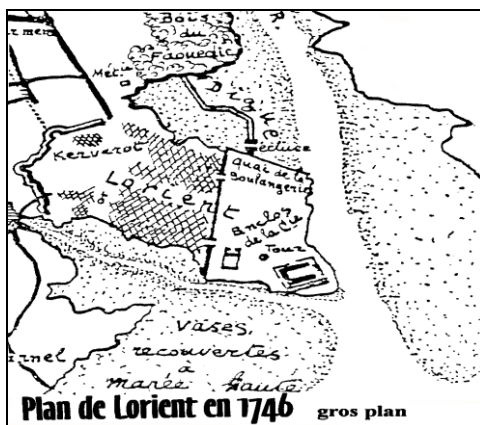
¹En ce qui concernait le respect des personnes et de la propriété.

encloués, de même que les deux gros canons de marine amenés avec tant de peine. Les Anglais rembarquèrent du 8 au 9 et l'arrière-garde du 9 au 10, après avoir brûlé, pour se venger de son échec, les fermes environnantes.

Pertes ♦assez lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les souffrances des troupes anglaises n'avaient mené à rien. Pour les Français, L'Orient était sauvée mais l'amiral anglais qui ne voulait pas en rester sur un échec complet, se dirigea immédiatement vers les îlots de Houat et de Hoëdic pour les ravager.

Environs de Lorient en 1746. Archives municipales de Lorient.



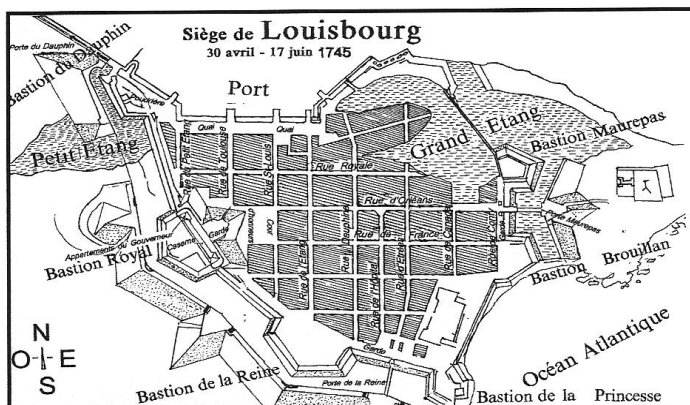
SOURCES ET LECTURES ♦Paul René Yves Marie Diverrière, *L'Attaque de Lorient par les Anglais, 1746*, Rennes, 1931. ♦Eugène Mancel, *Chronique lorientaise; origine de la ville de Lorient, son histoire et son avenir*, Gousset, Lorient, 1861. ♦Charles Bourguin, *Descente des Anglais en Bretagne et siège de Lorient en 1746*, Extrait du Bulletin de la Société archéologique de Nantes, Nantes, 1871. ♦Geneviève Beauchesne, *Historique de la construction navale à Lorient de 1666 à 1770*, Service historique de la Marine, Vincennes, 1980. ♦François Jégou, *Lorient, arsenal royal*, Berger-Levrault et Cie., Paris, 1878-1882.

Louisbourg. *Siège de*

Date de l'action : 30 avril au 7 juin 1745.

Localisation : Île du Cap-Breton, Canada. Coordonnées géographiques: 45° 55' de latitude Nord, et 59° 58' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748]. *Guerre du Roi Georges en Amérique.*



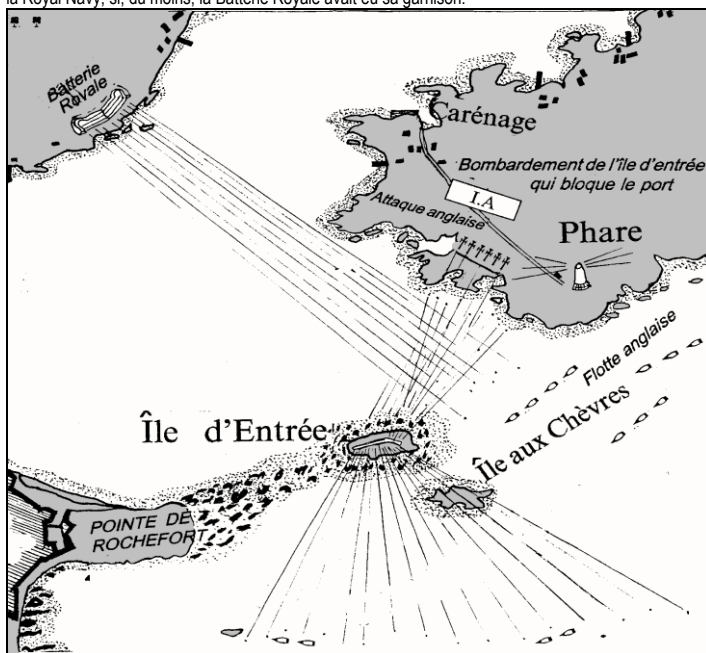
Contexte : En septembre 1713, une expédition française reprit possession de l'île du Cap-Breton à laquelle fut redonné son ancien nom d'*Île-Royale*. Le nom du port appelé *Le Havre-à-l'Anglais* fut changé en celui de Louisbourg. Son gouverneur fut Costebelle, transféré de Terre-Neuve. Son lieutenant Saint-Ovide de Brouillan¹. L'ingénieur en chef était L'Hermite. La guerre éclata en Europe en 1741 et en Amérique au printemps de l'année 1744. Les marins de Louisbourg capturèrent Canso, et ses corsaires attaquèrent avec succès la marine marchande anglaise. Ils firent de plus une expédition contre Annapolis Royal en Acadie², poste militaire fut capturée par le major Paul Mascarène, huguenot français au service des Anglais. Le port de Louisbourg était bien connu des commerçants de Boston qui entretenaient un commerce actif avec cette ville. Le gouverneur Duquesnel de Louisbourg apprit la déclaration de guerre sept jours avant Boston. Aussitôt, il profita de la surprise pour envoyer une petite flotte occuper Canseau [Canso], un centre de pêche sur une île au large de la côte acadienne, à 75 km de Louisbourg. La garnison de 80 Anglais fut capturée par les Français. Selon les clauses de la capitulation, les Anglais devaient passer un an à Louisbourg avant d'être libérés, mais, ayant trop de bouches à nourrir, Duquesnel les renvoya à Boston. Cette décision irréfléchie permit aux prisonniers d'observer la forteresse: Louisbourg manquait de vivres et de munitions; les soldats étaient des mercenaires suisses pour la plupart, et ils n'avaient pas été payés depuis

¹Il devint gouverneur après Costebelle.

²Ancien Port-Royal d'Acadie des Français.

très longtemps; autant dire qu'ils ne voulaient pas se battre pour rien et que la mutinerie couvait. Ce fut ce que racontèrent les prisonniers anglais en arrivant à Boston. De plus, Duquesnel subit un échec personnel à son attaque suivante. Il tenta de capturer la capitale de l'Acadie: Annapolis Royal, mais sa petite garnison de 100 soldats, commandée par le major Paul Mascarène, protégée par de bons murs, résista 3 semaines, si bien que Duquesnel rentra à Louisbourg.

Comme on peut le voir, l'entrée du port de Louisbourg était impossible à forcer par un assaut direct de la Royal Navy; si, du moins, la Batterie Royale avait eu sa garnison.



Chefs en présence ♦ **Anglo-américains**: La flotte était commandée par le commodore Peter Warren, et les soldats par le colonel William Pepperell. ♦ **Français**: gouverneur Duchambon, qui remplaça Duquesnel.

Effectifs engagés ♦ **Anglo-américains** : La flotte de 100 navires de transport de tous tonnages et de 10 vaisseaux de guerre anglais venant des Indes occidentales transportait 4 000 colons américains du Massachusetts.

♦ **Français**: 560 réguliers suisses à demi mutinés pour retard de solde, et 1 400 miliciens acadiens locaux.

Stratégie ou tactique : Les fortifications de cette forteresse française, commencées en 1720, étaient *presque* terminées 11 ans après, en 1731, selon Monsieur de Saint-Ovide. En fait, elles étaient loin de l'être. Le manque de crédit n'avait pas permis d'achever les murailles. À l'intérieur, les casernes des soldats étaient encore temporaires et l'armement en artillerie bien en dessous de ce qui avait été prévu. Par contre [noblesse oblige!], le palais du gouverneur, construit en pierres de taille importées

de France par bateau, se dressait déjà fièrement! Stratégiquement parlant, la forteresse de Louisbourg menaçait directement la Nouvelle-Écosse¹, et le commerce des Treize-Colonies de Nouvelle-Angleterre.

Tactiquement, l'attaque fut amphibie. La Batterie Royale était la clé de voûte de la défense; or, incroyablement, l'incompétent Duchambon l'avait laissée sans garnison. En 23 jours de siège, les Anglais installèrent 5 batteries. Les batteries anglaises progressèrent jusqu'à 250 mètres des portes Ouest. Le feu des batteries était concentré sur la citadelle et le port Ouest : dégâts considérables. Les Français se tinrent uniquement sur la défensive, alors que quelques sorties auraient pu refouler ces ennemis inexpérimentés.

Résumé de l'action : La flotte anglaise arriva dans la Baie de Gabarus le 30 avril 1745, juste après avoir réoccupé le port de Canseau [Canso] où Warren resta 3 semaines en attendant la débâcle des glaces. Les Anglais débarquèrent dans l'Anse-à-l'Eau-Fraîche. Un détachement de 75 Français, commandé par le corsaire Morpain, fut envoyé par le gouverneur Duchambon pour s'y opposer. Dans la forteresse, le plus grand désordre régnait. Duquesnel était mort entre temps et avait été remplacé par l'inefficace chevalier Duchambon. De plus les 560 mercenaires suisses s'étaient finalement mutinés et personne ne savait si l'on pouvait compter sur les 1400 miliciens locaux. À 5 km à l'Ouest de Louisbourg, dans la Baie de Gabarus, il existait un promontoire appelé *Pointe Plate*. 3 km plus loin dans la baie, la côte formait une crique appelée *Anse-à-l'Eau-Fraîche*. Le matin du 30 avril, les Anglais commencèrent à débarquer. Ils envoyèrent d'abord plusieurs barges d'assaut pour établir une tête de pont. Duchambon gardait la rive avec 24 réguliers et 50 miliciens; lorsque 6 barges anglaises se dirigèrent vers la côte, il se précipita vers le secteur présumé du débarquement, malgré la supériorité numérique des assaillants. Mais les Anglais arrivèrent les premiers à la plage, débarquèrent, se mirent en ligne et accueillirent les Français par une décharge qui tua six d'entre eux. Ils en capturèrent 6 autres, et le reste du détachement français se lança dans une course folle vers Louisbourg. Les Anglais n'eurent que 2 blessés. Le grand débarquement commença. Entre les Anglais et la forteresse, le sol paraissait à peu près plat malgré quelques dénivellations rocheuses. Le colonel William Vaughn prit 400 hommes et partit en reconnaissance dans un espace boisé situé derrière la Batterie Royale. Il y découvrit des entrepôts pleins de matériel militaire. Il les incendia. À l'aube suivante, il remarqua que les couleurs françaises n'avaient pas été descendues pour la nuit. Craignant une ruse, il envira un Indien allié avec du rhum et l'envoya se rendre compte de ce qui se passait. Celui-ci passa par une embrasure de la batterie et trouva... la fortification déserte. Vaughn et ses hommes prirent immédiatement possession de la Batterie Royale. L'inconscient Duchambon avait laissé inoccupée

¹Ancienne Acadie française, désormais anglaise, cédée à l'Angleterre avec Dunkerque, Terre-Neuve et la Baie d'Hudson pour acheter la défection de l'Angleterre qui rompit avec ses alliés lors de la Guerre de Succession d'Espagne. L'Acadie avait été occupée militairement par les Anglais, mais Louis XIV ne tenta pas de l'échanger contre un autre territoire.

cette batterie¹ et n'avait même pas détruit les canons et les munitions. Se rendant compte de son irréparable erreur en apprenant que la batterie était aux mains des Yankees², Duchambon envoya 4 barges de soldats pour reprendre la batterie, mais les renforts anglais empêchèrent cette tentative de réussir. La batterie devint le premier maillon des lignes de blocus anglaises. Les Anglais débarquèrent leur artillerie dans des barges à font plat. Malgré leurs efforts, certains canons furent précipités contre les rochers, certains autres restèrent embourbés dans les marais car ils avaient été débarqués dans un endroit marécageux. Finalement, le colonel anglais Nathaniel Meserve fit construire des claies de bois de 5 mètres de long pour les trains de canons. Chacune fut traînée par 200 volontaires. Pour éviter un bombardement, les Anglais travaillaient de nuit³. En 4 nuits, ils constituèrent leur première batterie de 6 canons. Chaque nuit ou les jours de brouillard, ils débarquèrent des canons jusqu'à ce que 5 batteries soient en demi-cercle autour de Louisbourg. La dernière batterie était constituée de canons pris à la Batterie Royale; 300 hommes furent attelés à chacun d'eux. Chaque nuit le demi-cercle de batteries se resserrait sous le feu des mousquets français qui tuaient de nombreux Anglais. Frontenac aurait fait une sortie à la baïonnette, mais Duchambon resta parfaitement inactif, laissant les Anglais agir à leur guise. Ces derniers installèrent une batterie près du phare à l'est du port, dirigée contre la Batterie de l'Île. Les Anglais mettaient double ou même triple charge de poudre à leurs pièces et nombreux furent les artilleurs tués par l'explosion de leurs canons. Pendant ce temps, la Batterie de l'Île [30 pièces, 2 mortiers et 7 pierriers⁴] et sa garnison barraient la route du port à la flotte anglaise du commodore Warren. Pepperell envoya une nuit [le 26 mai] 300 commandos avec mission de s'emparer de l'île par coup de main. Les Français attendirent que le débarquement eût commencé et couvrirent les Anglais d'un feu si meurtrier que les marins et soldats qui étaient encore sur les barges firent demi-tour à force de rames, abandonnant les débarqués sous le feu des Français. Au petit jour, 70 Anglais avaient été tués et 119 faits prisonniers. Peu après ce succès, les espoirs des Français s'évanouirent. Le navire Le VIGILANT [64 canons], en provenance de France avec à bord un renfort de 560 soldats, du matériel et des munitions, fut capturé en haute mer par l'escadre anglaise. Ce fut la dernière goutte. Les habitants de la ville, ruinée par 9.000 boulets de canon, vinrent en délégation implorer le gouverneur Duchambon de capituler. Considérant que les poudrières de la forteresse et la Batterie-de-l'Île se trouvaient à la fin de leurs stocks de poudre et de munitions, et que, d'autre part, sa garnison de mercenaires était au bord de la mutinerie, le gouverneur fit hisser le drapeau blanc le 15 juin 1745. Pepperell permit à la garnison qui avait, malgré tout, courageusement

¹Véritable *talon d'Achille* du système de défense.

²"Anglais" tel que prononcé par les Indiens en français.

³De toute façon, les travaux de terrassement se faisaient presque toujours la nuit, durant les sièges.

⁴Petites pièces antipersonnel tirant toutes sortes de grenailles et même des pierres.

combattu en dépit du piteux commandement de Duchambon, de sortir avec les Honneurs de la Guerre.

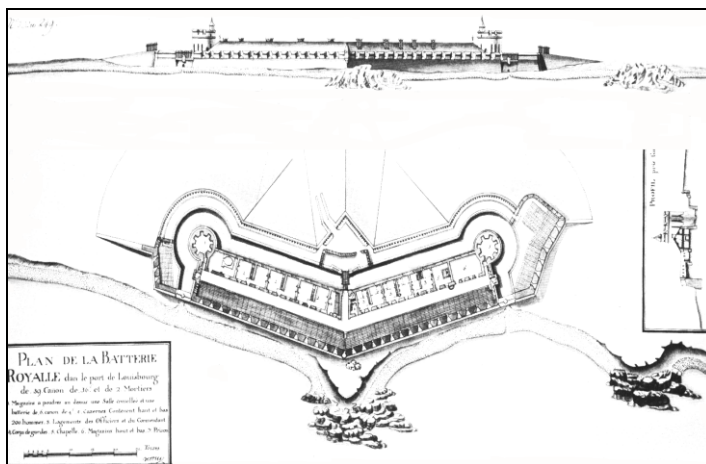
Pertes ♦très lourdes, surtout du côté anglais.

Conséquence de cette défaite française : Les Français perdaient un point d'appui stratégique fort important en Amérique du Nord. Les biens des habitants furent pillés par les Anglais malgré la promesse de Peppere-ll de respecter la propriété privée.

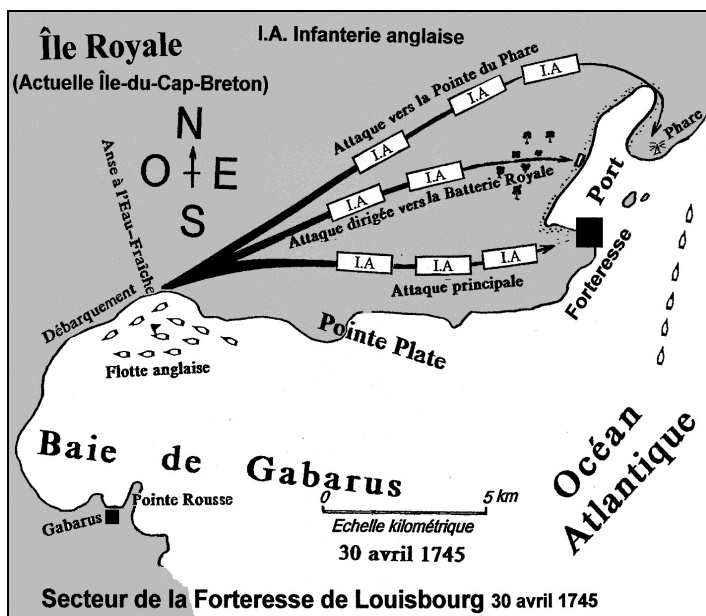
En 1748, par le Traité d'Aix-la-Chapelle, la France exigea que lui soit rendue la forteresse de Louisbourg.

SOURCES ET LECTURES ♦Monsieur de La Valière, capitaine des troupes de l'Isle Royale, *Rapport des événements de Chignectou et d'autres parties des frontières de l'Acadie, du 15 septembre 1750 au 28 juillet 1751*. Archives des Rapports, 1905. Vol.II. ♦Raymond F. Baker, *Une campagne d'amateurs : le siège de Louisbourg, 1745*, Patrimoine canadien, Parcs Canada, Ottawa, 1978, révisé en 1995. ♦George M. Wrong, *Louisbourg in 1745; the anonymous Lettre d'un habitant de Louisbourg containing a narrative by an eye-witness of the siege in 1745*, Warwick Bro's & Rutter, Toronto, 1897. ♦Fairfax Davis Downey, *Louisburg, key to a continent*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J. 1965. ♦James Otis, *The boys of 1745 at the capture of Louisbourg*, Estes & Lauriat, Boston, 1895. ♦William Charles Henry Wood, *The great fortress : a chronicle of Louisbourg, 1720-1760*, R. Brook, Toronto-Glasgow, 1915. ♦Joseph Plimssoll Edwards, *Louisbourg, an historical sketch*, Nova Scotia Print, Halifax, N.S., 1895. ♦Katharine McLennan, *Parc historique national de la forteresse de Louisbourg*, Service des parcs nationaux et des lieux historiques, Ministère des ressources et du développement économique, Ottawa, 1950. ♦Bona Arsenault, *Louisbourg, 1713-1758*, Conseil de la Vie française en Amérique, Québec, non daté, probablement 1971.





La Batterie Royale était la clé de voûte de la défense. Or, incroyablement, l'incompétent commandant français, nommé à ce poste par favoritisme, l'avait laissée sans la moindre garnison. Collection privée.



Madras. *Siège de*

Date de l'action : 15 - 21 septembre 1746.

Localisation : Capitale des Indes anglaises, sur la Côte de Coromandel. Aujourd'hui *Chennai*. Coordonnées géographiques: 11°00' de latitude Nord et 78°15' de longitude Est¹.

Conflit : Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748]. Théâtre des opérations en Extrême-Orient. Campagne des Indes.

Contexte : Le 29 août, l'escadre de La Bourdonnais, commandée par La Porte-Barré, qui naviguait le long de la côte, captura dans la rade de Madras deux vaisseaux anglais. Puis elle revint à Pondichéry. Le 12, l'escadre française fit voile vers Madras. Jusque-là, le gouverneur anglais de Madras avait espéré que le commodore Peyton protégerait l'établissement anglais. Mais cet espoir avait été déçu lorsqu'il avait appris deux nouvelles; la première lui annonçait que les Français arrivaient, et la deuxième que l'escadre anglaise de Peyton avait été aperçue, le 3 septembre, devant Paliacate, faisant voile en direction du Bengale. *“Un vaisseau avarié de 60 canons servit de prétexte à Peyton pour quitter Madras, et d'excuse pour éviter une bataille avec l'escadre de La Bourdonnais”*². Pourtant, un mois après que Madras soit tombé entre les mains des Français, la mer allait se charger de venger cette défaite anglaise. En effet, durant la nuit du 13 au 14 octobre 1746, un ouragan se leva dans l'Océan Indien. Il dura les 14, 15 et 16, et ne cessa que le 17 octobre. Huit navires français se trouvaient ancrés à Madras pour charger le butin pris dans la ville. L'ACHILLE, seul vaisseau français de quelque importance en ces lieux, perdit deux de ses mâts et dut jeter 16 de ses précieux gros canons de 18 livres par dessus bord pour se délester. Le NEPTUNE, complètement démâté, jeta 14 canons de 12 livres, et embarqua 1,3 m d'eau. Toutes les cargaisons furent détruites. Le BOURBON perdit son grand mât et son mât de misaine, et dut larguer 14 de ses canons. Il était trop endommagé pour reprendre la mer. Le PHÉNIX fut perdu corps et biens; Le DUC D'ORLÉANS aussi, sauf 8 de ses hommes d'équipage. Le PRINCESS-MARIE fut démâté et embarqua près de 2 mètres d'eau. Le MARIE-GERTRUDE et Le ADVICE³ sombrèrent aussi. 1200 marins français périrent de même que 60 Anglais de l'ancienne garnison de Madras qui se trouvaient prisonniers à bord du DUC D'ORLÉANS.

Chefs en présence ♦**Français** : Bertrand François Mahé de La Bourdonnais [1699-1753]. ♦**Anglais** : le gouverneur anglais de Madras était Monsieur Morse.

Effectifs engagés ♦**Français** : environ 2500 soldats français débarquèrent, dont approximativement 1500 Européen. ♦**Anglais** : la garnison anglaise comptait 300 hommes, auxquels s'ajoutaient les

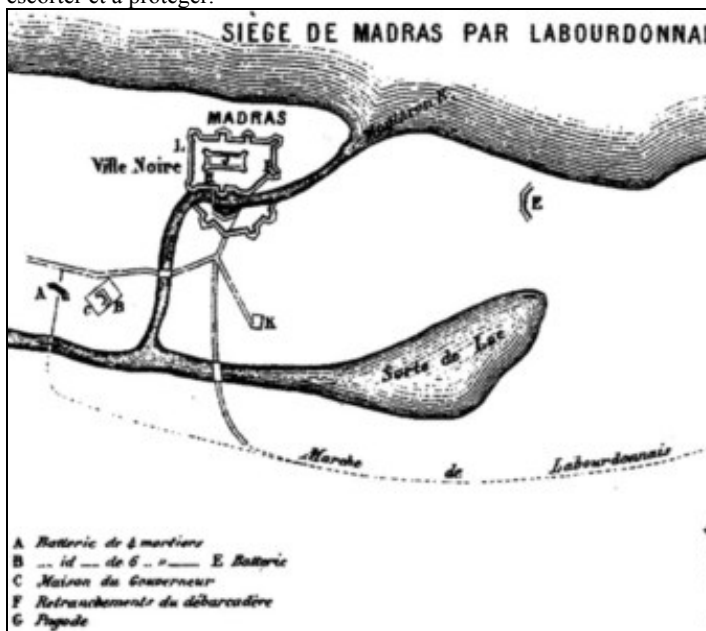
¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Écrivit l'anglais Robert Orme (1728-1801), historien officiel de la *British East India Company*, né dans les Indes en 1728.

³Des prises anglaises.

milices locales, européennes et indiennes [5 ou 6000 hommes].

Stratégie ou tactique : La possession de l'archipel des Mascareignes¹ à mi-chemin [ou presque] entre la France et les Indes, donnait à la France un grand avantage. Ces îles servaient d'arsenaux, de bases de départ et de refuge, car une escadre française pouvait y relâcher en toute sécurité. Les navires isolés s'y concentraient afin de former des convois plus faciles à escorter et à protéger.



Situation tactique au moment du siège de Madras.

Fort-Saint-Georges, et la ville de Madras qu'il défendait, avaient été bâtis sur un coin de terre cédé aux Anglais en 1639 par le dernier chef hindou de Bijanugger. Quatorze ans après, le petit établissement était devenu une présidence. Pourtant, quoiqu'elle fut le principal centre anglais des Indes, Madras n'était pas bien située. Exposée à toute la force de la mousson, les courants y étaient toujours violents, et le ressac rendait la navigation dangereuse. Pendant la mousson, les bateaux étaient obligés de lever l'ancre et de gagner la haute mer à la moindre brise. Le seul avantage de cet établissement, aux yeux de Mr Day qui négocia la cession de ce territoire, venait de sa proximité avec le territoire portugais de Saint-Thomé. Le Fort-Saint-Georges ébauchait une figure de forme oblongue, de 360 mètres par 90, entouré par un mur mince flanqué de quatre bastions et de quatre batteries.

¹L'archipel comprend l'Île de France [Île Maurice], l'Île Bourbon [Île de La Réunion] et l'Île Rodrigues.

Résumé de l'action : Le 14 septembre, à 18 kilomètres au Sud de Madras, La Bourdonnais débarqua 500 à 600 hommes avec deux canons. Naviguant lentement, parallèlement à ses troupes débarquées, il arriva le 15 à midi à portée de canon de la ville de Madras. Il débarqua alors 1100 Européens, 400 Cipayes et 400 Africains et envoya une sommation aux Anglais. Il restait alors 1700 ou 1800 hommes à bord des navires. Fort Saint-Georges était la forteresse de Madras. Ce fort avait une garnison de 300 soldats. Le gouverneur Morse demanda au nabab [nawwab] du Carnate de faire pression sur les Français pour qu'ils épargnent Madras. Mais l'Anglais envoya son message sans les traditionnels cadeaux d'introduction qui faisaient partie intégrante des règles locales de savoir-vivre. Son geste fut considéré comme une impolitesse grave; aussi le nabab n'intervint pas. Le 15 septembre après-midi, et le 16, les Français érigèrent leurs batteries de siège. Le 17, les Anglais firent une sortie pour tenter de détruire les batteries de brèche. Les Français contre-attaquèrent, repoussèrent la sortie, s'emparèrent de la maison du gouverneur Morse¹ à ½ portée de mousquet des murs de la ville, et s'y retranchèrent. La garnison de cet avant-poste fut faite prisonnière. Le 18 septembre, tôt le matin, les batteries terrestres françaises entrèrent en action sur la ville. À la nuit, les batteries embarquées des trois plus puissants vaisseaux français ouvrirent aussi le feu. Le soir du 19 septembre, La Bourdonnais reçut une lettre de Madame Barneval, fille de Madame Duplex et mariée à un gentilhomme anglais de Madras, offrant, de la part du gouverneur Morse, de traiter. La Bourdonnais accepta, et, le 20 septembre au matin, arrivèrent deux émissaires anglais: Monson et Hallyburton. Ils vinrent proposer au chef français une très forte somme d'argent pour interrompre le siège. Insulté d'une pareille audace, La Bourdonnais refusa avec hauteur. Les bombardements reprirent jusqu'à 15h00 puis cessèrent jusqu'à 20h00. À ce moment, le pilonnage terrestre et naval reprit avec intensité et dura toute la nuit. Le 21 septembre au matin, des plénipotentiaires anglais —prêts à capituler— réapparurent et le bombardement cessa. Les clauses de la capitulation que signa alors le gouverneur anglais, exigeaient de livrer aux Français à 14h00 le jour même: 1) Fort Saint-Georges et la ville de Madras avec leurs dépendances. 2) Toute la garnison et d'une façon générale tous les Anglais de la ville furent déclarés prisonniers de guerre. 3) Tous les employés de la Compagnie britannique des Indes Orientales étaient libérés sur parole et pouvaient rester en Orient ou rentrer en Angleterre, à condition qu'ils ne portent pas les armes contre la France jusqu'à la fin de la présente guerre; c'était l'objet de leur parole d'honneur. 4) Tous les biens de la B.E.I.C. passaient à la France. 5) Tous les stocks logistiques de la Royal Navy étaient confisqués par la Marine Royale.

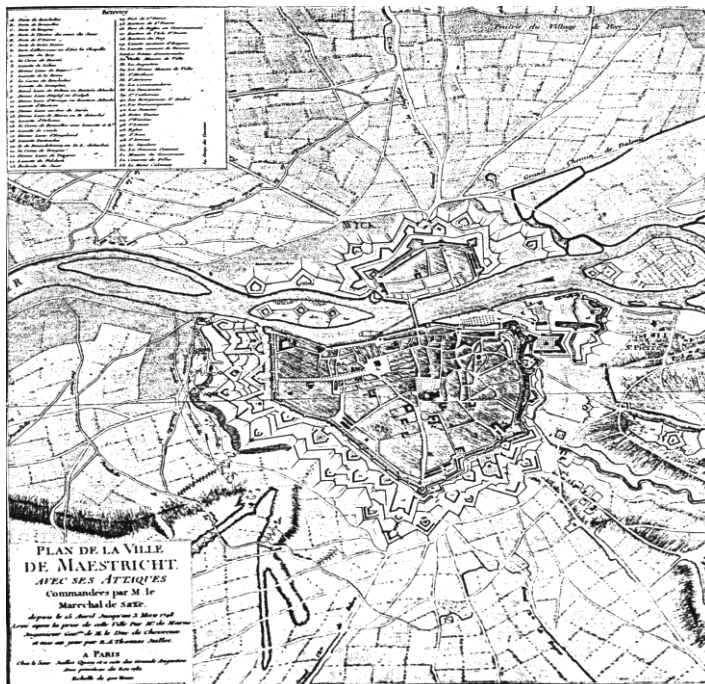
Pertes : ♦ 7 Anglais seulement furent tués durant ce siège. Aucun Français.

¹Qui servait d'avant-poste fortifié.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le gouverneur des Indes Françaises, Dupleix, plaça d'Espréménil comme gouverneur français de Madras avec une petite garnison de 500 soldats français et de 600 Cipayes. Il ne restait aux Anglais que Fort Saint-David dans les Indes méridionales. Comme la forteresse de Louisbourg, en Nouvelle-France, avait été prise par les Anglo-américains en juin 1745, Madras servit de monnaie d'échange en 1748 [Traité d'Aix La Chapelle]. La nouvelle de l'échange atteignit Madras au début de 1749. Elle plongea Dupleix et les Français de Madras dans la consternation. Les Anglais de Nouvelle-Angleterre furent eux-mêmes fortement affectés par le retour de Louisbourg à la France.

SOURCES & LECTURES : ♦Robert Orme, *History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan from the year MDCCXLV*. London, for John Nourse, 1778-1780. ♦Colonel G.B. Malleson CSI, *History of the French in India*, John Grant, Édimbourg, 1909. ♦Gabriel Jouveau-Dubreuil, *Dupleix; ou, L'Inde conquise*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1942. ♦John Charpentier, *Dupleix et l'empire des Indes*, Mame, Tours, 1937. ♦Pierre de Vaissière, *Dupleix*, Plon, Paris, 1931. □Auguste Toussaint, *Histoire des îles Mascareignes*, Berger-Levrault, Paris, 1972. ♦Robert Orme, *Historical Fragments of the Mogul Empire, of the Morattoes and of the English concerns in Indostan from the year XDCLIX*, Wingrave, Londres, 1805.





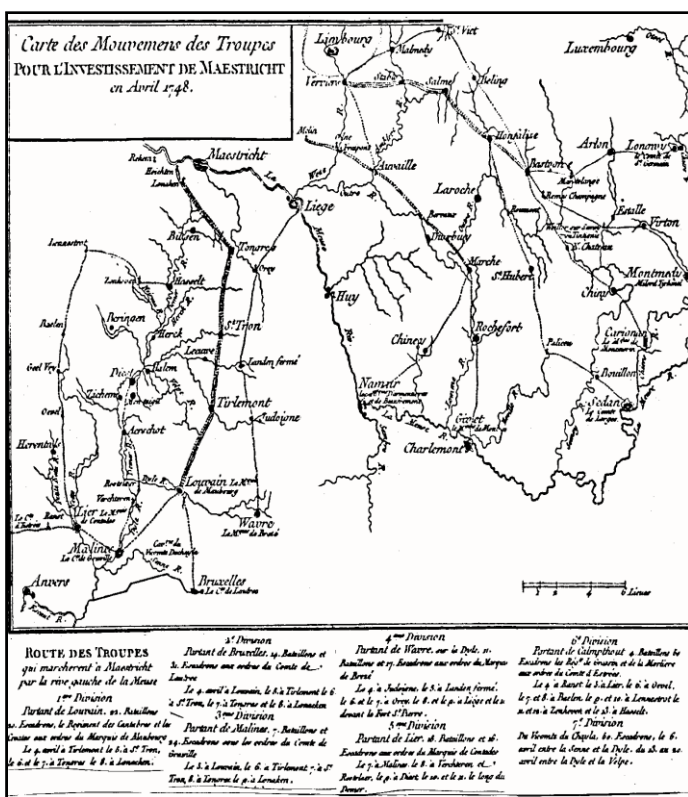
Plan du siège de Maëstricht avec la ligne de contrevallation et les batteries de siège.

Maëstricht. Siège de

Date de l'action : 15 avril - 4 mai 1748.

Localisation : Maastricht, Maëstricht, Pays-Bas. Coordonnées géographiques: 50° 52' de latitude Nord, et 05° 43' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : La guerre faisait particulièrement rage dans ces Pays-Bas¹ que chacun voulait s'approprier, les Français pour s'en servir de glacis de la "Forteresse France", et les Néerlandais de *tampon* entre les Pays-Bas et la France, et les Anglais, pour l'ajouter au patrimoine du duc de Cumberland. Mais les Français ne voulaient absolument pas voir des ennemis aussi intrigants et factieux à leur porte. Il fit exécuter aux troupes françaises une série de mouvements contradictoires qui déconcertèrent les stratégies anglo-alliés. Le 15 avril, Maëstricht était assiégée. La tranchée



¹Dits autrichiens à partir de 1714, ou espagnols auparavant.

fut ouverte mais la ville capitula avant l'assaut final et général, ce qui évita le pillage, les meurtres et les viols, si redoutés par la population, et tolérés par la cruelle tradition militaire de l'époque en cas de prise par assaut.

Chefs en présence ♦Le maréchal Maurice de Saxe¹; le maréchal de Lowendal. ♦Le duc de Cumberland².

Effectifs engagés ♦27.000 Anglo-alliés défendaient la ville.

Stratégie ou tactique : Par ses mouvements menaçants, le maréchal Maurice de Saxe força les Alliés à évacuer Tirlemont, Saint-Trond, Tongres et Bilsen où ils avaient leurs quartiers, à passer la Meuse et à lui laisser ainsi la route libre jusqu'à Maëstricht. Profitant de ce que ses troupes se trouvaient dans leurs quartiers d'hiver, le maréchal de Saxe planifia la campagne de 1748 et de Maëstricht. Le 20 mars 1748, il séjournait à Bruxelles.

Ce siège de Maëstricht suivit les 12 étapes poliorcétiques³ soigneusement établies par Vauban lors du premier siège de Maëstricht en 1673, afin de réduire les pertes humaines. L'efficacité de cette tactique se révéla si grande qu'elle fut adoptée par tous les belligérants et resta appliquée jusqu'au milieu du XIX^e siècle, à l'apparition de l'artillerie rayée [1858]. Ces étapes étaient les suivantes: d'abord, l'armée de siège devait encercler la place par surprise afin d'interdire les renforts et l'aide logistique. Puis elle devait construire son camp entre les lignes d'investissement: ligne de *circonvallation*, tournée vers l'extérieur, et ligne de *contrevallation*, tournée vers la ville et à 2.400 mètres de celle-ci. Ensuite les ingénieurs devaient repérer le secteur à attaquer, en général deux bastions et la demi-lune placée entre les deux, alors que, au Moyen Âge, le manque total ou partiel d'artillerie ne permettait d'assaillir que les courtines. Les **tranchées d'approche** pouvaient alors commencer à partir de la ligne de contrevallation: deux boyaux s'approchaient en zigzag⁴ dans l'axe des deux bastions⁵. À la limite de portée de l'artillerie de l'époque [600 mètres], on construisait la première parallèle⁶. Les canons étaient mis en batterie de telle façon qu'ils puissent prendre en enfilade les faces des bastions attaqués, de

¹Maurice de Saxe naquit le 28 octobre 1696 à Goslar (Saxe). Il mourut le 30 novembre 1750 à Chambord (France). Il était le fils adultérin de Marie-Aurore, comtesse de Königsmark, et de l'Électeur de Saxe, Frédéric-Auguste I^{er}. Un mausolée au maréchal de Saxe a été élevé après 1771 dans le chœur du temple Saint-Thomas à Strasbourg. C'est une œuvre de Jean-Baptiste Pigalle. Maurice de Saxe est arrière-grand-père d'Aurore Dupin (1804–1876) dont le nom de plume était George Sand.

²Le prince William Augustus duc de Cumberland (15 avril 1721 – 31 octobre 1765) était un membre de la famille royale britannique. Il fut le sixième enfant et le troisième fils du roi George II de Grande-Bretagne et de la margravine Caroline de Brandebourg-Ansbach. Il fut un grand chef militaire britannique en dépit du fait qu'il subit de nombreuses humiliations militaires de la part des Français. Après les massacres de Culloden, il fut surnommé le *Boucher des Ecossais*.

³À l'exception de l'assaut final

⁴Afin d'éviter les tirs d'enfilade.

⁵On disait **sur les capitales** des bastions. En effet, les tirs venant de la capitale [de la pointe saillante] d'un bastion étaient moins denses.

⁶Ligne de tranchée parallèle à l'axe général des murs de la ville.

même que celles de la demi-lune centrale; ils effectuaient du tir à ricochet derrière le parapet. Immédiatement, les zigzags d'approche se détachaient de la première parallèle, toujours dans l'axe des bastions, jusqu'à 350 mètres de la ville où une deuxième parallèle était creusée. De là, l'attaque se poursuivait par 3 zigzags¹ sur lesquels se greffaient de courtes parallèles appelées demi-places d'armes, destinées aux batteries.



Lorsque les zigzags atteignaient le pied des glacis de la place forte, on creusait la troisième parallèle. À partir de cette avant-dernière parallèle, les tranchées montent vers le chemin-couvert d'où des ouvrages appelés *cavaliers de tranchée*, protégés par un parapet permettent aux assaillants de refouler les défenseurs retranchés dans le chemin-couvert. Lorsque la crête du glacis et le chemin-couvert sont pris, ils sont **couronnés** c'est à dire mis en état de défense comme une *derrière parallèle*. Depuis là, des **batteries de brèche**² sont installées à bout portant afin de démolir une partie de la muraille. Deux coupures latérales

¹Toujours sur les capitales [dans l'axe] des deux bastions, mais en plus dans l'axe de la demi-lune.

²La brèche était parfois faite par **mine**, galerie creusée, puis le mur était détruit par explosion. Mais ce genre d'attaque entraînait des pertes sévères, aussi Vauban préférait les batteries de brèche: "*Brûlons plus de poudre, versons moins de sang*" disait-il sagement.

au canon, dans le mur d'escarpe, suivies d'une coupure horizontale permettent de démolir un pan de¹ mur et, avec les gravats, d'établir un plan incliné au fond du fossé. Il fallait ensuite que les troupes d'assaut descendent dans le fossé, par une galerie souterraine [une sape]. C'était enfin l'**assaut** final, en plein jour pour éviter la confusion.

Résumé de l'action : Le maréchal de Saxe commença le 11 avril l'investissement de la ville sur la rive gauche. Il s'empara du camp retranché de Saint-Pierre et installa son Quartier-Général à l'abbaye de Hocht. Ce même jour, pendant que les troupes alliées, qui n'étaient pas désignées pour tenir garnison à Maëstricht, passaient la Geule et se retiraient à Ruremond, une seconde armée française, sous les ordres du maréchal de Lowendal, arriva des provinces de Namur et de Luxembourg, et déboucha dans la plaine de Wyk, pour investir la ville de ce côté. Lowendal appuya sa droite contre la Meuse près du village de Breust, et sa gauche contre le même cours d'eau près du *château de Borgharen*². La tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16 avril des deux côtés de l'attaque [l'avancée]. L'attaque générale était fixée au 4 mai, à la tombée de la nuit. Vers midi ce jour-là, les plénipotentiaires de Cumberland se présentèrent à Maurice de Saxe avec une convention d'armistice. Le maréchal accorda les Honneurs de la Guerre à la garnison, mais la ville et les forts qui la défendaient devraient lui être livrés sans condition. Les prisonniers seraient échangés et les habitants de la ville libres de rester ou de s'en aller. La capitulation de la ville fut signée le 7 mai. Le siège ne dura donc que 22 jours.

Pertes ♦ Assez faibles, car il n'y eut que les tirs préliminaires par les batteries de brèche, ainsi que les travaux d'approche, mais aucun assaut.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : La perte de cette puissante forteresse fut un coup très dur pour l'État-Major allié.

SOURCES ET LECTURES ♦ *Annales de la Société Historique & Archéologique à Maestricht*, Imprimé chez Leiter-Nypels, Maestricht, 1856-1857-1858. ♦ Dumoulin, *Réflexions sur les environs de Maestricht ou mémoires instructifs sur les campagnes de 1747 et 1748 qui prouvent évidemment que la bataille de Lavvelft n'est venue que par les mouvemens déplacés des deux partis* - Journal du siège de Berg-op. Zoom, avec des réflexions militaires, Imprimerie de Grangé, Paris, 1756. 2 tomes. □ G. D. Franquinet, *Histoire du siège de la ville de Maestricht en 1748*, Maestricht, 1856.



¹Si le fossé était plein d'eau, il fallait le combler de gravats et de fascines [fagots] pour attaquer l'escarpe.

²Ou Opharen.

La Mézagouèche. *Bataille de*

Date de l'action : 17 septembre 1750.

Localisation : Rivière Sainte-Marguerite; Rivière Miseguash ou Mis-sanguash, dans l'Isthme de Beaubassin [ou de Chignectou], entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Il s'agit de la frontière actuelle entre ces deux provinces devenues canadiennes en 1867. Coordonnées géographiques: 45° 50' de latitude Nord, et 64° 15' de longitude Ouest.

Conflit : Guérilla en Acadie. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748].

Contexte : L'Acadie française avait été attribuée à l'Angleterre par le Traité d'Utrecht, 37 ans plus tôt [1713]; les maquisards acadiens et indiens continuaient pourtant une lutte sans espoir, étant donné le peu d'intérêt que Versailles portait à cette colonie française que Louis XIV avait cédée à l'Angleterre pour prix de sa défection, peu avant la fin de la Guerre de Succession d'Espagne.

Chefs en présence ♦**Français :** Probablement Beausoleil¹. ♦**Anglais :** Monsieur Bertetol, huguenot.

Effectifs engagés ♦**Français :** 35 hommes. ♦**Anglais :** 60 hommes.

Stratégie ou tactique : Le Fort Lawrence était destiné à garder la nouvelle frontière franco-anglaise entre l'Acadie, désormais anglaise, et le Canada. Fait plus important au point de vue stratégique, les Anglais commençaient à faire pression sur les populations françaises de la région afin de les forcer à émigrer de l'autre côté de la frontière. Le 23 septembre, les familles acadiennes [françaises] de Vescac, Les Planches, Mencan [Maccan], Nainpan [Nappan], Rivière-Hébert et Minudie [Menoudy], dont les hommes étaient déjà à la Pointe Beauséjour, laissèrent les ruines de leur maison et vinrent se réfugier dans le secteur français de Beauséjour. Maisons et granges avec leur contenu avaient été brûlées par les Anglais, causant le plus grand besoin, en ce début de saison froide, à tel point que certaines personnes durent être entretenues aux frais de l'État [français]. La plus grande partie du bétail avait été perdue et le reste ne put être gardé durant l'hiver car "il n'y avait pas assez de sel pour conserver la viande²".

Résumé de l'action : Depuis le 15 septembre, les Anglais travaillaient fébrilement à construire un fort stratégique [Fort-Lawrence]. Deux ou trois jours après le début des travaux, Mr. Bertetol, officier de Fort-Lawrence, s'avança dans les bois en reconnaissance avec une compagnie

¹Joseph Broussard dit Beausoleil naquit à Port-Royal d'Acadie en 1702. Il devint capitaine de la Milice, puis, au moment du nettoyage ethnique de l'Acadie, il réussit à prendre le maquis avec d'autres Acadiens et Indiens micmac et continua la lutte contre l'occupation anglaise. À la chute de la Nouvelle-France il se rendit aux Anglais et fut emprisonné à Halifax jusqu'en 1764. Avec 193 anciens guérilleros, il s'expatria à Saint-Domingue puis passa en Louisiane. Il mourut le 20 octobre 1765 et fut enterré près de la ville actuelle de Broussard.

²Étrange commentaire pour des populations qui vivaient au bord de la mer. Mais il faut garder présent à l'esprit que la mer gèle dans ces régions, et que, de toute façon, le climat extrêmement froid ne permettrait pas une évaporation suffisante pour produire les milliers de tonnes de sel nécessaires à la conservation des stocks de bœuf et de mouton.

de 60 hommes, traversa la Sainte-Marguerite [La Mézagouèche] et arriva sur le territoire français, comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises depuis qu'il se trouvait en protection des travailleurs du fort. Soudain, cette unité anglaise tomba sur une petite bande de guérilleros [35 Acadiens et Indiens Micmac] qui dirigea sur elle un feu meurtrier, tuant son capitaine et une bonne partie des hommes de troupe anglais. Quelques Habits-Rouges seulement réussirent à s'enfuir et à repasser en territoire anglais; le reste de la troupe anglaise fut fait prisonnier y compris sept soldats et un enseigne, tous blessés. Du côté français, deux Indiens furent tués dont un chef¹.

Pertes ♦**Franco-indiens** : 2 tués. ♦**Anglais** : environ 40 tués et 8 blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : Durant la nuit, les Indiens attaquèrent le camp anglais qui se trouvait de l'autre côté de la frontière. Ils tuèrent un autre Anglais et prirent quelques autres prisonniers. En dépit de cela, les Anglais travaillèrent sans relâche à construire leur fort qui fut terminé au début du mois d'octobre. Après cette embuscade, les Britanniques évitèrent de franchir la frontière "*en troupes compactes*" lorsqu'ils désiraient effectuer en territoire français leurs expéditions punitives pour les attaques perpétrées par les maquisards en territoire anglais.

SOURCES ET LECTURES ♦Thomas B. Akins, *Acadia and Nova Scotia: documents relating to the Acadian French and the first British colonization of the province, 1714-1758*, Editeur Polyanthos, Cottonport, Louisianem, 1972. ♦Milton P. Rieder, *Beaubassin, 1712-1748*, publié à Metairie, Louisiane, 1976. ♦Clarence - J. d'Entremont, *Petit manuel d'histoire d'Acadie des débuts à 1976*, Librairie acadienne, Université de Moncton, Moncton, NB, 1976. ♦Will Richard Bird, *Done at Grand Pré*, Ryerson Press, Toronto, 1955. ♦Bona Arsenault, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin*, Lemeac, Montréal, 1978.



¹Qui ne fut que blessé mais mourut ultérieurement de ses blessures.

Mézagouèche. *Attaque sur la*

Date de l'action : 1^{er} novembre 1750.

Localisation : Rivière Sainte-Marguerite, frontalière entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Coordonnées géographiques: 45° 50' de latitude Nord, et 64° 15' de longitude Ouest.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. Guérilla en Acadie.

Contexte : Quoique la France et l'Angleterre aient été officiellement en paix, la guérilla faisait rage dans les régions frontalières de l'Acadie, laquelle avait été sacrifiée par un trait de plume de Louis XIV, au moment du Traité d'Utrecht, pour acheter la défection de l'Angleterre.

Chefs en présence ♦ Deschamps de Boishébert¹ ou Joseph Broussard *alias* Beausoleil le maquisard acadien².

Effectifs engagés ♦ **Franco-micmacs** : 15 hommes.

♦ **Anglais** : environ 15 hommes.

Stratégie ou tactique : La surprise fut l'élément essentiel de la réussite de cette action.

Résumé de l'action : Fort-Lawrence tira sur les Français au canon durant cette période, mais sans mal, car la digue protégeait les Français. Le jour de la Toussaint, 15 Acadiens et Indiens attaquèrent un schooner anglais durant la nuit. Le navire s'était ensablé sur la rive de la Sainte-Marguerite, près de l'embouchure. Un ou deux marins anglais furent tués, le reste de l'équipage, y compris le capitaine, se rendit. Le vaisseau fut vidé de son contenu puis détruit par le feu. Un Acadien du Bassin des Mines fut trouvé, prisonnier, à bord. Il avait été forcé de servir de pilote.

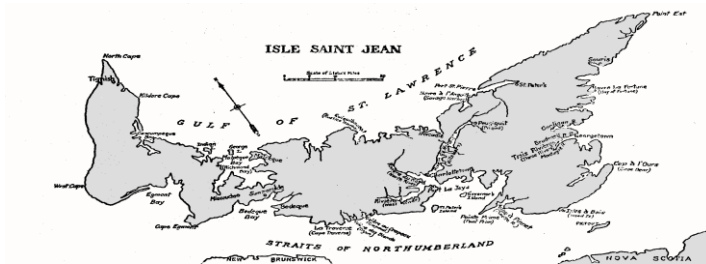
Pertes ♦ un ou deux Anglais furent tués.

Conséquence de cette défaite anglaise : Quoique insignifiants, ces succès contribuaient à maintenir un moral élevé parmi les populations insurgées qui ignoraient, bien entendu, que Louis XIV les avait abandonnées.

¹Charles Deschamps de Boishébert et de Raffetot, officier des troupes de la Marine, né à Québec le 7 février 1727, fils d'Henri-Louis Deschamps de Boishébert et de Louise-Geneviève de Ramezay. Il épousa le 7 septembre 1760, à Cliponville (département de la Seine-Maritime, France), sa cousine Charlotte-Elisabeth-Antoinette Deschamps de Boishébert et de Raffetot.

²Joseph Broussard dit Beausoleil naquit à Port-Royal d'Acadie en 1702. Il devint capitaine de la Milice, puis, au moment du nettoyage ethnique de l'Acadie, il réussit à prendre le maquis avec d'autres Acadiens et Indiens micmac et continua la lutte contre l'occupation anglaise. À la chute de la Nouvelle-France il se rendit aux Anglais et fut emprisonné à Halifax jusqu'en 1764. Avec 193 anciens guérilleros, il s'expatria à Saint-Domingue puis passa en Louisiane. Il mourut le 20 octobre 1765 et fut enterré près de la ville actuelle de Broussard.

SOURCES ET LECTURES ♦ Henry Kirke, *The first English conquest of Canada, with some account of the earlier settlements in Nova Scotia and Newfoundland*, S. Low, Marston, Londres, 1908. ♦ Bona ARSENAULT, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin*, Lemeac, Montréal, 1978. ♦ Joseph-Henri Blanchard, *Histoire des Acadiens de l'Île du Prince Edouard* imprimé à l'occasion du voyage du Devoir à l'Île du Prince Edouard, les 10 et 11 août, 1927, Imprimerie de l'Évangéline, Moncton, 1927. ♦ John Bartlet Brebner, *New England's outpost : Acadia before the conquest of Canada*, Columbia University Press, New York, 1927. ♦ Guy Murchie, *Saint Croix, the sentinel river; historical sketches of its discovery, early conflicts and final occupation by English and American settlers*, with some comments on Indian life, Duell, Sloan and Pearce, New York, 1947.



Carte anglaise de l'Isle Saint-Jean des Acadiens, devenue l'Île du Prince Édouard où s'étaient réfugiés de nombreux Acadiens au moment de leur déportation. Mais il durent fuir de nouveau lorsque cette île tomba, à son tour, entre les mains des Anglais. UQAM

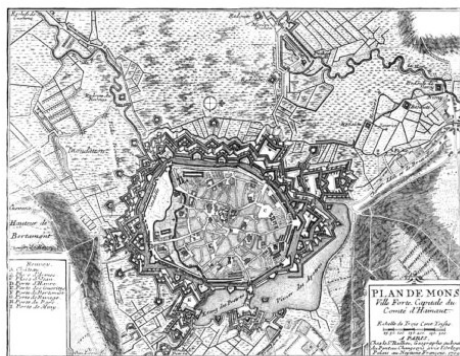


Mons. *Siège de*

Date de l'action : 24 juin - 10 juillet 1746.

Localisation : Bergen en Belgique. Coordonnées géographiques: 50° 27' de latitude Nord, et 03° 56' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745].

Contexte : Après avoir forcé les Anglo-alliés à quitter le Bassin d'Anvers et à se replier sur Bréda, Monsieur le Maréchal de Saxe résolut de faire le siège de Mons. Messieurs d'Estrées et de Boufflers eurent ordre d'investir cette place et Monsieur le prince de Conti prit la direction du siège¹.



Bibliothèque municipale de Mons.

Chefs en présence ♦Français : le prince de Conti². ♦**Anglo-alliés** : inconnus.

Effectifs engagés ♦inconnus.

Stratégie ou tactique : Siège en règle avec parallèles, zigzags, batteries de brèche, et, finalement, capitulation avant l'assaut général.

Résumé de l'action : La tranchée fut ouverte durant la nuit du 24 au 25 juin par deux "attaques"³, l'une du côté de Bertamont, et l'autre dans le secteur de la Porte de Nimy. Attaque de Bertamont: 3.500 travailleurs, sous la protection de 12 compagnies de Grenadiers et de trois bataillons d'Infanterie aux ordres de Monsieur de La Fare, lieutenant-général, longèrent une ligne de 900 toises⁴, éloignée de 230 toises des barrières⁵ de Mons. Les Assiégés tinrent un feu très médiocre sur cette partie durant la nuit, mais, dès le matin, ils ouvrirent un tir très dense avec leurs

¹Une bonne partie de l'information sur ce siège provient de l'ouvrage de Faesch.

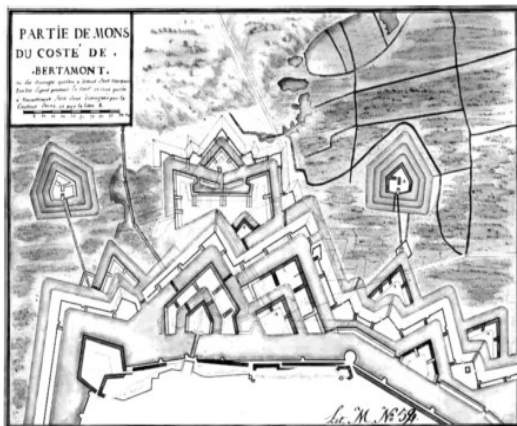
²Louis François de Bourbon-Conti, comte de La Marche puis en 1727 prince de Conti, est né le 13 août 1717 à Paris et mort le 2 août 1776 dans la même ville. Le prince de Conti fut l'un des personnages clefs de l'opposition princière à Louis XV. Il joua un rôle central dans la vie de la cour de Versailles dans les années 1740 et 1750. Conti fut remplacé dans les derniers jours du siège par le marquis de La Fare.

³Ou "avancées" offensives en parlant des tranchées.

⁴La toise mesurait presque 2 mètres.

⁵Les barrières ceinturaient les glacis, comme obstacle supplémentaire.

canons et leurs lance-bombes; ce fut sans effet, car la tranchée était assez perfectionnée au point du jour. Tués: 0; Blessés: 2 soldats. Attaque de Nimy: 2.600 travailleurs, sous la protection de 10 compagnies de Grenadiers et de 3 bataillons d'Infanterie sous les ordres du duc de Boufflers, lieutenant-général, creusèrent un boyau qui arriva à la faveur des maisons¹ à 130 toises des palissades pour former la 1^{ère} parallèle. Ils commencèrent les amorces d'une deuxième parallèle qui furent perfectionnées durant le jour. Le développement de ces travaux fut de 600 toises, y compris la communication².



Attaques Ouest de Mons par le faubourg Bertamont. Bibliothèque municipale de Mons.

Les Français occupèrent deux redoutes que les Anglo-alliés avaient abandonnées à l'approche des assaillants. Toute la nuit, les Français furent l'objet d'un tir nourri de bombes, d'artillerie et de mousqueterie: 1 tué et 14 soldats blessés. Nuit du 25 au 26 juin. Attaque de Bertamont: Les Français poussèrent, cette nuit-là, deux nouvelles tranchées sur les arrières de la parallèle afin de faciliter la circulation. Ils prolongèrent la droite pour envelopper le village de Hion. Ils firent aussi des communications à chaque emplacement de batterie à créer, chaque batterie étant reliée à la parallèle par un tronçon de tranchée. La nuit fut extrêmement tranquille. Attaque de Nimy: Les Français se logèrent dans la troisième redoute dont ils s'étaient emparés à l'entrée de la nuit. La droite de la 1^{ère} parallèle fut prolongée de 90 toises dont 20 au-delà de la chaussée³, et la gauche de 140 toises. Ils travaillèrent aux 4 batteries commencée la veille. Le feu au juger des assiégés ne fut pas aussi faible

¹Grâce au fait que ces maisons n'avaient pas été démolies et pouvaient ainsi servir à masquer les travaux.

²Le zigzag ou boyau d'approche. Alors que les parallèles étaient des tranchées parallèles aux murs d'enceinte, les boyaux d'approche devaient être creusés en zigzags afin de ne pas être pris d'enfilade par l'artillerie de forteresse.

³Une **chaussée** est surélevée par rapport au terrain avoisinant; *causeway* en anglais.

que la nuit précédente: 18 blessés. Nuit du 26 au 27 juin. Attaque de Bertamont: Sur la droite, les Français "débouchèrent" un zigzag de 110 toises en 25 branches, et ils travaillèrent à former la deuxième parallèle qui ne put être achevée. Il resta environ 100 toises pour joindre la gauche de la 1^{ère} parallèle. La communication qui conduisait au village de Hion fut perfectionnée. De nuit, des madriers et poutres furent apportés pour ériger les plateformes des batteries. Attaque de Nimy: Prolongation de la deuxième parallèle et des zigzags. Les Français étaient à 30 toises du chemin-couvert. Les assiégés firent une sortie à minuit [20 hommes seulement], mais les Grenadiers leur firent faire demi-tour. Cinq batteries françaises se mirent à tirer dès la pointe du jour. On travailla à l'acheminement de la 6^e batterie de 6 mortiers. Il y eut, cette nuit-là, 4 tués et 25 blessés. Nuit du 27 au 28 juin. Attaque de Bertamont: la deuxième parallèle fut achevée. Toutes les batteries ouvrirent le feu dès la pointe du jour. Sur le front de Bertamont, les Français avaient 56 pièces d'artillerie et 28 mortiers. Les assiégés anglo-alliés concentrèrent leur feu sur la batterie du Centre qui fut endommagée. Attaque de Nimy: La 6^e batterie commença à tirer à la pointe du jour. Les Français avaient sur ce front 20 canons et 12 mortiers. Les assiégés abandonnèrent cette nuit-là l'ouvrage à cornes de la Haine où ils laissèrent une pièce de fer. Les Français attaquèrent alors la redoute Frison à leur droite. Ils y capturèrent 14 hommes et s'installèrent dans ces deux ouvrages¹. Nuit du 28 au 29 juin. Front de Bertamont: attaque française contre le bastion droit de l'ouvrage à cornes par 17 zigzags faisant ensemble 106 toises, et par 12 sur la demi-lune faisant 107 toises de longueur. La tête de ces sapes était à 65 toises de la palissade des chemins-couverts (3 tués et 2 blessés). Le petit ouvrage du Moulin Saint-Pierre fut maltraité par l'artillerie française, et se rendit [1 lieutenant et 17 hommes]. Front de Nimy: Comme les Français étaient très proches, ils progressaient par sapes volantes. Nuit du 29 au 30 juin. Attaque de Bertamont: Les français progressaient aussi par sape. Le mauvais temps retarda ce travail qui atteignit un point situé à 40 toises du saillant du chemin-couvert de la demi-lune. Nuit du 30 juin au 1^{er} juillet. Attaque de Bertamont: d'autres zigzags se détachèrent de la troisième parallèle jusqu'à 15 toises du chemin-couvert. Échange d'artillerie assez dense. Attaque de Nimy: Les Français atteignirent le saillant du chemin-couvert du petit-ouvrage. Les Anglo-alliés furent refoulés. L'artillerie alliée commençait à être vraiment dominée. 6 Français tués et 17 blessés². Nuit du 1^{er} au 2 juillet. Attaque de Bertamont: outre les combats habituels, les assiégés firent sauter une fougasse³ au zigzag partant de la 3^e parallèle. Feu très vif toute la nuit. 20 tués français dont trois officiers et 62 blessés dont deux

¹La sape volante n'était pas creusée dans le sol mais érigée en surface, soit pour aller plus vite, soit parce que le terrain était rocheux. Les côtés des sapes volantes étaient constitués de gabions remplis de terre. Elles étaient en général couvertes.

²Le texte français ne mentionne pas les pertes anglo-alliées.

³Charge de poudre placée au fond d'un trou bouché de pierres. L'explosion avait des effets antipersonnel.

capitaines. Nuit du 2 au 3 juillet. Front de Bertamont: le prince de Conti décida d'attaquer le chemin-couvert cette nuit-là. Les comtes de Tresme, de Coëtlogon et de Crillon, qui commandaient la tranchée, déclenchèrent l'assaut par trois points sur les trois angles du chemin-couvert de la demi-lune, et de 2 demi-bastions. Deux compagnies de Grenadiers s'élancèrent à chaque point, soutenues par deux autres qui interviendraient en cas de résistance déterminée. Dès que les Grenadiers apparurent sur la crête des glacis, les assiégés anglo-alliés abandonnèrent le chemin-couvert, mais, en dépit de leur précipitation, les Français réussirent à leur faire 37 prisonniers. Les mineurs français qui se portèrent simultanément dans le chemin-couvert arrachèrent les saucissons¹ de deux mines prêtes à jouer. Deux fougasses partirent à ce moment devant le chemin-couvert de la corne gauche mais ne blessèrent personne. 31 Français furent tués et 87 blessés. Front de Nimy: pas d'attaque; mais la progression des Français continua. Nuit du 3 au 4 juillet. Front de Bertamont: La 4^e parallèle fut achevée et des batteries de brèche installées à bout portant. Les deux batteries françaises à ricochet établies à gauche de la 1^{ère} parallèle poursuivirent leur tir avec grand succès [2 Français tués et 20 blessés]. Front de Nimy: les tranchées sont poussées plus loin. Nuit du 4 au 5 juillet. Front de Bertamont: Les Français descendirent dans les fossés. Les batteries de brèche continuèrent de battre les murailles en brèche. Les assiégés jetèrent quantité de grenades et de pierres dans les tranchées françaises et dans les fossés où s'infiltraient les Français. Feux de mousqueterie auxquels les Grenadiers français répondirent [5 tués et 22 blessés français]. Les nuits suivantes, poursuite de ces avancées. Enfin, durant la nuit du 9 au 10, à Nimy, vers les 03h00 du matin, les assiégés battirent la chamade et arborèrent le drapeau blanc. La capitulation fut signée, la garnison se rendit.

Pertes ♦**Français** : 141 tués et 637 blessés. ♦**Anglo-alliés** : inconnues.

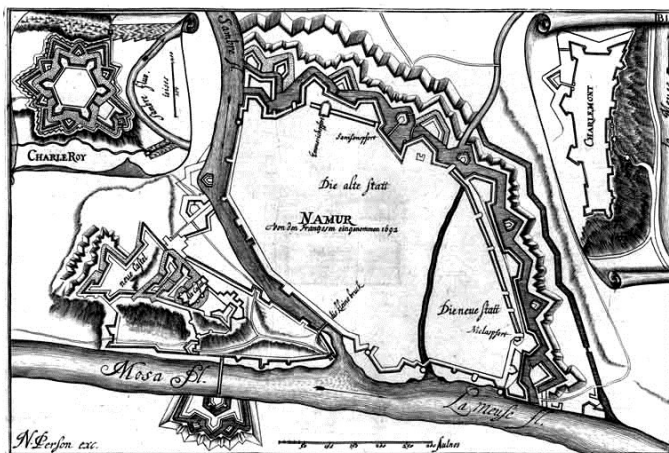
Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Mons tomba ainsi entre les mains des Français, ce qui créa une brèche béante dans les lignes anglo-alliées du Nord.

SOURCES ET LECTURES ♦Faesch, *Journaux des sièges de la campagne de MDCCXLVI dans les Pais-Bas; avec les plans en taille-douce*, P. Mortier, Amsterdam, 1750. Code B.N. Lh⁴-72. ♦Chevalier d'Espagnac, *Relation de la campagne en Brabant et en Flandres de l'an M.DCC.XLV*, Editions F.-H. Scheurleer, La Haye, 1748. ♦*Nouvelle Relation du camp et de la prise de la ville de Mons, par le prince de Conti, rendue au roi de France le 10 juillet dernier 1746, aucune données de publication*. ♦*Acte royal du 12 juillet 1746, signé à Versailles, Lettre à Mgr. l'archevêque de Paris [pour lui mander de faire chanter le Te Deum dans les églises de son diocèse, en action de grâces de la prise de Mons]*. ♦Alexis Hubert Jaillot, *Carte particulière des Environs de Mons*, Mons, Belgique, 1746.

¹Les *saucissons de mine* étaient de longs rouleaux de toile remplis de poudre, dont on se servait pour mettre le feu à un fourneau de mine. C'étaient les ancêtres des *mèches lentes ou rapides*.

Namur. Siège de

Date de l'action : 6 - 30 septembre 1746.



Plan des fortifications de Namur. Archives municipales de Namur.

Localisation : Belgique actuelle. Coordonnées géographiques: 50° 28' de latitude Nord, et 04° 52' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745].

Contexte : En 1745, Louis XV avait envahi les Pays-Bas autrichiens. Dès le début de la campagne de 1746, l'armée anglo-alliée se campa sur la frontière de la Hollande et dans le Brabant septentrional. À partir du 20 juillet, elle fut placée sous le commandement de Charles de Lorraine. À la fin du même mois, Charles de Lorraine décida de couvrir Namur et marcha sur Mehaigne. Le 6 septembre, le maréchal Maurice de Saxe établit l'armée française aux environs de Tongres, sur la Jaar, dans une position avantageuse destinée à couvrir le siège de Namur. L'investissement de cette ville fut donc amorcé le 6 septembre. Monsieur de Ségur devait bloquer cette place par la rive droite de la Meuse, conjointement avec un Corps d'armée que Chazeron amenait de Mézières. En même temps, le maréchal de Saxe détachait de son armée le prince de Clermont pour établir l'investissement sur la rive gauche. En juillet 1746, des mercenaires hessois sous solde anglaise et des bataillons d'Infanterie anglaise arrivèrent sur le continent, plus précisément à Williamstadt¹ avec le général Ligonier pour les commander. Mais des rivalités de préséance commencèrent immédiatement à advenir avec les Autrichiens

¹Ostende et Anvers, ports habituels de débarquement des Anglais en Flandre, étant entre les mains des Français.

et les autres Alliés, les Anglais refusant d'être commandés par d'autres nationalités.

Chefs en présence ♦Français : Le maréchal Maurice de Saxe¹; Louis de Bourbon-Conti², comte de Clermont, né en 1709, mort en 1770; Le comte de Lowendal³.

♦Anglo-alliés : Charles de Lorraine, frère de l'empereur François I^{er}, avait été nommé gouverneur des Pays-Bas en 1744. La garnison de Namur fut commandée par le lieutenant général Coleyar jusqu'au 13; puis cet officier fut remplacé par le lieutenant-général B. Crommelin. Le Haut-Commandement anglais aux Pays-Bas était sous les ordres de Lord Dunmore, et le général Ligonier commandait le Corps Expéditionnaire anglais.

Effectifs engagés ♦Français : L'armée de siège comptait 56 bataillons d'Infanterie, 52 escadrons de Cavalerie et de l'artillerie; soit un peu plus de 30 000 fantassins et 5500 cavaliers. **♦Anglo-alliés :** la garnison de Namur comprenait 11 bataillons d'Infanterie soit un peu plus de 8000 hommes.

Stratégie ou tactique : Ce siège regroupait tout ce qui pouvait se faire à l'époque dans le domaine de la poliorcétique: lignes de circonvallation, parallèles, tranchées de communication en zig-zag, mines, batteries à ricochets, batteries de brèche, assauts, inondations artificielles...

Résumé de l'action : Quoique l'investissement commença officiellement le 6 septembre, les partisans français battaient la campagne bien avant cette date, dès le 1^{er}. Le 6 septembre, le Magistrat de Namur ordonna de démolir les toits de chaume, de retirer des greniers toute matière combustible ou explosive, de garder une réserve d'eau, d'éviter de s'attrouper ou de monter sur les remparts. Les maisons des faubourgs furent démolies afin de dégager les angles de tir. Les Français commencèrent les travaux préliminaires. Dès le 11, quelques batteries françaises se mirent à pilonner la ville et les forts. Le lendemain, des batteries à ricochets balayèrent⁴ les chemins de ronde des ouvrages et du château. La tranchée fut ouverte durant la nuit du 12 au 13 septembre. Le système de tranchées prenait naissance en trois endroits: sur la rive droite, sur la

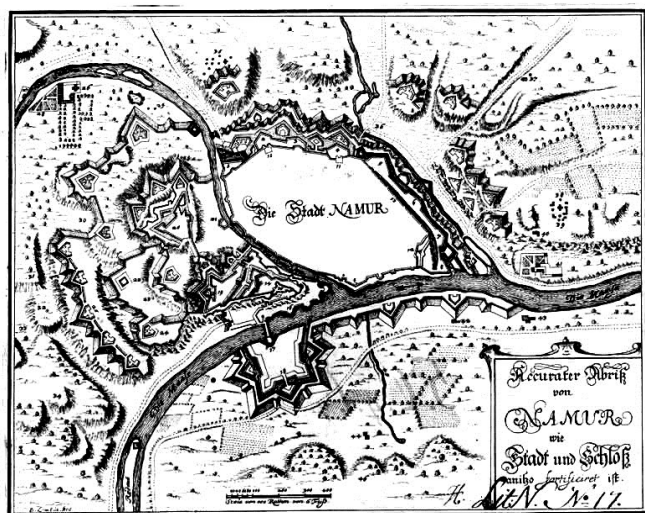
¹Maurice de Saxe naquit le 28 octobre 1696 à Goslar (Saxe). Il mourut le 30 novembre 1750 à Chambord (France). Il était le fils adultérin de Marie-Aurore, comtesse de Königsmark, et de l'Électeur de Saxe, Frédéric-Auguste I^{er}. Un mausolée au maréchal de Saxe a été élevé après 1771 dans le chœur du temple Saint-Thomas à Strasbourg. C'est une œuvre de Jean-Baptiste Pigalle. Maurice de Saxe est arrière-grand-père d'Aurore Dupin (1804–1876) dont le nom de plume était George Sand.

²Louis François de Bourbon-Conti, comte de La Marche puis en 1727 prince de Conti, est né le 13 août 1717 à Paris et mort le 2 août 1776 dans la même ville. Le prince de Conti fut l'un des personnages clefs de l'opposition princière à Louis XV. Il joua un rôle central dans la vie de la cour de Versailles dans les années 1740 et 1750.

³Né en 1700, il avait pour aïeul un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemark. Il servit d'abord en Hongrie, en Italie, en Pologne et en Russie. En 1743, il passa au service de la France, pays dans lequel il avait été attiré par son ami Maurice de Saxe. La prise de Bergen-op-Zoom en 1747, lui valut le bâton de maréchal. Il mourut en 1755.

⁴Les batteries à ricochets, postés dans le prolongement des murs tâchaient de balayer les chemins de ronde dans le sens de la longueur. [voir schéma].

rive gauche¹, et sur des hauteurs en direction de Saint-Fiacre. Les Français établissaient chaque jour de nouvelles batteries. Dès le 13, 54 bouches à feu pilonnaient la ville. Curieusement, aucune sortie ne vint déranger ou désorganiser le creusement des tranchées.



Erklärung der in diesem Abriß der Stadt NAMUR befindlichen Differenz.

- | | | | | |
|------------------------|----------------------------------|-------------------------|------------------------------------|------------------------------------|
| 1 Das Sambre-Ballion. | 11 Die Ecken ober hiesige Mauer. | 20 Das Fort William. | 29 Die Ecken des Forts. | 39 Die Ecken von Bouge. |
| 2 Das Sambre-Ballion. | 12 Die Ecken der Mauer. | 21 Das Wäldchen. | 30 Die Ecken des Forts von Latten. | 40 Die Ecken des Forts von Latten. |
| 3 Das Sambre-Ballion. | 13 Die Ecken der Mauer. | 22 Die Ecken der Mauer. | 31 Die Ecken des Forts von Latten. | 41 Die Ecken des Forts von Latten. |
| 4 Das Sambre-Ballion. | 14 Die Ecken der Mauer. | 23 Die Ecken der Mauer. | 32 Die Ecken des Forts von Latten. | 42 Die Ecken des Forts von Latten. |
| 5 Das Sambre-Ballion. | 15 Die Ecken der Mauer. | 24 Die Ecken der Mauer. | 33 Die Ecken des Forts von Latten. | 43 Die Ecken des Forts von Latten. |
| 6 Das Sambre-Ballion. | 16 Die Ecken der Mauer. | 25 Die Ecken der Mauer. | 34 Die Ecken des Forts von Latten. | 44 Die Ecken des Forts von Latten. |
| 7 Das Sambre-Ballion. | 17 Die Ecken der Mauer. | 26 Die Ecken der Mauer. | 35 Die Ecken des Forts von Latten. | 45 Die Ecken des Forts von Latten. |
| 8 Das Sambre-Ballion. | 18 Die Ecken der Mauer. | 27 Die Ecken der Mauer. | 36 Die Ecken des Forts von Latten. | 46 Die Ecken des Forts von Latten. |
| 9 Das Sambre-Ballion. | 19 Die Ecken der Mauer. | 28 Die Ecken der Mauer. | 37 Die Ecken des Forts von Latten. | 47 Die Ecken des Forts von Latten. |
| 10 Das Sambre-Ballion. | 20 Die Ecken der Mauer. | 29 Die Ecken der Mauer. | 38 Die Ecken des Forts von Latten. | 48 Die Ecken des Forts von Latten. |

HAMBURG, Gedruckt bey Thomas von Wiering, im gilden A, B, C. ANNO 1695.

Dans la nuit du 14 au 15, les Français attaquèrent par surprise le Fort-Bivac. Les défenseurs, au nombre de 60, furent pris par surprise et tués ou faits prisonniers. Les Français perdirent 15 hommes durant cette attaque. À peine le fort venait-il d'être pris que 50 Anglo-alliés arrivèrent pour relever la garnison. Les Français les laissèrent approcher puis les forcèrent à mettre bas les armes. La prise du Fort-Bivac permit aux Français d'attaquer la Porte Saint-Nicolas avec plus d'efficacité, ainsi que l'ouvrage à cornes de Saint-Nicolas et la lunette Balart. Les tirs de cette lunette [Balart] incommodaient fort les travailleurs des tranchées. Les Français creusèrent donc une sape sur le saillant de cet ouvrage. En dépit de leur mordant, les Anglo-alliés tenaient difficilement dans Balart, directement exposée aux coups des canons français du Fort-Bivac. Dans la matinée du 16, alors que le feu avait cessé de part et d'autre pour permettre aux épouses des Anglo-alliés de quitter la ville, une compagnie de Grenadiers français tenta l'escalade. Le commando français trouva avec stupéfaction la porte du fort ouverte et 56 hommes à l'intérieur couchés

¹Face au front de Saint-Nicolas.

au sol afin d'éviter les boulets et les bombes qui allaient bientôt recommencer à tomber. Surpris, les soldats anglo-alliés tuèrent quelques Français puis se réfugièrent dans une casemate qui fut immédiatement attaquée à la baïonnette, la porte enfoncée et l'ouvrage pris d'assaut. Les 56 défenseurs furent faits prisonniers. Le lendemain, 120 pièces françaises foudroyaient la ville et tous les travaux d'approche se trouvaient à peu près achevés: dans le secteur central, les Français avaient successivement établi la 2^e et la 3^e parallèle. Il y avait, de ce côté, une langue de terre resserrée entre la rivière et les ouvrages de Saint-Nicolas. Elle conduisait à une brèche assez importante que les canons français de Jambes avaient ouverte dans le bastion Saint-Roch, entre l'ancienne tour de Meuse et l'angle du bastion. De plus, les boulets rouges¹ avaient allumé dans les magasins à fourrage un vaste incendie qui durait depuis trois jours. Le général de Lowendal résolut de tenter une attaque de ce côté.

Le 18 septembre à 22 heures, 12 compagnies de Grenadiers, suivies par 200 travailleurs et soutenues par 12 autres compagnies, se glissèrent sans bruit le long de cette langue de terre. Pendant qu'une attaque de diversion attirait l'attention des assiégés sur leur gauche, les Grenadiers français gravirent la brèche et surprirent les Alliés qui opposèrent une courte mais vive résistance: les Français eurent 50 tués ou blessés, et les Anglo-alliés perdirent les 300 défenseurs du secteur². Les Français se fortifièrent alors rapidement dans cet ouvrage en perspective d'une contre-attaque anglaise qui ne vint pas. De-là, trois heures après, il canonnières l'ouvrage de Cohorn. Vers 07h00 du matin, Lowendal somma le commandant de ce fort [Cohorn] de se rendre. Ce qu'il fit avec ses 74 hommes et ses 6 canons. Les autres forts du Nord se rendirent également et furent livrés aux Français par les Anglo-alliés. Le même jour [19 septembre] vers midi, les Anglo-alliés hissèrent le drapeau blanc, et la capitulation de la ville fut signée. Il restait la citadelle à assiéger. Le 24, la trêve expira et le lieutenant-général Crommelin, dans la citadelle, tira sur les batteries françaises qui répliquèrent aussitôt. Les Français avaient pointé 41 canons et 36 mortiers vers le donjon de la citadelle, sur Fort-Orange et sur Terra-Nova. Le soir, une bombe incendia un magasin de vivres et de poudre du donjon qui sauta, communiqua le feu à l'église Saint-Pierre et la détruisit complètement. D'une façon générale, ces ouvrages de défense retournaient un feu très vif, et, durant les travaux de nuit, les Français essuyèrent de grosses pertes³. Pour faire cesser ce feu mortel, les Français attaquèrent: à 21h00, 4 compagnies de Grenadiers et 100 volontaires parurent sur le chemin-couvert du Fort-Camus, tandis que, à leur gauche, quatre autres compagnies assaillaient les parties du chemin-couvert qui se trouvaient entre ce fort et la redoute Kykuit. Il n'y eut de résistance opiniâtre que du côté de cette redoute. Les Grenadiers, faute d'échelles, montaient sur les épaules de leurs camarades pour escaler les murs. Ils s'introduisirent enfin dans la redoute, firent 40 prison-

¹Chauffés à blanc afin de devenir incendiaires.

²En blessés, prisonniers et tués.

³28 tués et 53 blessés durant la seule nuit du 24 au 25, la plus *fructueuse* pour les Alliés.

niers et s'emparèrent de 2 canons. Le 29, la lunette Camus se rendit. Les Français purent alors pousser leurs travaux de ce côté. Dès qu'un chemin-couvert était pris, il était immédiatement couronné¹. Lorsque les brèches du Fort-Orange et celles de Terra-Nova devinrent praticables, Lowendal envoya une nouvelle sommation au lieutenant-général Crommelin. Ce dernier accepta finalement une capitulation qui fut signée le même jour [30 septembre 1746]. La garnison anglo-alliée se vit refuser les Honneurs de la Guerre.

Pertes ♦Globalement inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Les Français prirent possession de Namur. Le traité d'Aix-la-Chapelle, du 18 octobre 1748, restitua les Pays-Bas à Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie. Les Français évacuèrent Namur le 10 février 1749 et furent remplacés par une garnison hollandaise sous le commandement du général baron autrichien de Schwarzenberg. En 1782, l'empereur Joseph II ordonna la démolition des fortifications... à la grande joie de la population qui redoutait de jouer un rôle stratégique dans ces incessantes guerres du XVIII^e Siècle, et pour le plus grand désespoir de la population d'aujourd'hui, laquelle, à grands frais, voudrait reconstituer ces mêmes fortifications dans un but... touristique.

SOURCES ET LECTURES♦*Louis XIV assiège Namur*, in Les Amis de la Citadelle de Namur, N°58, Mars 1992, Saint-Servais.♦Marc-Albert Moriame, et l'A.S.B.L., 1692 *Louis XIV à Namur, Histoire d'un siège...* Éditions Erasme, Namur, 1992.♦Jules Borgnet, *Promenades dans la Ville de Namur*, Namur, 1851.♦J. Bovesse, *Les sièges de Namur dans Namur, perle de la Meuse*, Namur, 1946-1947.

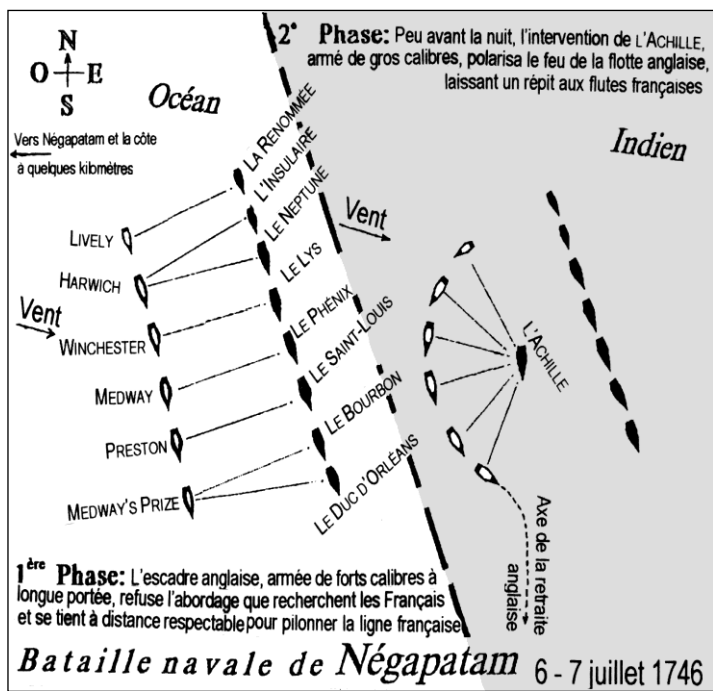


¹C'est à dire que des retranchements y étaient creusées afin d'y installer des batteries de brèche.

Négapatam. Bataille navale de

Date de l'action : 6 - 7 juillet 1746.

Localisation: Côte orientale de Ceylan ou Sri Lanka. Le champ de



bataille se trouvait directement au large du port de Négapatam, aujourd'hui Nagappattinam. Coordonnées géographiques: 10° 46' de latitude Nord, et 79° 50' de longitude Est.

Conflit: Guerre de Succession d'Autriche [1740-1748].

Contexte: Depuis la mort d'Aureng-Zeb, survenue en 1707, l'empire Mongol était en pleine décomposition. Comme en France, au terme de l'empire de Charlemagne, tous les anciens fonctionnaires, à la tête des provinces de l'Inde, s'étaient transformés, petit à petit, en princes indépendants et héréditaires.¹ Puis, par ambition et par esprit de thésaurisation, Soubabs et Nababs étaient entrés en lutte les uns contre les autres. Pour accélérer la chute de la puissance mongole, Nadir-Chah, ancien chamelier qui s'était emparé du trône de Perse en 1732, avait envahi l'empire et livré Delhi au pillage.² Les Mahrattes, pour leur part, deve-

¹Et ils avaient ainsi formé une classe sociale [la Noblesse] qu'ils disaient "de droit divin" pour mieux subjuguer le peuple inculte; alors que son pouvoir et ses privilèges avaient été usurpés illégitimement. Comme la vieille Noblesse européenne, issue de la fonction publique impériale de Charlemagne.

²En mars 1739.

naient de plus en plus redoutables dans le Sud de la péninsule. En 1732, Dost-Ali-Khan venait de prendre la succession de son oncle Sadat-Oulla, à la tête du Carnate. Cette principauté musulmane, située sur la côte de Coromandel, faisait partie de la soubabie du Decan [Dekkan] et avait Arcate pour capitale. Le prince Dost-Ali-Khan prit les Français en sympathie et noua des relations assidues avec Dumas, gouverneur de Pondichéry. L'administration de ce dernier, que celle de Duplex devait éclipser dans l'histoire, prépara suprématiquement les voies de son successeur. Par l'intercession de son fidèle ami Dost-Ali-Khan, le Grand Mongol [ou Mogol] donna aux Français en 1736, le droit de frapper des roupies en or et en argent au coin¹ du nabab d'Arcate. Cela donna au commerce de Pondichéry un essor prodigieux et les monnaies françaises acquirent tant de crédit dans l'Inde que les habitants les préféraient, dans leurs échanges, à leur monnaie nationale. Se voyant bien appuyé par les Français, Dost-Ali-Khan s'empara du royaume de Trichinopoly puis voulut s'emparer de Tanjore [1739]. Le roi de Tanjore et les autres petits princes brahmanistes s'effrayèrent des progrès des Mongols [musulmans] et se tournèrent vers les Mahrattes [brahmanistes comme eux]. Ragogi-Bonsoula, fils du roi mahratte à l'esprit fort guerrier, rassembla une armée formidable de 150.000 fantassins et de 60.000 cavaliers, et entra en campagne. Dost-Ali-Kahn fut vaincu le 20 mai 1740 au cours d'une bataille acharnée, sous la pluie et dans une épaisse boue où s'enlisaient même... ses éléphants. Dost-Ali-Kahn et son fils furent piétinés par leurs propres pachydermes. Cinq jours plus tard, on signala un convoi² aux portes de Pondichéry. La veuve et les filles de Dost venaient réclamer la protection de leurs amis français, mettant ces derniers dans une situation fort délicate car les fortifications de la ville française n'étaient pas encore achevées. Toutefois, afin de ne pas montrer d'ingratitude à l'égard de la veuve d'un ami de la France, le Conseil de Ville décida de laisser entrer les fuyards. La reine fut accueillie par une salve d'artillerie. La petite garnison fut mise sous les armes, les stocks de munitions de bouche et de guerre réapprovisionnés. Dumas forma un Corps de 4.500 musulmans.³ Le 20 janvier 1741, Dumas reçut une lettre insolente de Ragogi le sommant de livrer la femme et le fils de Chanda-Sahib, et de lui payer un tribut de soumission. Dumas refusa. Alors, après quelques tentatives infructueuses, les Mahrattes acceptèrent de traiter avec les Français. Mais revenons quelque peu en arrière. Louis XIV avait fondé en 1664 puis dissous la Compagnie des Indes; c'est Law sous la Régence qui la fit revivre, dotée d'extraordinaires privilèges; elle permettait, par exemple, aux aristocrates de faire du commerce sans déroger⁴ afin de permettre

¹Les pièces de monnaie étaient frappées avec un **coin** de métal qui donna le mot anglais coin=pièce de monnaie.

²20 palanquins accompagnés de 1.500 cavaliers, 80 éléphants, 300 chameaux, plus de 200 carrosses trainés par des bœufs et dans lesquels voyageaient leurs domestiques, et plus de 2.000 bêtes de charge. [Archives des Colonies. Correspondance générale C² 80].

³Qui fut à l'origine du *Corps de Cipayes* de l'armée française, et, par voie de conséquence, des Cipayes anglais qui furent formés sur le modèle français.

⁴La *dérogeance* est l'action par laquelle on perdait les droits et privilèges attachés à la no-

aux fils de la noblesse désargentée ou ruinée de refaire fortune, de redorer leur blason et de reprendre leur place dans les cercles aristocratiques parisiens.¹ Ainsi, Charles de Bussy,² orphelin, fut envoyé aux Indes par le Contrôleur général Orry pour s'y faire "une fortune correspondant à sa naissance." En 1721, le fermier général Dupleix avait envoyé son propre à rien de fils Joseph-François, à Pondichéry, muni d'une nomination de Conseiller au Conseil colonial du Comptoir,³ obtenue par passe-droit de la Compagnie des Indes. À l'arrivée de Joseph Dupleix, Jeanne Albert avait 16 ans.⁴ Elle était extrêmement belle, mais avait été mariée à 13 ans à un vieil homme de trente, et en avait eu 3 enfants. Dupleix devint inséparable du ménage Vincent.⁵ Puis il fut nommé encore par protection– Gouverneur des Établissements français de la Compagnie des Indes au Bengale. Il résida à Chandernagor. Il fit alors venir les Vincent auprès de lui et prit l'habitude d'envoyer le faible mari en missions lointaines en Arabie... où il contracta les fièvres et mourut à 50 ans. C'était un doux, incapable de résister à un homme puissant et déterminé comme Dupleix. Jeanne avait eu jusque-là 10 enfants vivants, de son mari et probablement aussi de Dupleix. 18 mois plus tard, Jeanne âgée de 33 ans se remarria avec son amant à Chandernagor. Le marquis de Dupleix venait juste d'être nommé Gouverneur de Pondichéry et de toutes les Indes françaises pour la Compagnie des Indes. Grâce à sa femme qui avait une connaissance très profonde des mœurs de ces pays et une intelligence remarquable, Dupleix se métamorphosa alors en grand diplomate. Madame Dupleix devint ainsi marquise, puis bégum lorsque son mari reçut la distinction de nabab c'est à dire de Haut-fonctionnaire du Grand Mogol. En cette année 1746 qui fait l'objet de ce chapitre, ayant appris qu'une escadre anglaise faisait voile vers l'Inde afin d'y détruire Pondichéry, capitale des Indes françaises, Joseph François Dupleix étudia soigneusement la situation. L'escadre française de l'Océan Indien venait d'être rappelée en Europe. Les fortifications de la ville étaient trop faibles pour résister aux canons de l'escadre anglaise, et la garnison ne comptait que 400 ou 450 soldats Européens. Voyant cela, Dupleix demanda la protec-

blesse. Les nobles dérogeaient lorsqu'ils faisaient du commerce ou travaillaient pour vivre [en Métropole seulement, non dans les colonies].

¹Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que les dirigeants coloniaux se soient enrichis sans vergogne au détriment des populations locales et des militaires dont les soldes ne parvenaient pas souvent dans les goussets des combattants; tant du côté français qu'anglais dont les chefs tels que Clive, Lawrence et bien d'autres durent rendre compte à la Justice londonienne après leur retour en Angleterre, surtout s'il n'étaient pas d'origine aristocratique, comme les deux susnommés. Au Canada, le dernier gouverneur, le marquis Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial, trempa aussi dans de nombreuses malversations et fut arrêté à son retour en France et jugé dans la fameuse *Affaire du Canada*. Il réussit à se faire exonérer de tout blâme.

²Charles-Joseph Pâtissier, marquis de Bussy-Castelnau [1718-1785].

³il était aussi *Commissaire général aux Troupes*.

⁴Jeanne, qui deviendra *bégum du Carnate*, lorsque son mari Joseph François Dupleix obtiendra le titre de nabab, naquit à Pondichéry le 2 juin 1706. Elle était la fille de Jacques ALBERT, chirurgien officiel des Français de Pondichéry, et d'Élisabeth Rose de CASTRO. Elle était donc de père français et de mère indo-portugaise [elle était *quarteronne*] et de ce fait affichait un teint basané. Elle parlait le tamoul avec sa domesticité.

⁵Le mari de Jeanne s'appelait Jacques VINCENT.

tion d'Anwarudin, nabab du Carnate. Le nabab envoya aussitôt un message à Madras, capitale de l'Inde anglaise exigeant une stricte neutralité et la paix entre ses provinces, et demandant le respect des uns et des autres. Lorsque l'escadre anglaise arriva vers la fin de 1745, elle se trouva donc limitée à des opérations en haute mer. La Bourdonnais, face à la menace anglaise, réussit à récupérer et à regrouper quelques navires hétéroclites à l'Île Maurice et constitua ainsi une petite escadre qui arriva en juillet 1746 sur la Côte de Ceylan. Le commodore Peyton qui commandait la flotte anglaise dans les Indes, reçut des renseignements l'avisant qu'une escadre française était au large de Ceylan. Peyton se posta donc au large de Négapatam pour intercepter les Français et les empêcher de gagner Pondichéry. L'objectif anglais de la bataille était d'intercepter les renforts français destinés aux Indes françaises.

Chefs en présence ♦**Français**: La Bourdonnais. ♦**Anglais**: le commodore Peyton, successeur de Barnett.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: toute l'escadre anglaise était composée de *vaisseaux de guerre* munis d'une majorité de grosses pièces d'artillerie de 24 livres. 5 vaisseaux de ligne et une frégate. ♦**Français**: 3 vaisseaux de ligne et 6 frégates, mais un seul vaisseau, L'ACHILLE, était pleinement armé. Les 8 autres étaient "armés en flûtes."¹ De plus, les calibres des navires français étaient en majorité faibles: de 8 et de 12 livres seulement.

Stratégie ou tactique: Étant donné la faiblesse des Français en artillerie, La Bourdonnais décida d'attaquer à l'abordage. Mais le commodore anglais, qui connaissait la faiblesse des Français en artillerie navale, décida d'éviter l'abordage et de n'utiliser que l'artillerie en se maintenant à bonne distance de façon à ce que la majorité des canons français, de trop faible calibre, soient inutilisables.

Résumé de l'action: Le 6 juillet au matin, les deux escadres s'aperçurent et commencèrent à manœuvrer; les Anglais pour conserver l'avantage du vent et les Français pour essayer de le leur prendre. Le commodore Peyton, désireux d'éviter l'abordage et de mener une bataille d'artillerie, se maintint donc au vent, et, à 16h30, l'escadre anglaise était en mesure d'ouvrir le feu sur les Français à distance de sécurité, c'est à dire hors de portée de l'artillerie française. Avec ses pièces d'artillerie de 24 livres,² elle pouvait infliger de graves avaries aux vaisseaux français qui ne pouvaient même pas retourner le feu avec leurs pièces de 8 à 12 livres et leurs mousquets d'Infanterie. Dès le début de l'action, trois navires français souffrirent de lourdes avaries. L'un d'eux fut totalement démâté. Trente minutes avant la tombée de la nuit, La Bourdonnais arriva en renfort avec L'ACHILLE, seul navire de l'escadre française dont l'artillerie pouvait rivaliser avec celle des Anglais. Durant une demi-heure, L'ACHILLE polarisa le feu de toute l'escadre anglaise et sauva ainsi les autres navires français de la destruction.

¹C'est à dire avec les sabords inférieurs fermés et les canons partiellement débarqués pour permettre d'augmenter le fret et de hausser la ligne de flottaison.

²C'est à dire envoyant des boulets de ce poids.

R O Y A L N A V Y

N O M	Canons	Commandant
1.The MEDWAY	60 canons	navire-amiral du Com- modore Peyton
2.The PRESTON	50 canons	Captain Northesk
3.The HARWICH	50 canons	Captain Carteret
4.The WINCHESTER	50 canons	Captain Bertil
5.The MEDWAY'S PRIZE	40 canons	Captain Griffith
6.The LIVELY	20 canons	Captain Stevens
7.Total anglais :	270 canons	1.660 hommes avec

M A R I N E R O Y A L E

1.L'ACHILLE	70 canons	navire-amiral de La Bourdonnais
2.Le BOURBON	42 sabords mais 34 ca.	
3.Le PHENIX	44 sabords mais 38 ca.	
4.Le NEPTUNE	36 sabords mais 30 can.	
5.Le SAINT-LOUIS	36 sabords mais 26 ca.	
6.Le LYS	36 sabords mais 24 ca.	
7.DUC D'ORLÉANS	36 sabords mais 24 ca.	
8.La RENOMMÉE	28 sabords mais 24 ca.	
9.L'INSULAIRE	30 sabords mais 20 ca.	
Total français: [équipes et troupes embar- quées]	Les Français étaient plus nombreux en effectifs et disposaient de 20 pièces d'artillerie de plus, mais leur calibre trop faible leur donnait une infériorité marquée face aux 270 canons anglais beaucoup plus puissants et de plus longue portée.	3.342 hommes dont 1/4 d'Africains.

À la nuit tombante, le combat cessa sans qu'aucun des antagonistes n'ait l'avantage. Chacun des deux antagonistes n'avait eu que 30 tués et 50 blessés. Tous les navires français avaient des avaries parfois sérieuses causées par l'artillerie adverse; un seul vaisseau anglais avait été lourdement endommagé.¹ Au lever du soleil, le lendemain matin, les deux escadres, encore en lignes de bataille, avaient conservé la même position à l'intérieur de leur formation linéaire. Les Anglais gardaient, comme la veille, l'avantage du vent. Au petit matin, le commodore Peyton réunit un Conseil de Guerre. Il y fut décidé de retraiter vers le Sud, abandonnant aussi Madras qu'il avait mission de protéger et concédant la maîtrise des mers aux Français dans l'Océan Indien. Les Français commencèrent par poursuivre l'escadre anglaise, puis, ils se rendirent compte qu'il ne leur

¹Par L'ACHILLE

restait que deux jours de vivres et peu de munitions, et que d'autre part, ils risquaient de tomber sous le vent de Pondichéry et ainsi de ne pas pouvoir y revenir. Ils firent donc demi-tour pour gagner Pondichéry, après avoir pris L'INSULAIRE démâté en remorque. Ils arrivèrent à Pondichéry le 8 au soir. Le 19 août, La Bourdonnais apprit que l'escadre anglaise louvoyait de nouveau au large de Négapatam. Il fit aussitôt voile vers ce secteur et hissa le pavillon hollandais pour attirer les Anglais, mais l'escadre anglaise ne se laissa pas leurrer et décrocha. La Bourdonnais attendit sur place durant 48 heures et retourna à Pondichéry où il arriva le 25 au soir.

Pertes ♦ À peu près 30 tués et 50 blessés de part et d'autre

Conséquence de cette défaite anglaise: Les Français eurent la voie libre pour renforcer les troupes terrestres, ce qui leur permit de faire le siège de Madras et de s'emparer de la ville. *«Avec une étrange pusillanimité, le commodore Peyton fit voile vers Trinquemalé pour réparer les dommages dérisoires infligés durant la bataille, laissant Pondichéry indemne et Madras sans protection contre les attaques des Français»*¹.

Sources et lectures: ♦ La Bourdonnais. a lecture delivered in the Dalhousie Institute, the 13th November 1865, by George Bruce Malleson, Publié par The Military Orphan Press, Calcutta, 1865. ♦ Mahé de La Bourdonnais, gouverneur général des Iles de France et de Bourbon, 1699-1753, Pierre Crépin, Editions Leroux, Paris, 1922. ♦ Mémoires historiques de Bertrand François Mahé de La Bourdonnais recueillis et publiés par son petit-fils, Louis Charles Mahé de la Bourdonnais, Paris, 1827. ♦ Letters from Mauritius in the Eighteenth Century ... including an account of Labourdonnais' capture of Madras, Charles Grant, introduction de Sir John Pope Hennessy, K.C.M.G., publié à l'Île Maurice, 1886. ♦ Mahé de la Bourdonnais, gouverneur des Mascareignes, Dureau Reydellet, Éditions CNH, Saint-Denis, La Réunion, 1993. ♦ Île Maurice, Mahé de La Bourdonnais. Documents réunis par le Comité du Bi-centenaire de La Bourdonnais, 11 février 1899, avec des annotations par le comité des souvenirs historiques, Editions E. Pezzani, L. L'Homme, Port Louis, 1899.



¹Écrivit un historien anglais.

de Vilvorde, entre Bruxelles et Vilvorde, n'intervint pas. Dans le domaine de la tactique et de l'organisation militaire il est bon de mentionner Frédéric II le Grand¹, roi de Prusse, qui fit de ce pays une grande puissance. Fernand Schneider nous résume ainsi le rôle militaire de Frédéric de Prusse: "Recueillant certaines idées des grands chefs du XVII^e siècle, disposant de l'armée la mieux instruite de son temps, chef incontestable de son pays et de ses troupes, Frédéric le Grand a la chance de se battre contre une coalition mal soudée. Grand capitaine, il n'est pas à vrai dire un innovateur... En somme, il n'y a pas eu à proprement parler d'école prussienne, mais seulement la personnalité et le génie du grand Frédéric. Lui disparu, les armées de la Prusse tomberont dans une remarquable médiocrité et ce seront, au contraire, des idées françaises qui conféreront aux penseurs militaires d'un régime à l'agonie une indiscutable qualité, dont, par une cruelle ironie du sort, se nourrira la jeunesse studieuse du futur Napoléon".

Résumé de l'action : Lowendal ouvrit la tranchée le 31 août. Le 5 septembre, la garnison était prisonnière de guerre.

Pertes ♦ inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : De tout le pays que Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie, possédait depuis la Dendre jusqu'à la mer, il ne lui restait que la ville d'Ath.

SOURCES ET LECTURES ♦ *A General view of the present politics and interests of the principal powers of Europe : particularly of those at war, wherein the nature of the peace to be expected on the conclusion of the war, and the conduct of those who chiefly contributed to the successes of France, are impartially considered*, in a letter from The Hague to a foreign minister at London, publié par W. Webb, Londres, 1747. ♦ Jacques Victor Albert duc de Broglie, *Maurice de Saxe et le Marquis d'Argenson*, 2 volumes, Paris, 1891.



¹Frédéric II le Grand (1712-1786) naquit à Berlin et devint roi de Prusse en 1740. De culture française comme l'étaient les cours royales d'Europe à l'époque, il n'en fut pas moins un grand ennemi de la France.

Ostende. Siège d'

Date de l'action : 10 - 23 août 1745.

Localisation : Oostende, Belgique actuelle. Coordonnées géographiques: 51° 13' de latitude Nord, et 02° 55' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : Tandis que l'Autriche et ses alliés avaient les mains liées ailleurs, les Français s'emparaient d'Ostende afin de faire la conquête des Pays-Bas autrichiens.

Chefs en présence ♦général français Lowendal.

Effectifs en présence ♦5 000 soldats alliés en garnison, à la fin du siège.

Stratégie ou tactique : La prise d'Ostende était importante car cette ville servait de tête-de-pont aux Anglais dans tous les conflits continentaux [européens]. La garnison était assez nombreuse pour résister longtemps; mais le chef anglais n'était pas à la hauteur¹.

Résumé de l'action : Pendant que les Français occupaient Dendermonde [Termonde], le général français Lowendal pressait la ville d'Ostende; malgré les difficultés d'accès, la garnison, composée de 4 000 hommes et continuellement renforcée de troupes fraîches grâce à la présence de la mer et donc de la flotte anglaise, capitula le 23, après 10 jours de tranchée. Elle sortit avec les Honneurs de la Guerre.

Pertes : inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette conquête assura la perte du reste des possessions autrichiennes en Flandre et priva les Anglais des avantages d'une communication directe avec les Pays-Bas.

SOURCES ET LECTURES ♦Acte royal du 27 août 1745, Au camp de Melis, *Lettre... à Mgr. l'archevêque de Paris* [pour lui mander de faire chanter le Te Deum dans son diocèse, en action de grâces de la prise d'Ostende], sans nom de publication. ♦Voltaire, *Histoire de la guerre de 1741*, Garnier frères, Paris, 1971. ♦*A Brief narrative of the late campaigns in Germany and Flanders : in a letter to a member of Parliament*, Publié pour J. Lion, Londres, 1751. ♦Chevalier O'Hanlon, *Collection historique, ou, Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la Paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Avec quelques plans gravés en taille-douce*, publié à Londres, et se trouve à Paris, chez N.B. Duchesne, 1758.

¹«Item, que en ce faisant, qu'il y ait bon chef en chascune desdictes places pour amuser les ennemys, voire à l'aventure pour rompre leur armée, comme en plusieurs autres lieux et aduenu. Et spécialement si les garnisons sont faictes fortes et qu'ilz les viennent asseiger.» [Traité sur l'Art de la Guerre, Bérault Stuart, Martinus Mijhoff, La Haye, p.16, lignes 464-467] ["Article, en ce faisant, qu'il y ait de bons chefs dans chacune des dites places pour amuser les ennemis, voire pour tenter de rompre leur armée, comme cela est arrivé en plusieurs endroits. Et spécialement si les garnisons sont fortes et qu'on les vienne assiéger.]



Plan de localisation des principaux toponymes
dans les Pays-Bas autrichiens.
Collection privée.



Oudenarde. *Siège d'*

Date de l'action : 18 - 21 juillet 1745.

Localisation : Audenarde; Flandre [Belgique actuelle]. Coordonnées géographiques: 50° 51' de latitude Nord, et 03° 36' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : Bruges capitula le 18 et dans la nuit du 18 au 19, Louis XV fit ouvrir la tranchée devant Oudenarde.



Après l'annexion de l'Irlande par l'Angleterre [Act of Union, 2 juillet 1800 voté par Londres, auquel répondit l'Act of Union de Dublin du 1^{er} août 1800, voté par les élus anglo-protestants qui s'étaient approprié l'Irlande.], ce journal anglais montre la Brigade irlandaise de l'armée française célébrant la Victoire de Fontenoy [en 1745]. Cette page de propagande publiée par un Magazine londonien était destinée à inciter les colons anglais et écossais d'Irlande à infliger des représailles aux catholiques irlandais qui luttèrent contre l'annexion. Ce qu'ils ne manquèrent pas de faire. UQAM

Chefs en présence ♦ le général de Lowendal commandait les troupes françaises.

Effectifs engagés ♦ garnison 2500 hommes.

Stratégie ou tactique : Le moral de l'armée anglaise semblait fortement ébranlé par la défaite de Fontenoy, et les conséquences stratégiques et tactiques s'en faisaient sentir.

Résumé de l'action : Lowendal, que Louis XV avait chargé de conduire ce siège, pressa cette place avec tant de vivacité que le gouverneur allié capitula le 3^e jour et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison de cinq bataillons¹. Les batteries de brèche eurent à peine le temps d'entrer

¹Dont les effectifs totalisaient environ 2.500 hommes.

en action.

Pertes ♦ inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Oudenarde et l'ensemble du secteur furent rattachés à la France.

SOURCES ET LECTURES ♦ Victor Derode, *Histoire de Lille et de la Flandre Wallonne* (2 tomes), Librairie Vanackère, Lille, 1819. ♦ William Rutherford Hayes Trowbridge, *A Beau Sabreur, Maurice de Saxe, Marshal of France, his loves, his laurels and his times, 1696-1750*, T. Fisher, Londres & Leipsig, 1909. ♦ Leslie Heber Thornton, *Campaigners Grave & Gay. Studies of four soldiers [Maurice de Saxe, Sir R. R. Gillespie, Lord Peterborough, James Wolfe]*, University Press, Cambridge, 1925. ♦ De Noailles, *Mémoires*, Paris, 1710.



Outatour. *Bataille d'*

Date de l'action : 10 puis 13 juillet 1751.

Localisation : Ville située à 40 km de Trichinopoly, Carnate indien¹.

Conflit : Les Français et les Anglais étaient officiellement en paix.

Contexte : À la suite de la bataille de Volcondah avec les Franco-indiens, les troupes anglaises retraitsèrent à grande vitesse. Ce fut à *zéro heure* que Gingens mit ses troupes en marche, à l'insu des Franco-indiens, mettant à profit le secret de la nuit. Il arrivèrent le soir suivant au *détroit* d'Outatour, sur la route de Trichinopoly,

Chefs en présence ♦**Franco-indiens** : Chanda-Sahib². ♦**Anglo-indiens** : capitaine John [Jean] Rodolphe de Gingens, officier mercenaire suisse

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 1600 hommes dont 500 Européens

Stratégie ou tactique : Ce *détroit*, que nous devrions appeler *col*, était en fait un passage assez étroit entre deux chaînes de montagnes; chaînes qui bordaient la province d'Arcate à l'Ouest. Quelques collines formaient l'autre mâchoire de ce *détroit* large de 1500 mètres. Au-delà de ces collines, le terrain, sur plusieurs kilomètres vers l'Est, était couvert de rochers; infranchissables pour une armée encombrée d'impedimenta et de chariots. Une compagnie de 100 Grenadiers, renforcée de 100 Cafres et Topasses³ avec deux pièces de campagne, fut laissée au capitaine Dalton en avant-poste dans un village situé à l'entrée du détroit. Le reste de l'armée anglaise se posta dans la vallée, et, afin de surveiller l'arrière du camp, quelques Européens furent placés dans le fort d'Outatour, situé à 3 km au Sud du détroit.

Résumé de l'action : Le lendemain, les Français se rendirent compte que les Anglais avaient décampé et, sans presse, se mirent en marche à leur poursuite en direction de Trichinopoly. Ils firent une halte à une source située à 13 km du *détroit*. Peu après, les Anglais aperçurent un escadron de cavaliers franco-musulmans en vue du village où s'était solidement retranchée l'armée anglo-indienne. La centaine de cavaliers se mit à braver, à provoquer et à insulter les Anglais. Le capitaine Gingens, qui se trouvait dans ce secteur à ce moment, fit preuve d'une émotivité peu

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Chanda Shahib était le Nabab du Carnate entre 1749 et 1752. Son vrai nom était Husayn Dost Khan. Il était le gendre de l'ancien nabab du Carnate Dost Ali Khan sous lequel il avait travaillé comme Douan.

³Comme précisé plus haut, les **Cafres** étaient des soldats auxiliaires africains de race noire importés par les Anglais à partir d'Afrique orientale. La Cafrerie était une région d'Afrique orientale de langue bantoue, située au sud de l'équateur. Ce mot est d'origine arabe. Ces derniers s'approvisionnaient en esclaves dans ces régions, depuis des temps immémoriaux et jusqu'au milieu du XX^e siècle. Les esclaves étaient ensuite centralisés à Zanzibar. Aujourd'hui, le nom Cafrerie ne désigne plus que deux sous-régions de la province du Cap de Bonne-Espérance. Les **Topasses**: métis portugais [chrétiens] qui tenaient ce sobriquet de leur chapeau. Le succès du prosélytisme des missionnaires ibériques [espagnols et portugais] fut grandement favorisé par le fait que, lorsque les soldats espagnols et portugais partirent à la conquête des Indes, certains poussèrent la *ferveur religieuse* très loin; ils firent vœu de massacrer 12 Indiens *non-chrétiens* par jour en l'honneur des douze apôtres du Christ. Ces méthodes "évangélistiques" avaient de quoi entraîner des conversions en masse car seuls les "non-chrétiens" étaient offerts en sacrifice. Espérons que cette anecdote n'est qu'une légende...

compatible avec son grade¹; il pâlit sous les insultes infantiles, et, en compagnie de sept officiers, de 12 Blancs et de 100 Cipayes, s'élança rageusement au triple galop contre l'escadron qui attendit que les Anglais s'approchent, puis commença à rétrograder en s'arrêtant de temps en temps afin de les encourager à poursuivre leur attaque et à s'éloigner de plus en plus de leur base de départ. Le piège était cousu de fil blanc, et même tout à fait évident pour une personne dont le jugement n'est pas aveuglé par la colère, mais le sens de l'honneur peut être mauvais conseiller, surtout pour un homme, un officier, qui doit sans cesse prouver qu'il n'est pas un lâche. À 1.500 m du village, l'escadron disparut à pleine vitesse. Les Anglais firent alors demi-tour pour se rendre compte qu'un Corps de 3000 cavaliers musulmans, sortis d'un bois voisin, leur barrait désespérément le passage. C'était une embuscade classique, et le capitaine Gingens devait s'en vouloir d'y avoir donné de la tête pour quelques banales insultes. Les Cipayes reçurent l'ordre de se disperser, tandis que les blancs et les Topasses tentèrent de percer la ligne ennemie. Emportés par leur élan, ils y parvinrent mais non sans de lourdes pertes. Le lieutenant Maskelyne et trois autres cavaliers furent faits prisonniers. Le 13 juillet, l'ensemble de l'armée franco-indienne avança en bataille, espérant que les Anglo-indiens viendraient combattre en rase campagne. Plusieurs détachements de Cavalerie, qui précédaient la ligne de bataille, vinrent attaquer les flancs du village. Peu après, approchèrent 4000 Cipayes français appuyés par 100 Topasses en bon ordre. Le reste de la Cavalerie suivit aussi et se concentra, à l'exception de quelques escadrons qui allèrent se poster entre le village et le *détroit*. Le capitaine Dalton reçut enfin l'ordre d'abandonner son village-avant-poste et de rétrograder vers l'armée anglo-indienne qui s'était avancée un peu pour faciliter et accompagner le retrait de son avant-poste. Pour cacher sa retraite, Dalton fit replier son détachement en laissant en couverture les deux pièces d'artillerie qui se replièrent après. Dès que les Franco-musulmans comprirent que les Anglais reprenaient leur retraite, ils ouvrirent un feu d'enfer à partir des huttes du village situé dans le dos de Dalton. En même temps, leur Cavalerie attaqua en deux colonnes, lesquelles, par des mouvements tournants symétriques, assaillirent² les flancs du village retranché et l'encerclèrent. Le feu dense des Anglais ouvrit une brèche dans les rangs de ces cavaliers, ce qui leur permit de percer et de passer avant que la Cavalerie ennemie ne colmate la brèche.

¹Probablement à cause de son échec humiliant devant Outatour et de sa retraite forcée qui s'ensuivit. Cette faiblesse [la colère enivrante] a été fortement stigmatisée par Sun Tzu dans son Art de la Guerre [Principe 13 du Chapitre X, Le Terrain]: *«Lorsque les officiers supérieurs sont furieux... et que, se trouvant face à l'ennemi, ils se précipitent dans la bataille sans se demander si l'engagement a des chances d'aboutir... l'armée s'effondre.»* Un autre Chinois de l'Antiquité, Tu Yu [735-812 après J.-C.], commentateur du premier, écrivit dans son œuvre "Tung Tien": *«Un homme impulsif peut être excité à la fureur et amené à mourir. Celui qui se met facilement en colère est irritable, entêté; et il agit à la hâte. Il ne tient pas compte des difficultés.»* Dans le cas de Gingens, peut-être aussi cet officier mercenaire suisse se crut-il obligé de faire du zèle patriotique devant ses soldats en montrant plus de patriotisme qu'il n'en fallait, sous les insultes provocatrices adressées aux Anglais.

²En tenaille.

Les Cafres, les Topasses et un peloton d'Européens maintenaient un feu constant, tandis que les Grenadiers européens gardaient leurs armes chargées en cas de ruée générale des cavaliers franco-musulmans. L'armée anglaise retraits ainsi jusqu'à l'entrée du détroit, laissant au sol ses morts et ses blessés. Là, les rochers empêchaient la Cavalerie franco-musulmane de charger en escadrons compacts. Les Anglais purent alors ralentir le pas et s'occuper de leurs blessés. Petit à petit, cette arrière-garde rejoignait le gros de l'armée anglaise qui avait aligné 8 pièces d'artillerie de campagne, et qui paraissait enfin déterminée à s'accrocher au terrain. L'artillerie creusa des trouées sanglantes dans les escadrons franco-musulmans qui refluèrent en désordre derrière le village où s'étaient établis les Français, et que, de ce fait, les Anglais n'attaquèrent pas. La nuit tomba rapidement et il fallut attendre le lendemain pour reprendre l'offensive. En fait, durant la nuit, l'armée anglaise décrocha sans bruit afin de reprendre sa retraite et de gagner du temps avant que les Français ne s'en aperçoivent.

Pertes ♦ Français : inconnues.

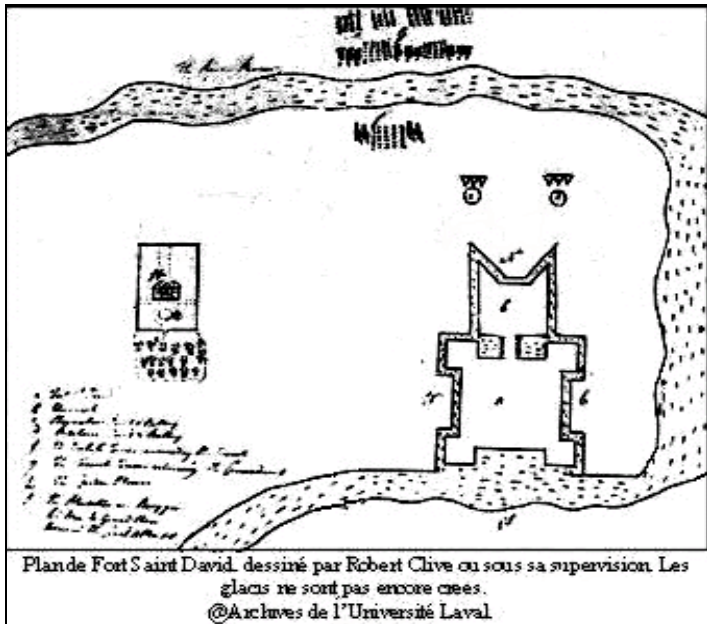
♦ Anglais : Durant le premier engagement, tous les Cipayes furent tués ou capturés par les Français et incorporés dans l'armée française. Maskelyne fut plus tard relâché sur parole.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'armée anglaise marcha sans aucune pause jusqu'à... 14 heures le lendemain après midi. Cette *marche de 16 heures* s'effectua sans rafraîchissement, sous le soleil de plomb de l'été indien, avec la Cavalerie franco-indienne qui harcelait l'arrière-garde et qui s'emparait des traînards, jusqu'à ce qu'ils parviennent, épuisés, sous les canons de Trichinopoly.

SOURCES ET LECTURES ♦ Marcel de Fréville de Lorme, *Une armée coloniale au XVIIIe siècle; Dupleix aux Indes*, in Revue des questions historiques, Paris, octobre 1904. ♦ Kali Chorone Kormocar, *Chandernagor et Dupleix*, Science News, Calcutta, 1963. ♦ Henry Love, *Vestiges of Old Madras*, Vol.II, Londres. ♦ Colonel G.B. Malleon CSI, *History of the French in India*, John Grant, Édimbourg, 1909. ♦ *A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761



Panar. Bataille de la
Date de l'action : 20 décembre 1746.



Première ébauche du Fort Saint-David, érigé par les Anglais pour empêcher le territoire français de Pondichéry de s'agrandir vers le sud.

Localisation : Pounar ou Pennar ou Ponnar ou Punar, fleuve appelé aujourd'hui *Ponnaiyar*. Côte du Coromandel, dans le Carnate indien. La forteresse de Saint-David se situait à environ 20 km au Sud de Pondichéry et à 3 km au Nord de Gondelour. Le fort était bâti dans la vallée où coulait la rivière Panar. Coordonnées géographiques: 11° 47' de latitude Nord, et 79° 44' de longitude Est¹.

Contexte : Madras, la capitale de l'Inde anglaise venait d'être prise par les Français, ce qui était une véritable catastrophe nationale pour l'Angleterre qui ne disposait plus que de Fort Saint-David dans le Carnate indien. Fort Saint-David était donc situé à 160km au sud de Madras. Il fut nommé pour le saint patron du Pays de Galles par le gouverneur de Madras de l'époque, Elihu Yale, était gallois.

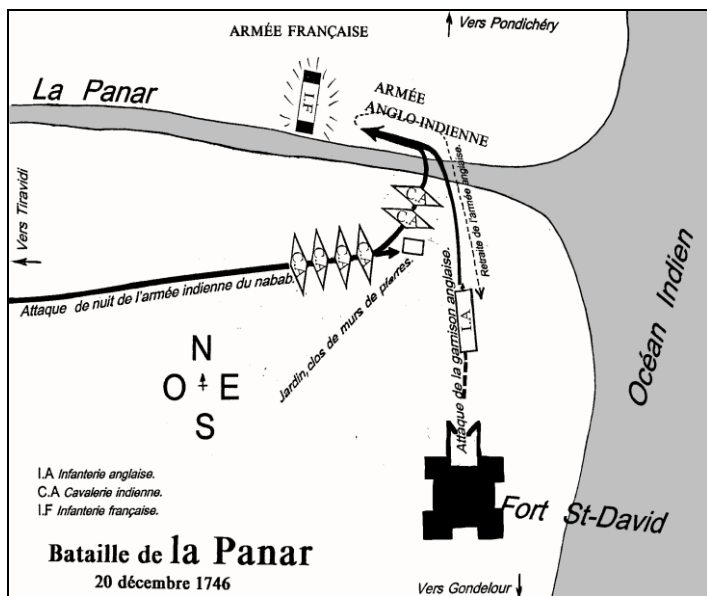
Chefs en présence ♦**Anglo-indiens** : l'armée indienne était commandée par le nabab [ou nawwab] de Carnate, Chanda-Shahîb². ♦**Français** par le général Jean-Baptiste de Bury de Saint-Fulgence, vieil officier qui manquait d'initiative.

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Chanda Shahîb fut le Nabab du Carnate entre 1749 et 1752. Son vrai nom était Husayn Dost Khan. Il était le gendre de l'ancien nabab du Carnate Dost Ali Khan sous lequel il avait travaillé comme Douan.

Effectifs engagés ♦Anglo-indiens : 300 Européens et 1000 auxiliaires [appelés *Péons*¹] en garnison au Fort Saint-David. L'armée du nabab: 6000 cavaliers et 3000 fantassins. Au total: 10 300 hommes. ♦**Français :** 900 Européens, 600 indigènes [indiens], 100 Cafres africains, 6 pièces de campagne, 6 mortiers. Total 1600 hommes.

Stratégie ou tactique : Les Français, surpris en plein sommeil, réussirent à se ressaisir et à mettre en déroute l'armée anglo-indienne, grâce à quelques pièces d'artillerie hâtivement mises en batterie. Les Anglais avaient acheté l'emplacement du Fort Saint-David en 1691 et l'avaient fortifié petit à petit. Il avait été érigé par les Anglais, au Sud de Pondichéry, pour limiter le territoire français du côté méridional, alors que Madras le limitait vers le Nord. Stratégiquement parlant, il était fort important puisqu'il devait contrôler le territoire français. En cette année 1746, son rôle devenait capital, car Madras venait d'être pris par les Français, et il restait le seul véritable point d'appui anglais dans le sub-continent indien. Le Fort Saint-David, tout proche du champ de bataille de La Panar, formait un pentagone régulier avec une enceinte bastionnée assez solide.



¹ Les troupes européennes en service dans les colonies **anglaises** de l'Indoustan ne se composaient jamais entièrement de troupes nationales. Au contraire, la moitié au moins consistait en hommes de toutes les nations d'Europe. Les chrétiens, d'origine mixte indo-européenne qui se nommaient eux-mêmes **Portugais**, formaient toujours une partie des garnisons locales. Ils étaient considérés par les Anglais comme des troupes de valeur très moyennes, mais sachant parader ou effectuer l'ordre serré comme les Européens, ils étaient incorporés dans les unités européennes. Comme ils portaient un chapeau, ces prétendus Portugais s'étaient vu affubler de la part des Indiens du nom de **Topasses**. Les autochtones indiens et les Maures entraînés à l'europpéenne s'appelaient **Cipayes**. Ils portaient le costume indien et étaient commandés par des officiers subalternes de même religion. D'autres troupes indiennes, les **Péons**, combattaient à l'indienne et utilisaient leurs propres armes [armes à feu mais aussi, sabres, épées, arcs, piques...]

Ce fort, situé à 20 km au Sud de Pondichéry, était modeste en dimensions mais mieux fortifié que n'importe quel autre de sa taille dans les Indes et servait désormais de citadelle et de refuge au territoire de la compagnie anglaise. Immédiatement au Sud [1,5 km], Gondelour, où résidaient les principaux marchands indiens et beaucoup d'employés autochtones de la compagnie.

Résumé de l'action : Les Français arrivèrent le 19 décembre devant le Fort Saint-David. Le général de Bury traversa la rivière Panar après un petit combat et s'empara d'un jardin clos de murs, à 1.500 mètres du fort. Se sentant en sécurité, Bury n'imposa pas de stricte discipline et surtout ne plaça aucune sentinelle, sachant pourtant que les troupes du nabab Anaverdikan risquaient de l'attaquer. Au Fort Saint-David restait une garnison anglaise de 300 Européens, et les Anglais venaient de conclure une alliance défensive avec le nawwab du Carnate dont les Français venaient de battre les troupes à quelques reprises. Il était entendu entre Indiens et Anglais que, lorsque les Français attaqueraient Fort Saint-David [et Gondelour], les troupes du nabab viendraient surprendre les Français en les attaquant à revers, en tenaille. Au milieu de la nuit, les troupes françaises bivouaquaient sans aucune sentinelle, lorsque les troupes du nabab attaquèrent¹, commandées par ses deux fils. Les fantassins français étant pris en plein sommeil, certaines unités se levèrent et se débandèrent dans la direction de la rivière, vers Pondichéry, pour se réfugier de l'autre côté du cours d'eau. Heureusement pour eux, les artilleurs et quelques autres troupes ne perdirent pas leur sang froid. Ils réussirent à faire traverser la rivière à quelques pièces d'artillerie, et, par un feu antipersonnel nourri, arrêtaient l'armée du nabab qui commençait à poursuivre les fuyards. La garnison anglaise du Fort Saint-David arriva peu après, elle aussi, pour prendre part à la bataille de la rivière Panar. Les Français avaient retraité vers l'amont pour se donner le temps de se regrouper. Les officiers français réussirent à rallier leurs hommes pour faire face aux Anglais qui venaient d'arriver et aux troupes du nabab qui poursuivait, et bientôt, les troupes françaises s'installèrent en position offensive. Alors, voyant leur détermination, les forces anglaises et indiennes s'arrêtèrent, puis commencèrent à leur tour à rétrograder vers Gondelour, et ensuite vers Ariakupum où elles arrivèrent le soir-même. Au lieu de retourner assiéger le Fort Saint-David, le général de Bury fit camper son armée sur le champ de bataille durant trois semaines. Puis il retourna lui-même à Pondichéry.

Pertes ♦Les Français avaient perdu 12 tués et 120 blessés. ♦Les pertes anglo-indiennes s'élevèrent à un peu plus de 2000 hommes [tués ou blessés].

Conséquence de cette défaite anglaise : Dupleix réussit à donner à cette modeste bataille la publicité d'une grande victoire militaire et surtout diplomatique. Elle contribua à détacher le nabab Anaverdikan des Anglais. Ce dernier s'engagea à "*abandonner les Anglais à leur sort et à renoncer à Madras au profit des Français.*" Mafauz Khan, aîné des fils du nabab du Carnate, vint en personne signer le traité d'alliance avec les Français, à Pondichéry, à la fin du mois de février 1747.

¹Avec 6000 cavaliers et 3000 fantassins.

SOURCES ET LECTURES ♦K. Hazareesingh & John Addison, *A new history of Mauritius*, Macmillan, London & New York, 1984. ♦R.N. Banerji, R. N., *Economic progress of the East India Company on the Coromandel Coast, 1702-1746*, Nagpur University, Nagpur, 1974. ♦G.B. Malleson (George Bruce), *The decisive battles of India from 1746 to 1849 inclusive*, W.H. Allen & co., Londres, 1888. ♦Robert Orme, *A History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan, from the Year MDCCXLV [1745] to Which is Prefixed a Dissertation on the Establishments made by Mahomedan Conquerors in Indostan*, 2 volumes, 4^e Édition revue et corrigée, Pharaoh and Co, Madras, 1861.



Panar. *Bataille de la*

Date de l'action : 30 juillet 1750.

Localisation : Cours d'eau du Carnate indien. La Panar ou Punar est aujourd'hui appelée: *Ponnaiyar*. Coordonnées géographiques à l'embouchure: 11° 46' de latitude Nord, et 79° 47' de longitude Est¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis 1748.

Contexte : Après s'être emparé de la factorie de Mazulipatam, Duplex décida d'agir dans les environs de Pondichéry. Peu de temps après que Nazir Jung fut reparti pour Arcate et les Anglais pour le Fort Saint-David, le gouverneur français ordonna à d'Auteuil de traverser la Panar avec 500 hommes pour s'emparer de la pagode fortifiée de Tiravidi [Tiruvadi], à 20 km de Gondelour [Cuddalore], et presque en vue de Mohamed-Ali. Son but était de se procurer, sur la Panar, un point d'appui qui lui assurerait la haute main sur le pays environnant. Après avoir pris la ville sans rencontrer de résistance notable, et y avoir placé une garnison de 20 Français, 20 Topasses [Indo-portugais] et 50 Cipayes, d'Auteuil poursuivit le cours de ses conquêtes. Effrayé par la prise² de la pagode fortifiée de Tiravidi, Nazir Jung envoya 20 000 hommes en renfort à Mohamed-Ali. Les Anglais y adjoignirent 400 Européens et 1500 Cipayes commandés par le capitaine Cope. Cette armée prit position, le 30 juillet, non loin du Corps français de 410 Européens, qu'elle trouva sur la rivière Panar à 10 km de Gondelour. Malgré la supériorité écrasante de l'armée anglo-indienne, les Français décidèrent de ne pas reculer, et, bien au contraire, de tenir leur position et de s'accrocher au terrain, si nécessaire.

Chefs en présence **Anglais** : le capitaine anglais Cope. Le prince Mohamed-Ali. **Français**: le comte Combault d'Auteuil.

Effectifs engagés : **Français** : 410 soldats réguliers. **Anglo-indiens** : 21 900 soldats dont 400 Européens et 1 500 Cipayes formés à l'Européenne.

Stratégie ou tactique : La disproportion écrasante des forces en faveur des Anglo-indiens fut pour ces derniers une cause de démoralisation après leur défaite. La position des Français n'était pas très forte de par sa situation naturelle, mais elle était fortement retranchée.

Résumé de l'action : Pour attirer les Français hors de leurs retranchements, le capitaine Cope tenta une ruse. Il conseilla à Mohamed-Ali d'aller attaquer Tiravidi dans l'espoir que les Français quitteraient leurs positions retranchées pour aller secourir cette ville. Ils pourraient ainsi occuper les positions vides des Français [la pagode], et les empêcher d'y retourner. Mohamed-Ali se porta donc sur Tiravidi et assiégea la pagode fortifiée, mais d'Auteuil ne se laissa pas prendre à cette subtile tactique. Mohamed-Ali, incapable de prendre la pagode, malgré l'insignifiance relative de la garnison française [20 soldats européens, 20 Topasses et 20 Cipayes] revint donc dans ses retranchements de départ et le capitaine

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Par les Français.

Cope lui conseilla de bombarder les positions françaises. Les Français retournèrent un feu nourri, et leur tir fut si précis qu'après six heures de pilonnage d'artillerie dans les deux sens, les Anglo-indiens retraits, abandonnant sur le terrain un nombre considérable de tués et de blessés. Les pertes françaises étaient légères mais leurs effectifs trop faibles ne leur permettaient pas de risquer une poursuite contre des forces aussi considérables.

Pertes : ♦ Paradoxalement, les pertes françaises furent faibles, à cause de l'imprécision des tirs d'artillerie anglais. ♦ Les pertes anglo-indiennes furent plus considérables¹.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette défaite jeta la méfiance entre les Indiens et leurs alliés anglais. Ne se jugeant plus à l'abri des attaques des Français tant qu'il se trouverait en rase campagne, Mohamed-Ali annonça qu'il avait l'intention d'aller s'enfermer dans Arcate. Voyant que Mohamed-Ali ne voulait plus écouter les conseils des Anglais ni avancer des fonds, ces derniers, dont il se méfiait désormais, s'en retournèrent au Fort Saint-David, abandonnant l'armée indienne [20 000 hommes] qui fut attaquée par les Français, dès le lendemain 1^{er} septembre, et mise en déroute après avoir laissé sur le terrain plus de 1000 morts et de nombreux blessés. L'armée française [qui effectua cette mission], envoyée par Dupleix à marche forcée, comprenait 1300 Européens commandés par d'Auteuil, 2500 Cipayes sous les ordres de La Touche, et 1000 cavaliers commandés par Chanda-Sahib. En fait, ces forces étaient des renforts envoyés en toute hâte au secours d'Auteuil. Cette deuxième bataille issue de la première fit un effet considérable sur les princes indiens. Elle redonna aux Français un ascendant extraordinaire et remplaça Chanda-Sahib dans une situation qui lui permettait de faire valoir ses droits légitimes au trône du Carnate, tandis que son rival Mohamed-Ali, lequel deux mois auparavant s'était presque vu maître de la province à l'exception des territoires cédés aux Français et aux Anglais, voyait ses espoirs s'amenuiser.

SOURCES ET LECTURES ♦ Auguste Toussaint, *Histoire de l'Île Maurice*, Presses universitaires de France, Paris, 1971. ♦ Robert Orme, *A History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan, from the Year MDCCXLV [1745] to Which is Prefixed a Dissertation on the Establishments made by Mahomedan Conquerors in Indostan*, 2 volumes, 4^e Édition revue et corrigée, Pharoah and Co, Madras, 1861.



¹Quoique non chiffrées.

La Panar. *Bataille de*

Date de l'action : 13 avril 1753.

Localisation : Pounar, Punar; rivière du Carnate indien, appelée aujourd'hui Ponnaiyar, située à 40 km au sud de Pondichéry. Coordonnées géographiques de l'embouchure: 11°46' de latitude Nord, et 79°47' de longitude Est.

Conflit : Rivalités coloniales. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis la fin de la guerre de Succession d'Autriche terminée par le Traité d'Aix la Chapelle [1748].

Contexte : Au début de l'année 1753, les habituels renforts annuels français n'étaient pas parvenus dans les Indes. Le PRINCE avait brûlé en mer en 1752, avec 700 soldats ainsi que le vaillant La Touche qui avait pour mission de remplacer la pléthore de chefs incompetents. Donc, au début de 1753, Dupleix ne disposait que de 360 Français, 2000 Cipayes et 4000 cavaliers mahrattes¹. Le major Lawrence, pour sa part, disposait de plus de 700 soldats européens, de 2000 Cipayes et de 1500 cavaliers de Mohamed-Ali.

Chefs en présence ♦Français : le capitaine Jacques Maissin; Murari Rao. ♦**Anglais** : major Lawrence

Effectifs engagés ♦Franco-indiens : 3360 hommes et 360 Européens seulement. ♦**Anglo-indiens** : 4200 hommes dont 700 Européens, noyau dur des armées de l'époque en Orient.

Stratégie ou tactique : Ce qui faisait la différence entre les deux armées, à l'époque, était le nombre d'Européens formés au combat discipliné. Afin de raffermir les lignes de communication anglaises, l'État-Major anglais décida de détruire le principal bastion français qui les menaçait. Mais la tentative ne fut pas couronnée de succès. Ce bastion était constitué d'un parapet², doublé d'un large et profond fossé et renforcé de loin en loin de redoutes et d'un bon glacis; le tout défendu par une trentaine de pièces d'artillerie.

Résumé de l'action : Dupleix envoya Maissin et Murari Rao, le 14 janvier, se retrancher sur la rivière Panar. Ce secteur se situait près de Tiravidi [Trivadi], à 10 km du Fort Saint-David [anglais], et tout près de l'endroit où D'Auteuil avait battu l'Anglais Cope et son allié Mohamed-Ali en juillet 1750. À partir de ces retranchements, les Français commencèrent à harceler les lignes de communication logistiques des Anglais entre Tiravidi et Fort Saint-David. Cela dura trois longs mois. Le 12 avril 1753, un convoi fortement escorté par les Anglais fut harcelé par des éléments français. Lawrence, renforcé de 200 Européens venus de Madras, décida alors d'attaquer le camp retranché français. Le 13 avril 1753, il s'approcha du camp français avec deux fort canons de 24 livres pour le pilonner. Les Français ripostèrent. Après un combat assez prolongé, le major Lawrence battit en retraite et les lignes de communications anglaises continuèrent d'être harcelées et menacées. Pour escorter le convoi

¹Ceux de Murari Rao qui était passé dans le camp des Français.

²Qui servait de courtine.

alimentaire suivant, le major Lawrence réunit une armée anglaise complète, en espérant que le détachement français l'attaquerait. Il reçut un renfort de 200 Européens du Fort Saint-David et son bataillon européen. Les Franco-mahrattes les attendaient. Le convoi fut donc, d'abord, accroché par des cavaliers. Il avançait à très petite vitesse. Il faisait une chaleur insupportable, à tel point que plusieurs hommes furent frappés d'insolation. À quatre ou cinq kilomètres de Tiravidi, le détachement franco-cipaye se mit en formation de combat sur la droite du convoi anglais. Les Anglais progressaient donc à gauche, le long de la rivière de Gondelour. Dès que leur dispositif fut pris, les Français avancèrent et un intense échange d'artillerie se déroula. Le major Lawrence fit alors contre-attaquer ses forces —numériquement beaucoup plus importantes— et les Franco-indiens durent se replier sur leur propre camp retranché situé non loin du village de Caryamungalum. Lawrence occupa le village et fit installer une batterie de deux «18 livres» qui ouvrirent le feu pour pilonner les retranchements français à une distance de 200 mètres seulement. Le bombardement fut extrêmement nourri, mais les Français s'accrochèrent au terrain et refusèrent d'en céder le moindre pouce. Finalement en dépit des effectifs qui favorisaient les Anglais, le major Lawrence ne voulut pas hasarder ses troupes en une attaque au corps à corps; il abandonna le siège et ordonna la retraite générale.

Conséquence de cet échec anglais : Les Français poursuivirent leurs manœuvres de harcèlement en coupant les lignes logistiques anglaises.

SOURCES & LECTURES : ♦Robert Orme, *A History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan, from the Year MDCCXLV [1745] to Which is Prefixed a Dissertation on the Establishments made by Mahomedan Conquerors in Indostan*, 2 volumes, 4^e Édition revue et corrigée, Pharaoah and Co, Madras, 1861. ♦Tibulle Hamont, *Un essai d'empire français dans l'Inde au dix-huitième siècle: Dupleix, d'après sa correspondance inédite*, Plon, Paris, 1888. ♦Alfred Martineau, *Dupleix et l'Inde française*, E. Champion, Paris, 1920.



Succession d'Autriche

sites mentionnés dans cet ouvrage



Carte de repérage du Carnate et de la Côte de Coromandel, dans le sous-continent indien, destinée à localiser les villes sous les noms utilisés au XVIII^e siècle.



Espérance durant le mois d'avril 1748. Le 19 mai, la flotte anglaise, grossie de 6 navires hollandais et de 400 soldats de la Compagnie hollandaise, fit voile vers les Mascareignes où elle fut aperçue le 4 juin. Là, Boscawen allait souffrir son premier échec. La flotte anglo-hollandaise observa l'Île-de-France trois jours durant afin de trouver où pourrait s'effectuer un débarquement; mais, se rendant compte que chaque plage avait été mise en état de défense par les Français, un Conseil de Guerre décida de ne pas mettre en péril la mission principale¹ en s'affaiblissant en vaines tentatives contre cet objectif secondaire. Certains Hollandais, mécontents, quittèrent les Anglais qui firent voile vers les Indes. Boscawen opéra sa jonction avec l'escadre de l'amiral Griffith en arrivant au Fort Saint-David, le 11 août 1748. En arrivant au Fort Saint-David le 11 août 1748, Boscawen, qui venait d'opérer sa jonction avec l'amiral Griffith, commandait la plus puissante escadre à avoir visité les Indes jusque-là. La prise de Pondichéry était donc assurée par une armée totalisant 24 000 hommes dont près de 4000 Européens². Du jamais vu dans le Carnate! L'amiral Boscawen, qui commandait la flotte et l'armée de terre, décida d'attaquer d'abord le poste d'Ariancoupan³. Pendant le siège de Pondichéry, eut donc lieu l'attaque sur l'avant-poste d'Ariancoupan.

Chefs en présence ♦Garnison française : commandée par Paradis. Dupleix était le gouverneur français des Indes; il prit le commandement à la mort de Paradis, le 11 septembre. Law de Lauriston commanda plus tard les opérations. ♦**Anglais :** le contre-amiral E. Boscawen commandait l'armée de terre et la Royal Navy.

Effectifs engagés ♦La garnison française de Pondichéry comportait 1800 Européens et 3000 Cipayes, soit 4800 hommes. ♦**L'armée anglaise** assiégeante comptait 4000 Européens et 20 000 Indiens, soit 24 000 hommes, sans compter la Cavalerie du nabab. Le 11 août, l'escadre de l'amiral Griffith⁴ fut renforcée par celle de Boscawen⁵. Les 8 vaisseaux de guerre et les 11 transports portaient 1 400 soldats européens. Au Cap de Bonne-Espérance s'étaient joints à eux 6 navires avec 400 soldats de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales; mais, mécontents de l'échec allié devant Port-Louis, une partie de l'escadre hollandaise avait abandonné la coalition dans l'Océan Indien.

Stratégie ou tactique : Dès les premiers instants de son administration, Dupleix avait fait achever les fortifications de Pondichéry. La courtine qui faisait face à la mer comportait 2 demi-bastions, aux deux extrémités. Sur les trois autres façades, la ville était défendue par un rempart flanqué de 11 bastions. Le tout était entouré d'un fossé et d'un glacis imparfait. Le côté faisant face à l'intérieur des terres était aussi renforcé par des batteries basses pouvant recevoir plus de 100 canons. Outre ces fortifica-

¹La prise de Pondichéry et de Madras.

²1200 Hollandais envoyés de Négapatam et 2800 Anglais.

³Une redoute [avant-poste de Pondichéry] assez élaborée, que d'aucuns qualifiaient de **fortin**.

⁴8 navires de guerre, les mêmes que ceux de Négapatam du 6-7 juillet 1746 auxquels s'ajoutèrent deux vaisseaux de 60 et 40 canons.

⁵8 vaisseaux de guerre, dont un de 74 canons, un de 64, 2 de 60, 2 de 50, un de 20 et un sloop de 14, un "*bomb-ketch*" [navire lance-bombes] avec son "*tender*", et un navire-hôpital.

tions, il existait une défense naturelle très efficace constituée par une *épaisse haie de poivriers épineux*, véritable réseau de barbelés, qui commençait au bord de la mer à 1,5 km au Nord de la ville. Cette haie ceinturait celle-ci d'une enceinte de défense semi-circulaire et ne s'arrêtait qu'au fort d'Ariancoupan sur le bord de la rivière du même nom. Ce cours d'eau prolongeait la ligne de défenses naturelles jusqu'à la mer. À l'intérieur de cette ligne de défense se trouvaient d'inextricables bois de cocotiers et de palmiers, qui décourageaient l'ennemi de s'y engager. Après avoir terminé les travaux de renforcement d'Ariancoupan, Paradis fut nommé ingénieur en chef des fortifications de Pondichéry avec mission de les défendre. Dupleix fut averti par les services secrets français que la flotte anglaise apportait de nombreux présents afin de gagner à la cause anglaise plusieurs princes indiens qui devaient leur fournir des troupes indigènes. Il fit donc renforcer le poste d'Ariancoupan, avant-poste peu éloigné de Pondichéry et très proche de la mer. Le fort était un triangle n'ayant que peu d'ouvrages à l'intérieur comme à l'extérieur. Paradis fit construire, à l'intérieur des murs, trois cavaliers¹, un fossé profond et un chemin-couvert. La garde de cet ouvrage fut confiée au jeune capitaine Law². Pondichéry était bâti au bord de la mer, sur la grève, dans une plaine verdoyante et fertile, que les canaux et les rizières parsemaient de leurs plaques argentées; ça et là, quelques mamelons se dessinaient, couverts de cocotiers. De longues allées, ombragées par les rameaux d'arbres touffus, partaient des remparts et se prolongeaient jusqu'à l'horizon. La ville n'avait pas de port mais une rade ouverte, moins soumise à la marée que celle de Madras. Au Sud de la ville une barrière naturelle: l'Ariancoupan, petite rivière coulant de l'Ouest vers l'est entre des rives encaissées et hérissées d'arbres. Près de la ville, les rives s'élargissaient pour laisser place à plusieurs îles couvertes de cocotiers. Au Nord-Ouest, s'étendait un marécage qui se déversait dans un ruisseau, lequel traversait la ville et allait déboucher dans l'Ariancoupan juste à son embouchure avec la mer. Les remparts suivaient sur certaines faces les principes de Vauban. Le rempart front-de-mer était, comme l'indique son nom, parallèle à la mer. Au centre du quadrilatère des remparts, un fort dominait légèrement. La force de cette ville résidait dans l'amplitude du front Ouest, sa faiblesse dans le manque de puissance de feu à l'angle Nord-Ouest. Dupleix considérait la forteresse elle-même comme un refuge en cas de besoin³ et comme un ensemble de batteries d'appui pour les fortifications situées hors des murs plutôt que comme une ligne de défense. Il avait donc fait édifier tout un système de redoutes, en couronnes, dans un rayon assez éloigné de la ville. Ces avant-postes serviraient à user les

¹Un cavalier est un terre-plein surélevé, servant de plate-forme d'artillerie.

²Neveu du célèbre financier écossais, de fort triste mémoire pour les épargnants français.

³Traditionnellement, les États-Majors français, plus portés vers l'offensive que vers la défensive, ont considéré les forts comme des refuges en cas d'échec ou comme des points d'appui d'artillerie. Nombre de batailles se déroulèrent ainsi *devant* un fort français. La Ligne Maginot marqua un changement de mentalité engendré par l'holocauste de la 1^{re} Guerre Mondiale. *Tactiquement* parlant, les Anglais pour leur part, prenaient presque toujours des dispositions défensives, tout en menant des politiques **stratégiques** offensives.

forces des Anglais, qui, après avoir souffert d'énormes pertes humaines pour s'en emparer, se retrouveraient devant les murailles intactes de la ville. Dupleix voulait encore, par de fréquentes sorties et contre-attaques, désorganiser et détruire les tranchées et les lignes de circonvallation et même de contrevallation. Stratégiquement parlant, l'amiral Boscawen¹ essaya, dès le début, conformément aux ordres reçus de Londres, de pousser le nabab à se déclarer ouvertement pour les Anglais qui lui offraient des «cadeaux» d'une richesse considérable. Mais, considérant le prestige de Dupleix, le nabab resta prudemment neutre jusqu'à la chute de l'avant-poste d'Ariancoupan. Croyant, à tort, que le dieu de la guerre favorisait désormais les Anglais, le nabab signa alors une alliance avec ces derniers et leur fournit 2000 cavaliers. Il faut signaler que, au cours de ce siège, durant lequel furent mis en train tous les moyens poliorcétiques habituels, les Français firent usage de batteries mobiles. Chaque nuit, lorsque la bataille avait cessé, elles sortaient de la ville, s'approchaient des lignes anglaises et les abreuyaient à outrance de mitraille afin de provoquer des pertes humaines importantes et, de ce fait, une chute du moral des assiégeants.

Résumé de l'action : Le 19 août au matin, une troupe anglaise de 700 Européens se dirigea vers l'avant-poste d'Ariancoupan. Le renforcement des fortifications n'était pas connu de Boscawen, et les Anglais progressaient, pleins de confiance en leur succès, comme les Français l'avaient fait à Gondelour. Ces derniers retinrent leur feu et laissèrent approcher les Anglais jusqu'à une distance d'une quarantaine de mètres de cet avant-poste. Là, une décharge de mitraille jeta la mort et la confusion dans les rangs des assaillants. Totalement pris au dépourvu, les Anglais restèrent un moment cloués au sol, couchés par terre. Curieusement², ils n'avaient pas pensé à apporter d'échelles d'assaut pour escalader l'ouvrage, et les chefs se demandaient quoi faire. Mais comme les Français continuaient de déverser sur eux une pluie de projectiles variés, les Anglais finirent par prendre la fuite. Ils avaient perdu 150 hommes par imprudence. Découragés par cet échec, les Anglais lancèrent encore une ou deux faibles tentatives³ puis se résolurent à installer une batterie protégée par un retranchement. Les canons anglais étaient servis par des canonnières de la Royal Navy. Ils étaient destinés à ouvrir une brèche, à couvrir les assauts éventuels et à répondre à une batterie de gros canons que les Français avaient installée sur l'autre rive de la petite rivière Ariancoupan au Nord du fortin, afin de prendre les attaques anglaises d'enfilade et de flanc. Finalement, le commandant français décida d'attaquer la batterie anglaise. Il lança une attaque à partir du fortin avec 60 chevaux et 150 fantassins, avec l'appui des feux des remparts. Les Fran-

¹Le contre-amiral Edgard Boscawen, petit-neveu du duc de Marlborough, était né en 1711. Il mourra en 1761.

²Et cela explique peut-être pourquoi la biographie de l'amiral Boscawen, petit-neveu du célèbre duc de Marlborough, est embryonnaire dans l'Encyclopaedia Britannica.

³Qui se soldèrent bien entendu par des échecs, car les dieux de la guerre abhorrent les demi-mesures.

çais, menés par Law de Lauriston, s'emparèrent successivement de tous les retranchements anglais: d'abord ceux des marins de la Royal Navy, puis ceux tenus par l'armée de terre. De nombreux Anglais mirent bas les armes et furent capturés, et les autres s'enfuirent ou furent tués¹. Devant cette dernière catastrophe et la perte de leur artillerie aux mains des Français, les Anglais, démoralisés, commençaient à croire que le fort d'Ariancoupan ne leur appartiendrait jamais lorsqu'un accident imprévu vint changer l'ordre des choses: une explosion accidentelle dans la poudrière du fort réduisit en une fraction de seconde cet avant-poste français à l'état de ruine fumante, tuant ou blessant une centaine de soldats. Jugant la défense impossible, Law fit sauter les murailles encore debout et se retira vers Pondichéry. Occupant immédiatement les ruines du fort, le commandant anglais perdit 5 jours à réparer inutilement les fortifications au lieu de marcher immédiatement sur Pondichéry. Le 6 septembre enfin, Boscawen attaqua encore en s'emparant d'une redoute située à l'angle Nord-Ouest du bois épineux décrit plus haut. Mais il fallut 4 jours pour que Boscawen arrive à environ 1 500 mètres du chemin-couvert. Les Anglais se mirent alors à battre en brèche le Bastion Saint-Joseph. C'était un secteur tactiquement fort mal choisi, car les marécages protégeaient les remparts. Boscawen l'avait voulu ainsi en pensant que cet état de choses... empêcherait les sorties des Français! Le lendemain, 11 septembre, 150 hommes furent chargés de s'établir 100 mètres plus près. Ce fut ce jour-là que la tranchée fut ouverte par les Anglais. Alors Paradis fit une double sortie avec 1 200 hommes² afin d'attaquer les deux retranchements à la fois. Mais, par la faute de l'officier qui servait de guide³, la colonne prit le chemin le plus long et fut aperçue par les Anglais longtemps avant le contact. Le sol bourbeux ralentissait la marche des hommes et des cavaliers. Aussi, les Anglais eurent-ils le temps de garnir leurs tranchées d'une foule de défenseurs. Les Français entrèrent alors dans le village qui constituait la première ligne anglaise. Un feu terrible s'abattit sur eux, ce qui fit échouer la sortie. Paradis fut mortellement blessé dans la bataille, et sa troupe, sans chef, repoussée en désordre. Dupleix prit le commandement de la garnison dont le moral avait été ébranlé par la mort de Paradis. Le temps passa sans faits marquants. Cela faisait bientôt 42 jours que la tranchée était ouverte. Le siège avait été poussé avec toute la vigueur possible par les Anglais. Clive, qui devint, lui-aussi, célèbre par la suite, servait alors dans la tranchée. Les continues contre-attaques des Français retardaient l'avance anglaise et détruisaient leurs travaux d'approche, leurs ouvrages et leur moral. Les Anglais n'avaient pas encore réussi à s'approcher à moins de 800 mètres

¹Au nombre des prisonniers se trouvait l'illustre major Lawrence, déjà célèbre pour sa défense de Saint-David et de Gondelour, et qui devait devenir bien plus fameux encore à travers les Indes. Probablement aussi célèbre à son époque que ne le devint son homonyme **Lawrence d'Arabie** deux siècles plus tard. Il resta prisonnier des Français jusqu'à la fin de la Guerre de Succession d'Autriche.

²Les Grenadiers de La Tour, les Dragons d'Authueil et les Volontaires de Bussy; ces derniers étaient des volontaires en provenance de l'Île de France où Île Maurice.

³Cette erreur coûta la vie, entre autres, à Paradis, excellent officier plein de promesses.

des murs. Puis, ils furent arrêtés par un marais et durent... niveler leurs travaux d'approche, leurs propres batteries, et changer carrément de direction. Décidément, Boscawen, quoique issu de la famille qui avait engendré¹ les plus grands capitaines anglais, n'était pas à la hauteur. Les Anglais installèrent des batteries ailleurs et commencèrent à pilonner un autre secteur de la ville: le Bastion Saint-Joseph, afin de couvrir de gros travaux de terrassement. Craignant de voir démasquer toute une artillerie qui aurait raison de son artillerie de rempart, Dupleix fit élever une série de batteries établies sur les deux courtines et sur les glacis correspondants. Il en fit ériger une autre à 300 mètres de la Porte de Madras, destinée à prendre la tranchée anglaise en écharpe. Et, toujours préoccupé de garder la supériorité de feu en artillerie, il fit hérisser de canons deux nouveaux ouvrages. Il rassembla ainsi une trentaine de pièces dont les Anglais ne soupçonnaient pas l'existence. La nuit, les Français faisaient sortir de la ville des pièces de campagne, qui s'approchaient et canonnaient sans relâche le camp anglais situé sur le coteau proche du village d'Oulgaré. Déplacées sans cesse, ces batteries mobiles étaient inaccessibles à la riposte des Anglais. Les Français attaquaient aussi les convois logistiques qui transportaient les munitions de la Royal Navy à l'armée débarquée. Une nuit, grâce à des cipayes anglais qui renseignaient les Français², ces derniers réussirent à capturer au passage deux magnifiques pièces d'artillerie de 24 livres toute neuves débarquées des vaisseaux anglais, et qui furent immédiatement tournées contre leurs anciens propriétaires. Boscawen intensifia la pression d'artillerie sur le Bastion Saint-Joseph, vigoureusement couvert par le bastion de la Porte de Valdaour, dont les feux d'enfilade démontaient les batteries anglaises. Les Anglais écrasèrent alors de boulets le bastion de Valdaour, dont les escarpes s'écroulèrent, sans pour autant empêcher sa batterie d'artillerie de riposter. Durant la nuit, les Français, qui manquaient de sacs de terre, réparaient les escarpes avec des troncs de cocotiers, et au matin tout était dans un état satisfaisant. Bien qu'elles aient concentré la plus grande partie de leur artillerie sur les murailles du même côté, les batteries anglaises furent bientôt dominées et forcées au silence. Boscawen fit alors approcher la Royal Navy afin de bombarder la ville. Pendant 12 heures, le bombardement anglais fit pleuvoir sur l'agglomération plus de 20 000 boulets. Mais les bastions français ripostèrent avec efficacité. Selon un officier anglais anonyme, l'artillerie de forteresse les força à s'éloigner car les bâtiments anglais recevaient de sévères avaries plus graves qu'ils n'en infligeaient. Au bout de cinq semaines de combat en pure perte, le 11 octobre, l'amiral anglais décida de lever le siège.

Pertes ♦ Les Anglais perdirent 1500 tués et de nombreux blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'armée anglaise retraits le 17

¹Ou allait engendrer, puisque le duc de Wellington n'allait apparaître qu'un demi siècle plus tard. Quant à Sir Winston Churchill, qui combattit durant la Guerre des Boers, en Afrique du Sud, il ne fut qu'un grand homme politique.

²Madame Dupleix, qui était indienne, parlait parfaitement la langue de la région et servait d'intermédiaire.

octobre 1748. Les pertes humaines de l'ensemble de cette Guerre de Succession d'Autriche atteignent 120 000 soldats en tout, en faisant abstraction des pertes civiles qui furent plus nombreuses encore¹. Il faut ajouter à ce chiffre au moins l'équivalent pour les pertes par maladie. C'est donc de près de 400 000 morts que ceux qui ont déclenché la Guerre de Succession d'Autriche sont responsables. Pour définir le nombre de blessés et de mutilés, il faut multiplier ce nombre par cinq, soit 2 000 000.

SOURCES ET LECTURES ♦ Marquis de Nazelle, du Cauzè, *Dupleix et la défense de Pondichéry (1748) d'après des documents inédits et les archives de la famille de Dupleix*, H. Champion, Paris, 1908. ♦ Colonel George Bruce Malleson, *Dupleix, and the struggle for India by the European nations*, Clarendon Press, Oxford, 1911. ♦ Tibulle Hamont, *Un essai d'empire français dans l'Inde au dix-huitième siècle: Dupleix, d'après sa correspondance inédite*, Plon, Paris, 1888. ♦ Alfred Martineau, *Dupleix et l'Inde française*, E. Champion, Paris, 1920. ♦ Prosper Cultru, *Dupleix: ses plans politiques; sa disgrâce, Étude d'histoire coloniale*, Hachette et Cie, Paris, 1901.



¹Chiffres tirés de URLANIS, B., *Wars and Population*, Progress Publishers, Moscou, 1971, p.45

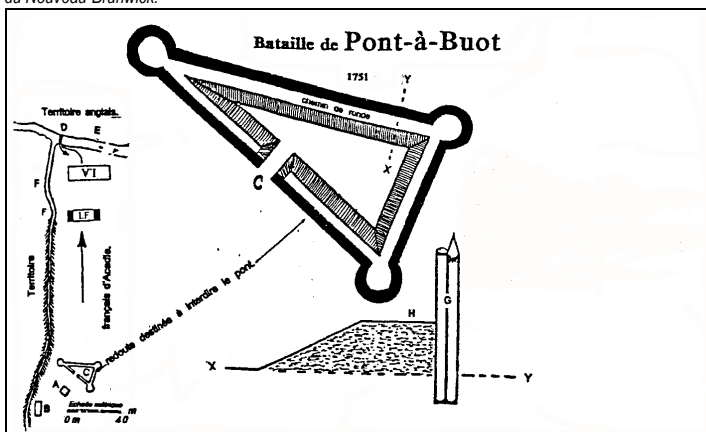
Pont-à-Buot *Bataille de*

Date de l'action : février 1751.

Localisation : Frontière franco-anglaise en Acadie. Coordonnées géographiques: 50° 05' de latitude Nord, et 96° 33' de longitude Ouest. S'écrit aujourd'hui *Point de Bute* par calque phonétique avec l'anglais.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. La guérilla faisait rage sur le territoire de l'ancienne Acadie française, cédée à l'Angleterre.

IF. Infanterie française, IA. Infanterie anglaise. A. Maison du commandant de la redoute de Pont-à-Buot. B. Cantonnement des hommes de troupe. C. Redoute de Pont-à-Buot. D. Pont entre le territoire français et le territoire anglais. E. Rivière frontalière Sainte-Marguerite ou Mézagouèche, aujourd'hui Misteguash. F. Ruisseau à l'Ours. G. Palissade à double rangée de troncs. H. Terre-plein chemin de ronde. Archives du Nouveau-Brunswick.



Contexte : Depuis le Traité d'Utrecht, l'Acadie était devenue anglaise. Mais les Acadiens, et les Indiens micmacs, mécontents de cette cession et refusant de prêter serment d'allégeance à l'Angleterre, menaient une dure guérilla contre les Anglais. Le 30 septembre 1749, 4 soldats anglais de Dartmouth tombaient sous les balles d'un groupe d'Acadiens et d'Indiens. Le 27 novembre, un détachement de 18 Anglais fut fait prisonniers aux Mines avec son chef, le capitaine Hamilton, par les Micmacs de Le Loutre. La tête de ce dernier fut immédiatement mise à prix par Cornwallis dès le 13 janvier 1750.

Chefs en présence ♦**Français**: Saint-Ours¹. ♦**Anglais**: inconnus.

Effectifs engagés ♦**Français** : 200 volontaires acadiens. ♦**Anglais** : 300 soldats réguliers.

Stratégie ou tactique: Guérilla de type "frappe et décroche". Depuis mai 1750, 5 postes de signalisation avaient été installés dans ce secteur.

¹François-Xavier de Saint-Ours, officier dans les troupes de la Marine, né à Montréal le 12 décembre 1717, tué durant la première bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759.

Au *Cap Enragé*, deux hommes devaient allumer un feu de bois afin d'avertir les guérilleros dès qu'un vaisseau anglais était en vue. Deux autres à *La Potrie*, deux à *Haha*; deux à *L'Emboscade* ou *Pointe-Chipoudy*; deux au *Cap des Demoiselles*. Tous ces signaux formaient une chaîne de communication destinée à avertir les Français¹.

Résumé de l'action : Durant l'hiver 1751, les Acadiens et les Indiens harcelèrent les Anglais. En février 1751, 60 Acadiens et Indiens effectuaient des tirs de harcèlement contre des Anglais qui refournissaient leur stock de bois [en territoire anglais], lorsque une force de 300 Anglais, envoyée par Lawrence du Fort Lawrence s'élança contre eux. Les Anglais arrivèrent à Pont-à-Buot où ils traversèrent la rivière et se déployèrent en bataille sur le territoire français. Saint-Ours sonna l'alarme et rassembla autant d'Acadiens qu'il put en trouver. Ceci fait, il s'avança vers les Anglais qui repassèrent aussitôt en territoire anglais et se retranchèrent dans le Fort-Lawrence.

Pertes ♦ inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les Acadiens et les Indiens continuèrent de harceler les Anglais; ils en tuaient parfois. La guérilla créait l'instabilité et la fixation de troupes anglaises qui, de ce fait, n'étaient pas disponibles dans d'autres régions.

SOURCES ET LECTURES ♦ Bona ARSENAULT, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin*, Lemeac, Montréal, 1978. ♦ George Frederick Clarke, *Expulsion of the Acadians, the true story, documented*, Brunswick Press, Fredericton, N.B., 1955. ♦ John Stewart Erskine, *The French period in Nova Scotia, 1500-1758 and present remains, a historical, archeological and botanical survey*, sans nom d'éditeur, Wolfville, N.S., 1975. ♦ Edme Rameau, *Une colonie féodale en Amérique: l'Acadie, 1604-1710*, Didier, Paris, 1877.



¹Ce système de signalisation qui avait peu à envier aux lignes de Chappe [à partir de 1794] fonctionna jusqu'au 15 septembre, lorsque les Anglais eurent complété l'occupation de ce secteur.

Pont-à-Buot. *Bataille de*

Date de l'action : 11 juin 1751.

Localisation : Secteur frontalier d'Acadie, dans l'isthme de Chignectou. Coordonnées géographiques approximatives : 50° 05' de latitude Nord, et 96° 33' de longitude Ouest. Aujourd'hui appelé par les Anglophones, par corruption phonétique, *Point de Bute*.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient en paix, officiellement tout au moins.

Contexte : Depuis la cession de l'Acadie française à l'Angleterre [Traité d'Utrecht], la guérilla faisait rage dans ce secteur frontalier qui tendait à se fortifier.

Chefs en présence ♦**Anglais** : Inconnus. ♦**Français** : Monsieur de Saint-Blin.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 300 hommes. ♦**Français** : probablement une vingtaine d'hommes.

Stratégie ou tactique : Attaque surprise et fusillade de harcèlement. Cette *fortification* [Pont-à-Buot] n'était qu'une redoute, érigée sur une éminence à droite du Ruisseau à l'Ours, à 130 mètres de la rivière Sainte-Marguerite [ou Mézagouèche]. Cet avant-poste, de forme triangulaire, était construit de rondins. Il était flanqué d'une tour ronde à chaque coin. Ces tours étaient jointes par une courtine ou palissade de rondins. L'entrée était du côté Ouest. Les deux côtés les plus longs s'étendaient sur 40 mètres et le troisième sur 18 mètres. À proximité de la redoute se dressait la cabane de l'officier, faite de rondins équarris couverts de planches, et une caserne pour le cantonnement de la troupe, de 10 m x 4 m. **Résumé de l'action** : Le 1^{er} mai 1751, alors que le Fort-Beauséjour était en construction, les Acadiens et les Indiens micmacs qui ne pouvaient faire sortir les Anglais de Fort-Lawrence, formèrent une expédition de 130 hommes afin d'aller attaquer Chibouctou [Halifax], conduits par 3 ou 4 Acadiens de la région. Là, ils attaquèrent et tuèrent une trentaine d'Anglais et prirent une douzaine de prisonniers avant de retourner à Beauséjour. Le 11 juin, une troupe d'environ 300 soldats anglais quitta Fort Lawrence à l'aube et se glissa derrière une dénivellation afin de ne pas être vue. Ils arrivèrent en vue de Pont-à-Buot. Monsieur de Saint-Blin qui commandait le poste envoya immédiatement un message à Saint-Ours. Les Anglais traversèrent la rivière et tirèrent plusieurs volées de mousqueterie, mais la garnison française retourna le feu avec ses mousquets et deux canons montés sur pivot,¹ lesquels tuèrent deux ou trois assaillants. Les Anglais retraits aussitôt, dès qu'ils constatèrent que toute la garnison était en état-d'alerte et que la surprise était éventée. Pendant ce temps, Saint-Ours arrivait avec ses troupes pour fournir de l'appui. Apprenant que les Anglais étaient en pleine retraite, il s'arrêta à La Butte-à-Roger. Les Indiens et quelques Canadiens traversèrent la rivière pour poursuivre les Anglais, tandis que les troupes françaises, plus respectueuses² des

¹De type *espingole*.

²C'était le temps de paix.

conventions internationales, suivirent le mouvement à partir de la rive française, afin de tirer sur les Anglais jusqu'à ce qu'ils entrent dans le fort. Monsieur Delangy, officier canadien, reçut une balle dans la cuisse. Les soldats, les Canadiens, les Indiens et les Acadiens tiraillèrent longtemps et sans aucun ensemble sur les navires anglais, lesquels ripostèrent vigoureusement avec leur artillerie, mais sans effet sur les Franco-indiens qui étaient tapis derrière la digue. Les soldats français cessèrent les tirs de harcèlement vers midi; seuls les Acadiens, les Canadiens et les Indiens continuèrent de faire le coup de feu sur les vaisseaux chargés de matériel destiné au fort anglais. Ils tuèrent l'officier en second d'un vaisseau ainsi que deux marins anglais.

Conséquence de cette défaite anglaise: Peu après, les Anglais firent, en guise de représailles pour leur cuisant échec, une descente sur le territoire français et enlevèrent... six vaches qui broutaient paisiblement dans des champs plus ou moins marécageux. Le jour suivant, Beausoleil et deux Indiens ripostèrent en faisant une descente en territoire anglais durant la nuit et capturèrent... 24 moutons et une pirogue. Deux ou trois Acadiens lancèrent un autre raid et prirent 7 ou 8 chevaux de l'armée anglaise.

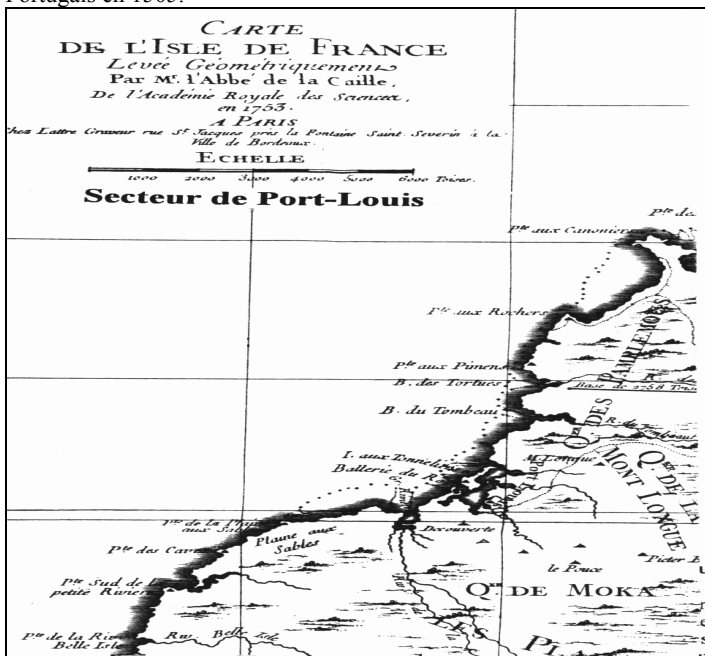
SOURCES ET LECTURES ♦George Frederick Clarke, *Expulsion of the Acadians, the true story, documented*, Brunswick Press, Fredericton, N.B., 1955. ♦Edme Rameau, *Une colonie féodale en Amérique: l'Acadie, 1604-1710*. Didier, Paris, 1877. ♦John Stewart Erskine, *The French period in Nova Scotia, 1500-1758 and present remains, a historical, archeological and botanical survey*, sans nom d'éditeur, Wolfville, N.S., 1975. ♦Bona ARSENAULT, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*. tome 2 : *Port Royal*. tome 3 : *Beaubassin*. Lemeac Montréal 1978



Port-Louis-d'Île-de-France. Coup de main contre

Date de l'action : 4 - 7 juillet 1748.

Localisation : Port-Louis est le chef-lieu de l'Île de France, aujourd'hui Île Maurice ou Mauricius, en l'honneur de Maurice de Nassau¹. Coordonnées géographiques: 40° de Longitude Ouest; 22° de Latitude Sud. Cette île de l'archipel des Mascareignes est située dans l'Océan Indien, à 880 km à l'est de Madagascar. Elle avait été découverte par les Portugais en 1505.



Contexte : Sous la pression du lobby des marchands anglais, le gouvernement de Londres décida d'aider l'East India Company avec ses vaisseaux de guerre et ses troupes. Aussi, en novembre 1747, l'amiral Boscawen avait quitté l'Angleterre avec une escadre. Le premier objectif de la mission était de s'emparer en passant de deux îles françaises, l'Île de France [Île Maurice actuelle] et l'Île Bourbon [La Réunion].

Archives publiques de l'île Maurice Chefs en présence ♦**Français :** inconnus. ♦**Anglais :** L'amiral E. Boscawen commandait l'escadre et les troupes de terre.

Effectifs engagés ♦**Français :** L'île de France avait été soigneusement mise en état de défense durant les cinq premières années de l'administration de La Bourdonnais. Elle possédait une petite garnison de

¹L'île avait été hollandaise avant d'être française, mais les Néerlandais l'avaient abandonnée à cause, disait-on, du grand nombre de rats qui l'infestaient.

500 soldats réguliers et de 1000 marins empruntés aux bâtiments du port.
♦**Anglais** : 8 vaisseaux de guerre anglais et un convoi de 11 transports de troupes chargés de 1500 soldats réguliers. Les Hollandais: 6 vaisseaux de guerre et 400 réguliers embarqués.

Stratégie ou tactique : Ces deux îles des Mascareignes¹ étaient à un mois de voile des Indes. C'était, avant l'ouverture du canal de Suez qui évite de contourner l'Afrique, une étape stratégique indispensable, une base avancée très importante pour les Français qui essayaient d'établir des comptoirs dans les Indes. Les Anglais ne possédaient pas de bases aussi proches. Ils avaient l'île de Sainte-Hélène dans l'Atlantique-Sud,

SOURCES ET LECTURES ♦Liliane Crété, *La Traite des Nègres sous l'Ancien Régime; le nègre, le sucre et la toile*, Éditions Perrin, Paris, 1989. ♦Auguste Toussaint, *L'administration française de l'île Maurice et ses archives, 1721-1810*, Impr. Commerciale, Port Louis, 1965. ♦Samuel Blunt de Burgh-Edwardes, *L'histoire de l'île Maurice d'après les documents les plus authentiques, 1507-1895*, Bouchy & Cie, Paris, 1910. ♦Albert Pitot, *L'île de France; esquisses historiques (1715-1810)*, E. Pezzani, Port-Louis, Île Maurice, 1899. ♦Adrien d'Epinay, *Renseignements pour servir à l'histoire de l'île de France jusqu'à l'année 1810, inclusivement; précédés de notes sur la découverte de l'île, sur l'occupation hollandaise*, etc., Imprimerie Dupuy, Île Maurice, 1890. ♦Charles Grant, vicomte de Vaux, *Letters from Mauritius in the eighteenth century, including an account of Labourdonnais' capture of Madras*, sans données de publication, Maurice, 1886. ♦Dayachand Napal, *Dutch Mauritius & île de France (1638-1810)*, Hart, Port-Louis, Mauritius, 1980. ♦J.-M. Laleta-Ballini, *Le Code noir et la Traite des Nègres, texte intégral du code de 1685 et du code de 1724*, Édité par l'auteur, Champigny-sur-Marne, 1998.

mais cette île était trop éloignée. Le Cap de Bonne-Espérance était encore une colonie hollandaise dont ils allaient s'emparer dès que les Pays-Bas, alliés en ce moment, seraient en état de guerre avec eux.

Résumé de l'action : L'escadre anglaise arriva devant Port-Louis le 4 juin 1748. Il y eut immédiatement un échange de coups de canons entre les batteries côtières et la flotte qui cherchait à sonder les défenses. Boscawen tenta de trouver un point faible, une plage abandonnée; mais les Français avaient construit des redoutes ou des batteries partout où un débarquement était possible. Après trois jours passés en vaines recherches et en canonnades inutiles, l'escadre anglaise renonça et décida de continuer son chemin vers les Indes, vers Pondichéry qui était son but ultime. Elle mit donc à la voile, et, en août, effectua sa jonction avec Griffith. Les deux escadres combinées formaient la flotte la plus importante jamais vue dans ces parages indiens: 30 vaisseaux.

¹Île de France et Île Bourbon; l'archipel porte le nom de leur découvreur Pedro de Mascarenhas qui les signala en 1545. La troisième grande île de l'archipel était **Rodrigue**, en position un peu excentrique par rapport aux deux autres.

Pertes ♦ quelques tués et blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : La France gardait son escale stratégique. Les Hollandais, mécontents de cet échec, quittèrent l'escadre anglaise.



Baie de Quiberon. *Attaque de la*

Date de l'action 2 Octobre 1746.

Localisation : Côte atlantique, Bretagne, France. Coordonnées géographiques: 47° 29' de latitude Nord, et 03° 07' de longitude Ouest.

Contexte : Après avoir échoué devant Lorient, l'amiral Lestock alla ravager les villages de la péninsule de Quiberon et les îles de Houat et de Hoëdic. Le 28, l'escadre anglaise retourna en Angleterre, après avoir croisé quelque temps devant Belle-Isle mais sans l'attaquer, l'artillerie de l'île étant trop puissante. Lestock avait d'abord pensé à se porter sur l'Irlande, mais il reçut une lettre du capitaine Leke de L'EXETER [60 canons], qui était allé reconnaître la Baie de Quiberon. La lettre était si favorable, que l'escadre anglaise se dirigea aussitôt vers cette baie jugée plus facile à attaquer.

Chefs en présence ♦**Français** : inconnus. ♦**Anglais** : amiral Lestock¹; général Synclair [Sinclair ou Saint-Clair]; lieutenant-colonel John Munro.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 8 à 10 000 soldats de métier furent embarqués à bord de l'escadre anglaise. L'amiral Lestock commandait une escadre de 16 vaisseaux de guerre dont les gros PRINCESS² et EDINBURGH³ armés de 669 canons, et accompagnés de 30 transports de troupes. Le Corps Expéditionnaire anglais comprenait 6 bataillons d'Infanterie. ♦**Français** : 5000 miliciens et paysans français. Les milices de la région et des bandes de paysans armés arrivèrent avec des fourches et, contre toute attente, firent rembarquer le Corps Expéditionnaire.

Stratégie ou tactique : La petite ville de Quiberon, dans le Morbihan, était située sur la longue et étroite péninsule de même nom qui forme, avec quelques îles, l'une des baies les plus vastes d'Europe.

Résumé de l'action : L'escadre anglaise vint donc jeter l'ancre dans cette baie. Le 1^{er} octobre, le capitaine Leke de L'EXETER, accompagné de deux autres vaisseaux de guerre, Le POOL [44 canons] et Le TAVISTOCK, un sloop de 10 canons, s'étaient attaqués à une petite frégate française, L'ARDENTE, et l'avaient forcée à s'échouer en un point où elle fut plus tard brûlée. Elle appartenait à l'escadre du duc d'Anville et venait d'arriver d'Amérique fort endommagée. Un débarquement fut décidé. Le lieutenant-colonel John Munro débarqua avec 150 hommes du fameux Régiment *Black Watch*⁴, et prit possession du long isthme, tandis que le général Synclair, avec le reste des

¹L'amiral Lestock avait été passé en Cour martiale quelques mois plus tôt pour lâcheté en face de l'ennemi. Il fut acquitté pour avoir été battu à la bataille navale de Toulon deux ans plus tôt par les Français. Le président de sa Cour martiale était alors l'amiral John Byng qui fut lui-même passé en Cour martiale plus tard, condamné à mort et exécuté pour avoir refusé le combat aux Français.

²74 canons, capitaine John Cockburn.

³70 canons, capitaine Thomas Cotes.

⁴Écossais; ce régiment de Highlanders ou Montagnards écossais était formé à cette époque de clans transfuges [en particulier le clan Campbell] qui, à la bataille de Culloden Moor, avaient combattu dans les rangs de l'armée anglaise contre leurs concitoyens; Black Watch = Garde Noire.

Highlanders écossais et le Royal Scot, s'empara d'une batterie de 18 canons, repoussant à l'arme blanche les canonniers français. Ceci fait, les Anglais fortifièrent l'isthme où ils débarquèrent des troupes supplémentaires qui prirent leurs quartiers dans les maisons des paysans, que ces derniers, effrayés, avaient désertées. Un second débarquement eut lieu dans l'île de Houat, un îlot de 5 km de long situé à 10 km au Nord-est de Belle-Île-en-Mer, où la redoute, qui servait de fortification, fut prise et les quelques hommes de sa garnison faits prisonniers. Plusieurs écueils protégeaient l'îlot du côté Sud, tandis que, à l'est, veillait la redoute donnant sur la Baie d'Enfer et Port-Navalo. Les Anglais occupèrent aussi l'île voisine de Hoëdic, défendue au Sud par une tour armée d'un canon, protégée par un large fossé. L'ouvrage fortifié fut détruit, le canon encloué, les maisons de quelque 600 pêcheurs des deux îles, et toutes les maisons de la presqu'île, brûlées et détruites. Après quoi, les troupes anglaises rembarquèrent et retournèrent en Angleterre où elles arrivèrent le 24 octobre.

Pertes ♦ presque nulles de part et d'autre.

Conséquence de cet échec anglais : Le port de L'Orient, principal objectif du Corps Expéditionnaire anglais, n'avait pas été détruit, seules quelques maisons avaient souffert du passage des Anglais. Cette expédition contre le Morbihan, qui avait coûté très cher, se terminait par un échec, et l'historien anglais Grant termina le récit par ces mots: "Rien ne fut plus absurde et précipité que cette mission confiée au général Synclair par le Ministre: envahir la France avec 8.000 hommes seulement, sans chevaux de trait, tentes ou train d'artillerie, et avec une flotte exposée aux tempêtes de la saison la plus incertaine de l'année..."

SOURCES ET LECTURES ♦ Lemau de La Jaisse, *Plan des Principales Places de Guerre et villes maritimes frontalières du Royaume de France*, Didot, Paris, 1736.

♦ Amiral Richard Lestock, *The Sentence pronounc'd by the Court Martial... on Vice-Admiral Lestock*, Londres, 1746. ♦ Amiral Richard Lestock, *An authentic Account of the late Expedition to Bretagne*, conducted by R. Lestock Esquire, Admiral, and Lieut. General St. Clair, Londres, 1747. ♦ Temple West, *Captain T. West's defence against vice Admiral Lestock's charge relating to his conduct in the action off Toulon ... with remarks upon the sentence of the court, etc.*, Londres, 1746. ♦ Pour la description tactique de cette région de Bretagne-Vendée, voir: *Bretagne et Vendée Le Bocage-Le Marais-Quiberon*, Fume et Cie, Paris, 1846.



Rocoux. *Bataille de*

Date de l'action : 11 octobre 1746.

Localisation : Près de Liège, Belgique. Coordonnées géographiques: 50° 36' de latitude Nord, et 05° 32' de longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siègè d'Ostende, du 10 au 23 août 1745]

Contexte : Le maréchal de Saxe croyait à une suspension des hostilités, mais, le prince de Lorraine ayant occupé, on ne sait pourquoi, une étrange position dans un cul-de-sac, un angle formé par la Meuse et son affluent la Jaar, sur un terrain coupé de ravins, Saxe y vit une occasion de couper en deux l'armée anglaise et de rejeter au fleuve la fraction qui s'y était adossée. Il rassembla sans bruit toutes ses forces et franchit la Jaar.

Chefs en présence ♦**Français** : le maréchal Maurice de Saxe commandait les Français. ♦**Anglais** : Charles de Lorraine¹ était à la tête des Anglo-hollandais.

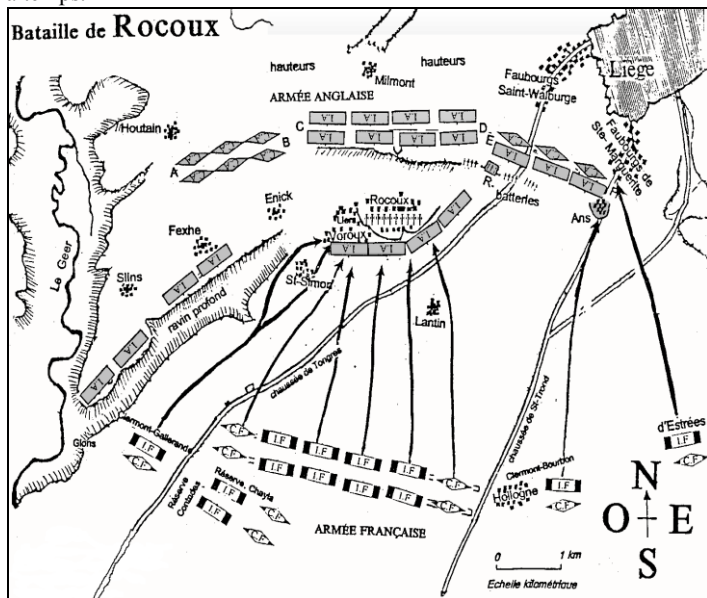
Effectifs engagés ♦**Français** : 120 bataillons d'Infanterie et 200 escadrons de Cavalerie, soit environ 100 000 hommes. ♦**Anglo-hollandais**: 120 bataillons d'Infanterie et 200 escadrons de Cavalerie, soit environ 100 000 hommes.

Stratégie ou tactique : La Cavalerie française n'eut pas, comme à Fontenoy, sa part de gloire. Rocoux fut la journée de l'Infanterie française. La position de Rocoux était moins bonne que celle de Fontenoy. Elle avait trop d'étendue et trop peu de profondeur. Parallèle à la Meuse², elle exposait les Anglo-alliés à un désastre qu'avait savamment préparé et dosé le maréchal de Saxe, et auquel les Alliés n'échappèrent que par les lenteurs de Clermont-Bourbon chargé de l'attaque de flanc et de la manœuvre enveloppante. À la pointe du jour, 10 colonnes [françaises] parallèles et encadrées par de la Cavalerie, s'ébranlèrent en silence. Mais un brouillard opaque retarda l'assaut français jusqu'à 08h00. Les Anglo-hollandais avaient crénelé les haies, tailladé les buissons, aiguisé les branches, fait des embrasures dans les aubépines. Le paysage idyllique était devenu un piège mortel. Les brigades d'*Orléans*, de *Beauvaisis*, des *Vaisseaux* et de *Rouergue* vinrent se heurter à ces pièges et échouèrent. Les attaques françaises se renouvelèrent sans interruptions. Le soir, à la nuit tombante, les Anglo-hollandais étaient en fuite, ayant abandonné 10.000 morts sur le champ de bataille. Après deux heures de poursuite, la nuit salvatrice arriva et les fuyards purent se fondre dans l'obscurité. Les Anglais refluèrent en

¹Le prince Charles Alexandre de Lorraine naquit le 12 décembre 1712. Il était le fils de Léopold-Joseph, duc de Lorraine. Son frère François-Etienne, duc de Lorraine épousa l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche, fille de l'empereur Charles VI du Saint-Empire romain germanique. Durant cette guerre, il commandait les forces alliées. Il fut défait par Frédéric le Grand à la bataille de Chotusitz [1742] et à la bataille de Hohenfriedberg en 1745. Les Français le battirent à Rocoux en 1746. En 1744, il épousa Marie-Anne de Habsbourg, la seule sœur de Marie-Thérèse, se trouvant ainsi doublement beau-frère. Le couple fut conjointement nommé Gouverneurs des Pays-Bas autrichiens. Il devint Grand Maître de l'Ordre Teutonique en 1761 et mourut le 4 juillet 1780.

²Que l'armée qui serait battue ne pourrait passer que par les ponts de Visé.

désordre vers la Meuse, pêle-mêle avec les Hollandais, et, grâce à l'obscurité, réussirent à s'enfuir par les ponts qui n'avaient pu être détruits à temps.



DISPOSITIF TACTIQUE

À l'aile droite alliée, la Cavalerie autrichienne, sur 2 lignes, couronnait les hauteurs d'Houtain et de Milmont [A.B]. En avant d'elle, les villages de Slins, Fexhe et Enick surplombaient un ravin inaccessible, bordé de redans et de batteries, que gardait une ligne de Hussards. Le Corps de bataille [C.D], composé de l'Infanterie anglaise, hanovrienne et hessoise, était échelonné en arrière de Liers, Voroux et Rocoux, formant un formidable triangle de haies, d'abattis, de murs et de maisons crénelées, défendus par 12 bataillons d'Infanterie de Ligne et de l'artillerie. À l'arrière-gauche de Rocoux et en avant du faubourg Saint-Walburge, une grande redoute [R], armée de canons, était flanquée par 3 batteries de gros calibre, croisant leurs feux sur la chaussée de Tongres entre les villages de Villers-Saint-Simon et Lantin qui formaient le saillant [l'avancée] de la position. Les Hollandais et les Bavares du prince de Waldeck, Cavalerie et Infanterie, combattaient à l'aile gauche [E.F] entre les faubourgs Saint-Walburge et Sainte-Marguerite. Ils s'appuyaient au village d'Ans, entouré de haies et d'abattis défendus par les Pandours¹.

¹Pandour : le mot vient de Pandour, village de Hongrie. *Soldats hongrois*. Le mot finit par désigner des soldats brutaux et pillards. Jadis royaume indépendant sous le gouvernement de Saint-Étienne et de ses successeurs, la Hongrie fut réunie à l'Autriche au début du XVI^e

Résumé de l'action : À l'aube du 11 octobre, les Français battirent *La Générale* dès l'aurore dans le camp français, et une heure après *Au drapeau* et *L'Assemblée*¹. Le brouillard, comme à Fontenoy, retarda jusqu'à huit heures le déclenchement de l'assaut. Les généraux alliés eurent amplement le temps de prendre leurs dispositions de combat. Estrées² exécuta son mouvement sur 3 colonnes; **à droite**, les Grassins³, les Volontaires Basques commandés par d'Armentières; **au centre**, l'Infanterie et l'artillerie; **à gauche**, la Cavalerie. Estrées aborda de front la chaussée de Saint-Trond pour se déployer entre Ans et le faubourg Sainte-Marguerite. Clermont-Bourbon longea la chaussée avec 4 colonnes conduites par Lowendal et Villemur. À 10h00, Armentières attaqua et culbuta une unité anglo-alliée [les Pandours], et dépassa le faubourg Sainte-Marguerite. Il eut alors la vision de toute l'aile gauche de Cavalerie anglo-alliée appuyée au village d'Ans, lui-même bondé d'Infanterie. En troisième ligne, il aperçut une importante réserve d'Infanterie. Des bataillons hollandais gardaient les trois batteries qui flanquaient la grande redoute. Armentières rendit compte à Clermont-Bourbon qui perdit un temps précieux à aller prendre les ordres du maréchal. Celui-ci avait déployé contre le Centre anglo-allié 3 colonnes d'assaut: **1)** Clermont-Gallerande, avec les brigades⁴ de Mailly, de Bretagne et d'Artois, avait Liers pour objectif. **2)** Hérouville devait attaquer Voroux avec les brigades *Montmorin*, *Navarre*, *Royal* et *Auvergne*. **3)** Latour-Maubourg avait pour mission d'assaillir Rocoux avec les brigades *Orléans*, *Beauvaisis*, *Rouergues* et *Les Vaisseaux*. Mais le maréchal de Saxe ne voulait lancer son attaque au Centre que lorsque Clermont-Bourbon aurait commencé la sienne à gauche. L'action s'engagea, comme à l'accoutumée, par un violent duel d'artillerie. Clermont-Bourbon dirigea le feu de 6 pièces de 8 [livres] sur le flanc de la Cavalerie hollandaise; il en pointa quatre autres sur les haies d'Ans, et pilonna, avec 6 pièces de 16, une grosse maison remplie de fantassins qui servait de réduit⁵ au village. L'artillerie de la redoute [R] et les 3 batteries voisines ripostèrent. Les pertes étaient lourdes de part et d'autre, quand Clermont-Bourbon ordonna à Estrées de donner l'assaut contre Ans avec 4 brigades [Picardie, Monaco, Ségur et Bourbon], pendant que lui-même serait en appui-feu avec 4 autres brigades et 20 canons. Avant l'attaque générale, l'aumônier de la Brigade d'Auvergne entama à l'intention des soldats qui allaient à la mort un prône qu'un noble lieutenant-colonel interrompit brutalement par ces mots: «Soldats! Ce que monsieur l'abbé veut vous dire, c'est qu'il n'y a pas de salut pour les lâches! Vive le roi! et

Siècle, après la disparition de la dynastie des Jagellons.

¹*La Générale* [exécutée au tambour, au clairon ou à la trompette] ordonnait aux troupes de se préparer face à un danger imminent. *Au Drapeau* rendait les honneurs aux couleurs nationales. *L'Assemblée* avertissait les troupes de se concentrer en un point prévu à l'avance.

²Il s'agit toujours de Louis-Charles-César Le Tellier, duc d'Estrées, 1697-1774, qui mourut sans aucune postérité.

³Corps-francs mixtes composés de fantassins et de Dragons montés. Déjà mentionné supra.

⁴Une brigade comporte, normalement, deux régiments.

⁵De refuge, de "donjon".

en avant¹!» Derrière l'artillerie, marchaient 10 escadrons de Dragons et 14 de Cavalerie sous la conduite de Rosen. Ces 24 escadrons s'arrêtèrent à 600 pas de la Cavalerie anglo-alliée. Picardie et Monaco s'élancèrent à l'assaut et emportèrent les positions des haies d'Ans pendant que Ségur et Bourbon attaquaient de front le village. L'Infanterie anglaise, qui bordait le ravin de Sainte-Marguerite, ne put longtemps soutenir le feu de la Brigade de Picardie embusquée derrière les haies d'Ans; elle battit brusquement en retraite sur Saint-Walburge en abandonnant 6 canons. 10 escadrons hollandais vinrent bravement la remplacer et contre-attaquèrent la Brigade Beaujolais(!) qui franchissait les haies en assez grand désordre. Un feu roulant² de Picardie culbuta ces escadrons hollandais; mais ils se rallièrent et revinrent obstinément à la charge. Un bataillon de Bourbon les accueillit à 12 pas par une décharge de fin du monde. Les escadrons hollandais, décimés, ne revinrent pas. Les brigades Picardie, Monaco et Ségur achevèrent de border le ravin, et la Cavalerie [française] de Rosen put se former dans la plaine en face de la Cavalerie anglo-alliée. Rosen n'eut pas à charger au sabre car l'artillerie française établie derrière Ans suffit à éparpiller les cavaliers anglo-alliés. La bataille était gagnée par les Français à leur aile droite.

Au Centre, elle fut plus disputée. Renonçant à attaquer Liers de vive force, le maréchal de Saxe lança la colonne Clermont-Gallerande contre le village de Voroux, conjointement avec la colonne Hérouville, tandis que Maubourg donnait l'assaut à Rocoux. Les défenseurs de ces deux villages firent une si vaillante résistance qu'il y eut un peu d'indécision dans l'attaque et qu'elle aurait échoué si le maréchal de Saxe ne l'avait fait soutenir par la Réserve tactique de Chayla. Les deux villages retranchés furent finalement pris. En voyant Voroux et Rocoux au pouvoir des Français, les bataillons anglo-alliés qui occupaient Liers, craignirent d'être tournés et évacuèrent ce village sans combat, comme l'avait prévu le maréchal de Saxe. À l'extrême-gauche française, le petit Corps de Mortaigne suffit à contenir la Cavalerie autrichienne qui assista impassible à la défaite du Centre et de l'aile gauche anglo-alliée. Le maréchal de Saxe se coula alors le long de Rocoux jusqu'à l'arrière de la redoute [R] pour aller prendre le commandement de la Cavalerie de l'aile droite qui devait aller donner la chasse à la Cavalerie anglaise et hanovrienne laquelle avait pour mission de couvrir l'Infanterie alliée en retraite vers les ponts de Visé. Comme la nuit tombait, Saxe dut renoncer à un assaut général destiné à acculer les Anglo-alliés à la Meuse afin de les y noyer ou de leur faire mettre bas les armes. Il dut laisser Charles de Lorraine et Waldeck opérer leur retraite vers Maëstricht³. Estrées fut informé de ce que l'artillerie anglo-alliée s'était amassée dans Wotem; il

¹Les soldats, dont le seul droit reconnu se limitait alors à celui de mourir, durent, en guise de consolation et de rassèrenement, se contenter de cette menace, terrible pour des croyants, car, lancée au nom de Dieu. Au lieu de faire taire l'imbécile, l'aumônier n'insista pas.

²De salves successives.

³Capitale de la province de Limbourg, sur la Meuse. Prononciation hollandaise: mäs-triht en aspirant le h. Elle subit 6 sièges, sans compter l'invasion de la II^e Guerre Mondiale, et donna son nom à un important traité d'unification de l'Europe, à la fin du XX^e siècle.

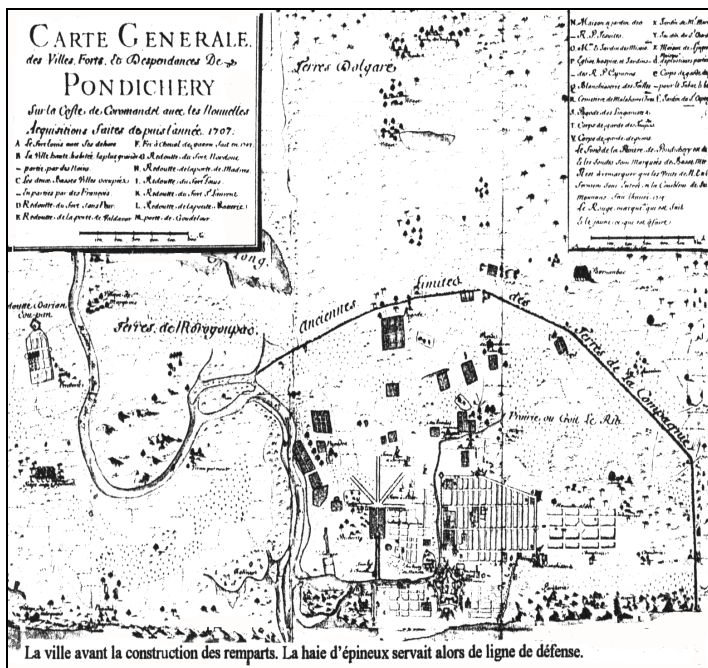
y envoya ses Troupes Légères qui s'emparèrent de 22 canons ou obusiers et de 60 chariots avec leurs attelages.

Pertes ♦Français : 3000 hommes hors de combat [tués et blessés].
♦Anglo-alliés : 5000 hommes tués et 3000 prisonniers, de l'artillerie [50 canons], 18 *drapeaux* [d'Infanterie] et *étendards* [de Cavalerie].

Conséquence de cette défaite anglaise : L'armée française retourna le lendemain à son camp de Tongres. Cette défaite donna un dur coup d'arrêt aux opérations des Anglo-alliés dans ce secteur et influença les négociations de paix.

SOURCES ET LECTURES ♦*Éloge de Louis Beau de Mascaron,... mort de ses blessures après la bataille de Rocoux, le 12 oct. 1746...* Données de publication non indiquées.
♦Jacques Castelnau, *Le Maréchal de Saxe, Amours et batailles*, Hachette, Paris, 1937.
♦Jean Baptiste Joseph Espagnac baron d'Amarzit de Sahuguet, *Histoire de Maurice, comte de Saxe, duc de Courlande et de Sémigalle, maréchal-général des camps & armées de Sa Majesté Très-Chrétienne, La veuve Duchesne, Paris, Pissot. L'Esprit. 1773.*
♦Baron de..., *Maurice de Saxe, ou le héros du siècle de Louis XV*, M. Barbou, Limoges, 1882. ♦*Mandement de MM. les vicaires généraux de Chapitre... de Paris qui ordonne que le Te Deum sera chanté... en actions de grâces de la victoire remportée à Rocoux...* par le Maréchal comte de Saxe, Hérissant, Paris, 1746.





Ancienne carte de Pondichéry (1709), avant la construction des remparts. On peut voir que la haie d'épineux qui servait de première ligne de défense au moment de ce siège de 1748, était l'ancienne limite des terres de la Compagnie française des Indes orientales.



Sainte-Marguerite. *Bataille de la rivière*

Date de l'action : 15 octobre 1750.

Localisation : C'est la rivière Mézagouèche, aujourd'hui Misseguash ou Missauguash.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix.

Contexte : Ce fut un combat frontalier de harcèlement. L'Acadie venait de passer aux mains des Anglais. Sur la nouvelle frontière avait été construit Fort-Lawrence. Quand les Anglais furent installés dans ce fort, le capitaine Fox fut envoyé dans une pirogue avec 20 hommes à Chipoudy [aujourd'hui Shepody] où, à la nuit, ils capturèrent un paysan français dans sa ferme située sur la côte, et l'emmenèrent à Beaubassin [Fort-Lawrence] où il fut interrogé par M. How sur la force des Français dans le secteur. Comme ils ne purent rien en tirer, ils le gardèrent prisonnier, mais l'Acadien s'évada six semaines après. La Corne, pour sa part, quitta la Pointe-Beauséjour le 8 octobre où il fut relevé par Monsieur de Saint-Ours des Chaillons.

Chefs en présence ♦**Français** : Monsieur de Saint-Ours¹. ♦**Anglais** : Le colonel Lawrence².

Effectifs engagés ♦une centaine d'hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique : Guérilla. Embuscade. La guérilla faisait rage en Acadie contre les troupes anglaises d'occupation qui brûlaient les fermes françaises afin de forcer leurs occupants, les Acadiens, ou à prêter serment de fidélité à la couronne anglaise, ou à passer la frontière pour émigrer. Lawrence avait déjà fait preuve de la plus grande violence vis-à-vis des colons allemands qu'il avait reçu l'ordre d'établir à Lunenburg, ce qui provoqua des troubles, des émeutes et des désertions parmi eux. Contre les Acadiens, il émit une proclamation ordonnant à tous les Acadiens de prêter serment d'allégeance au roi d'Angleterre, à défaut de quoi, ils seraient traités comme des criminels surtout s'ils étaient pris les armes à la main. Or, 3 ans plus tôt, le 12 avril 1751, le marquis de La Jonquière, gouverneur du Canada, avait lancé l'ordre à tous les réfugiés acadiens qui se trouvaient à l'ouest de la Rivière Sainte-Marguerite de prêter serment de fidélité au roi de France et de s'engager dans la milice canadienne, sous peine d'être considérés comme des rebelles. Les Acadiens étaient vraiment pris entre le marteau et l'enclume.

Résumé de l'action: Vers le 15 octobre, les Indiens apprirent que M. How, Commissionnaire des troupes anglaises, se promenait souvent sur la berge de la rivière en discutant avec des officiers ou des missionnaires anglais. Il parlait aussi, à travers la rivière, aux habitants acadiens-

¹François-Xavier de Saint-Ours, officier dans les troupes de la Marine, né à Montréal le 12 décembre 1717, tué à la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759.

²Charles Lawrence (1709-1760) : Parent avec les Montagu il jouissait de la protection du comte de Halifax. Officier, gouverneur de la Nouvelle-Écosse à Halifax en juillet 1756. Capitaine, il fut blessé en 1745 lors de la terrible défaite anglaise de Fontenoy alors qu'il combattait avec le 54^e Régiment. Lawrence aida à préparer les forces anglaises en vue des opérations contre Québec en 1759. Lawrence montra une cruauté condamnable envers les Acadiens (Nettoyage ethnique). Il mourut dans son lit à Halifax le 19 octobre 1760.

français à qui il faisait de nombreuses promesses en les invitant en français à abandonner le camp de leurs compatriotes français et à retourner chez eux pour prêter serment d'allégeance à l'Angleterre. Les Indiens Micmac et quelques Acadiens décidèrent alors de lui tendre une embuscade. Ils se retranchèrent une nuit, derrière la digue qui s'étendait le long de la berge; et, à 08h00 du matin, Étienne Bâtard, Indien Micmac¹, apporta un drapeau blanc le long de la berge près de l'endroit où avait été tendue l'embuscade. Mr How apparut lui-aussi avec un drapeau sur la berge opposée, l'Indien lui posa plusieurs questions puis agita son drapeau pour donner le signal aux embusqués qui ouvrirent le feu et le tuèrent. Lawrence, qui commandait le fort auquel il avait donné son nom, envoya alors un petit détachement pour aller chercher le corps de How. Les Acadiens et les Indiens ouvrirent à nouveau le feu. Alors Lawrence envoya un fort détachement de 100 Réguliers métropolitains, qui traversa la rivière et s'avança jusqu'à l'Isle-La-Vallière. Mais Monsieur de Saint-Ours sonna l'alarme et fit aussi avancer des troupes *réglées*. Les Anglais repassèrent alors la rivière frontalière et retournèrent dans leur fort sans tirer un seul coup de feu.

Pertes ♦quelques tués anglais dont How.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cet accrochage ne contribua pas à détendre l'atmosphère sur la frontière car l'Angleterre était forcée de maintenir des troupes pour tenir l'Acadie, ce qui délestait d'autant les autres théâtres d'opérations militaires.

SOURCES ET LECTURES ♦Leslie, F. Hannon, *Forts of Canada, The Conflicts, Sieges, and Battles that Forged a Great Nation*, McLelland & Stewart Ltd, Toronto, 1969. ♦Bona ARSENAULT, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin*, Lemeac, Montréal, 1978. ♦M. Barry, "A just and disinterested man", *The Nova Scotia career of Paul Mascarene*, Kingston, Ont., 1976. ♦John Clarence Webster, *Memorial on behalf of the Sieur de Boishebert, Captain, Chevalier de Saint Louis, former Commandant in Acadia*, Tribune Press, Sackville, 1942.



¹Appelé aussi [non sans ironie] *Père-la-Corne*.

Srirangam. *Attaque de*

Date de l'action : 3 janvier 1753.

Localisation : ou Séringham; île fluviale du Carnate indien, formée par la Kavari¹ et la Coleron ou Kolrun. Coordonnées géographiques: 10° 50' de latitude Nord, et 78° 41' de longitude Est².

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. Rivalités coloniales et économiques dans les Indes.

Contexte : La campagne de 1753 s'ouvrit le 3 janvier par une attaque surprise de Dalton sur Srirangam. Cette île était tenue par les Français, les Mysoriens et les Mahrattes.

Chefs en présence ♦le colonel Dalton commandait les troupes anglo-indiennes.

Effectifs engagés la **garnison française** de l'île : 100 soldats français; les effectifs mysoriens et mahrattes sont inconnus. ♦**Anglais** : 2500 hommes dont 700 Européens.

Stratégie ou tactique : Attaque surprise de nuit. Trichinopoly se situe sur l'autre rive de la Coleron. Cette rivière est le bras principal d'un autre cours d'eau appelé la Kavari qui prend sa source dans les montagnes à 50 km de Mangalore sur la côte de Malabar, traverse le royaume de Mysore, puis 600 km plus loin atteint Trichinopoly. Sept kilomètres au Nord-Ouest de cette ville, la Kavari se divise en deux bras. Celui du Nord s'appelle la Coleron; l'autre la Kavari. À trente kilomètres de Trichinopoly, le cours d'eau commence à se subdiviser en plusieurs branches qui, toutes, traversent le royaume de Tanjore et déterminent la grande fertilité de ce pays. Sur plusieurs kilomètres après la séparation, les rives de la Coleron et de la Kavari ne sont qu'à quelques centaines de mètres l'une de l'autre, et, à Coiladdy³, les deux cours d'eau s'approchent très près l'un de l'autre, à se toucher. La longue île ainsi formée s'appelle l'île de Srirangam, célèbre à travers tout l'Indoustan pour la grande pagode qui lui a donné son nom. Ce temple est situé à 1.500 mètres de l'extrémité Ouest de l'île, à peu de distance de la rive de la Coleron. Il est composé de sept carrés concentriques dont les murs mesurent 8 m de haut et 1,20 m d'épaisseur. Ces murailles sont à 100 m l'une de l'autre, et chacune est percée de quatre grandes portes surmontées d'une haute tour, et placées au milieu de chaque façade, face aux quatre points cardinaux. La muraille extérieure fait 6 km de périmètre, et sa porte Sud s'ornementait de piliers, dont plusieurs sont des monolithes de 10 mètres de long et de 1,50 m de diamètre. Ceux qui forment la toiture sont encore plus impressionnants. Au centre se trouve le saint des saints, les chapelles. À 1500 mètres environ à l'Est de Srirangam, et plus près de la Kavari que de la Coleron, se dresse une autre grande pagode appelée Jumbakistna: mais elle n'a qu'une seule enceinte. L'extrême vénération dont fait l'objet

¹Aujourd'hui appelée Cauvery.

²Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

³Un fort situé à 25 km de Trichinopoly.

Srirangam provient de la croyance qu'elle contient l'image identique à celle du dieu Vishnou qui était jadis vénérée par le dieu Brama. Les pèlerins de toute la péninsule viennent ici recevoir l'absolution, et aucun ne vient, bien entendu, sans une offrande en argent. Une grande part des revenus de l'île est destinée à l'entretien des Bramines qui habitent la pagode, avec leur famille; ce qui forme une immense multitude parasite de 40.000 personnes qui vivent, sans travailler le moins, des superstitions des pauvres. Ici, comme dans toutes les grandes pagodes des Indes, les Bramines se trouvent dans une dépendance complète qui satisfait tous leurs besoins. Ils se gardent donc au plus haut point de quitter le silence de ce refuge des dieux pour se soucier de politique. Mais¹ ils allaient se trouver mêlés bien malgré eux aux rivalités franco-anglaises.

En 1751, un bataillon anglais prit possession de Pitchandah, une pagode fortifiée située sur la rive Nord de la Coleron, à 1500 m à l'Est de Srirangam: le reste de l'armée anglaise bivouaqua le long de la rivière près de la pagode. Le camp n'était accessible que par une route en remblai entourée de rizières inondées à cette saison, et donc inaccessible à la Cavalerie. Mais l'armée anglaise avait rapidement manqué de vivres qui ne pouvaient être apportés que de la rive opposée protégée par les canons du fort. Or, il était à craindre que les Français n'envoient une troupe s'emparer de la pagode fortifiée, auquel cas la situation des Anglais serait devenue critique. Le commandement anglais donna donc l'ordre de retraite. La Coleron est sujette à de brusques sautes de débit causées par les précipitations tombées sur la Côte lointaine de Malabar². En quelques heures, les gués deviennent infranchissables. Or, à cette époque, le débit était puissant. Les munitions de guerre et de bouche furent transportées avant le jour dans deux grands bateaux plats. Puis, les troupes anglaises suivirent sans bruit avec l'artillerie. En fait, les Français ne se rendirent compte de la retraite anglaise que lorsque le dernier bateau s'engagea dans le fleuve, chargé de troupes et de quatre pièces d'artillerie. Les Français commencèrent alors à canonner et les Anglais abandonnèrent leur bateau pour se réfugier dans une pagode de Srirangam, non sans réticence de la part des Bramines soucieux de garder leur quiétude opulente. De ce fait, l'enceinte centrale leur fut refusée afin que leur simple présence ne pollue pas les grasses idoles dorées. Il était évident que cette pagode aurait pu résister à toute l'armée française locale, mais l'esprit de retraite faisant encore loi, les Anglais reprirent leur retraite deux jours après jusqu'à Trichinopoly.

Résumé de l'action : L'attaque de nuit créa bien entendu une grande confusion. Les cavaliers mahrattes chargèrent les Anglais à plusieurs reprises et transformèrent leur désordre en déroute. Ce fut la fuite éperdue dans la nuit. Dalton abandonna les corps d'une centaine d'Anglais et de 300 Indiens sur le terrain pour retraiter au plus vite vers Trichinopoly.

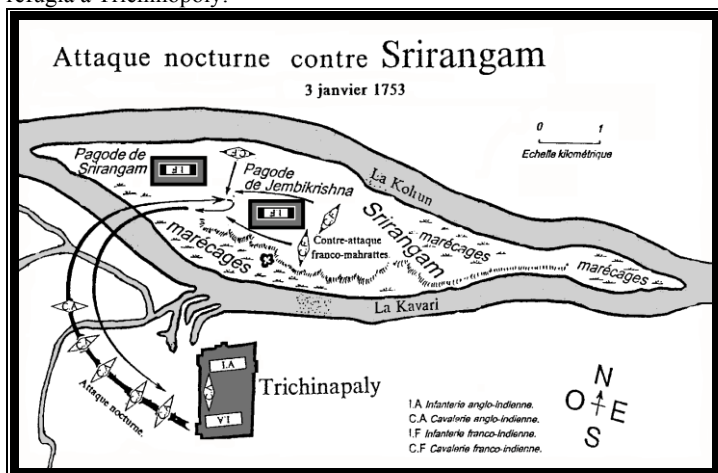
¹En cette année 1753.

²Sur la côte occidentale de l'Inde.

La garnison de Srirangam comprenait 100 Français.

Pertes ♦Anglais : 400 tués dont 100 Anglais et 300 Indiens. ♦pertes franco-indiennes inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'armée anglo-indienne se réfugia à Trichinopoly.



SOURCES ET LECTURES ♦Edward Thornton, *The History of the British Empire in India*, Wm.H.Allen & Co. London 1859. ♦Auguste Toussaint, *History of Mauritius*, traduit du français par W. E. F. Ward, Macmillan, Londres, 1977. ♦The Carnatic. *Illustrating the Carnatic Wars 1740 to 1763*, Lokanandini Press, Triplicane, Madras, 1920. ♦*A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761. Collection privée.



Srirangam. *Attaque de l'île de*

Date de l'action : 21 mai 1753.

Localisation : île située au Nord de Trichinopoly; Carnate indien. Dans cette île se trouvait une garnison de 300 Français qui aidaient à assiéger Trichinopoly. Coordonnées géographiques: 10° 50' de latitude Nord, et 78° 41' de longitude Est¹.

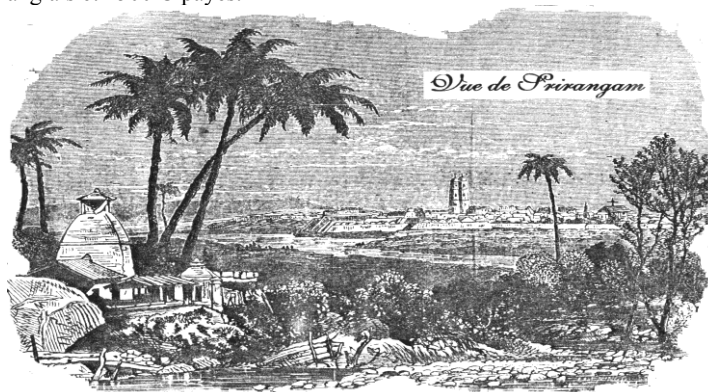
Conflit : Paix officielle entre la France et l'Angleterre.

Contexte: En dépit de la paix officielle, les rivalités coloniales faisaient rage dans les Indes².

Chefs en présence ♦Astruc commandait la **garnison française**.

♦**Anglais** : le major Stinger Lawrence dirigeait l'attaque

Effectifs engagés ♦300 soldats français et 500 Cipayes. ♦650 soldats anglais et 1500 Cipayes.



Stratégie ou tactique : L'attaque dura vingt heures et fut constituée de tirs de harcèlement et d'un violent assaut fort acharné, mais les Anglais furent finalement repoussés.

Résumé de l'action : Le 1^{er} mai 1753, Lawrence laissa 150 Anglais et 500 Cipayes [Capitaine Chase] à Tiravidi, et marcha avec 650 Anglais et 1500 Cipayes pour se joindre à la garnison assiégée de Trichinopoly. Aussitôt informé, Dupleix envoya 200 Français et 500 Cipayes pour se joindre à la garnison de Srirangam qui comprenait jusque-là 100 Français. Astruc prit le commandement de cette garnison. Maissin resta au camp retranché français de la Panar avec 160 Français et 1500 Cipayes. Le 10 mai, le major Lawrence passa dans l'île de Srirangam. Les Français "pilonnèrent" son camp. La Cavalerie du Nabab, mécontente d'un retard de solde, refusa de participer au combat. Le bataillon de Cipayes continua sans eux, sortit à 03h00 du matin en trois divisions et arriva à 06h00 à Mouta Chellinour, un village situé à 6 km à l'Ouest de la ville, non loin

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Les princes locaux se livraient à une guerre sans merci, utilisant comme mercenaires les armées françaises ou anglaises de Madras et de Pondichéry, respectivement.

de la tête de l'île. Un détachement de Cavalerie et d'Infanterie, rangé de l'autre côté, semblait décidé à empêcher le passage, mais il fut dispersé assez rapidement par l'avant-garde, et, tandis que la seconde division effectuait le franchissement, le détachement retraits vers la pagode d'où les Mysoriens chargèrent dès qu'ils se rendirent compte de l'attaque anglaise. Les Mysoriens firent une charge résolue sur le Corps de Cipayes, mais ces derniers, apercevant trois pelotons d'Européens arrivant à leur rescousse, tinrent le terrain et réussirent à force de salves successives à repousser la Cavalerie qui retraits vers la pagode. Ainsi la pagode se retrouvait sous le feu de toute l'artillerie anglaise: dix pièces d'artillerie, dont huit de campagne et deux de 18 livres, que le capitaine Dalton avait postées sur le bord de la rivière. À ce moment, Monsieur Astruc monta en ligne avec les troupes françaises et les Cipayes qui se retranchèrent derrière un cours d'eau et postèrent leurs quatre pièces d'artillerie sur une éminence d'où ils pilonnèrent violemment les Anglais. Ces derniers se dissimulèrent alors derrière une digue, et l'artillerie seule continua le combat jusqu'à midi sous forme de bombardement intensif. À cette heure, un détachement de Franco-cipayes accompagnés de quelques Topasses, s'empara d'une bâtisse fortifiée, à gauche de la ligne anglaise, d'où il commença à fusiller les Anglais à bout portant. Une compagnie de Grenadiers anglais et de Suisses fut envoyée à l'assaut contre la bâtisse avec le capitaine Polier à sa tête. Elle réussit à déloger les Cipayes. Après quoi les Anglais poursuivirent les Cipayes jusqu'au cours d'eau où les troupes françaises étaient dissimulées. Ces dernières se démasquèrent et l'attaque anglaise reflua en désordre, poursuivie par les Français qui s'emparèrent de la bâtisse que les Cipayes français venaient de perdre. L'attaque française se poursuivit avec une telle vivacité que les Anglais durent franchir le cours d'eau, abandonner l'île de Srirangam et retraits vers Trichinopoly, où ils arrivèrent à 22 heures après 20 heures de combats acharnés, de marches et de contre-marches.

Pertes ♦Anglais : inconnues. **♦Français :** inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Lawrence se retira vers *Fa-kir's Tope* à 6 km au Sud de Trichinopoly.

SOURCES & LECTURES ♦The Carnatic. *Illustrating the Carnatic Wars 1740 to 1763*, Lokanandini Press, Triplicane, Madras, 1920. ♦*A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761. ♦*German politicks* [sic], or, *The modern system examined and refuted, wherein the natural strength of Germany and France are compared, the nature of the ballance* [sic] *of power explained and our inability to maintain, in our present circumstances, a war on the continent is demonstrated*, Jacob Robinson, Londres, 1744.



Tanjore. *Siège de*

Date de l'action : 7 novembre - 31 décembre 1749.

Localisation : Tanjour, Tanjur; aujourd'hui Thanjavur, Carnate indien. Coordonnées géographiques: 10° 48' de latitude Nord, et 79° 09' de longitude Est¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix. La Paix d'Aix-la-Chapelle venait d'être signée en 1748. Mais les conflits d'influences, par l'intermédiaire de potentats locaux, subsistaient dans les Indes.

Contexte : Dans le "royaume" de Tanjore, le souverain Shahoji avait été déposé par le gouverneur français Dumas après plusieurs années d'abus. Suivant un processus universellement suivi qui allait faire de lui un colonisé, Shahoji alla sans hésiter voir les Anglais de la *British East India Company* afin de leur demander de l'aide pour reconquérir son trône. Il offrit aux Anglais de payer les dépenses militaires, et, en prime, de leur donner la forteresse et le territoire de Devicota comme prix de leur aide. Voulant *avant tout* récupérer le prix de sa collaboration, la *Company* lui donna immédiatement une armée de 2000 hommes dont 500 soldats européens. Cette troupe marcha sur Devicota en mars 1749, mais ne réussit pas à prendre la forteresse. Une autre expédition, menée par le major Stringer Lawrence², réussit. La ville n'était pas défendue par les Français et le récit de cette action militaire n'a donc pas sa place dans ces pages. Les Anglais prirent donc possession de Devicota, mais, au lieu de rétablir comme promis Shahoji sur son trône... ils lui offrirent une petite pension s'il acceptait de rentrer dans le rang et de ne plus réclamer quoi que ce fût; à prendre ou à laisser. Plus tard, la Compagnie anglaise "devait payer cher ce précédent ignominieux ainsi que cette piètre acquisition si ignoblement gagnée!"³.

Chefs en présence ♦**Franco-indiens** : colonel Duquesne; Chanda-Sahib⁴. ♦**Anglo-indiens**: le Rajah Partab Singh.

Effectifs engagés ♦**Franco-indiens** : 800 Européens et 300 Africains. L'armée de Chanda-Sahib comptait 30 ou 40 000 hommes.

Stratégie ou tactique : Le Rajah Partab Singh laissait sciemment traîner les négociations afin de donner le temps à Nasir Jung, ami des Anglais, de lever une armée et d'aller écraser son neveu et rival Chanda-Sahib, pro-français.

Résumé de l'action : Le 7 novembre 1749, l'armée franco-indienne⁵ arriva devant Tanjore et somma immédiatement le Rajah Partab Singh de livrer la ville. Ce dernier voulut gagner du temps. Il avait avec lui un contingent d'artilleurs anglais. Duquesne poussait Chanda-Sahib à atta-

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²800 Européens et 1500 Cipayes.

³Écrivit l'historien anglais Fortescue.

⁴Comme précisé ailleurs, Chanda Shahib était le Nabab du Carnate entre 1749 et 1752. Son vrai nom était Husayn Dost Khan. Il était le gendre de l'ancien nabab du Carnate Dost Ali Khan sous lequel il avait travaillé comme Douan.

⁵Commandée par Duquesne; 800 Français, 300 Africains et un train d'artillerie.

quer sans perdre de temps mais ce dernier préférait négocier et demanda à Duquesne de s'abstenir de toute hostilité contre la ville. Les négociations durèrent... 6 semaines! Pendant ce temps, Trichinopoly, but essentiel de cette campagne, était bien sûr renforcé par Mohamed-Ali; et Nazir Jung risquait de mettre en péril les lignes de communication logistique des Français et des Indiens. Voyant le danger pour les intérêts français, Dupleix envoya à Duquesne l'ordre d'attaquer immédiatement la ville de Tanjore. Le 26 décembre, il attaqua. Trois redoutes avant-postes furent prises d'assaut par les Français à 500 mètres des murailles. Trois jours plus tard, comme les négociations traînaient en longueur, les Français prirent d'assaut l'une des portes de la ville. Enfin intimidé, le Rajah accepta, le 31, de signer un traité stipulant qu'il allait payer à Muzaffar Jung et à Chanda-Sahib 7 millions de roupies, rembourser un loyer annuel de 7000 roupies à la Compagnie Française des Indes Orientales, ajouter 81 villages au territoire français de Karikal, et payer 200 000 roupies aux troupes françaises pour leur entretien.

Pertes ♦ inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Malgré la paix officielle en Europe, Dupleix gagnait de l'influence dans cette partie du monde.

SOURCES ET LECTURES ♦ George Bruce Malleson, *Dupleix, and the struggle for India by the European nations*, Clarendon Press, Oxford, 1911.
 ♦ Eugène Guénin, *Dupleix d'après des documents inédits, tirés des archives publiques ou privées de France et d'Angleterre*, Hachette et Cie, Paris, 1908.
 ♦ *A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761.



Termonde. *Siège de*

Autre nom : Dendermonde en flamand.

Date de l'action : 5 - 13 août 1745.

Localisation : Belgique actuelle. Coordonnées géographiques: 51° 02' de latitude Nord, et 04° 07' de longitude Est.

Contexte : Marie-Thérèse¹ venait de succéder à son père, Charles VI, en vertu de la *Pragmatique Sanction*. Mais aussitôt, les rois de Prusse, d'Espagne, et l'Électeur de Bavière déclarèrent la guerre à Marie-Thérèse. Le roi de France, Louis XV décida de profiter de la faiblesse apparente de Marie-Thérèse pour s'emparer de la Flandre et du Hainaut qui lui appartenaient. L'armée des Alliés, que les Français avaient à combattre en ces provinces, comptait 60 000 hommes sous la conduite du duc de Cumberland, second fils du roi d'Angleterre. Louis XV assiégea d'abord Tournai qui fut prise grâce à la victoire de Fontenoy sur les Anglais. Puis furent prises *Menin*, *Ypres*, *Furnes* et *Audenarde*. Pour rendre la situation des Anglo-alliés plus difficile, donc, Louis XV entreprit le siège de *Termonde*, qui fut conduit par le duc d'Harcourt, lieutenant-général et capitaine des Gardes. Les Alliés tentèrent d'y jeter des secours, mais un de leurs détachements, qui remontait l'Escaut sur des *bélandres*², fut attaqué par les Français et, en partie, fait prisonnier.

Chefs en présence ♦**Français** : le duc d'Harcourt³. ♦**Anglo-alliés** : le gouverneur était Barthélémy-Joseph Jaerens, baron d'Heetvelde, d'une grande famille flamande des Pays-Bas.

Effectifs engagés ♦**Français** : Le Corps de siège comprenait 20 compagnies de Grenadiers et 400 Dragons. ♦**Anglo-alliés** : la garnison était autrichienne, hollandaise et anglaise : 900 hommes.

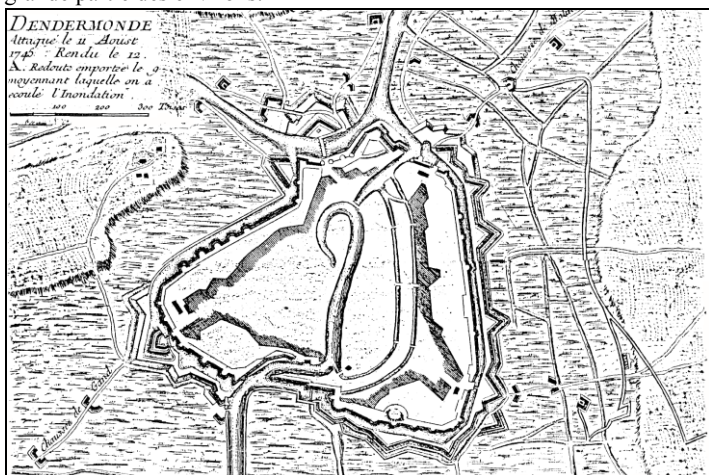
Stratégie ou tactique : Tout fut mis en œuvre, de la mine au bombardement de brèche. La gauche française s'étendit jusqu'à *Baasrode* [sur l'Escaut]; le centre occupa *Lebbeke*, où le duc d'Harcourt qui commandait le siège établit son PC. La droite française resta aux environs de *Wieze*. Les Carabiniers se postèrent près d'Appels, entre l'Escaut et la Dendre.

¹Marie-Thérèse d'Autriche, née à Vienne [1717-1780], impératrice de 1740 à 1780, reine de Hongrie de 1741 à 1780, reine de Bohême de 1743 à 1780. Elle était la fille de l'Empereur du Saint-Empire romain germanique Charles VI. Elle épousa François II, duc de Lorraine, qu'elle fit élire empereur en 1745, et dont elle eut notamment Joseph II, Léopold II et Marie-Antoinette [qui deviendra l'épouse de Louis XVI et donc reine de France, puis mourra sous la guillotine]. Cette Guerre de Succession d'Autriche lui coûta la Silésie qu'elle essaiera vainement de récupérer pendant la Guerre de Sept-ans [1756-1763]. La paix revenue, elle déploya de grandes qualités de chef d'État, pratiquant le *despotisme éclairé* [biog. Petit Larousse].

²Des bateaux à fond plat.

³François d'Harcourt, maréchal de France, fils d'Henri d'Harcourt, naquit le 6 novembre 1689. Il investit Termonde (Dendermonde) le 7 août, s'empara, le 8, des maisons à portée de la redoute la plus avancée, sur la chaussée de Malines, attaqua le 9, cette redoute, l'emporta, et y fit 1 300 soldats prisonniers de guerre : Dendermonde capitula le 12, et l'un des articles de la capitulation porta que la garnison ne ferait aucune sorte de service militaire pendant 18 mois. On trouva dans la place 50 milliers de plomb, 70 milliers de poudre, 20 000 bombes et boulets, 8 mortiers en fer et 40 pièces de canon. Employé à la même armée (lettres du 1er mai 1746), le duc d'Harcourt combattit celle des alliés à Raucoux, le 11 octobre. Il fut fait maréchal de France. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 10 juillet 1750, à l'âge de 61 ans.

Deux pontons, jetés sur l'Escaut à Baasrode, livrèrent passage à 1000 fantassins et à quatre régiments de Dragons¹ qui furent échelonnés de l'autre côté de la rivière. Les Grassins² d'un côté et les Dragons de l'autre avaient pour fonction de s'opposer à tout renfort anglais en bateaux plats [bélandres] en provenance d'Anvers. Le Corps du duc de Chevreuse devait surveiller l'approche des Alliés. Quelques détachements français occupèrent aussi la Durme, jusqu'au Bac près de Lokeren. La ville de Termonde était ainsi complètement cernée, privée de tout moyen de secours extérieurs. De leurs côtés, les Anglo-alliés avaient inondé une grande partie des environs.



Attaque du 11 août avec les inondations artificielles provoquées par les assiégés afin d'arrêter la progression des assauts et des tranchées ennemies. Archives municipales de Termonde. **Résumé de l'action** : Le 5 août, 10 jours après l'entrée de Louis XV à Gand, un Corps se détacha de l'armée française campée à Alost, et s'approcha de Termonde. Quelques bélandres chargées de troupes anglaises, hanovriennes et hollandaises vinrent au secours de la ville, mais elles furent arrêtées par les Français qui engagèrent le combat depuis les rives. Dans ce combat, 60 *Grassins* français furent tués ou blessés; les Anglo-alliés perdirent un nombre égal de combattants. Le samedi 7 août, l'armée française passa la Dendre et acheva l'investissement de la ville. Le 8, le duc d'Harcourt vint reconnaître la place. Chaque bataillon reçut l'ordre de confectionner 500 fascines, 24 gabions et 40 claies par jour. Dans la nuit du 8 au 9 août, les combats commencèrent. Les Français établirent sur le bord de l'inondation une batterie de 4 canons et s'emparèrent de la route de *Vlassenbroek*, sur la chaussée de Malines. Immédiatement, ils commencèrent à couper

¹Cavaliers polyvalents pouvant combattre comme fantassins.

²*Troupes Légères* amalgamées, à pied et à cheval.

la digue à droite de la chaussée, afin de saigner l'inondation qui baissa rapidement à 1 mètre de hauteur. Les Anglo-alliés ne restaient pas inactifs. Dès l'aube, ils dirigèrent un feu nourri sur la redoute envahie par les Français; sans résultat. La nuit suivante, une nouvelle saignée pratiquée dans la digue fit encore descendre l'inondation de 35 cm, et la chaussée de Malines fut complètement dégagée. Profitant de la baisse des eaux, les Français établirent de nouvelles batteries. Les échanges d'artillerie étaient permanents. Les Français ouvrirent aussi la tranchée à droite de la chaussée de Bruxelles et commencèrent une nouvelle parallèle un peu en avant de l'inondation artificielle qui avait été *saignée* peu auparavant. Ils installèrent d'autres batteries à proximité de la ville et un bombardement intense commença. Les maisons allaient rapidement être réduites en cendres. Le Gouverneur accepta donc, à la demande des bourgeois, de hisser le drapeau blanc parlementaire. La capitulation fut signée le lendemain [13 août].

Pertes ♦Français : inconnues. **♦Anglo-alliés :** Les Français saisirent dans la ville 40 pièces de canon dont 32 de fonte; 8 mortiers ou pierriers; 20 000 boulets; 50 milliers de plomb et 60 milliers de poudre². La garnison alliée ne fut autorisée à sortir que 6 pièces de canon.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : La place fut confiée au gouverneur français de Vaux, colonel du Régiment d'Angoumois.

SOURCES ET LECTURES ♦Henri Pichat, *La Campagne du Maréchal de Saxe dans les Flandres de Fontenoy (Mai 1745) à la prise de Bruxelles (février 1746)*, Suivie d'une correspondance inédite de Maurice de Saxe pendant cette campagne, publié par Henry Pichat, Paris, 1909. ♦Chevalier de Malbez, *Campagne de Mr. le Maréchal de Noailles en l'année MDCCXLIII*. Journal du Chevalier de Malbez publié avec des notes et un plan de la bataille de Dettingen, J. du Teil, Paris, 1892. ♦Mauvillon, d'après le P. Lelong, *Histoire de la dernière guerre de Bohême, où l'on trouve : 1- la carte des environs de Czaslau, avec le plan de la bataille qui y fut donnée entre les Autrichiens et les Prussiens ; 2 - le plan de la ville et du siège de Prague ; 3 - celui de la ville d'Égra et de ses environs, avec le plan du blocus formé par les troupes de la reine d'Hongrie ; 4 - le plan de la bataille de Dettingen, entre l'armée des Français, commandée par le maréchal de Noailles, et celle des alliés, commandée par le roi d'Angleterre*, P. Lencolume, Francfort, 1745. 2 vol.



¹La garnison anglo-alliée put sortir avec les Honneurs de la Guerre en s'engageant à ne reprendre les armes contre la France qu'à partir du 1^{er} janvier 1747.

²Un *millier* équivalait à un poids de 1.000 livres, soit 500 kg de poudre. La poudrière contenait donc 30 tonnes de poudre ou une centaine de barils.

Tiravidi. *Siège de*

Autres noms : Trivady; Tiravadi.

Date de l'action : 3 mai 1753.

Localisation : Carnate indien. Ville située à 30 km de la rive du Golfe du Bengale, et à 40 km au S.-O. de Pondichéry¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748].

Contexte : Apprenant que Lawrence n'avait laissé qu'une garnison réduite à Tiravidi², Dupleix envoya un message à Maissin afin qu'il essaie de prendre le fort.

Chefs en présence ♦ Le capitaine Jacques Maissin dirigeait l'attaque française.

♦ **Anglais**: capitaine Chase.

Effectifs engagés ♦ **Garnison** : 650 hommes dont 150 Anglais.

Stratégie ou tactique ♦ Assauts simples; sorties et contre-attaque.

Résumé de l'action : Le 3 mai, Maissin vint investir la place. Un premier assaut direct et à la baïonnette échoua. Quelques jours plus tard, un deuxième assaut n'eut pas plus de succès, mais les Anglais eurent la mauvaise idée de faire une sortie avec 360 hommes dont 60 Européens. Ils furent aussitôt contre-attaqués et taillés en pièces jusqu'au dernier. Devant cet échec, le reste de la garnison capitula.

Pertes ♦ lourdes du côté anglais.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette victoire pour les Français entraîna la capture de Chilambrun [ou Chillumbrum] et l'entrée en campagne de Mortiz Ali³ pour recouvrer les places fortes du Carnate.

SOURCES ET LECTURES ♦ *A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761. ♦ *A Letter from a gentleman in London to his friend in the country, concerning the treaty at Aix-la-Chapelle, concluded on the 8th of October, 1748*, W. Webb, Londres, 1748. ♦ *The Carnatic. Illustrating the Carnatic Wars 1740 to 1763*, Lokanandini Press, Triplicane, Madras 1920



¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²650 hommes dont 150 Anglais

³Le nabab nommé par Dupleix.

Toulon. *Bataille navale de*

Date de l'action: 11 février 1744.

Localisation: Côte française de la Méditerranée; 43°07'Nord, 05°56'Est.

Conflit: Guerre de Succession d'Autriche, 1740-1748. Le prolongement de cette guerre en Amérique s'appela *Guerre du Roi Georges*, du nom de Georges I^{er}, électeur de Hanovre, qui avait succédé en 1714 à la reine Anne sur le trône d'Angleterre. Les Anglais donnaient aussi à l'ouverture de cette guerre le nom de "*Guerre de l'Oreille à Jenkins*", car un officier contrebandier anglais nommé Jenkins avait eu une oreille coupée par un garde-côte espagnol dans les Caraïbes. Le Parlement anglais s'était servi de ce prétexte pour déclarer la guerre à l'Espagne afin de se faire prolonger le monopole de la traite des esclaves à destination de l'Empire espagnol.

Contexte: À la mort, le 20 octobre 1740, de l'empereur Charles VI, souverain du *Saint-Empire romain germanique* et chef de la *Maison des Habsbourg*, sa fille Marie-Thérèse, lui succéda dans les États héréditaires autrichiens en vertu de la *Pragmatique Sanction*. Mais le nouveau roi de Prusse, Frédéric II, revendiqua aussitôt la province de Silésie qu'il fit envahir par ses troupes. En 1741, une coalition se forma pour démembrer l'Autriche, et surtout pour soutenir la candidature de *Charles-Albert*, électeur de Bavière et Grand Maître de l'Ordre teutonique, à la couronne impériale du Saint-Empire romain germanique: la France,¹ le roi de Prusse, les Électeurs² de Saxe et de Bavière [15.000 soldats], le roi d'Espagne³ et le roi de Sardaigne. Donc 205.000 hommes, sans compter la Prusse. Par la suite, la Prusse, la Sardaigne et la Bavière abandonnèrent la coalition. En 1743, l'Angleterre, qui craignait que l'hégémonie de la France en Europe ne menaçât son commerce et son empire colonial, vit dans cette guerre une occasion d'affaiblir son ennemi héréditaire. Le roi d'Angleterre prit donc ouvertement parti pour l'Autriche et rassembla une coalition qui, jointe à sa propre armée de 64.000 soldats [y compris les Hanovriens] contrebalancerait la puissance de la France: la Hollande [30.000 soldats], la Russie.⁴ Donc un total immédiat de 216.000 soldats, sans compter l'Autriche.

Chefs en présence ♦ Amiral français de Court de La Bruyère; chef d'escadre Gabaret; contre-amiral d'Espagne Don José Navarro. ♦ Amiral anglais Rowley; Matthews; amiral Lestock.

Effectifs engagés ♦ *L'avant-garde française* était dirigée par Gabaret, chef d'Escadre. *Le Centre* par de Court de La Bruyère [Le TERRIBLE,⁵ 74 canons]; *l'arrière-garde* par le contre-amiral d'Espagne Don Navarro.⁵

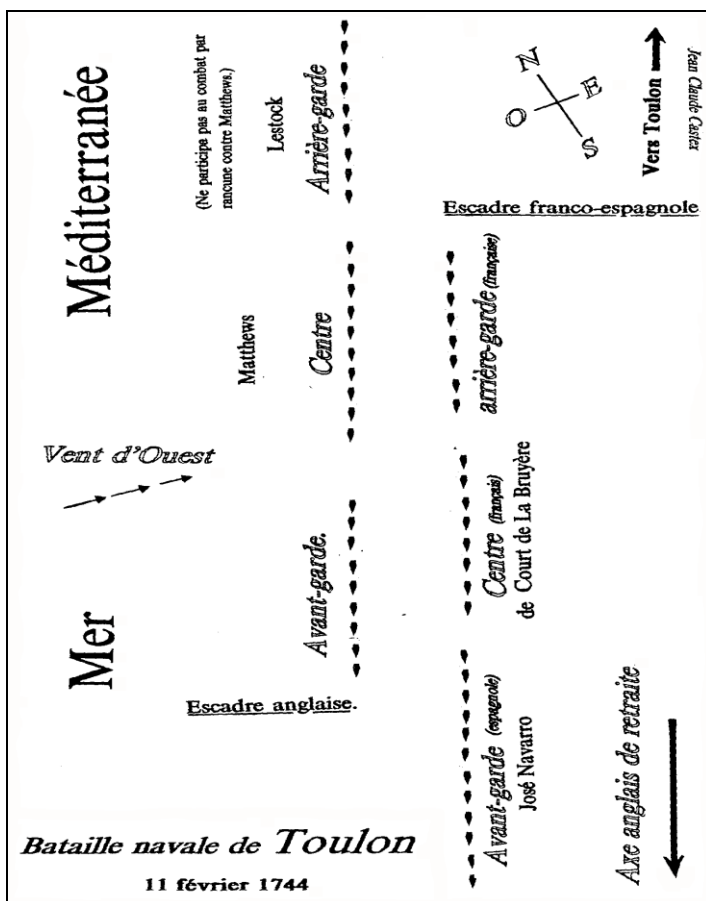
¹130.000 soldats.

²Les "Électeurs" du Saint Empire romain germanique étaient des princes séculiers [au nombre de quatre] ou des archevêques [au nombre de trois] qui avaient le privilège d'élire l'Empereur d'Allemagne.

³60.000 soldats.

⁴92.000 soldats, 30.000 miliciens et des possibilités sans limites.

⁵Le REAL FELIPE ou Le ROYAL PHILIPPE, 114 canons, dont le capitaine était Géraldine.



Au total, les Franco-espagnols totalisaient **28 vaisseaux avec 1.832 canons et 17.430 hommes** transportés par 28 vaisseaux. ♦L'avant-garde anglaise était commandée par l'amiral Rowley, dans Le BARFLEUR de 90 canons; Matthews menait le Centre [NAMUR, 90 canons]; l'amiral Lestock était à la tête de l'arrière-garde avec Le NEPTUNE de 90 canons; Le MARLBOROUGH, 90 canons; Le NORFOLK, 80; Le PRINCESS CAROLINE 80 canons, capitaine Osborne; Le BERWICK, 70 canons; Le RUSSELL, 80 canons... Au total 54 vaisseaux, **2.680 canons et 18.805 hommes dans 54 vaisseaux.**

Stratégie ou tactique : Tactiquement, deux lignes parallèles décalées [en tuyaux d'orgue]; canonnade seulement. Stratégiquement parlant, cette bataille débloqua le port de Toulon. L'amiral-théoricien Castex, dans ses "Théories stratégiques" commentait ainsi cette période: «Cette attitude offensive de notre part... ainsi que la guerre d'escadre menée en Méditerranée à la même époque (bataille de Toulon), eurent pour résultat

de fixer les Anglais à un point tel qu'ils n'entreprirent rien contre nos côtes pendant toute cette période. Ce ne fut que lorsque le prétendant [Charles-Édouard] eut été rejeté en Écosse et complètement battu [voir Culloden] que les escadres anglaises purent cesser leurs croisières d'interception de renforts et songer à d'autres entreprises.»¹

Résumé de l'action: Le 11 février 1744, 12 vaisseaux de guerre espagnols [don José Navarro] tentèrent de forcer le blocus anglais de Toulon [de l'amiral Matthews] en place depuis des semaines. Le vieux lieutenant-général français presque octogénaire, de Court de La Bruyère, commandant l'escadre de la Méditerranée, voulut prêter main-forte aux Espagnols. Les Franco-espagnols alignaient 28 vaisseaux de ligne, les Anglais, qui les attendaient de pied ferme, 54 de toutes tailles, et certains très gros. Ces derniers avaient aussi l'avantage du vent. Les deux files parallèles se mesurèrent au large du port de guerre. Tout commença mal pour les Anglais car Matthews manqua l'avant-garde [les Espagnols]. En fait, l'Avant-garde anglaise se trouva au niveau du Centre français et le Centre anglais se vit aux prises avec l'Arrière-Garde française. Quant à l'Arrière-Garde anglaise, commandée par l'amiral Lestock, elle resta parfaitement en ligne conformément aux ordres initiaux de l'amiral Matthews, et, comme ce dernier ne lui donna pas d'ordre contraire, elle ne participa pas du tout à la bataille. La cause profonde en était, semble-t-il, un violent conflit de personnalité entre les deux amiraux anglais. Le combat fit rage au canon, assez violent pour faire 800 tués et blessés dans chacune des deux escadres. La REALE [Le REAL FELIPE], énorme navire-amiral de Navarro [110 canons] repoussa un brûlot. Mais les Espagnols perdirent Le PODER, démâté, qui fut capturé par les Anglais auxquels de Court de La Bruyère le reprit avant la fin de la bataille. Finalement, les Anglais rompirent le combat et abandonnèrent le champ de bataille aux Français. Ils se dirigèrent vers les Baléares [Port-Mahon] et Gibraltar afin de réparer leurs avaries.

Pertes ♦**Anglais:** 800 tués et blessés, Le MARLBOROUGH et Le NAMUR furent sérieusement endommagés. ♦**Franco-espagnols:** 800 tués et blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le blocus de Toulon fut levé et l'escadre espagnole put quitter la France. L'amiral Matthews passa en cour martiale en Angleterre et fut condamné à être mis à la retraite avec quelques-uns de ses officiers. L'amiral Lestock qui pouvait se retrancher derrière l'obéissance aux ordres de son supérieur fut acquitté. Ce verdict irrita l'opinion anglaise.

¹«Théories stratégiques», amiral Castex Raoul, Société d'Édition géographique, maritime et coloniale, Paris, 1929. Ch.II, pp. 159-160.

²Ce dernier ne lui avait pas donné l'ordre de venir lui prêter main forte.

Sources et lectures: ♦A Just, Genuine, and Impartial History of the Memorable Sea-fight, in the Mediterranean: between the combined fleets of France and Spain, and the Royal Fleet of England, under the command of the two admirals Mathews and Lestock ... By an impartial hand, R. Walker, Londres, 1745. ♦An Account of what pass'd in the Engagement near Toulon, between His Majesty's Squadron under the command of Admiral Matthews, and the Combin'd Fleets of France and Spain, &c. Published by authority, Edward Owen, Londres, 1744. ♦Captain G's [il s'agit de John Gascoigne]. answer to a pamphlet entitled, Admiral Matthews' Remarks on the evidence given and the Proceedings had on his Trial, as far as it relates to his testimony therein mentioned. In a letter ... to the president of the late court-martial, etc. Publication in London, 1746. ♦A political conference betwixt Cardinal Tencin and the Devil, held the night before the late engagement between Admiral Matthews, and the combin'd squadrons of France and Spain off Toulon, Pierre Guérin de Tencin, cardinal, Publication à Londres, 1744. ♦The history of the Mediterranean fleet from 1741 to 1744, with the original letters, &c. that passed between the Admirals Matthews and Lestock. Also all the other tracts on that important affair, amiral Richard Admiral Lestock, Londres, J. Millan, 1745. ♦Vice-Adm-- l L-st-k [i.e. Vice-Admiral R. Lestock]'s account of the late Engagement near Toulon between His Majesty's fleet and the fleets of France and Spain ... Also, letters to and from Adm—l L—st—k [Lestock], relating thereto since his arrival in England, in The history of the Mediterranean fleet from 1741 to 1744 etc. Londres, 1745.



Tournai. *Siège de*

Date de l'action : 19 avril - 19 juin 1745.

Localisation : Ville belge située à 30 km à l'est de Lille, par 50°36' de Latitude Nord et 03°23' de Longitude Est. [Voir la carte toponymique des Flandres située au chapitre sur le Siège d'Ostende, du 10 au 23 août 1745.

Contexte : La poursuite de la guerre détermina le roi Louis XV de France à diriger les opérations de l'armée française vers les Pays-Bas autrichiens. Louis XV voulait continuer en Flandre les conquêtes interrompues l'année précédente par son incursion en Lorraine et par sa maladie. Le maréchal de Saxe, atteint d'hydropisie, paraissait hors d'état de faire la guerre. Mais Louis XV voulait que le dauphin fasse ses premières armes à l'école de ce grand stratège, aussi, à contre-cœur, le maréchal de Saxe entra-t-il en campagne.

Chefs en présence ♦Anglo-alliés : le baron d'Orth commandait la garnison alliée. ♦le maréchal Maurice de Saxe¹ l'armée française.

Effectifs engagés ♦Garnison : 11 bataillons d'Infanterie et un régiment de Cavalerie.

Stratégie ou tactique : Tournai était une place-forte qui gardait la frontière des Pays-Bas autrichiens. Sa prise ouvrit la porte du Nord. Le 19 avril, après avoir habilement combiné un plan de campagne et laissé croire aux coalisés qu'il menaçait Mons, le maréchal français quitta Maubeuge avec son armée pour aller brusquement investir Tournai par la rive gauche de l'Escaut.

Résumé de l'action : Les États de Hollande avaient réuni sous le commandement du jeune duc de Cumberland² une armée de 55.000 hommes formée de 20 bataillons d'Infanterie anglaise avec 26 escadrons de Cavalerie, de 5 bataillons d'Infanterie hanovrienne avec 16 escadrons de Cavalerie, de 40 bataillons hollandais avec 26 escadrons et de 8 escadrons autrichiens. Cette Armée alliée de Secours arriva le 5 mai à 50 km de Tournai, entre Cambron et Lens, dans l'intention de livrer bataille aux Français et de leur faire lever le siège.

Le siège fut donc ralenti durant le déroulement de la bataille de Fontenoy, qui mit aux prises l'Armée française de Couverture et l'Armée de Secours anglo-hollandaise du duc de Cumberland. Maurice de Saxe informa le roi de France qu'il allait être attaqué. Louis XV, qui tenait à montrer au dauphin ce qu'était une bataille afin de l'endurcir, accourut aussitôt de Versailles à Pont-à-Chin, avec l'enfant royal, le maréchal de Noailles, ses courtisans et sa Maison qui tenaient aussi à assister au

¹Maurice de Saxe naquit le 28 octobre 1696 à Goslar (Saxe). Il mourut le 30 novembre 1750 à Chambord (France). Il était le fils adultérin de Marie-Aurore, comtesse de Königsmark, et de l'Électeur de Saxe, Frédéric-Auguste I^{er}. Un mausolée au maréchal de Saxe a été élevé après 1771 dans le chœur du temple Saint-Thomas à Strasbourg. C'est une œuvre de Jean-Baptiste Pigalle. Maurice de Saxe est arrière-grand-père d'Aurore Dupin (1804–1876) dont le nom de plume était George Sand.

²Fils du roi d'Angleterre.

spectacle grandiose.¹ La grande bataille de Fontenoy se déroula sous leurs yeux éblouis et horrifiés, le 11 mai 1745. Elle donna la victoire aux Français. À l'issue de cette terrible bataille, une canonnade de 160 pièces [toutes les batteries], une gerbe de 55 bombes et une salve générale de toute l'armée française, annoncèrent aux habitants de Tournai la victoire des Français. La même salve fut répétée trois fois. La garnison alliée de Tournai, ouvrit alors ses portes après 23 jours de tranchée ouverte et se réfugia dans la citadelle où les Français l'attaquèrent et la forcèrent à capituler après 19 jours d'assaut. La citadelle capitula le 19 juin.

Pertes ♦ inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : La défaite anglaise de Fontenoy entraîna aussi la perte pour les Alliés des forteresses de *Gand*, *Bruges*, *Audenarde*, *Dendermonde*, *Ostende*, *Nieuport* et *Ath*.

SOURCES ET LECTURES ♦ A.-G. Chotin, *Histoire de Tournai et du Tournésis*, Massart et Janssens, Tournai, 1840. ♦ Jean Cousin, *Histoire de Tournay*, Marc Wyon Imprimeur, Douai, 1620. ♦ Adolphe Hocquet, *Tournai et le Tournaisis au XVI^e Siècle au point de vue politique et social*, Casterman, Tournai, 1904. ♦ Adolphe Hocquet, *Tournai et l'Occupation anglaise*, Casterman, Tournai, 1901. ♦ Lucien Jardez, *Tournai - Tournaisis*, Paul Legrain éditeur, Bruxelles, 1989. ♦ Poutrain, *Histoire de la Ville et Cité de Tournai, Capitale des Nerviens, et premier siège de la monarchie française*, Moetjens, La Haye, 1750. ♦ Paul Rolland, *Histoire de Tournai*, Comité National pour le relèvement de Tournai, Casterman, Tournai, 1956. ♦ Acte royal du 22 juin 1745 de Louis XV, au camp sous Tournai: *Lettre... à Mgr l'archevêque de Paris [pour lui mander de faire chanter à Notre-Dame un Te Deum en action de grâces de la prise de Tournai]*.



¹Comme les Romains au cirque.

Trichinopoly. *Siège de*

Date de l'action : 21 juillet 1751 - 13 juin 1752.

Localisation : Trichinapaly, Tritchinopoly, Trichinapalli. Aujourd'hui *Tiruchirappalli*, Inde. Coordonnées géographiques: 10° 49' de latitude Nord, et 78° 41' de longitude Est¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étant officiellement en paix. La lutte d'influence des deux pays européens dans le Carnate indien s'effectuait sous forme indirecte: les Français et les Anglais n'étaient considérés que comme les mercenaires des deux princes indiens, les deux nababs du Carnate rivaux² qui se servaient d'eux, en fait, pour revendiquer le trône du Carnate. Les deux nations européennes devaient se respecter en n'envahissant pas leurs territoires coloniaux respectifs.

Contexte : Après avoir été défaits à la bataille de Volkondah, les Anglais en fuite se réfugièrent à marche forcée à Trichinopoly où ils furent accueillis par les 200 Anglais du capitaine Cope. D'Auteuil suivit l'armée anglaise et stationna 3 jours dans la région d'Outatour³. Plusieurs combats se produisirent. Au cours de l'un d'eux, les Anglais souffrirent de lourdes pertes.

Chefs en présence ♦ Français : Jacques Law de Lauriston commandait les troupes de siège⁴. Chanda-Sahib⁵ commandait l'armée indienne alliée des Français. **♦ Anglais** : La garnison de Trichinopoly était commandée par le capitaine Gingens⁶; les troupes anglaises de harcèlement par le major Stringer Lawrence et par le capitaine Robert Clive [1725-1774], officiers géniaux mais extrêmement corrompus⁷. Muraro Rai commandait l'armée indienne alliée des Anglais.

Stratégie ou tactique : La muraille extérieure de Trichinopoly faisait près de 6 mètres de haut et entre 1,20 m et 1,50 m d'épaisseur. Le commandement de Law de Lawriston fut si négatif qu'on disait ironiquement à l'époque que cet officier français pouvait être considéré comme celui qui avait posé la première pierre de l'Empire anglais des Indes⁸.

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Mohamed-Ali et Chanda-Sahib.

³À 30 km au nord de Trichinopoly.

⁴Law était le neveu du célèbre Écossais John Law de Lauriston [1671-1729] qui, devenu Contrôleur des Finances du royaume de France, avait ruiné l'économie française en 1720, par ses manœuvres financières peu orthodoxes. Comme il avait fondé la Compagnie des Indes, sa famille avait encore, 20 ans après la mort du célèbre financier, de solides protections dans cette compagnie et à la cour de France, de telle sorte que le gouverneur des Indes françaises, Dupleix, avait été obligé de donner à l'incompétent neveu de l'ex-Contrôleur des Finances le commandement de l'armée française lors du siège de Trichinopoly.

⁵Chanda Shahib était le Nabab du Carnate entre 1749 et 1752. Son vrai nom était Husayn Dost Khan. Il était le gendre de l'ancien nabab du Carnate Dost Ali Khan sous lequel il avait travaillé comme Douan.

⁶Le capitaine John [Jean] Rodolphe de Gingens, officier mercenaire suisse.

⁷Comme précisé plus haut, Clive se suicida lorsque sa conduite fut dévoilée au Parlement de Londres; tant il est vrai que l'humain se sent déshonoré non pas lorsqu'il commet un crime, mais lorsque sa conduite est connue de tous.

⁸En fait, dans le domaine du sabotage direct et indirect, il ne fut surpassé que par Lally-Tollendal.

Résumé de l'action : Le 23 juillet, Chanda-Sahib attaqua les positions anglaises sans les emporter, mais, durant la nuit, les Anglais abandonnèrent ces positions pour retraiter au-delà de la rivière Coléron [Kolrun], poursuivis par Chanda-Sahib et les Français. Le 28, ils se réfugièrent sous les murs de Trichinopoly. Les Français et leurs alliés prirent possession de l'île de Srirangam, en face de Trichinopoly, et s'emparèrent du fort de terre de Koiladi. Les Français, qui avaient pris position à l'Est de la ville, ouvrirent alors le feu sur les remparts. Le capitaine Law avait remplacé d'Auteuil, malade de la goutte, à la tête de l'armée française. Le nouvel officier décida de bloquer complètement la ville. Sur ces entrefaites, Fort Saint-David reçut par mer un renfort de 400 Européens. Le lieutenant Clive introduisit aussitôt une partie de ces troupes dans Trichinopoly assiégée, et porta ainsi la garnison à 600 hommes. Puis ce génial officier anglais eut l'idée de procéder à une manœuvre de diversion pour diviser les forces franco-indiennes et leur faire lever le siège. Il décida d'attaquer la ville d'**Arcate**, capitale politique du Carnate, avec 200 Européens et 300 Cipayes prélevés sur la garnison de Madras et de Fort Saint-David. Il se mit en marche avec son nouveau grade de capitaine. La ville d'Arcate comportait 100 000 habitants à l'époque. La garnison consistait en 1000 cavaliers, 1000 fantassins et quelques artilleurs indiens¹. Le 6 septembre, Clive quitta Madras. Le 11, il arriva devant Arcate. À Pondichéry, Dupleix ne se laissa pas prendre au piège de la diversion. Au contraire. Il envoya un renfort d'Européens pour hâter le siège de Trichinopoly. Malheureusement pour les Français qui souhaitaient se concentrer sur Trichinopoly, dès que Chanda-Sahib entendit parler de la prise de sa capitale par les Anglais, il insista pour détacher 4000 hommes de son armée afin de reconquérir sa ville perdue. Quoique regrettant cet affaiblissement des forces qui assiégeaient Trichinopoly, Dupleix renforça cette troupe d'un contingent de 100 Européens, lorsqu'elle passa à Pondichéry, afin de la rendre plus efficace. Cette unité fut ultérieurement renforcée de 10 000 hommes, et Rajah Sahib, fils de Chanda-Sahib, prit le commandement de l'ensemble. Le 4 octobre, Rajah Sahib s'empara de la ville d'Arcate et investit le fort. Le 5, les assiégés firent une sortie dirigée par le capitaine Clive. Le 20, arriva de Pondichéry deux canons de 18 livres. La garnison de cette capitale française était réduite à la portion congrue: 120 Européens et 200 Cipayes. Un nouveau renfort anglais de 100 Européens et de 200 Cipayes envoyé de Madras et commandé par le lieutenant Innis fut attaqué par les Français à Tirapatur, et, après un violent combat, forcé de se réfugier à Punamallu. Le 10 novembre, comme une brèche avait été taillée dans la muraille d'Arcate, Rajah Sahib envoya à Clive une sommation de capituler à des conditions fort favorables pour la garnison. Il promettait aussi une forte somme d'argent pour lui-même. Refus. Raja Sahib hésita quelques jours, ne sachant que faire: attaquer ou affamer la garnison.

¹2 instructeurs français les formaient au pointage à l'européenne.

Pendant ce temps, le gouverneur anglais de Madras, Saunders, faisait son possible pour aider les assiégés d'Arcate. Le premier renfort [lieutenant Innis] réfugié à Punamallu, reçut un officier plus expérimenté [le capitaine Kilpatrick] pour faire une nouvelle tentative de renforcer la garnison d'Arcate. De plus, Saunders avait réussi à convaincre les Mahrattes de s'insurger en faveur de Mohamed-Ali. En conséquence, une armée de 6000 Mahrattes [commandés par Murari Rao] entra bientôt en campagne. Pressé par le danger d'être attaqué sur deux fronts¹, Rajah Sahib se décida enfin à donner l'assaut. Malheureusement pour lui, un déserteur de son armée avertit Clive de l'imminence de l'attaque.

En conséquence, une armée de 6000 Mahrattes [commandés par Murari Rao] entra bientôt en campagne. Pressé par le danger d'être attaqué sur deux fronts², Rajah Sahib se décida enfin à donner l'assaut. Malheureusement pour lui, un déserteur de son armée avertit Clive de l'imminence de l'attaque. Aussi, lorsque les troupes de Rajah Sahib se lancèrent à l'assaut, le 25 novembre à l'aube, elles trouvèrent la garnison armée jusqu'aux dents qui les attendait de pied ferme devant la brèche. Les troupes, précédées d'éléphants destinés à enfoncer les portes, montèrent à l'assaut. Sans aucun appui des 100 soldats français qui, étrangement, ne participèrent pas à l'attaque³, les troupes de Rajah Sahib escaladèrent la brèche Nord-Ouest, passèrent le premier fossé et chargèrent les Anglais prêts à les recevoir. Le feu fut si terrible et si dense⁴ que l'assaut échoua. L'attaque Sud-Ouest, exécutée au moyen d'un ponton de fortune jeté à travers le fossé, se solda aussi par un échec. Une heure après le début de l'assaut, les pertes de Rajah Sahib s'élevaient à 400 hommes. Découragé, Rajah Sahib leva le siège, le lendemain matin 26 novembre, et se dirigea vers Vellur accompagné seulement par la centaine de Français et par les troupes envoyées de Trichinopoly. Tous les autres soldats avaient déserté. Pendant ce temps, le siège de Trichinopoly⁵ se continuait sans relâche. Law disposait de 400 hommes au début du siège. Dupleix, qui voulait hâter les opérations, lui envoyait tous les renforts possibles. Law se trouva bientôt à la tête d'une armée de près de 900 Européens⁶, et de 2000 Cipayes bien disciplinés. Il avait en outre avec lui l'armée de son allié Chanda-Sahib: 30 000 hommes dont beaucoup de cavaliers, sans compter 50 canons parmi lesquels certaines pièces de siège de gros calibre. De Pondichéry, Dupleix tâchait de faire hâter les travaux du siège dans le but de prendre Trichinopoly avant que les choses ne se gâtent dans la région, à cause du harcèlement perpétuel de Clive et de Murari Rao. Mais, imperméable aux conseils éclairés de son supérieur, Law⁷ se contentait de bloquer la ville. Incompétent et

¹Par Murari Rao et par une sortie combinée de Clive.

²Par Murari Rao et par une sortie combinée de Clive.

³Ce qui semble indiquer une opposition à cette tactique.

⁴Les 200 Anglais tirèrent en 60 minutes 12.000 cartouches de mousquets!

⁵Dont celui d'Arcate n'était qu'une diversion; voir supra

⁶Soldats français de [la] Marine et déserteurs anglais incorporés dans l'armée française.

⁷Comme Lally-Tollendal [1702-1766] quelques années plus tard. Law comme Lally, tous deux Celtes originaires des îles britanniques, tombèrent dans l'erreur de trop sous-estimer les

hautain, il rejetait systématiquement les conseils des autres simplement parce qu'ils avaient été suggérés par d'autres; c'était lui le commandant en chef. Face à une garnison anglaise découragée, un assaut aurait facilement été couronné de succès, mais Law repoussa les conseils de Dupleix et, à plus forte raison, ceux de Chanda-Sahib, et se contenta de bloquer passivement la ville. Pendant le siège, le Dalwaï du Mysore envoya une troupe de 500 cavaliers indiens pour harceler les assiégeants. Ces derniers battirent un détachement de cavaliers de Chanda-Sahib et tendirent même une embuscade dans laquelle périrent 50 Dragons français. Quelque temps après cet incident, le capitaine anglais Gingsens, qui commandait la garnison de Trichinopoly, décida de créer une autre diversion. Il envoya le capitaine Cope à la tête d'une troupe anglaise attaquer Krishnawaram, ville occupée par les Français, à 50 km de Trichinopoly. Mais cette fois les Anglais furent battus et le capitaine Cope tué, ce qui fut durement ressenti par les Anglais. Immédiatement après avoir défait Rajah Sahib, Clive partit avec une troupe de 200 Anglais, 700 Topasses¹, 600 cavaliers mahrattes et 3 pièces d'artillerie. Bien que les cavaliers mahrattes, qui s'étaient aventurés trop près de Vellur, s'étaient fait battre par les Français qui suivaient Rajah Sahib, et qu'un renfort français de Pondichéry avait porté leur nombre à près de 300, Clive se dirigea dans leur direction et les atteignit alors qu'ils se préparaient à traverser l'Arni. Les Français² se retournèrent pour combattre. Clive les fit charger de flanc à un moment critique du combat, et les Français qui n'avaient ni chef compétent ni artillerie, abandonnèrent leurs positions après avoir perdu 50 Européens et 150 soldats indiens. Les Anglais, fort bien déployés, ne perdirent aucun Européen, placés en retrait derrière les Cipayes. Huit Cipayes seulement furent tués et 50 Mahrattes disparurent, sans doute par désertion ou prisonniers des Français. Après le combat de diversion de l'Arni, Clive, inlassable, se dirigea, à la tête d'une troupe considérable, vers Conjeveram, un poste proche de Madras dont les Français venaient de s'emparer. Il reprit le poste après un combat assez dur, mais le reperdit peu après. Une petite troupe franco-indienne vint prendre position devant la petite ville de Kavaripak³. Là, sous le couvert des arbres, ils attendirent Clive. Les Anglais arrivèrent et attaquèrent aussitôt. Le combat dura deux longues heures avant que Clive ne doive admettre que la bataille était perdue pour lui. Il eut alors une idée géniale. La nuit tombait. Un de ses officiers parlait français sans aucun accent anglais. Il l'utilisa pour leurrer les sentinelles françaises et indiennes et fit passer une forte troupe d'Indiens derrière les Franco-indiens. Bien postés derrière les combattants, la troupe envoya une décharge générale dans le

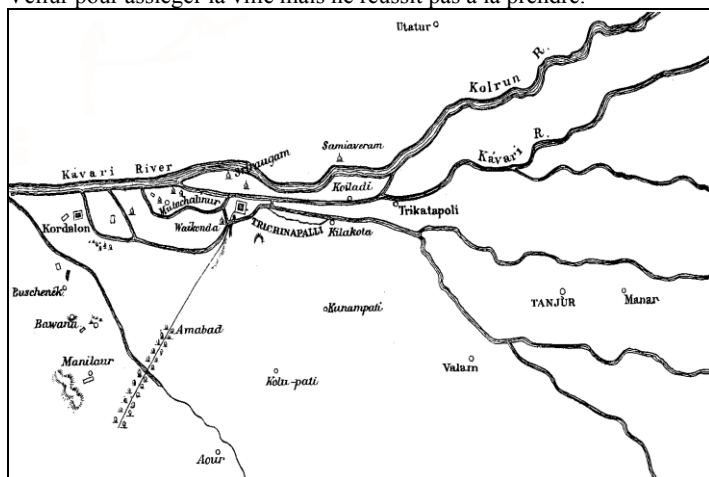
Anglais. Ils n'envoyaient, pour les combattre que des détachement numériquement trop inférieurs pour les vaincre [voir supra]. Était-ce la conséquence de la haine, éprouvée par ces opprimés irlandais et écossais face à leurs oppresseurs anglais, qui faussait leur jugement?

¹Rappelons encore, pour ceux qui ne suivent pas chronologiquement les récits, que les Topasses ou Topas ou Topazes étaient des Métis indo-portugais christianisés.

²Qui comptaient près de 300 Européens, 2500 fantassins indiens et 2000 cavaliers.

³Ou *Covrepak*.

dos des Franco-indiens qui se débandèrent et abandonnèrent leurs positions. Beaucoup furent faits prisonniers. Clive avait réussi à transformer une défaite en victoire complète¹. De là, Clive se dirigea vers Vellur pour assiéger la ville mais ne réussit pas à la prendre.



Siège de Trichinopoly du Carnate. White Rock Public Library

Le 28 mars 1752, le major Lawrence et le capitaine Clive² quittèrent Fort Saint-David pour venir soulager Trichinopoly. À cette époque, grâce aux qualités de stratégie de Clive et de Lawrence, le flot de désertions avait changé de direction. Les Indiens désertaient les Français pour passer aux Anglais, contrairement aux temps encore récents où les Français avaient des chefs tels que Bussy et Auteuil. Apprenant par ses espions que des renforts arrivaient à Trichinopoly, Dupleix en avertit Law de Lauriston, lui ordonnant de ne laisser qu'un cordon de troupes pour faire écran devant la ville afin d'aller intercepter les renforts avec son armée. Il réitéra ses ordres dans plusieurs messages avec force détails tactiques. Or, par esprit de contradiction ou par simple sottise, Law de Lauriston qui disposait de 900 Français et de 2000 Cipayes³ n'envoya qu'un détachement de 200 Français et 350 Cipayes pour aller intercepter les renforts anglais de 400 Européens et de 1100 Cipayes! Ces 550 hommes vinrent immédiatement occuper l'avant-poste fortifié de Koiladi, sur la rive-Nord de la rivière Kaveri, afin d'intercepter l'armée anglaise de 1500 hommes. Le 7 avril, donc, le major Lawrence se trouva sous le feu des fusils de Koiladi. Le combat fut dur. Les Anglais perdirent 20 Européens

¹On peut comparer ce retournement à la suite d'une ruse de guerre à celui de la Bataille de La Roche-Derrien, le 19 juin 1347, au cours de laquelle Thomas Dagworth, vaincu mais non détruit, revint la nuit suivante pour attaquer et exterminer les Franco-bretons qui dormaient paisiblement sur le champ de bataille sans avoir pris la précaution de placer des sentinelles.

²Avec un renfort de 400 Européens et de 1.000 Cipayes, 8 pièces d'artillerie et des approvisionnements logistiques importants.

³Sans compter les troupes indiennes de Chanda-Sahib, l'allié des Français.

et un grand nombre d'Indiens, et le convoi de ravitaillement logistique se trouva désemparé. C'est le moment qu'aurait dû utiliser le commandant français pour achever sa victoire¹ en attaquant à revers. Mais ce n'était pas le cas et Lawrence fut capable de se sortir de sa tragique situation et de se diriger vers Trichinopoly. Lorsqu'il apprit que les Anglais avaient éventé et percé son traquenard de Koïladi, Law de Lauriston fut pris au dépourvu, car, possédé par son immense orgueil, il n'avait pas prévu le moindre échec de ses troupes. Il commença à rassembler ses soldats éparpillés autour de la ville de Trichinopoly, ce qu'il aurait dû faire la veille; en cas de nécessité. Toute la nuit les détachements se regroupèrent, et, à l'aube, la petite armée, épuisée par une nuit blanche, se mit en marche vers une position choisie par Law de Lauriston. Il espérait que les Anglais viendraient donner de la tête dans cette position, qui, d'ailleurs, pouvait se révéler dangereuse pour les Français eux-mêmes, dans la mesure où, étant très près de Trichinopoly, les assiégés pouvaient la prendre à revers, en tenaille. Law plaça en un mince cordon ses hommes en ligne oblique allant du village de Chakalpalam [sur la Kavari] jusqu'au Rocher-Français, et, de là, encore plus oblique jusqu'au lointain rocher d'Elmiseram. Pendant ce temps, Lawrence avait bivouaqué à Kilakota d'où il s'était mis en marche à l'aube. Un officier anglais de la garnison vint l'informer de la position des Français. Lawrence ne voulait pas risquer les dangereux aléas d'une bataille qui pouvait compromettre sa mission de ravitaillement. Il contourna donc Elmiseram dans la direction du **Rocher du Pain-de-Sucre** où il fut rejoint par 200 soldats de la garnison commandés par les capitaines Clarke et Dalton. La jonction avec la garnison pouvait être considérée comme accomplie. Ce fut le moment précis, alors que les Anglais étaient désormais à l'abri sous l'artillerie de forteresse, que Law de Lauriston choisit pour attaquer [le 8 avril]. Il lança un assaut qui, bien sûr, échoua. Des deux côtés le pilonnage d'artillerie fut dense. Les Franco-indiens interrompirent l'attaque après avoir perdu 340 hommes dont 40 Français. Les Anglais, quoique combattant à couvert en positions défensives retranchées, perdirent 20 tués et de nombreux blessés. Épuisés par l'assaut, ils abandonnèrent enfin leurs retranchements et se réfugièrent dans Trichinopoly. Devant l'incompétence de Law de Lauriston, dont l'entêtement entraînait des morts inutiles au sein de ses troupes résignées à l'obéissance, Dupleix éprouva un vif ressentiment contre cet homme incompetent protégé par une puissante famille de courtisans. Mais que pouvait-il y faire? Quoique ne se sentant pas encore assez fort pour attaquer les troupes françaises, le major Lawrence décida d'attaquer les quartiers indiens de Chanda-Sahib. Le 12 avril à la tombée de la nuit, une troupe de 400 hommes [capitaine Dalton] fut envoyée pour frapper Chanda-Sahib. Mais Dalton se perdit durant la nuit et, à son grand effroi, se retrouva au petit matin face aux lignes françaises entre le Rocher-Français et Elmiseram. Comme, par une chance extraordinaire, les

¹S'il avait eu des effectifs suffisants.

sentinelles françaises ne les avaient pas aperçus, les Anglais firent demi-tour en toute hâte pour retraiter "*sur la pointe des pieds*"; ce fut alors que les Français les aperçurent en pleine retraite. La nouvelle fut immédiatement transmise à Law; mais ce dernier, au lieu d'attaquer et de détruire ces troupes ennemies, prit l'incroyable décision de se réfugier lui-même dans l'île de Srirangam avec son armée! Quand il en avisa Chanda-Sahib, ce fidèle ami de la France en fut fort en colère. Il essaya de convaincre Law de Lauriston du danger d'enfermer l'armée française dans un îlot. Rien n'y fit; pas même les lettres de Dupleix. Ne voulant pas abandonner son allié, Chanda-Sahib se résolut à le suivre dans l'île. La traversée de la Kavari fut effectuée dans la pire des confusions; des vivres furent abandonnés ou détruits; beaucoup de bagages perdus. La panique du chef, qui semblait désormais avoir peur de sa propre ombre, entraînait des conséquences désastreuses. Law avait laissé un détachement isolé pour garder le rocher d' **Elmiseram**. Le 13 avril, le capitaine Dalton s'empara du rocher. Lawrence pour sa part envoya des troupes au Nord de la Kolrun pour couper les lignes logistiques des Français. De plus, durant la nuit du 17 avril 1752, Lawrence envoya une armée de 400 Européens, 700 Cipayes, 3000 Mahrattes et 1000 cavaliers tanjoriens, avec 8 pièces d'artillerie, traverser la Kavari et la Kolrun. Le 18 au matin, ils prirent position dans le village de Sémiaveram, à une quinzaine de kilomètres au Nord de l'île de Srirangam, sur la grand route entre cette place et Pondichéry.

Pendant ce temps, Dupleix, furieux de la poltronnerie de Law, envoyait sur le terrain Monsieur d'Auteuil, quoique handicapé par sa maladie, avec 120 Européens, 500 Cipayes et 4 pièces d'artillerie. Partie le 10 avril, cette troupe atteignit Outatour¹ le 25 avril. À Outatour, d'Auteuil apprit que Law s'était réfugié dans l'île fluviale et que Clive barrait le passage entre les deux troupes françaises. Il décida de faire un détour et envoya des messages à Law pour l'avertir de son plan. Mais l'un des messages fut capturé par les hommes de Clive. Le soir du 25 avril, donc, d'Auteuil se dirigeait vers l'Ouest, lorsqu'il apprit que Clive se ruait vers lui pour l'intercepter. Il fit donc demi-tour en direction d'Outatour. Clive, l'apprenant, fit de même et retourna à Sémiaveram. Pour compliquer la situation déjà fort confuse de ces attaques et contre-attaques complexes, Law lui-même eut vent de la marche projetée par d'Auteuil et de l'intention de Clive d'intercepter ce dernier. Il vit là l'occasion unique de jouer un mauvais tour à Clive; par une marche forcée de 15 km avec sa troupe, il décida de s'emparer de Sémiaveram pendant que Clive serait occupé à intercepter d'Auteuil. L'idée aurait été bonne si Clive n'avait pas été de retour à Sémiaveram, et surtout si Law avait utilisé l'ensemble de son armée. Mais, comme d'habitude, il n'utilisa encore que des demi-mesures qui le condamnèrent irrémédiablement à l'échec. Au lieu de lancer toute ses troupes dans l'attaque, il se contenta d'y envoyer un détachement insignifiant de 80 Européens et de 700

¹À 23 km au Nord de Sémiaveram.

Cipayes, alors que Clive disposait pour le recevoir de 5.100 hommes, dont 400 Européens avec 8 pièces d'artillerie! De plus, pour corser le danger, 40 des 80 Européens envoyés par Law étaient des déserteurs anglais, qui avaient donc déjà retourné leurs armes contre leur propre pays, et qui pouvaient, de ce fait, trahir les Français pour se racheter aux yeux de leurs concitoyens. Le détachement français s'approcha du camp de Clive à Sémiaveram, ignorant le fait que ce dernier était déjà de retour. Pensant qu'aucun danger ne pouvait survenir de la part de l'incapable Law, Clive dormait déjà avec tous ses soldats anglais. Des Cipayes gardaient le camp. Les déserteurs anglais du détachement français n'eurent aucun mal à leur faire croire qu'ils venaient renforcer les troupes de Clive. Ils entrèrent. Les Anglais occupaient deux pagodes situées à 400 mètres l'une de l'autre. Les troupes indiennes dormaient autour des pagodes. Mais, pour quelque obscure raison, des coups de feu éclatèrent dans la nuit. Croyant à une rixe entre Cipayes, Clive réveilla 200 Européens pour rétablir l'ordre. Il approcha de la petite pagode, traversa une formation de quelques Cipayes français qui tiraient, et, croyant avoir affaire aux siens, leur ordonna de cesser le feu. L'un d'eux le reconnut à la lueur d'une lampe et lui tira deux balles; le blessant. Croyant à une mutinerie, Clive tira sur lui et le força à fuir vers la petite pagode où il le poursuivit pour se trouver en face de six Français qui le sommèrent de se rendre. Clive comprit alors sa méprise. Rapide d'esprit, il eut le réflexe de ruser et de leur annoncer qu'il venait lui-même les sommer de se rendre, et que la pagode était cernée par son armée plus nombreuse. Désarçonnés par ce mensonge, les six Français n'osèrent pas tuer le commandant anglais. Trois restèrent avec lui et trois autres allèrent à la grande pagode annoncer la sommation aux Français. Ces derniers refusèrent de se rendre, mais Clive profita de la nuit et de la confusion pour filer à l'Anglaise, loin de ses trois "prisonniers". Le combat reprit de plus belle, plus sanglant que jamais, dans l'obscurité totale. Les troupes anglaises, plus de six fois plus nombreuses, finirent par dominer la situation. Les Cipayes français quittèrent alors le camp mais la Cavalerie mahratte les poursuivit et les extermina. Quant aux déserteurs anglais, désespérés de se voir en danger d'être capturés et pendus par leurs compatriotes à une potence de Sa Gracieuse Majesté, ils combattirent avec l'énergie du désespoir, mettant encore une fois en grand danger la vie de Clive. À l'issue du combat désespéré, tous les déserteurs survivants furent effectivement pendus. Le 20 mai, le major Lawrence envoya le capitaine Dalton à la tête de 150 Européens, de 400 Cipayes, de 500 cavaliers mahratte et de 4 pièces d'artillerie, attaquer d'Auteuil qui se trouvait à **Outatour** avec 120 Européens, 500 Cipayes et 4 pièces d'artillerie. Un violent combat eut lieu devant la ville, mais cette fois, malgré leur supériorité numérique, les Anglais essuyèrent une défaite. Pendant ce temps, à cause de l'incompétence de Law de Lauriston et de ses erreurs tactiques successives, les désertions se multiplièrent à un rythme galopant au sein des troupes indiennes. Mais il lui restait ses 800 Français et ses 2000 Cipayes bien entraînés, sans compter les 3 ou 4000 hommes qui restaient encore à Chanda-Sahib. Avec ces troupes encore fidèles, un Bussy aurait renversé la situation,

mais Law, malgré les conseils pressants de Chanda-Sahib, refusa de bouger. D'assiégeant, il s'était volontairement transformé en assiégé dans l'île de Srirangam et il finit par capituler.

IF. Infanterie franco-indienne, CF. Cavalerie franco-indienne. IA. Infanterie anglo-indienne, CA. Cavalerie anglo-indienne. Collection privée de l'auteur. **Conséquence de cette défaite française** : En restant inactif, Law réglait le sort non seulement des intérêts français en Inde, mais aussi de Chanda-Sahib qui avait toujours été fidèle aux Français¹. Le 13 juin 1752, la honteuse capitulation de Law entra en effet: 35 officiers, 785 soldats de Marine et 2000 Cipayes se constituèrent prisonniers et livrèrent 41 canons et une immense quantité de munitions. En 11 mois, Law de Lauriston et Clive avaient totalement renversé la situation. La campagne catastrophique [pour les Français] de ce général d'une part, et le génie de Clive de l'autre, avaient complètement retourné la situation de la France et de l'Angleterre dans les Indes. Conséquence de protections indues à Versailles.

SOURCES ET LECTURES ♦Thomas Jefferys, *The Country round Trichinopoly, with the Camps and Marches of the English and French Troops in 1753 and 1754*, [Plan of the City of Trichinopoly] Thomas Jefferys, 1761. ♦CharlesDalton, *Memoir of Captain Dalton, H.E.I.C.S. Defender of Trichinopoly, 1752-1753*, Allen & Co.: London, 1886. ♦Edward James Rapson, *The Struggle between England and France for supremacy in India*.Trübner & Co., Londres, 1887. ♦*Affaire Dupleix*, Editions Le prieur, Paris, 1759. 5 vol. ♦Léonie Duplais (pseudonyme de Léon Destouches), *L'Amiral Dupleix*, publié par l'auteur, Paris, Paris, 1885. ♦Colonel G.B. Malleson CSI, *History of the French in India*, John Grant, Édimbourg, 1909. ♦Yvonne Gaebelé, *Créole et grande dame, Johanna Béguin, marquise Dupleix, 1706-1756, sa famille, la vie aux Indes dans la première moitié du 18e siècle.*, Pondichéry en ce temps-là, Publication de la Bibliothèque coloniale, Pondichéry, 1934. ♦Colonel George Bruce Malleson, *Dupleix*, Clarendon press, Oxford, 1895.



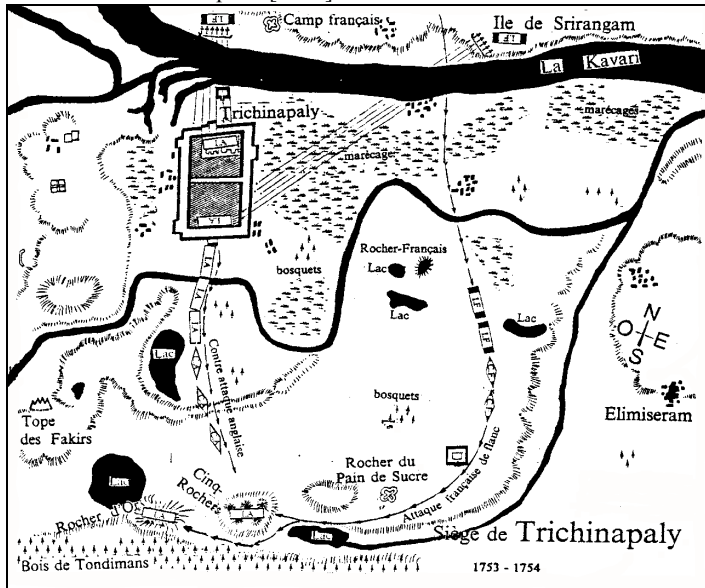
¹Avant de capituler honteusement, Law de Lauriston entra en négociations avec Manakji, général de l'armée du Raja de Tanjore qui jura de protéger la vie du nabab fugitif Chanda-Sahib, mais dès que ce dernier fut entre ses mains, il le livra à Lawrence qui n'était pas lié par la promesse. Ce dernier laissa décapiter Chanda-Sahib par son rival politique Mohamed-Ali.

Trichinopoly. Opérations entourant le siège de

Date de l'action : 1753-1754.

Localisation : L'une des capitales du Carnate indien. Coordonnées géographiques: 10° 49' de latitude Nord, et 78° 41' de longitude Est¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748].



Contexte : La troupe française dont disposait Dupleix en Inde n'était qu'un ramassis de vagabonds indisciplinés. Voulant tenter un nouveau siège de Trichinopoly, toujours bloquée par les hordes de Naud-Rajah, l'infatigable Dupleix, qui avait nommé Maissin chef de l'armée française, lui indiqua que le premier effort était de reprendre Tiravidi afin de couper les lignes logistiques anglaises avec le Fort Saint-David, à 10 km de là, et de garder un passage à travers la Panar, rivière qui baignait un des côtés du camp à créer.

Chefs en présence ♦ le major Stringer Lawrence; Mohamed-Ali. ♦ le colonel Jacques Maissin ; Morari-Rao, puis Monsieur d'Astruc ; de Brénier ; de Mainville ; et enfin le plus «glorieux», Godeheu de Zaimont².

Effectifs engagés ♦ Les effectifs varièrent considérablement au cours du siège, tantôt donnant la supériorité numérique aux uns, tantôt aux autres.

Stratégie ou tactique : Le camp français, installé sur un coteau et protégé sur l'un de ses flancs par un grand étang, semblait solide. Trichinopoly

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Charles Robert de Godeheu de Zaimont. Il fut Gouverneur des Indes françaises du 15 octobre 1754 à février 1755. Il débarqua à Pondichéry le 1^{er} août 1753, et releva Dupleix de tous ses titres et fonctions.

était une ville rectangulaire, ceinturée par deux murailles dont celle de l'extérieur n'avait pas de chemin de ronde¹. Conformément aux conseils de Dupleix, Maissin attaqua à l'anglaise, c'est à dire en usant autant que possible l'ennemi avec des troupes indiennes sans se préoccuper des pertes, et en gardant les Européens en réserve tactique, puis en lançant ces derniers pour achever la bataille en faisant basculer la victoire de son côté. Mais Dupleix allait bientôt se rendre compte que les Anglais étaient plus coriaces qu'il ne pouvait le croire. Londres, qui ne pouvait vaincre Dupleix sur le terrain indien, eut la bonne idée de lui tendre une embuscade dans la jungle de la cour versaillaise. Les diplomates anglais firent tant et si bien en fait de calomnies que Dupleix tomba en disgrâce auprès de son propre roi et fut remplacé par le misérable De Godeheu. Ce dernier sera considéré par l'Histoire de France comme *le Grand Liquidateur des Indes françaises*². Cette disgrâce fut une grande victoire à l'actif des Anglais.

Résumé de l'action : Le 14 janvier, Maissin et Morari-Rao, avec 360 Grenadiers français³, 2000 Cipayes et 4000 cavaliers mahrattes, quittèrent Valdaour et occupèrent le terrain désigné par Dupleix pour assiéger Tiravidi où se tenait Mohamed Ali. Maissin y éleva une série d'épaulements et d'ouvrages qui constituèrent bientôt un ensemble de fortifications assez solides. Connaissant le peu de valeur de ses troupes, Maissin avait ordre de se contenter de harceler les Anglais et non pas de lancer des opérations sophistiquées ou d'envergure. Il avait pour mission de couper les lignes logistiques. Les Français attaquèrent donc tous les convois de ravitaillement. Petit à petit, les "Grenadiers" s'endurcirent au combat. Lorsque les cavaliers mahrattes attaquaient, une colonne d'Infanterie française sortait des retranchements pour en venir à bout. Les Anglais se virent bientôt réduits à ne plus tenter aucun transport vers Tiravidi, assiégée par les Français, sans le faire escorter par des forces considérables⁴. Le major Lawrence était très inquiet au sujet des troupes, bloquées dans Trichinopoly, qui souffraient de famine. Cette ville restait la clé de voûte de la puissance anglaise dans les Indes. Lawrence décida donc de chasser Maissin de ses fortifications de Tiravidi. Il réunit 600 Anglais et 2000 Cipayes, et attaqua; mais l'élan des troupes anglaises se brisa, avec des pertes sensibles, contre les fortifications françaises. Elles reculèrent. Voyant qu'il ne pouvait espérer prendre le camp français sans préparation d'artillerie⁵, Lawrence fit bombarder le talus de l'ouvrage afin

¹Détail qui allait avoir un impact catastrophique lors d'un assaut français.

²À tel point que la famille de *Godeheu*, pourtant membre en bonne et due forme du Corps de la Bourgeoisie, dut changer de nom afin de ne pas être la cible des railleries de cette même Cour de Versailles qui avait jeté le grand Dupleix dans la boue. Les Lally-Tollendal qui portèrent, avec les Godeheu, le flambeau de cette incompétence criminelle, changèrent aussi de patronyme. Il suffit d'un ancêtre infâme pour couvrir d'opprobre une lignée entière de bons citoyens. Ses descendants vivent aujourd'hui aux États-Unis.

³Ces mauvais garçons habillés en Grenadiers.

⁴Ce qui mobilisait indûment des effectifs.

⁵On s'étonne d'ailleurs que Lawrence ait fait attaquer ses troupes sans préparation d'artillerie. La raison en était que les Cipayes et autres troupes autochtones formaient les premières vagues et les pertes étaient à peine comptabilisées.

d'y pratiquer une brèche. Il amena de grosses pièces de 24 livres et éleva une batterie qui commença à pilonner les terrassements. Après un jour ou deux de bombardement, les retranchements étant à peine entamés, il lui parut évident que ce n'était pas la solution adéquate. Les boulets anglais s'enfonçaient dans le sable et dans la terre sans créer de dommage sérieux. Méfiant, Lawrence retira sa batterie afin qu'elle ne soit pas capturée par les Français qui pouvaient monter une contre-attaque surprise. Puis il resta inactif durant quelques jours, ne sachant trop que faire. Il reçut alors un appel pressant de Dalton qui commandait la garnison de Trichinopoly, annonçant que sa garnison en était réduite à 1/4 de ration alimentaire par jour. Sans hésiter, Lawrence laissa à Tiravidi, devant les Français, un rideau de 150 Anglais, retourna à Gondelour, chargea un convoi de ravitaillement, et, à la tête de 650 Grenadiers européens, s'élança vers Trichinopoly. Ayant trop peu d'Européens dans son armée¹ pour s'opposer directement aux Anglais, Dupleix, le gouverneur des Indes françaises, envoya 200 hommes en renfort à Mysore, sous le commandement d'Astruc qui assiégeait cette ville. Il donna aussi 50 Français à Mortiz-Ali, le nabab de Velour, pour l'aider à nettoyer le Sud du Carnate. Mortiz-Ali s'en acquitta fort bien. Il ordonna aussi à Maissin qui assiégeait Tiravidi² d'emporter la ville au plus vite afin de venir donner un coup de main à Trichinopoly. Maissin prit d'assaut la ville de Tiravidi, très rapidement en dépit d'une vive défense³. Il s'empara aussi de Chilambrun et de Vetrachelum. Ainsi, les points-d'appui anglais du Carnate étaient tombés. Maissin pouvait se retourner vers Trichinopoly, dernier boulevard de défense anglais.

Astruc avait atteint l'île de Srirangam devant Trichinopoly et fait sa jonction avec les assiégeants⁴ 24 heures avant le major Lawrence. Mais, trop faible, il n'avait rien pu tenter pour empêcher l'arrivée de renforts anglais. Il restait retranché dans l'île et dans sa pagode fortifiée, son point-d'appui principal. Lawrence, qui avait de son côté le nombre et la valeur⁵, aurait, bien entendu, voulu tenter une bataille générale, alors qu'Astruc avec sa nombreuse Cavalerie mahratte, se contentait d'attaques de harcèlement contre les convois logistiques et aussi contre les fourrageurs anglais.

Maissin, harcelé lui-même par les lettres de Dupleix qui l'avaient auparavant exhorté à se hâter de prendre la ville de Tiravidi, arriva pour renforcer Astruc. Les Français acquirent enfin un peu plus d'égalité numérique avec 450 fantassins européens et 1500 Cipayes, sans

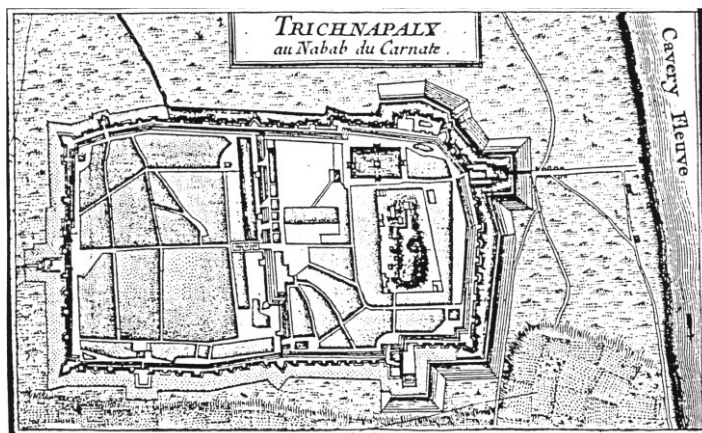
¹Et surtout insuffisamment entraînés

²La situation peut paraître complexe et confuse au lecteur. Pour clarifier, disons que Maissin assiégeait Tiravidi et Lawrence était venu harceler les lignes de circonvallation des Français afin d'interrompre l'opération de Maissin. (Sic!)

³Et de la présence de troupes anglaises non seulement dans la garnison mais aussi à l'extérieur; ces dernières harcelaient et bloquaient ses lignes de circonvallation.

⁴Commandés par Naud-Rajah.

⁵Ses soldats étant petit à petit devenus vétérans, et il avait par ailleurs reçu de nombreux mercenaires suisses embauchés et payés par l'armée anglaise au profit de la British East India Company.



compter les 8000 cavaliers de Mysore¹ et l'armée de Morari-Rao². Les Anglais par contre pouvaient aligner 600 Européens³, 1300 Cipayes et une centaine de cavaliers. La maladie et la désertion avaient fait fondre leurs effectifs indiens. Ils pouvaient aussi théoriquement compter sur l'armée de Mohamed-Ali, mais ce dernier se tenait prudemment enfermé dans les impressionnantes murailles de Trichinopoly. Lawrence savait que la qualité des troupes lui était favorable, sans compter sa supériorité numérique en troupes européennes. Il refusa donc de s'enfermer dans la forteresse, préférant manœuvrer dans la nature. Dupleix, de Pondichéry, ordonna à Astruc de sortir de l'île de Srirangam et de réoccuper les *Cinq-Rocs* et la *Roche-d'Or*, points-d'appui de tout siège et clés de Trichinopoly. Astruc laissa une petite garnison dans la pagode de l'île de Srirangam, contourna la ville, attaqua de flanc les *Cinq-Rocs* et s'en empara. À la grande fureur de Lawrence qui avait commis l'erreur de n'y laisser qu'une faible garnison. Immédiatement, Astruc couvrit de retranchements et de parapets la base et les flancs de cette montagne des Cinq-Rocs. Les Français travaillèrent toute la nuit, et, le lendemain, lorsque l'armée anglaise arriva pour reprendre ce poste-clé, Astruc l'attendait de pied ferme. Par assauts successifs, les Anglais tentèrent de s'emparer des ouvrages français, mais échouèrent complètement. Le feu des Grenadiers français, dont les lignes s'étagaient sur les pentes abruptes, les força à la retraite. La prise de ce poste mettait les Anglais de Lawrence sous le feu des canons français et ce dernier dut s'éloigner; mais, têtu, il se préparait à lancer une nouvelle attaque lorsqu'ils entendit le bruit d'une fusillade venant du côté de la *Roche-d'Or*. C'étaient les Grenadiers français que Monsieur d'Astruc venait de lancer à l'assaut de

¹Venus entre temps se joindre à eux.

²2000 cavaliers et 2000 fantassins.

³N'oublions pas que ce sont, à cette époque, les effectifs européens qui constituent la force prédominante d'une armée.

la garnison anglaise postée au sommet. Le combat fut violent mais court et les survivants de la garnison anglaise dévalèrent bientôt les pentes pour se réfugier auprès de Lawrence qui accourait à l'aide. Fort déprimé par ce nouveau revers, Lawrence prit 430 soldats Européens et s'élança au pas de charge. À son approche de la Roche-d'Or, un feu nourri de mousqueterie et d'artillerie partit de la colline et le cloua au sol. Voyant qu'il ne pourrait s'en rendre maître de face, il prit une décision extrêmement efficace. Il envoya un Corps d'Anglais et de Cipayes contourner la colline, l'escalader en silence par l'arrière, en chasser les quelques soldats qui se trouvaient au sommet pour la garder, et, ensuite, ceci fait, déverser un nuage de projectiles sur le Corps français d'Astruc rangé en bataille à gauche de la hauteur. Lawrence attaquerait lui-même Astruc de front avec ses Grenadiers et ses Cipayes. L'action se déroulera telle que prévue. Astruc attendit que les Anglais soient à 50 pas. Il ordonna alors aux cavaliers mahrattes et mysoriens de les charger de flanc et à revers simultanément. Les escadrons de Cavalerie s'ébranlèrent et l'attaque frontale anglaise commença à fléchir lorsque, soudain, de violentes décharges retentirent à la droite des Français¹. C'était le Corps d'Anglais et de Cipayes qui avait réussi à prendre la colline à revers. Voyant que cette attaque à revers jetait la confusion au sein des troupes françaises, Lawrence relança immédiatement son assaut frontal à la baïonnette; ce qui jeta la panique dans les troupes mal aguerries d'Astruc. Sourds à l'appel de leurs officiers qui tentaient de les rallier, les Grenadiers français refluèrent et s'éparpillèrent sous les balles des Anglo-indiens. Ce fut alors que la Cavalerie mahratte de Morari-Rao chargea avec fougue et arrêta les Anglais, les empêchant de poursuivre les Français en pleine confusion. Les courageux cavaliers indiens cherchèrent même à disputer le champ de bataille aux Anglais en lançant plusieurs assauts contre le carré anglais qui fut forcé de s'arrêter pour diriger un feu continu sur eux [les Indiens], lesquels refluèrent enfin. Après cette action, Astruc laissa le commandement à Brénier. Ce dernier se contenta de bloquer la ville qui fut bientôt réduite à la pire famine. Lawrence, qui n'avait qu'une centaine de chevaux, ne pouvait espérer vaincre la Cavalerie mahratte. Il décida donc de se porter sur Tanjore afin d'en ramener sous bonne escorte un convoi de vivres. Dupleix exhorta alors [par lettre] Brénier, soit à attaquer la ville de Trichinopoly et à la prendre d'assaut, soit à assaillir le convoi logistique pour le détruire dès qu'il se montrerait. Mais Brénier hésita; comme Law autrefois. Il hésita si longtemps que Lawrence eut le temps de revenir se heurter aux lignes françaises trop étendues pour leurs faibles effectifs; en effet, les troupes françaises devaient mettre garnison à Srirangam, Veiconda, le Pain-de-Sucre, le Rocher-Français et la Kavari. Lawrence laissa le convoi en arrière et s'avança avec son armée renforcée². Il avait à ce moment précis 620 Européens, 1300 Cipayes formés militairement et plus de 5000 cavaliers, soit 7000 hommes. Voulant économiser ses bonnes troupes, Lawrence

¹La droite appuyée à la colline.

²Renforcée de 170 Anglais et de 5000 Tanjoriens.

usa de ruse; il fit mine de vouloir attaquer le Pain-de-Sucre, et, lorsqu'il vit que Brénier avait dégarni la Roche d'Or, il l'attaqua et s'en empara sans grande difficulté. Brénier tenta de reprendre ce poste mais échoua¹. Notant que Brénier restait inactif et immobile sur le Pain-de-Sucre, Lawrence décida de l'y attaquer par surprise. Il le fit prendre à revers par 500 Européens, au moment où Dalton, faisant une sortie de Trichinopoly, attaquait le Français de face. Mais cette fois, les Grenadiers français se comportèrent avec plus de discipline. Décimés, ils retournèrent un feu dense et infligèrent de grosses pertes aux Anglais tout en se retirant vers Veiconda. Brénier aurait pu retourner la situation en attaquant immédiatement avec ses troupes, mais il tarda et ne se décida à lancer un assaut que lorsque ses Grenadiers furent déjà en pleine retraite. Aux premières volées, ses troupes se débandèrent pour gagner les Cinq-Rocs et Veiconda. Après cet engagement, Astruc revint prendre le commandement de l'armée française assiégeante avec un renfort de 400 Français, 2000 Cipayes, 6 canons et 3000 cavaliers mahrattes. Avec ces renforts qui lui donnaient la supériorité numérique, Dupleix incitait le chef français à reprendre l'offensive contre les Anglais. Mais l'audace de Lawrence rendait Astruc craintif, et il attendit inconsidérément. Sur ces entrefaites, Lawrence reçut lui-même 187 Européens et 300 Cipayes, rétablissant entre les deux armées l'équilibre qui lui permit de reprendre l'offensive.

Le 27 septembre, à 03h00 du matin, il se jeta avec toutes ses forces sur le camp de Naude-Rajah, qui, sans résister, se replia sur les postes français de la Roche-d'Or et du Pain-de-Sucre, lesquels furent à leur tour plongés dans la confusion. Dans l'obscurité, les soldats se mitraillaient entre eux. Lawrence tourna les Français, les chargea et les repoussa jusqu'à la rivière Kavari qu'il traversèrent tant bien que mal à gué, abandonnant 11 canons et 200 tués ou blessés avec 100 prisonniers. Têtu, Dupleix trouva un nouveau chef militaire qu'il espérait meilleur: Mainville. Il lui ordonna d'essayer de prendre Trichinopoly par escalade. Dans la nuit du 27 au 28 novembre 1753, Mainville traversa la Kavari avec 600 Grenadiers et enleva l'ouvrage qui couvrait la porte de la ville. Il fallait au plus vite escalader les murs ou faire sauter la porte pour entrer, or l'éveil fut rapidement donné par les sentinelles indiennes et la fusillade réveilla la garnison anglaise. Les échelles furent alors dressées contre les murs, mais les soldats français se rendirent compte que les courtines n'avaient pas de chemins de ronde et qu'ils devaient s'allonger sur le mur pour laisser monter les autres, car un mince escalier seul permettait de descendre des remparts pour aboutir... au pied de la deuxième muraille! Pris dans cette souricière, les Français s'entassaient sur les murs ou entre les deux remparts sans pouvoir en bouger. Le jour surprit dans cette position non seulement inconfortable mais mortelle. Alors, ils tentèrent de se retrahir sous le feu des Anglais et des Hindous qui tiraient maintenant du sommet de la muraille intérieure. Les pertes françaises furent énormes: 420 soldats furent tués ou faits prisonniers. Du-

¹Il lança un deuxième assaut, sans plus de résultat.

pleix, à qui on avait envoyé une estafette pour annoncer de façon fort prématurée la prise du premier rempart, reçut quelques heures après la nouvelle de la défaite. Mais cela ne découragea pas son inébranlable tempérament. Il reprit simplement les négociations avec les Anglais pour les empêcher de cueillir le fruit de leur succès. Il écrivit à Saunders et lui proposa de nommer des plénipotentiaires. Saunders accepta et les députés s'assemblèrent, le 22 janvier 1754, à Sadras; mais les négociations ne menèrent à rien, les propositions étant inconciliables. En fait, Dupleix ne voulait que gagner du temps. Le gouvernement anglais, incapable de vaincre Dupleix par les armes dans le sous-continent indien, changea de tactique et fit pression sur Louis XV pour que l'administrateur français soit rappelé en France.

Le 12 octobre 1754, Dupleix, disgracié, et sa femme indienne, la bégum Jeanne, quittaient les Indes pour toujours, au grand scandale des nababs et prince alliés des Français. Morari-Rao abandonna donc le siège de Trichinopoly. Mortiz-Ali, nabab de Vallore, s'enferma dans sa capitale. Seul Naud-Rajah resta avec les Français qui investissaient toujours Trichinopoly. Son remplaçant à la tête des Indes françaises, le gouverneur Godeheu, ne chercha ni à les retenir ni à profiter de sa supériorité numérique¹ pour chasser les Anglais désormais moins nombreux. Il resta totalement inactif. Lorsque Lawrence forma un convoi pour ravitailler Trichinopoly encore une fois à la dernière extrémité, Maissin qui commandait les troupes à condition qu'il ne "livre bataille que contraint et forcé"² garnit fortement les versants du Pain-de-Sucre, et, avec le reste de sa troupe, s'avança à la rencontre des Anglais en espérant que les ces derniers l'attaqueraient afin qu'il puisse livrer bataille «contraint et forcé». Mais Lawrence, au courant des ordres pusillanimes de Godeheu, se garda bien d'attaquer les Français et de leur donner prétexte à bataille. Il contourna simplement les positions françaises, sous leur nez, sans doute avec un sourire ironique, et continua sa marche sans même retourner la tête. Maissin essaya bien de faire attaquer les cavaliers mysoriens³, afin de créer le prétexte; mais ils refusèrent. Alors il "crut devoir suivre les ordres qu'il avait reçus et ne point combattre, puisqu'il n'y était pas forcé"⁴. Comble de trahison, quelques jours plus tard, Godeheu ordonna à Maissin d'abandonner toutes les positions françaises autour de Trichinopoly et de se réfugier dans l'île de Srirangam. Puis il le fit se replier à Pondichéry même, abandonnant carrément le siège de Trichinopoly. Le 26 décembre 1754, le gouverneur Godeheu signa la convention qui mit fin à la conquête française des Indes.

Pertes ♦ lourdes des deux côtés mais non comptabilisées.

¹3000 soldats français! Des effectifs jamais atteints sous Dupleix! Mais, comme disait Napoléon, une armée de lions commandée par un mouton est moins redoutable qu'une armée de moutons commandée par un lion.

²Selon les ordres exprès de Godeheu.

³Le Mysore est un État et une ville du Sud de l'Inde. Ils s'épelaient dans les vieux documents *Missour* ou *Maïssour*.

⁴Lettre de Maissin à Godeheu.

SOURCES ET LECTURES ♦ *La Ronce de Colombel et Elie de Beaumont , Mémoire et consultation pour les sieurs Montagnié de la Roque, major et commandant du bataillon de l'Inde, de Saint-Paul, capitaine de grenadiers, de Colombel, de La Salle Marihaure, Beylié et le chevalier de Tilly, capitaines...* (contre le sieur Boyelleau, administrateur intérimaire de Pondichéry, en l'absence du gouverneur Law de Lauriston), Publication de l'Imprimerie de L. Cellot, Paris, 1768. ♦ *Plan of the City and the country about Trichinapoly, with the Encampments of the English & French Army; that of the English commanded by Colonel Stringer Lawrence, in the years 1753 & 1754. To his Royal Highness William Duke of Cumberland ... this Plan ... is inscrib'd by ... John Rocque, etc.* [Scale, 3 5/8 inches = 1 mile], J. Rocque, Londres, 1757. ♦ A. J. Guy, *The standing army under George II and the Duke of Cumberland 1727-1763; Command, regimental administration and finance*, University of Oxford, Oxford, 1982

Conséquence de cette défaite française : Godeheu peut être considéré comme le *grand liquidateur des Indes françaises*. Une fois de plus la protection des Grands, les intrigues d'alcôves et le grenouillage versillais avaient entraîné des conséquences déplorables. Le **Traité** dit de **Godeheu** qui mit fin aux Indes françaises [1755] précisait que les deux compagnies, anglaise et française, renonçaient à tous les territoires et avantages acquis depuis la Paix d'Aix-la-Chapelle; la compagnie anglaise qui n'avait rien acquis, ne perdit rien; la compagnie française abandonnait pour sa part d'immenses territoires avec 30 millions de sujets ou de protégés. C'était un traité de dupes.



Valdaour. *Bataille de*

Date de l'action : 3 avril 1749.

Localisation : Valdavur, Valdavour, Carnate indien. Ville située à 20 km à l'O.-N.-O. de Pondichéry¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix. La Paix d'Aix-la-Chapelle venait d'être signée en 1748.

Contexte : Pendant les négociations qui précédèrent la prise de Tanjore [1749], le rajah Partab Singh avait sciemment laissé traîner les discussions pour donner le temps à Nasir Jung, allié des Anglais, de lever une énorme armée et de se mettre en marche pour aller écraser son neveu et rival Chanda-Sahib. Les Anglais avaient suggéré ce plan au rajah afin qu'il fasse traîner les négociations en longueur. Après la prise de l'une des portes de la ville de Tanjore, par les Français, le rajah gagna encore plusieurs semaines en retardant l'échéance des paiements des sommes stipulées par le traité de capitulation. Des messages de Dupleix insistaient pour que les Franco-indiens occupent la ville, non seulement pour punir le rajah mais surtout pour s'y réfugier, car, annonçait l'administrateur français, une énorme armée commandée par Nasir Jung avait pénétré dans le Carnate. Apprenant cela, les troupes indiennes de Chanda-Sahib refusèrent de poursuivre la campagne et retraitèrent rapidement vers Pondichéry pour s'y réfugier; c'était 40 000 hommes désorganisés, à demi-mutinés² sous les murs de Pondichéry, et, affolés par l'arrivée de l'énorme armée de 300 000 hommes, dont 150 000 cavaliers, 800 pièces d'artillerie et 1300 éléphants. Cette armée arrivait d'Arcate où elle s'était concentrée. En chemin, elle fut rejointe par Murari Rao à la tête de 10 000 cavaliers mahrattes, et³, à 20 km de Pondichéry, par 6000 cavaliers de Mohamed-Ali, ex-nabab du Carnate. Dans les Indes plus qu'ailleurs, la force attirait les alliances. De plus, circonstance aggravante pour les Français, le 2 avril 1750, le major Lawrence fit sa jonction avec l'armée indienne à la tête d'un Corps de 600 Anglais. L'heure était désespérée pour les Français. Apprenant cela, Dupleix remit un peu d'ordre dans les 40 000 hommes à demi-mutinés et paniqués de Chanda-Sahib. Monsieur d'Auteuil prit le commandement de la garnison française⁴. Les 42 000 hommes de l'armée franco-indienne reçurent l'ordre de se mettre en marche au plus vite, à la fin de mars, vers une position assez forte, à Valdaour, face au camp ennemi. Comme toujours, les Français optaient pour l'offensive.

Chefs en présence ♦**Franco-indiens** : colonel Duquesne; Chanda-Sahib⁵; Muzaffar Jung. ♦**Anglo-indiens** : major Lawrence; Nasir Jung; Murari Rao; Mohamed Ali.

Effectifs engagés ♦**Anglo-indiens** : 300 000 soldats indiens dont 150 000 cavaliers; s'y ajoutèrent 16 000 cavaliers, 800 fantassins anglais, 800

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Ils réclamaient leur solde; *c'était bien légitime!*

³Puisqu'on ne prête qu'aux riches.

⁴2.000 hommes incluant les Cipayes formés à la française.

⁵Chanda Sahib ou Chunda Sahib était le nabab d'Arcate francophile.

canons et 1300 éléphants. ♦**Franco-indiens** : 800 soldats européens de [la] Marine et 40 000 cavaliers indiens mahométans.

Stratégie ou tactique : En dépit du choix offensif, les Franco-indiens durent retraiter; ce fut une retraite en catastrophe, mais un carré d'arrière-garde réussit à contenir la poursuite.

Résumé de l'action : Le 3 avril 1749, jour où les deux armées en présence échangèrent un premier duel d'artillerie, 13 officiers français, qui n'avaient pas reçu leur solde depuis longtemps, jugèrent le moment tout à fait opportun pour aller en délégation voir Monsieur d'Auteuil afin de lui remettre leur démission immédiate. Ils venaient de conseiller à leurs propres troupes de faire de même. *À quoi bon se faire tuer pour les intérêts des actionnaires parisiens de la Compagnie des Indes quand on leur refusait le moindre prix du sang, si minime fut-il?* On les comprend. D'Auteuil savait que le refus d'obéissance des Français allait entraîner la déroute de l'armée de Muzaffar Jung et de Chanda-Sahib, ainsi qu'une baisse du prestige français en Inde. Il tenta de raisonner les officiers qui restèrent intraitables. D'Auteuil, qui n'avait pas d'argent personnel, se résolut donc à retraiter. À minuit, les Français commencèrent à plier bagages et à retraiter sans aucun ordre. En fait, le désordre fut tel que les 40 artilleurs français, qui devaient servir les 12 canons devant le camp, furent laissés derrière. Alors Chanda-Sahib insista pour former avec sa Cavalerie la dangereuse arrière-garde. À l'aube, la retraite fut découverte par les Anglo-indiens. Aussitôt ce fut la ruée. Murari Rao, à la tête de 10 000 cavaliers mahrattes, se lança à la poursuite de l'armée ennemie et la rattrapa aux premières défenses de Pondichéry. D'Auteuil forma ses 800 hommes en *carré creux* pendant que Chanda-Sahib se tenait prêt à contre-attaquer avec sa Cavalerie. Murari Rao s'élança à la tête de ses hommes, et pénétra dans le carré français avec 15 de ses cavaliers. La contre-attaque de Chanda-Sahib empêcha d'autres cavaliers de les suivre. Se trouvant pris dans le carré français, Murari Rao s'élança désespérément et réussit à percer et à sortir du carré avec six cavaliers survivants. Le carré français combattit en se dirigeant vers *la haie d'épineux* qui servait de première ligne de défense à Pondichéry. Là, Murari Rao battit en retraite.

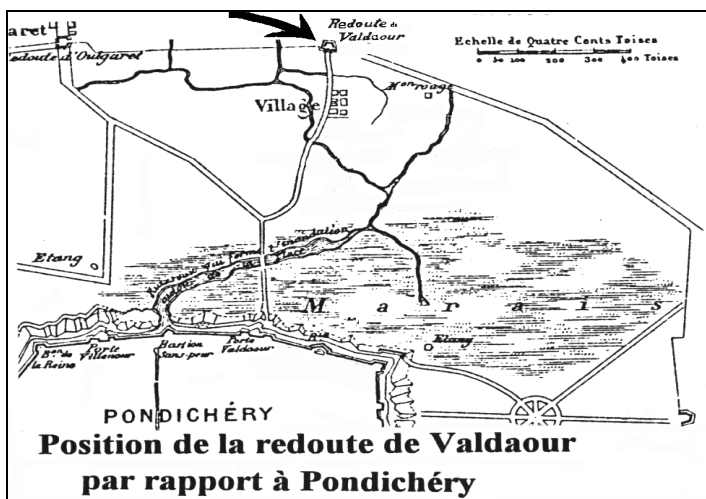
Pertes ♦Les Français perdirent 19 hommes, en plus des 40 artilleurs laissés à Valdaour¹.

Conséquence de cette défaite franco-indienne : Les projets de Duplex d'installer des rajahs francophiles furent annihilés par la désertion des officiers français contestataires. Tous ces officiers furent arrêtés et d'Auteuil lui-même jugé pour avoir retraité sans ordre. Sans être une véritable défaite puisque l'armée française avait réussi à se tirer d'affaire sans trop de mal, cette défection baissa durant quelque temps le prestige des Français. Aussi, afin de le rétablir, d'Auteuil détacha 300 hommes, 8 jours plus tard dans la nuit du 12 avril; sous le commandement de La Touche, ils attaquèrent de nuit le camp de Murari Rao et tuèrent 1200 hommes.

¹Certains furent tués, d'autres faits prisonniers par les Anglais.

Les Français ne perdirent que 3 hommes. Pris de peur, Nasir Jung retourna à Arcate, abandonnant les Anglais qui allèrent s'enfermer dans le Fort Saint-David. Ce simple coup de main avait rétabli la situation, au même titre qu'une grande victoire.

SOURCES ET LECTURES ♦ Robert Orme, *A History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan, from the Year MDCCXLV [1745] to Which is Prefixed a Dissertation on the Establishments made by Mahomedan Conquerors in Indostan*, 2 volumes, 4^e Édition revue et corrigée, Pharaoah and Co, Madras, 1861. ♦ Compagnie des Indes, *Memoire pour la Compagnie des Indes contre le Sieur Dupleix*, sans données de publication, 1763. ♦ Alfred Martineau, *Dupleix, sa vie et son oeuvre*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1931. ♦ Alfred Martineau, *Les dernières années de Dupleix; ses dettes, son procès avec la Compagnie des Indes*. Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris. 1929.



Vescac. *Attaque à*

Date de l'action : 15 février 1751.

Localisation : Vescac, Wescac ou Weskak se trouve en Acadie, Amérique du Nord. Aujourd'hui Westcock Coordonnées géographiques: 45°96' de latitude nord et 64°33' de longitude ouest.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748].

Contexte : Depuis la cession de l'Acadie française à l'Angleterre [c'est à dire après le Traité d'Utrecht], la guérilla faisait rage dans ce secteur Nord-américain.

Chefs en présence ♦**Français** : Monsieur de Bailleul. ♦**Anglais** : inconnus

Effectifs engagés ♦faibles; quelques dizaines d'hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique : Guérilla de type "frappe et décroche".

Résumé de l'action : Vers le 15 février 1751, un navire qui allait de Boston à Beaubassin fut poussé à la côte [à Vescac] par une tempête. Les Français arrivèrent rapidement, attaquèrent le bateau, retranchés derrière des arbres, et le capitaine capitula aux mains de Monsieur de Bailleul qui commandait Vescac. Mais bientôt, Bailleul apprit que les Indiens Micmacs, alliés des Français, arrivaient. Il cacha les prisonniers anglais dans le moulin de Vescac, d'où ils furent conduits à *Près-des-Bourgs*. Lorsque les Indiens arrivèrent au vaisseau anglais qui était chargé de rhum, de sucre, de café, de vin de Madère, de planches, de madriers et d'articles divers, ils le pillèrent complètement. Pendant deux jours, ils furent en état d'ébriété en dépit des efforts de l'abbé Le Loutre. Après le pillage, le vaisseau anglais fut incendié par les Indiens.

Pertes ♦**Français** : aucune. ♦**Anglais** : 25 prisonniers.

Conséquence de cette défaite anglaise : Deux ou trois jours après, Saint-Ours envoya l'équipage anglais à Fort-Lawrence afin de le mettre définitivement hors de portée des Indiens, qui, ivres, les réclamaient à cor et à cri afin de les torturer et de les massacrer. Lawrence écrivit une lettre de remerciement à Saint-Ours.

SOURCES ET LECTURES ♦Naomi Elizabeth Saundus Griffiths, *The Acadian deportation, deliberate perfidy or cruel necessity?*, Copp Clark Pub. Co, Toronto, c1969. ♦Bona ARSENAULT, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin*, Lemeac, Montréal, 1978. ♦Émile Lauvière, *Brève histoire tragique du peuple acadien; son martyre et sa résurrection*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1947. ♦Azarie Couillard-Després, *En marge de La tragédie d'un peuple de M. Emile Lauvière, ou Erreurs sur l'histoire de l'Acadie réfutées*, Desclée de Brouwer. Bruges. Belgique. 1925.



Vescac. *Attaque de*

Date de l'action : 2 juillet 1751.

Localisation : Vescac, Wescac ou Weskak se trouve en Acadie, Amérique du Nord. Aujourd'hui Westcock Coordonnées géographiques: 45°96' de latitude nord et 64°33' de longitude ouest.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748].

Contexte : Guérilla déclenchée par la cession de l'Acadie française à l'Angleterre, par le Traité d'Utrecht.

Chefs en présence ♦**Anglais** : Inconnu. ♦**Français** : Monsieur de Beaurans.

Effectifs engagés ♦**Français** : 20 hommes. ♦**Anglais** : Inconnus.

Stratégie ou tactique : La guérilla acadienne avait pour effet d'obliger les Anglais à maintenir en permanence des garnisons en Nouvelle-Écosse, donc à disperser leurs forces vives. Cette région était fort marécageuse.

Résumé de l'action : Le capitaine anglais d'un vaisseau, ancré en face de Vescac, envoya une pirogue armée pour s'emparer d'un canot qui était dans la rivière. M. de Saint-Ours, averti, envoya M. de Beaurans, officier des troupes de Louisbourg, avec 20 hommes, pour contrecarrer cette mission; mais ils arrivèrent trop tard, le canot était pris. Quand les Anglais virent cette troupe ils tirèrent deux coups de canon qui manquèrent leur objectif. Vers le début de juillet, un schooner venant de Boston à destination de Beaubassin¹, s'échoua sur la côte à portée des canons français, à peu près en face du navire anglais ancré devant Vescac. Les Indiens, Acadiens et Canadiens se précipitèrent sur le navire, et, à marée basse, s'en emparèrent d'assaut après un bref combat. Saint-Ours envoya Léry et Montesson [officiers canadiens] de même que l'abbé Le Loutre, pour sauver le capitaine et l'équipage anglais des mains des Indiens. Lorsque le vaisseau fut entièrement pillé, il fut incendié à l'exception des planches avec lesquelles les Indiens se firent des cabanes. Le jour même, Monsieur Hungerford Luttrell², commandant anglais de Fort Lawrence [à ce moment-là] écrivit à Saint-Ours lui demandant de protéger l'équipage du navire anglais pris par les Indiens et par les Canadiens-français. Deux jours après, Saint-Ours réussit à faire libérer l'équipage anglais et à le renvoyer à Fort-Lawrence, sur parole³.

Pertes ♦**Anglais** : quelques tués anglais. ♦**Français** : quelques blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise : Saint-Ours ne put libérer plus tôt l'équipage anglais des mains des Indiens et des Canadiens-français, car ces derniers ne dessoûlèrent pas de deux jours, et ne pouvaient ainsi

¹Il transportait du ravitaillement logistique pour Fort-Lawrence.

²Hungerford Luttrell était venu en Nouvelle-Écosse en tant qu'officier du Warburton Foot Regiment [le 45th]. Il fut d'abord muté à Louisbourg jusqu'à son évacuation par les Anglais, puis à Halifax. Promu major, il devint commandant en chef de Fort-Lawrence depuis le tout début de 1751 jusqu'à l'automne. Il prit la suite du commandant Lawrence.

³Sur parole, c'est à dire qu'ils s'engageaient à ne pas faire la guerre aux Français durant un certain laps de temps.

se laisser convaincre de les rendre. Ironie du sort, l'abbé Le Loutre, missionnaire dont les Anglais avaient mis la tête à prix parce qu'il était le chef de la guérilla anti-anglaise en Acadie, dut payer les rançons des Anglais afin de leur éviter d'être massacrés par les Indiens. Hungerford se contenta de remercier Beaurans, qui avait fait escorter les prisonniers anglais libérés à Fort-Lawrence, et omit, *sans doute volontairement*, d'adresser le moindre remerciement à Le Loutre, bien qu'il ait été averti de l'action du missionnaire¹.

SOURCES ET LECTURES ♦Tibulle Hamont, *Dupleix d'après sa correspondance inédite*, Plon et Cie, Paris, 1881. ♦Bona ARSENAULT, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin*, Lemeac, Montréal, 1978. ♦Robert Rumilly, Robert, *Histoire des Acadiens*, Fides, Montréal, 1955.



¹D'ailleurs, les historiens anglais ne mentionnent jamais que plusieurs de leurs concitoyens furent sauvés de la mort par ce prêtre catholique.

Vicravandi. *Bataille de*

Date de l'action : 6 août 1752.

Localisation : Vieravandi, Carnate indien, côte du Coromandel. Ville située à 40 km à l'Ouest de Pondichéry. Coordonnées géographiques: 12° 08' de latitude Nord, et 79° 29' de longitude Est¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748].

Contexte : Avec l'échec de Law de Lauriston devant Trichinopoly, où l'incurie de ce chef avait laissé l'Inde française dans un état désespéré, Dupleix n'avait plus de troupes, et, conséquence logique, plus d'alliés indiens. Le 17 juillet, les Anglais s'étaient emparés de Tiravidi tenue par un détachement de Cipayes pro-français. À partir de ce moment, le major Gingens prit le commandement des troupes anglaises, le major Clive étant malade. Par le jeu diplomatique, Dupleix s'attacha à semer la méfiance chez les alliés des Anglais: le nouveau nabab du Carnate Mohamed-Ali, les Mysoriens et les Mahrattes. Lorsque les renforts annuels de troupes, destinés à combler les vides laissés par les tués, arrivèrent de France, il reconstitua une petite armée de 500 Français². Selon Dupleix lui-même, c'était le pire ramassis de mauvais garçons, mais ils présentaient quand même une apparence de garnison militaire. Le gouverneur anglais Saunders envoya enfin l'ordre au major Gingens de détacher une partie de ses forces contre Gingi encore tenue par les Français. Le 3 août, le major anglais Kinneer, qui venait d'arriver d'Europe, reçut de Gingens une armée de 2300 hommes, dont 200 Européens, 1500 Cipayes et 600 cavaliers du nabab. Sa mission était d'aller reprendre la forteresse [française] de Gingi, dont Bussy s'était emparé le 11 septembre 1750. Dès que Dupleix apprit cela, il envoya un message au commandant de Gingi, lui ordonnant de tenir coûte que coûte, et il organisa aussitôt, sous l'autorité de son neveu Kerjean, une unité de 800 hommes³, pour occuper une position à mi-chemin entre Pondichéry et Gingi. Cette position commandait un col que devaient franchir les Anglais. Elle menaçait donc les communications anglaises. Kinneer parut le 6 août devant Gingi, somma le commandant français de la ville [Brénier] de se rendre et essuya un refus immédiat et ironique. Il hésitait sur la conduite à tenir, lorsqu'il fut informé que les Français avaient pris possession de Vicravandi, en arrière de lui, et lui coupaient les lignes de communication logistique avec Tiravidi.

Chefs en présence ♦Anglais : le major Kinneer [ou Kinneir].
♦Français: le commandant Kerjean.

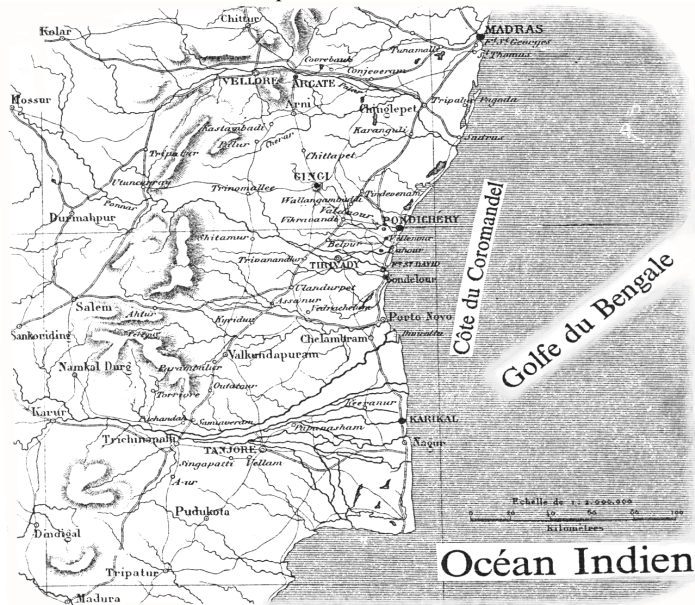
Effectifs engagés ♦Anglais : 2300 hommes dont 200 soldats anglais, 1500 Cipayes et 600 cavaliers du nabab. **♦Français :** 800 hommes dont 300 Français avec 7 canons.

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Provenant des troupes de Marine et des équipages de marins.

³Dont 300 Européens et 500 Cipayes, avec 7 canons.

Stratégie ou tactique : Vicravandi était un nœud de trois routes de Pondichéry à Tiravidi et à Gingi. De là, les Français pouvaient couper les communications anglaises. Alors que Kerjean était en marche vers Vicravandi, il reçut une longue lettre de son oncle Duplex qui lui disait: "...Ne tombez pas dans les fautes de Law, faisant détruire son armée par petits détachements. Restez concentrés et agissez en masse.... Suivez autant que possible la méthode des Anglais, qui est de ne faire agir au début de l'action que les Cipayes et de se tenir toujours en réserve avec les blancs, pour les soutenir, sans trop les exposer au feu. Ainsi ils conservent les blancs, et c'est à quoi vous devez vous attacher."¹



Le Carnate indien, XVIII^{ème} Siècle

Résumé de l'action : Le major anglais Kinneer revint immédiatement sur ses pas et attaqua les positions françaises. Pour attirer les Anglais devant le point le plus fort, Kerjean donna la consigne à ses avant-postes de se retirer sans résistance dès l'arrivée des Anglais, de façon à leur donner confiance et à leur faire commettre quelque imprudence. Les Anglais donnèrent dans le piège. Ils avancèrent résolument et vinrent bientôt donner de la tête dans les canons français dont ils étaient séparés par un parapet, et qu'ils ne pouvaient donc prendre sans dur combat. Ils se trouvaient ainsi sous le feu des canons français. Kinneer fut blessé. L'armée anglaise² commença aussitôt à fléchir. C'est alors que Kerjean attaqua de flanc la formation anglaise avec 100 soldats français. Cette

¹Cité dans "Duplex".

²Aussi bien les troupes indiennes que les Européens.

manœuvre fut décisive. Le combat fut violent, mais finalement, perdant pied en dépit de la différence d'effectifs, l'armée anglaise reflua en grand désordre, laissant 40 tués sur le terrain et une centaine de blessés. Sentant le danger de se trouver pris dans un mouvement combiné de la garnison de Gingi et des troupes de Kerjean, Kinneer se hâta, pendant que la route restait encore libre, d'opérer sa retraite sur Tiravidi.

Pertes ♦Anglais : 40 tués et une centaine de blessés. Le major Kinneer fut lui-même grièvement blessé, ce qui augmenta la panique dans son armée. ♦**Français :** 5 tués.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette défaite issue de la panique fut ressentie comme honteuse par les Anglais qui se sentaient mal jugés par les populations indiennes: "*The disgrace brought on the British arms by this affair was worse than the defeat*"¹". Le major Kinneer guérit rapidement de ses blessures corporelles mais retomba rapidement malade en voyant l'effet qu'avait produit sa défaite. Par contre, cette victoire attira du côté français plusieurs alliances indiennes du Carnate, d'autant plus que, peu de temps après, une compagnie commandée par le capitaine Schauf, fut capturée en haute mer par les Français. Les Anglais dénoncèrent cet acte comme contraire au droit des nations, les deux pays n'étant pas en guerre; ce qui montre bien l'hypocrisie des relations diplomatiques. Mais Dupleix répliqua qu'il usait du même droit en capturant les soldats anglais sur mer que les Anglais en prenant des soldats français sur terre; ces soldats se préparant à attaquer les possessions françaises de la côte. L'affaire en resta-là, mais servit dans le sous-continent indien à augmenter le prestige français auprès des populations. À tel point que Dupleix reçut du soubab du Décan², Salabut-Jung, sa nomination officielle au poste de nabab du Carnate et de toute la contrée au Sud du Kistna. Salabut-Jung le reconnaissait comme titulaire de tous les autres honneurs qui lui avaient été conférés par Mozuffer-Jung. Il lui était aussi annoncé que l'empereur Ahmed-Schah³ lui enverrait incessamment con-

¹Écrivit un historien militaire anglais. "La disgrâce qui s'abattit sur les armes anglaises à la suite de cette affaire fut pire que la défaite elle-même". [traduction libre de l'auteur]

²Ou **Deccan** ou **Dekkan**

³L'empereur mongol Ahmed-Schah [Le Grand Mogol ou Mongol] était de la dynastie des **Timourides**, c'est à dire *engendré par Tamerlan* (Timour-Leng ou Timour-le-Boiteux), lui-même issu de Gengis-Khan. Il régna à Delhi. Mais, depuis la mort de Aureng-Zeyb en 1706, l'empire mongol des Indes était en pleine décadence. Le dernier des Mongols des Indes fut Schah Alem II [1759-1806]. L'empire anglais se bâtit sur les dépouilles de cet empire mongol en plein décomposition, qui avait été érigé dans des violences inimaginables. Ainsi, lorsque Tamerlan s'empara en 1400 de Sivas, capitale de l'Arménie mineure, ville qui avait atteint son apogée sous les Byzantins et Seljuk [cette ville est aujourd'hui la capitale du vilayet de Sivas, dans le centre-nord de la Turquie, sur le plateau anatolien, à 1200 m d'altitude], il saccagea la ville et enterra vivants des centaines de milliers d'Arméniens après avoir massacré les soldats de cette nation. Mohamed II le Conquérant, sultan de Turquie entre 1451 et 1481, reconstruisit la forteresse de Sivas et restaura la ville. Ce ne fut pas la seule prouesse de ce barbare [Tamerlan]. Il faisait "marcher son imagination" dans la folie meurtrière: après avoir pris Delhi il fit égorger tous ses habitants; à Bagdad, il éleva une pyramide de 100.000 têtes humaines. Il fut le Pol Pot du XIV^e siècle. Ainsi, les Arméniens subirent des massacres de masse à d'autres époques qu'au XX^e siècle.

firmation par son ambassadeur extraordinaire. Pour ne pas être en reste, le roi de France, Louis XV, le nomma marquis.

SOURCES ET LECTURES ♦Robert Orme, *A History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan, from the Year MDCCXLV [1745] to Which is Prefixed a Dissertation on the Establishments made by Mahomedan Conquerors in Indostan*, 2 volumes, 4^e Edition revue et corrigée, Pharaeah and Co, Madras, 1861. ♦G. B. Malleson, *Lord Clive*, Collection: Rulers of India", Londres, 1890. ♦*A complete history of the War in India from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*, Londres, 1761 ♦*The Carnatic. Illustrating the Carnatic Wars 1740 to 1763*, Lokanandini Press, Triplicane, Madras, 1920. G. B. Malleson, *Lord Clive*, Collection: Rulers of India", Londres, 1890.



Villenour. *Bataille de*

Date de l'action : 6 septembre 1752.

Localisation : Villanore, Villenur; Indes. Ville située à une quinzaine de kilomètres au Sud de Pondichéry¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. Rivalités coloniales dans les Indes.

Contexte : Dupleix, gouverneur des Indes françaises, voulait faire entrer dans le camp français Morari-Rao et les Mysoriens. Ces derniers y consentirent à condition que les Français occupent le gros de l'armée anglaise afin qu'ils puissent poursuivre leur projet d'attaque sur Trichinopoly. Dans ce but, Dupleix envoya Kerjean² resserrer le blocus du fort anglais Saint-David, de manière à empêcher toute coopération possible des Anglais avec leur garnison de Trichinopoly.

Chefs en présence ♦**Anglais** : le major Lawrence³. ♦**Français** : le colonel Kerjean⁴.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 2500 hommes dont 500 Européens.

♦**Français** : 2400 hommes dont 400 Européens.

Stratégie ou tactique : Le camp français, installé sur un coteau, protégé sur un de ses flancs par un grand étang, semblait solidement assis. Dans les Indes, tous les princes locaux voulaient miser sur le vainqueur, et la victoire française de Vicravandi changea les allégeances stratégiques.

Résumé de l'action: À la nouvelle du mouvement hardi des Français, le major Lawrence réunit 500 Européens et 1.000 Cipayes, et, le 27 août, s'avança à la rencontre des Français. Dupleix, informé par ses espions de la marche des Anglais, expédia à Kerjean l'ordre de se replier sur Villenour et de s'y établir. Le colonel Kerjean obéit. Lawrence risqua une attaque du camp français le 6 septembre. L'assaut anglais, à la baïonnette, fut sanglant. Ce fut un échec. Les Anglais perdirent beaucoup de monde et se replièrent en bon ordre vers Bahour, poursuivis de près par les troupes françaises.

Pertes ♦lourdes du côté anglais.

Conséquence de cette défaite anglaise : À la nuit, Kerjean fit halte dans un endroit peu favorable à la défense. Il y établit un bivouac. "Le plaisir que l'on avait de voir fuir l'ennemi, la sécurité où l'on était qu'il ne songeait qu'à cette fuite, empêcha de prendre les précautions d'usage⁵."



¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Avec 400 Européens, 1.500 Cipayes et 500 cavaliers indigènes.

³Stringer **Lawrence**, militaire anglais qui naquit le 6 mars 1697 à Hereford, Angleterre, et mourut à Londres le 10 janvier 1775.

⁴Le colonel de Kerjean était le neveu de Dupleix.

⁵Voir *Bahour* 1752

Volkondah. *Bataille de*

Date de l'action : 8 juillet 1751.

Localisation : Volconde; Volcondapuram. Ville située à 65 km de Trichinopoly, Côte du Coromandel, Carnate, Inde¹.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le Traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. Mais les rivalités coloniales se poursuivaient dans les Indes.

Contexte : L'objectif était la prise de Trichinopoly. D'Auteuil avait sous ses ordres 400 Français et 10000 Hindous de Chanda-Sahib. En apprenant l'arrivée des Français, les Anglais sortirent de Trichinopoly pour essayer de les intercepter. Ils se dirigèrent vers Volcondapuram, ville située à 65 km de Trichinopoly, afin d'en occuper la forteresse avant l'arrivée des Français. Mais ces derniers décidèrent de les gagner de vitesse, d'occuper la forteresse, puis de marcher sur les Anglais, de les repousser vers Trichinopoly et d'y entrer sur les talons les fuyards anglais, comme les Français l'avaient fait à Gingi. Sur ces suggestions de Dupleix, Auteuil partit. Le capitaine anglais Gingen qui commandait l'armée anglo-indienne fut rejoint à la pagode fortifiée de Veradachelum par 4000 hommes supplémentaires envoyés par Mohamed-Ali, et 100 Européens que lui fournissait le capitaine Cope. Il s'avança donc pour barrer la route à Chanda-Sahib et aux Français dont il avait appris la marche sur Volcondah, ville située à 65 km de Trichinopoly, sur la grande route conduisant à cette ville.

Chefs en présence ♦**Anglais** : Capitaine Gingens². ♦**Franco-indiens** : Monsieur le comte Combault d'Auteuil.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 500 Européens, 100 Africains et 1000 Cipayes avec 8 canons.

Stratégie ou tactique : Volcondah était une importante forteresse, de par sa position naturelle très forte, et, de plus, très bien fortifiée. À 150 km de la côte, elle barrait la grande route Arcate-Trichinopoly. Sa principale défense consistait en un rocher de 70 mètres de haut et de 1500 mètres de circonférence à sa base. Là, son pied était ceint d'une haute muraille en grande partie taillée dans le roc. Près du sommet, un autre mur, et un troisième couronnait le sommet. À l'Est du roc, dans la plaine, s'élevait un fort de pierre qui jouxtait une ville légèrement fortifiée par un mur de terre. La rivière Valaru, après avoir coulé vers l'Est, formait un angle à 1500 mètres au Nord de Volcondah où elle obliquait vers le Sud et passait alors à proximité de la façade Ouest du roc, en faisant le tour et se dirigeait vers l'Est, le long des façades méridionales du fort et de la ville. Le capitaine Gingens établit son camp dans un grand bosquet à 2000 mètres au S.-O. de Volcondah. Ses avant-postes étaient en vue de ceux de Chanda-Sahib dont le camp se situait à 6 ou 7 km plus au Nord. Lorsque le gouverneur de la ville, qui représentait le nabab du Carnate, vit s'avancer de divers côtés les forces rivales, en bon prince indien op-

¹Voir le plan toponymique au chapitre de la bataille de La Panar, le 13 avril 1753.

²Le capitaine John [Jean] Rodolphe de Gingens, était un officier mercenaire suisse.

portuniste¹, il se demanda lequel des deux antagonistes avait le plus de chances de gagner. Épineuse question qui pouvait lui coûter la place et même la vie. Il était évident qu'une bataille était imminente, et dans la plus sombre incertitude quant à ses résultats, il craignait de se prononcer prématurément pour un parti qui aurait peut-être le dessous, et, ainsi, de s'aliéner le vainqueur. Il déclara donc carrément, en homme fort avisé, que le cession de la place dépendait de l'issue de la bataille². Mais en attendant, il prêta une oreille tout à fait complaisante aux propositions que lui firent les deux parties. La marche de Chanda-Sahib avait été si lente qu'avant son arrivée devant Volcondah, les Anglais avaient eu le temps de s'installer sur une position tactiquement très avantageuse au Sud-Ouest de cette ville. Il devenait maintenant indispensable pour les Français, ou bien d'occuper la ville, ou, en gagnant le gouverneur à leur cause, d'exiger le départ des Anglais. Chanda-Sahib n'épargna ni la persuasion ni les promesses [en diplomate qu'il était] pour parvenir à ce dernier résultat.

Le commandant anglais, qui tentait lui aussi de séduire le gouverneur indien par des moyens persuasifs, se lassa de la conduite ambiguë de l'Indien, et, après quinze jours de négociations sans fruits, résolut d'obtenir par la force ce qu'il n'avait pu obtenir par les promesses³. Le 19 juillet, sans avoir informé le gouverneur de ses projets⁴, le capitaine Gingens se précipita sur la ville avec la plus grande partie de ses troupes afin de s'en emparer. Les défenses extérieures et la ville elle-même furent bientôt au pouvoir des assaillants. Mais cette attaque imprévue et l'incendie de quelques maisons attirèrent l'attention de la garnison du fort qui ouvrit le feu sur les envahisseurs, lesquels furent bientôt forcés de battre en retraite. En guise de représailles contre les Anglais trop impatients, le gouverneur appela les Français fort heureux à son aide, et leur ouvrit la porte ainsi qu'à Chanda-Sahib. Les plus patients avaient remporté le trophée. La troupe française de Monsieur d'Auteuil entra donc de nuit dans le fort et accabla le bataillon anglais d'un feu si violent que, malgré les efforts des officiers, les soldats anglais abandonnèrent leurs alliés indigènes et décrochèrent en laissant sur le champ de bataille 6 belles pièces d'artillerie, tout leur équipement logistique de campagne, des mousquets et un énorme stock de munitions. Peu avant le décrochage des Anglais, l'un des généraux de Chanda-Sahib, dont l'évaluation de la situation était manifestement erronée, trahit et passa aux Anglais avec 4.000 chevaux, armes et bagages. Malencontreuse trahison pour lui; le transfuge se rendit immédiatement compte qu'il avait misé

¹En fait il était musulman.

²Situation à peu près similaire à celle de la **Bataille de Bosworth** [Angleterre] le 22 août 1485, durant la Guerre des Deux Roses entre le roi Richard III d'Angleterre et Henri de Richmond. Au cours de ce combat, deux nobles anglais homonymes, Lord Stanley [5.000 hommes] et Sir William Stanley [5.000 hommes], se tenaient à l'écart du champ de bataille, ne sachant quel parti prendre. Ils se joignirent finalement aux forces franco-anglaises de Richmond et l'armée royale anglaise fut défaite et Richard III massacré. Voir supra.

³Qu'il n'avait d'ailleurs aucune intention de tenir.

⁴Cela va de soi !

sur le mauvais cheval lorsqu'il vit ses nouveaux alliés quitter le champ de bataille en abandonnant leurs propres armes! Dernier trait tactique à mentionner: d'Auteuil, repris d'une violente goutte, ne donna pas l'ordre de poursuivre les Anglais en fuite, ce qui aurait pu anéantir leur armée. Les Français se contentèrent donc de bombarder la rive Nord de la petite rivière de Vellaur que les Anglais avaient traversé dans leur fuite. Une poursuite aurait donc pu être décisive. Les 500 hommes de Gingsens anéantis, l'Angleterre ne pouvait plus aligner dans les Indes les effectifs d'une compagnie. Elle n'avait plus que la garnison de Trichinopoly, les 180 soldats de Cope, car, pour cette expédition, le commandement anglais avait complètement vidé Madras et Fort Saint-David. Mohamed-Ali était hors d'état de résister seul. Une poursuite vigoureuse ordonnée par d'Auteuil aurait déterminé la chute de Trichinopoly et la fin du prétendant pro-anglais. Mais le commandant français avait la goutte et aucun officier français n'eut l'énergie de le remplacer; et enfin Chanda-Sahib, malgré son impétuosité, manquait de confiance en lui et n'osait rien entreprendre contre les Anglais sans l'aide des Français.

Résumé de l'action : Gingen arriva devant Volcondah avant les Français et s'établit sur une très forte position. L'espoir du commandant anglais était d'intimider le Musulman qui gouvernait la forteresse. L'Anglais perdit 15 jours en vaines négociations avec le rusé Indien, et cela devant d'Auteuil qui restait inactif. Dupleix écrivait chaque jour au vieil officier [d'Auteuil], afin de l'induire à attaquer; sans résultat¹. Finalement, Gingsens tenta enfin devant les Français l'assaut de la place. Là aussi, une attaque française de flanc aurait détruit les Anglais. Mais d'Auteuil ne bougea pas. Les Anglais enlevèrent facilement le rempart de la ville, mais, épuisés, remirent à plus tard l'escalade de la citadelle. Durant la nuit, le gouverneur musulman fit entrer les troupes françaises dans la citadelle. Les Anglais qui l'ignoraient totalement attaquèrent le matin suivant. Au bruit du canon, d'Auteuil, quoique malade de la goutte, retrouva son énergie et fit une défense fort énergique. "...et les Anglais, écrasés, en proie à une panique irrépressible, s'enfuirent, abandonnant leurs alliés et leur artillerie²." Alors le soubresaut d'énergie du commandant français s'évanouit en voyant fuir les Anglais. Il les laissa disparaître sans les poursuivre alors qu'il aurait facilement pu terminer cette guerre en détruisant l'armée anglaise des Indes. La prudence n'épargne pas toujours les vies humaines (surtout à long terme). Xénophon remarqua³ qu'il y avait moins de morts au combat chez les Spartiates-Lacédémoniens que dans les armées qui se laissaient aller à la panique.

Pertes ♦fortes pertes anglaises.♦assez légères du côté français.

¹Lui, habituellement un bon général, avait perdu toute volonté d'agir, perturbé par son attaque de goutte.

²Écrivit un témoin oculaire qui ne devait pas être anglais, à en juger par le choix lexical du commentaire.

³Dans son œuvre **Constitution des Lacédémoniens**, IX, 3-6. Xénophon [circa 430-325 avant J.-C.] était un historien grec, philosophe et général athénien, élève de Socrate. Lacédémone était l'ancien nom de Sparte.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les Anglais, chargés des im-
précations habituelles¹ des partisans de Mohamed-Ali, gagnèrent donc
Trichinopoly où ils se réorganisèrent.

SOURCES ET LECTURES ♦L. Luceney, *Dupleix conquérant des Indes fabuleuses*,
Zimmermann, Paris, 1946. ♦Alfred Martineau, *Dupleix et l'Inde française*, Société de
l'histoire des colonies françaises, Paris, 1926. ♦*A complete history of the War in India
from 1749 to 1761, with an accurate detail of Colonel Clive's military transactions*,
Londres, 1761. ♦The Carnatic. *Illustrating the Carnatic Wars 1740 to 1763*, Lokanan-
dini Press, Triplicane, Madras, 1920.



¹Insultes musulmanes qui mettraient en furie les mouvements féministes d'aujourd'hui.

Bibliographie supplémentaire

- ♦Amiot, Joseph-Marie, [missionnaire en Chine] *Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre*, Édité chez Didot l'aîné, Paris, M.DCC.LXXII [1772] (*Ce fut la première traduction des théories du Chinois Sun Tsu dans une langue occidentale.*)
- ♦Angot, Alphonse, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*, Imprimerie de la Manutention, Mayenne, 1990.
- ♦Archives de la Marine, France.
- ♦Arsenault, Bona, *Histoire et généalogie des Acadiens*, 6 vol. Tome 1 : *Histoire des Acadiens*, tome 2 : *Port Royal*, tome 3 : *Beaubassin*, Lemeac, Montréal, 1978.
- ♦Asclépiodote, *Traité de tactique*, traduction de L. Poznanski, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- ♦Asimov, Isaac, *The Shaping of England*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1969.
- ♦Battistini, Olivier, *La Guerre. Trois tacticiens grecs, Enée, Asclépiodote, Onasandre*, Anthologie. Editions Nil, Paris 1994.
- ♦Battlefields of Europe, Chilton Books, Philadelphia.
- ♦Baudoin, Archives des Colonies, *Correspondance générale. Canada*. Paris, "Journal de Monsieur Baudoin", 14:4
- ♦Belloc, Hilaire, *British battles*. S.Swift & Co, Hugh Rees, Londres, 1911-1913. 6 volumes.
- ♦Boissonnault, Charles-Marie, *Histoire politico-militaire des Canadiens-Français*, Editions du Bien-Public, Trois-Rivières.
- ♦Bonnault, Claude de, *Histoire du Canada-Français, 1534-1763*, PUF, Paris.
- ♦Broglie, [Jacques-Victor-Albert (13 juin 1821 – 19 janvier 1901), 4^e duc de], de l'Académie française, *La Paix d'Aix-la-Chapelle*, Calmann Lévy, Editeur, Paris, 1895.
- ♦Brooke-Little, John, *The British Monarchy in Colour*, Blandford Press, Poole [Dorset], 1976.
- ♦Calais, *huit siècles d'histoire*, Atelier municipal de la Ville de Calais, 1987.
- ♦Calvert, Michael & Young, Peter, *A Dictionary of Battles 1715 - 1815*, New English Library, Londres, 1978.
- ♦Cambridge, R.O., *History of the War between France and England on the Coast of Coromandel*, London, 1762.
- ♦Camon, Général, *Maurice de Saxe, maréchal de France*, Editions Berger-Levrault. Paris.
- ♦Castex, amiral Raoul, *Théories stratégiques*, 5 vol., Éditions maritimes, Paris, 1929-1935.
- ♦Castex, amiral Raoul, *Mélanges stratégiques*, Académie de Marine, Paris, 1976.
- ♦Castex, amiral Raoul, *Stratégie des opérations combinées*, Centre des Hautes études navales, Paris, 1933.
- ♦Castex, amiral Raoul, *Fragments stratégiques*, Economica, Paris, 1985..

- ♦Castex, amiral Raoul, *Les Idées militaires de la marine au XVIII^e siècle. De Ruyter à Suffren*, Paris, 1911.
- ♦Castries, duc de, *Le maréchal de Castries (1727-1800)*, Arthème Fayard, Paris, 1956.
- ♦Chandler, David, Editor, *A Guide to the Battlefields of Europe*, Chilton Books, Philadelphia.
- ♦Chassaing, Philippe, *Histoire de l'Angleterre*, Éditions Aubier, Paris 1966.
- ♦Chaudhuri, C. Nirad, *Clive of India*, Barrie & Jenkins Limited, London, 1975.
- ♦Chotteau, Léon, *Les Français en Amérique*, Charpentier et Cie, Librairies-Éditeurs, Paris.
- ♦Clausewitz, Carl von, *De la Guerre*, traduction de Denise Naville, Les Éditions de Minuit, Paris 1955. [5 volumes]
- ♦Clowes, sir William Laird, *The Royal Navy, A History from the Earliest Times to the Present*, Sampson Low, Marston & Company, Ltd, Londres, 1897. 7 vol.
- ♦*Le Code noir ou recueil des règlements... concernant le gouvernement, l'administration de la justice, la police, la discipline et le commerce des Nègres dans les colonies françaises*, Société d'Histoire de la Guadeloupe, Basse-Terre, 1980.
- ♦Colin, J., *Les Grandes Batailles de l'Histoire*, Paris, 1915.
- ♦Colin, J., *Campagnes de Maurice de Saxe*, Paris, 1901-1906.
- ♦Cormeau, Albert, *La place forte de Huy. Son importance et son rôle sous les guerres de Louis XIV (1650-1717)*, mémoire de licence inédit, Université catholique de Louvain, sans date (vers 1950).
- ♦*Correspondance Politique, Angleterre*, Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Quai d'Orsay, Paris.
- ♦Dufour, *Atlas de Géographie* (nombreux plans de batailles), Paris, date inconnue.
- ♦Dutetre, Père Jean-Baptiste, *Histoire Générale des Antilles Habitées par les Français*, Paris, 1667.
- ♦Émy, Jean, *Histoire de la pierre à fusil*, Imprimerie Alleaume, Blois.
- ♦Énée le Tacticien, Poliorcétique, traduction de A. Bon, Les Belles Lettres, Paris, 1967.
- ♦Faragher, John Mack, *A Great and Noble Scheme, The tragic Story of the Expulsion of the French Acadians from their American Homeland*, WW Norton & Co, New York, London, 2005.
- ♦Faucherre, Nicolas, *Places fortes, bastions du pouvoir*, R.E.M.P.A.R.T., Desclée de Brouwer, 1986, 4^{ème} édition de 1991, Paris
- ♦Flavius Josèphe, *La Guerre des juifs*, traduction de Savinel, précédé de Du bon usage de la trahison, par P. Vidal-Naquet, Éditions de Minuit, Paris, 1977.
- ♦Fléchier, M^{re}, *Lettres choisies de M^r Fléchier, évêque de Nîmes avec une relation des fanatiques du Vivarais et des réflexions sur les différents Caractères des Hommes*, Tome premier, Louis & Henri Desclaustre Libraires Ruë Neuve M.DCC.XXXIV [1734] Lyon

- ♦Foch, Ferdinand, Maréchal, *Des Principes de la Guerre*, Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, Berger-Levrault, Libraires-Éditeurs, Nancy-Paris-Strasbourg, 1903.
- ♦Fortescue, J.W. *History of the British Army*, Macmillan and Co. Limited, St.Martin's Street 13 volumes, Londres, 1883.
- ♦Frédéric II le Grand, de Prusse, *Histoire de mon temps*, 2 tomes, Paris 1866
- ♦Garthoff, Raymond L., *La doctrine militaire Soviétique*, Librairie Plon, Paris, 1952, traduit de l'américain par Mario Lévi.
- ♦Grant, J.G., *British Battles on Land and Sea*. Cassel Petter & Galpin, Londres.
- ♦Guibert, lieutenant-général, comte Jacques Antoine Hippolyte de, *Essai de tactique générale*, Paris, 1773.
- ♦Hale, *Les grands combats sur mer, de Salamine au Jutland*, Paris, 1932.
- ♦Hardy de Périni, Édouard, *Batailles françaises*, 6 vol. de 1214 jusqu'en 1789, Editeur Ernest Flammarion, Paris, 1894.
- ♦Hervey, Augustus, *Journal of Augustus Hervey*, 1746-59, ed.David Erskine, 1953.
- ♦Hibbert, Christopher, *The English, A Social History, 1066-1945*, W.W.Norton & Company, London, 1986.
- ♦Huebner, Johann l'Aîné, *Les Généalogies historiques des Rois, Empereurs, etc., et de toutes les maisons souveraines qui ont subsisté jusqu'à présent, etc*, traduit de l'allemand en français pour diffusion internationale, 4 tomes, Paris 1736 - 1738.
- ♦Jefferys, C.W., *The Picture Gallery of Canadian History*, The Ryerson Press, Toronto, 1942; 3 volumes.
- ♦Jomini, baron de, général et aide de camp de l'empereur de Russie, *The Art of War*, traduit du Français par le capitaine G.H. Mendell et par le lieutenant W.P. Craighill, Greenwood Press Publishers, Westport, Connecticut, USA. [L'auteur s'excuse de n'avoir eu à sa disposition que la version anglaise; ce qui a entraîné une traduction supplémentaire de l'anglais au français.]
- ♦Johnson, T.R. *St. Antigua and the Antiguans*, 2 vol. Londres, 1842.
- ♦La Chenaye-des-Bois, *Dictionnaire de la noblesse*, tome VI, Paris.
- ♦Lanctôt, Gustave, *Histoire du Canada, 1713-1763*, Beauchemin, Montréal.
- ♦Lawton, Richard, and Pooly, Colin G., Britain 1740-1950, *An Historical Geography*, Edward Arnold Publishing, London, 1992.
- ♦Léon VI, *Institutions militaires*, traduction de Joly de Maizeroy, in Liskenne et Sauvant, Bibliothèque historique et militaire, t.II, Paris 1840.
- ♦Mahan, A.T. capitaine, *Influence of Sea Power upon The French Revolution and Empire, 1793-1812*, 5^e Édition, Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, Londres. 2 vol.
- ♦Marshall, P.J. editor, *British Empire*, Cambridge University Press, Cambridge [England], 1996.
- ♦Métraux, Alfred, *Haïti, la Terre, les Hommes et les Dieux*, À la Baconnière, Neuchâtel [Suisse], 1957.
- ♦Michaud, J.F.R., *Biographie Universelle Ancienne et Moderne*, Akademische Druck-U. Verlagsanstalt, Graz-Austria, 1970.

- ♦Michelet, Jules, *Histoire de France*, 19 vol., Paris, 1879.
- ♦Morgan, Kenneth, O., *The Oxford Illustrated History of Britain*, Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, London, 1984
- ♦Nicolas, sir Nicholas Harris, GCMG, *A History of the Royal Navy, from the earliest times to the wars of the French Revolution*, 2 vol. Londres 1847.
- ♦Oman, CWC, *A History of the Art of War in the Middle Ages*, Vol.I Londres, 1924.
- ♦Onasandre, Strategikos, traduction de Guischardi, in Liskenne et Sauvan, Bibliothèque historique et militaire, t.III Paris, 1840.
- ♦Pajol, général de division, *Les Guerres sous Louis XV*, 7 volumes, Paris, 1883.
- ♦Jacques-François de Chastenet, marquis de Puységur, maréchal de France, *Traité de l'Art de la Guerre, par principes et par règles*, ouvrage de M. le maréchal de Puységur, mis à jour par M. le marquis de Puységur son fils, etc... Paris, 1748, puis La Haye, 1749.
- ♦*Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France depuis les Traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, publié sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères, XII, ESPAGNE, avec une introduction et des notes par MOREL-FATIO, A., et LÉONARDON, H., Tome Deuxième (1701-1722), Félix Alcan Éditeur [Ancienne Librairie Germer Baillière et C^{ie}], Paris, 1898. [Microfilms de la Bibliothèque Nationale]
- ♦Rogers, H.C.B., colonel, *The British Army of the Eighteenth Century*, George Allan & Unwin Ltd, London, 1977.
- ♦Roncière, Charles de La, *Histoire de la marine française*, Plon, Paris, 1899.
- ♦Schneider, Lieutenant Colonel Fernand, *Histoire des Doctrines militaires*, PUF, Paris, 1957.
- ♦Smurthwaite, David, *Battlefields of Britain*.
- ♦Stuart, Bérault, *Traité sur l'Art de la Guerre*, Introduction et Édition par Élie de Comminges, Éditions Martinus Nijhoff, La Haye, 1976.
- ♦Sue, Eugène, *Histoire de la Marine française*, 1835.
- ♦Suntzu, *L'Art de la guerre*, Flammarion, Paris, 1972. [traduction de Francis Wang]
- ♦Susane, général, *Histoire de l'Artillerie*, Paris.
- ♦Trevelyan, George-Macauley, O.,M., *Illustrated English Social History*, 4 vol. Longmans Publishing, Londres, 1944.
- ♦Vauban, Maréchal de, *Traité de l'attaque des places*, Paris 1706.
- ♦Vidal, général, *L'Armée française à travers les âges; L'Artillerie*, Paris, 1933.
- ♦Wanty, Émile, général, *La pensée militaire des origines à 1914*, Brépols, Bruxelles.
- ♦Williams, Gomer, *History of the Liverpool Privateers and Letters of Marque with an account of the Liverpool Slaves Trade*, William Heine-mann Publishing, London, 1897.
- ♦Woodham-Smith, Cecil, *The Great Hunger, Ireland 1845-1848. The story of the Famine of the 1840's which killed a million Irish peasants*,

sent hundreds of thousands to the New World, and influenced history down to the present day, Harper & Row Publishings, New York, 1962.





Après le Dictionnaire des Batailles navales franco-anglaises publié aux Presses de l'Université Laval, le Dictionnaire des Batailles terrestres franco-anglaises de la Guerre de Sept Ans (P.U.L.) et l'Histoire des Relations diplomatiques de la Guerre de Succession d'Espagne, Jean-Claude Castex se penche sur la passionnante analyse tactique des batailles de la Guerre de Succession d'Autriche ainsi que sur leurs conséquences stratégiques.

La Guerre de Succession d'Autriche commença en 1739 par la "Guerra del Asiento des Negros" appelée par les Anglais "Guerre de l'Oreille à Jenkins", entre l'Espagne et l'Angleterre. Cette dernière souhaitait se faire octroyer par la force une prolongation du monopole de la Traite des Esclaves à destination de l'Empire espagnol. Vaincue par l'Espagne, l'Angleterre allait profiter du problème de Succession d'Autriche pour rassembler une coalition contre l'Espagne et la France. Officiellement, l'objectif de cette Guerre de Succession d'Autriche était de soutenir Marie-Thérèse d'Autriche. Officieusement ce n'était pas le cas ; l'Angleterre la subventionna de ses propres guinées, la livre sterling de l'esclavage, afin d'obtenir le lucratif contrat de la Traite. Mais il fallut vite se rendre à l'évidence; perdant toutes les batailles contre la France, les lobbyistes anglais virent qu'ils allaient perdre la guerre ainsi que tous leurs espoirs de gains économiques. Alors, par des négociations secrètes avec les Français, les diplomates anglais s'arrangèrent pour interrompre la guerre au détriment de leurs propres alliés. De ce fait, ils réussirent à sauvegarder les avantages économiques qui les avaient initialement motivés à financer le conflit

ISBN 978-2-921668-06-4



9 782921 668064

90000

